هكذا من الأصل

TRENTE-SEPTIÈME ANNÉE — N° 11 062

DERNIÈRE ÉDITION

DIMANCHE 24 - LUNDI 25 AOUT 1980

LE MONDE DIMANCHE



Fondateur : Hubert Beuve-Méry

Directeur : Jacques Fauvet

3,50 F

Algérie, 1,30 DA; Maroc, 2,10 dir.; Tunisie, 220 m.; Allemagne, 1,40 DM; Autriche, 14 sch.; Belgique, 17 fr.; Canada, $ 1,10; Côte-d'Ivoire, 265 CFA; Danemark, 4,75 kr; Espagne, 50 pes.; G.-B., 35 p.; Grèce, 40 dr.; Iran, 125 rls.; Irlande, 55 p.; Italie, 700 L.; Liban, 300 p.; Luxembourg, 17 f.; Norvège, 4 kr.; Pays-Bas, 1,50 fl.; Portugal, 35 esc.; Sénégal, 225 CFA; Suède, 3,75 kr.; Suisse, 1,20 fr.; E.-U., 95 cts; Yougoslavie, 30 din.

Tarif des abonnements page 7

5, RUE DES ITALIENS
75427 PARIS CEDEX 09
C. C. P. 4207-23 PARIS
Télex Paris n° 650572

Tél. : 246-72-23

LA CRISE SOCIALE ET POLITIQUE EN POLOGNE

L'ajournement des entretiens Schmidt-Honecker

La décistion du chancelier Schmidt de renoncer au voyage officiel en R.D.A., au cours duquel il devait rencontrer le chef du parti communiste et de l'Etat est-allemands, M. Erich Honecker, les 28 et 29 août, était attendue par beaucoup d'Allemands — probablement même des deux côtés du rideau de fer. En dépit de l'insistance avec laquelle on avait démenti à Bonn, jusqu'à la dernière minute, les rumeurs qui commençaient à circuler sur un report éventuel de ce voyage, il devenait de plus en plus difficile au chef du gouvernement ouest-allemand, que la proximité des élections législatives du 5 octobre rend particulièrement sensible aux états d'âme de l'opinion, de faire ce nouveau pas.

Même si aucune nouvelle détérioration de la situation en Pologne n'était venue, d'ici là, donner au Kremlin le prétexte d'une intervention directe, hypothèse que semblent particulièrement redouter les Allemands de l'Ouest, ceux-ci risquaient d'être choqués par ce nouveau développement de la stratégie diplomatique adoptée par Bonn et d'en tirer les conséquences au moment du renouvellement du Bundestag.

Ce risque était d'autant plus fort, pour le chancelier et son ministre des affaires étrangères, M. Genscher, que les relations entre les deux Allemagnes ne sont pas, pour l'opinion, des rapports Est-Ouest comme les autres. L'invasion de l'Afghanistan n'avait pas empêché M. Schmidt de rencontrer M. Brejnev à Moscou, le 30 juin dernier. Et si les troubles en Pologne avaient déjà provoqué l'ajournement de la visite que M. Gierek devait faire en R.F.A., c'était à l'initiative du premier secrétaire du parti polonais, non du gouvernement de Bonn.

Dans un cas et dans l'autre, l'opposition chrétienne-démocrate n'avait pas ménagé ses critiques. Mais celles-ci risquaient de trouver cette fois dans l'opinion ouest-allemande un écho redoutable, surtout si M. Schmidt rentrait de R.D.A. sans avoir pu obtenir de nouveaux assouplissements d'ordre humanitaire à la politique de Berlin-Est, concernant l'accès de ses ressortissants au territoire de la R.F.A.

En matière de détente, les sociaux-démocrates ouest-allemands, initiateurs avec M. Willy Brandt d'une Ostpolitik qui en était au fond la version germanique, ont longtemps fait figure de précurseurs. Les législatives de novembre 1972, organisées juste après la conclusion du traité fondamental entre la R.F.A. et la R.D.A., leur avaient permis de vérifier que le choix d'une telle ligne diplomatique était ratifié par une majorité d'électeurs ; celles de 1976 les avaient renforcés dans cette conviction. La remise en cause de la détente, le reflux de l'idéologie qui l'avait sous-tendue au début des années 70, iront-ils jusqu'à faire perdre la majorité à une coalition socialo-libérale dont le succès, jusqu'à ces jours derniers, paraissait probable ?

C'est en tout cas le danger auquel M. Schmidt a voulu éviter de s'exposer. Mais, en renonçant à se rendre en Allemagne de l'Est, il paraît en même temps céder aux objurgations de son rival, M. Franz-Josef Strauss, et confirmer implicitement l'analyse d'un homme dont on disait volontiers jusqu'alors dans les milieux sociaux-démocrates que ses thèses alarmistes et son antisoviétisme constituaient un danger pour la paix.

Incident de parcours ou amorce d'un véritable tournant, la décision de M. Schmidt illustre en tout cas les limites et les risques d'une diplomatie qui, un peu à la manière de celle de M. Giscard d'Estaing, ne dédaigne pas de procéder par gestes spectaculaires et personnels, destinés au moins autant à l'opinion intérieure qu'aux interlocuteurs étrangers.

(Lire nos informations page 2.)

• Première rencontre encourageante entre le négociateur et les grévistes
• Appel de l'Église à la « sagesse » et à la « prudence »

Une certaine détente était enregistrée vendredi soir 22 août à Gdansk où le nouveau négociateur gouvernemental, M. Jagielski, avait rencontré trois membres du comité de grève inter-entreprises de la région. Samedi, en fin de matinée, on ignorait cependant, en raison de la suspension des communications téléphoniques avec le port de la Baltique, si ce premier contact avait donné lieu à de plus larges négociations. La rencontre de vendredi soir était interprétée comme une première victoire par les grévistes de Gdansk, les autorités ayant refusé jusqu'à présent tout contact avec le comité inter-entreprises.

A Varsovie, dont les habitants dévalisent les magasins, l'Episcopat a publié un texte quelque peu ambigü assurant les grévistes de sa « compréhension », mais leur demandant de faire preuve « de sagesse et de prudence ». La police, d'autre part, a libéré plusieurs des dissidents interpellés au cours des derniers jours, mais a maintenu en détention les principaux animateurs du mouvement, notamment MM. Jacek Kuron et Adam Michnik.

En Allemagne de l'Ouest, enfin, le chancelier Schmidt a ajourné « sine die » la visite qu'il devait effectuer en R.D.A. les 28 et 29 août.

L'heure du choix

De notre envoyé spécial

Varsovie. — L'heure du choix pour le pouvoir pointait depuis une bonne journée et ce fut, vendredi 22 août, le bon : la reconnaissance du comité de grève inter-entreprises (M.K.S.) et l'ouverture de négociations. Les premiers pourparlers ont eu lieu dans la soirée. Ce samedi, la réunion quotidienne du M.K.S. — sept cents délégués désormais — était convoquée avec une heure d'avance, pour 9 heures, au chantier Lénine. Et c'est en principe en début d'après-midi que les discussions devaient commencer dans le chantier occupé, symbole et bastion du mouvement des ouvriers. En principe, parce que plusieurs points difficiles restaient encore à régler dans la matinée.

Bien des moments sont obscurs dans les étapes qui ont permis d'en arriver là.

BERNARD GUETTA.

(Lire la suite page 2.)

Point de vue

Une issue est encore possible

par
KRZYSZTOF POMIAN (*)

Un Polonais qui lit les commentaires et les analyses consacrés ces derniers jours à son pays est d'abord frappé par leur insistance sur le thème d'une intervention armée de l'U.R.S.S. A en croire certains auteurs, la moindre concession politique du pouvoir à l'égard des grévistes de Gdansk suffirait pour que le « socialisme réel » en Pologne apparaisse, aux yeux de Moscou, comme ne pouvant être sauvé que par les troupes soviétiques, lesquelles, par la même occasion, donneraient le coup de grâce aux restes agonisants de la « détente ». D'où un certain agacement à l'égard de ces ouvriers polonais qui, par leurs exigences, risquent de compromettre le *statu quo* européen. D'où aussi, perceptible ici et là, une résignation à l'inéluctable, colorée d'un « réalisme » désabusé accordant aux Soviétiques le droit de faire ce qu'ils veulent.

Le risque d'une intervention soviétique en Pologne est, sans aucun doute, réel et ses conséquences à moyen terme sont totalement imprévisibles, surtout dans l'hypothèse, impossible à exclure, où une partie de la population et même de l'armée polonaises choisiraient de se battre et où, une fois l'engrenage de la violence enclenché, une résistance s'organiserait comme sous l'occupation allemande.

La menace d'un pareil cauchemar est utilisée par les dirigeants du POUP pour accréditer l'idée qu'ils n'ont aucune liberté de manœuvre, tout fléchissement de leur part pouvant en entraîner l'accomplissement. En Occident, le raisonnement paraît avoir assez bien « pris ». L'opinion polonaise, quant à elle, sait très bien que c'est là une idée en même temps dangereuse et fausse.

Dangereuse, car elle contribue à accroître le danger même qu'on prétend vouloir conjurer. N'a-t-elle pas dicté à M. Gierek son discours, très mal reçu dans le pays, et qui se résume à refuser de reconnaître les représentants élus des grévistes comme interlocuteurs valables et à exclure toute négociation sur des sujets autres que locaux, touchant aux conditions de travail et aux salaires ?

Les solutions de compromis existent

N'a-t-elle pas présidé à l'envoi à Gdansk d'une commission qui a appliqué les consignes de telle manière qu'il a fallu d'urgence en remplacer le président, homme lige de M. Gierek au demeurant, par quelqu'un plus capable de parler avec les ouvriers ? Et n'a-t-elle pas conduit à la décision, à la limite de la provocation, d'arrêter une vingtaine de membres et collaborateurs du K.S.S.-KOR, de perquisitionner chez les membres de la Société des cours scientifiques, bref, de montrer aux ouvriers, par intellectuels interposés, qu'on ne reculera pas devant la répression ?

Si cette politique de refus du dialogue restait en vigueur, on peut s'attendre au pire. Et c'est alors, quand il serait trop tard, que les spéculations sur l'intervention soviétique seraient vraiment d'actualité. Mais la responsabilité en incomberait entièrement à l'équipe qui dirige le POUP et, personnellement, à M. Gierek.

L'idée que le pouvoir en Pologne n'a aucune liberté de manœuvre est tout simplement fausse. Parmi les vingt et une revendications des grévistes de Gdansk, reprises dans les autres villes du littoral de la Baltique, six sont explicitement politiques et le régime, dit-on, ne saurait les accepter sans se renier. On oublie seulement qu'il ne s'agit pas encore d'accepter quoi que ce soit.

Il s'agit simplement de s'asseoir à une même table avec les comités élus par les grévistes et de négocier. C'est le comité inter-entreprises de Gdansk qui a déclaré que tous les points de son programme sont négociables. Et il faut de l'aveuglement, sinon de la mauvaise volonté, pour ne pas voir qu'entre les exigences des grévistes et l'état actuel des choses en Pologne les solutions de compromis existent.

Ainsi les grévistes demandent que les syndicats soient libres dans un pays où, depuis fort longtemps, ils sont pire qu'inexistants : ils sont utilisés par les autorités pour leurrer les ouvriers et exercer des pressions. Ne peut-on concevoir une réforme des syndicats polonais assez profonde pour être crédible, sans faire s'effondrer les fondement du régime ? Si les dirigeants du POUP en avaient présenté un projet et si celui-ci avait été repoussé par les ouvriers, on pourrait soutenir qu'il n'y a pas de solution de rechange. Mais jusqu'à aujourd'hui le bureau politique n'a rien su dire à ce sujet. Il n'a fait qu'interrompre le mutisme du président des syndicats officiels, dont les propos, d'une dureté toute patronale et policière, n'auraient pu qu'irriter les ouvriers si quiconque y attachait encore quelque importance.

Même chose à propos de la censure, dont les grévistes ne demandent même pas l'abolition. Si l'on en revenait dans ce domaine au point où on en était au début du règne de M. Gierek, le pays aurait le sentiment d'une bouffée d'air frais. Or, que l'on sache, ni à la fin des années 50 ni, à plus forte raison, en 1971-1973, la Pologne n'était, du fait de son « libéralisme », menacée par une intervention soviétique.

(Lire la suite page 3.)

(*) Historien et philosophe, militant de l'opposition polonaise, actuellement en France.

AU JOUR LE JOUR
PORTRAITS

Pour mettre fin au régime du chah, les Iraniens brandissaient des portraits de l'ayatollah Khomeiny et, pour faire la grève en Pologne, les ouvriers de Gdansk affichent dans leurs usines des portraits de Jean-Paul II.

Cependant, si pour la révolution religieuse le spirituel est utilisé comme un moteur, pour la révolte laïque, il ne sert que d'abri. Mais cela semble seulement prouver qu'il continue à exister dans notre univers une « puissance divine ».

MICHEL CASTE.

LE PROJET DE BUDGET POUR 1981

• Pas d'augmentation des impôts sur le revenu
• Aide fiscale durable à l'investissement
• Taxation des bénéfices des sociétés pétrolières

Le projet de budget de l'Etat pour 1981 sera examiné par le conseil des ministres du 10 septembre. Au stade actuel de sa préparation, il ne prévoit aucune charge fiscale supplémentaire sur le revenu des personnes, mais 2 milliards de francs d'impôts nouveaux sur les compagnies pétrolières exerçant en France (Elf et Esso). D'autre part, les investissements des entreprises seront encouragés pendant plusieurs années par des déductions fiscales.

Pour réduire au maximum le déficit budgétaire, qui va devenir le plus faible des pays occidentaux industrialisés (30 milliards de francs pour 610 milliards de francs de dépenses publiques), les crédits des différents ministères ont été fortement comprimés. Il ne sera ainsi créé que deux à trois mille emplois publics en 1981 contre quinze mille cette année.

Quinze jours d'attente — jusqu'au conseil des ministres du 10 septembre — pour connaître le contenu du projet de budget de l'Etat pour 1981 et ce qu'il annonce en matière d'impôts. Projet préparé depuis six mois par MM. Barre et Papon et que le Parlement devra examiner à partir d'octobre. Quelle sera l'attitude du R.P.R. au moment du vote final en décembre ? Les amis de M. Chirac reprendront-ils la guérilla qui avait forcé l'an dernier le premier ministre à engager à six reprises la responsabilité du gouvernement pour faire voter un texte dont le R.P.R. ne voulait pas ?

Il ne sera peut-être pas utile cette année d'en arriver à de telles extrémités. Les années d'élection ont ceci de bon qu'elles rendent le pouvoir extrêmement attentif aux critiques des uns et des autres. C'est une banalité que de rappeler de telles faiblesses, propres d'ailleurs à tous les systèmes démocratiques occidentaux. Si nous le faisons, c'est pour attirer l'attention sur le fait — peu courant depuis l'arrivée de M. Barre à Matignon — que la préparation d'un acte important de la vie publique, en l'occurrence celle du budget de 1981, aura été fortement influencée par des familles politiques aussi éloignées et dissemblables que le R.P.R., les républicains indépendants et le parti communiste.

Si l'on ajoute certaines recommandations du président de la République et la volonté de M. Barre, on obtient un mélange qui, contre toute attente, ne marie pas trop mal les préoccupations électorales avec l'intérêt du pays, de son économie et de ses finances.

● *Le souci de désamorcer les critiques de M. Chirac* dans ce qu'elles ont de plus « *populaire* » est évident. La guérilla qui avait opposé le gouvernement au R.P.R. l'année dernière avait pour origine — avouée, tout du moins — le refus de MM. Barre et Papon, et l'impossibilité, disaient ceux-ci, de trancher dans les dépenses publiques. Celles-ci ont maintenant mauvaise presse et pas seulement en France. Aux Etats-Unis, M. Reagan s'appuie sur de tels arguments — théorisés par l'économiste Arthur Laffer — pour mener campagne et promettre un désengagement de l'Etat dans la vie économique du pays.

Cette fois-ci, la demande a été entendue par le gouvernement : la plupart des ministères ont vu leurs crédits mis à mal. Exception faite pour les armées, la police et la recherche, peu de secteurs ont été épargnés par une volonté d'assainissement d'autant plus grande que le déficit budgétaire accepté sera faible : entre 28 et 31 milliards de francs. Aucun chiffre précis n'a encore été arrêté à ce sujet, mais, rapporté à la masse des dépenses publiques (environ 610 milliards de francs), ce déficit sera de toute façon peu important, et dans l'absolu et par comparaison avec les déficits des autres grands pays industrialisés.

ALAIN VERNHOLES.

(Lire la suite page 12.)

POINT

Une campagne contre

M. Michel Debré se déclare plus « crédible » que M. Jacques Chirac ; M. François Mitterrand fait la leçon à M. Michel Rocard sur la Pologne ; le parti communiste continue d'attaquer le parti socialiste, qui le lui rend bien ; M. Michel d'Ornano fustige ces polémiques trop précoces. Ces petits éclats de l'actualité politique intérieure française, ainsi que quelques autres signes — la présentation de la famille Rocard en vacances dans deux magazines, par exemple, — montrent que la campagne présidentielle, ouverte depuis belle lurette, s'accélère après la pause estivale.

Cette campagne, si l'on s'en tient aux prestations des vedettes, se caractérise, pour le moment, par ses inhibitions : certains candidats ne le sont pas tout à fait et d'autres ne le seront pas jusqu'au bout.

M. Debré n'est pas le candidat officiel du R.P.R. M. Chirac hésite et se donne jusqu'au début de l'année prochaine pour se décider.

M. Mitterrand se tient officiellement dans une position de non-canridat. M. Rocard suppute que le premier secrétaire ne se présentera pas, mais lui-même s'effacerait devant sa candidature.

Au parti communiste, nul doute que M. Marchais sera candidat et beaucoup de communistes pensent que le secrétaire général est déjà désigné. Les dirigeants du parti affirment qu'ils ne renoncent pas au pouvoir, mais ils font campagne pour obtenir « un vrai changement », ce qui ne leur paraît pas possible avec le P.S. dans son état actuel. Autant dire qu'ils visent une échéance plus lointaine que celle du printemps prochain.

Faute de s'entendre sur l'éventualité d'une candidature commune au second tour de l'élection, les responsables de l'opposition et les contestataires de la majorité ne se retrouvent que pour condamner la politique de M. Giscard d'Estaing dans des termes parfois très proches. Notamment sur la fragilité de sa politique étrangère ou sur son manque de fermeté ou, encore, sur ses origines sociales.

S'il n'y a pas d'accord sur l'élection d'un successeur, il y a une évidente conjonction pour réclamer la non-réélection du président sortant. Le vaste débat auquel devrait donner lieu la prochaine consultation se limite, pour l'heure, à une campagne contre.

CINQ ANS APRÈS LA DÉCOUVERTE DE TELL-MARDIKH

Le royaume d'Ebla sort de l'ombre

Le site de Tell-Mardikh (à une cinquantaine de kilomètres au sud d'Alep, en Syrie) révèle chaque année de nouveaux chapitres de l'histoire du Proche-Orient entre 2500 et 1500 avant Jésus-Christ, et la mission archéologique de l'université de Rome, que dirige le professeur Paolo Matthiae, y trouve à chaque campagne de fouilles de nouvelles preuves de l'importance du royaume d'Ebla qui, il y a encore cinq ans, n'était connu que de nom sans que l'on sache même où le situer géographiquement.

Le professeur Matthiae est venu à Paris pour présenter aux érudits de l'Académie des inscriptions et belles-lettres et aux habitués de l'Institut culturel italien le résultat de ses dernières campagnes de fouilles.

Le site de Tell-Mardikh (d'une soixantaine d'hectares) se présente sous la forme d'une acropole qui domine d'une douzaine de mètres l'emplacement d'une ville basse, laquelle était entourée de murailles dont les débris de briques crues sont encore hauts d'une vingtaine de mètres par rapport à la plaine environnante. Depuis 1974, les archéologues italiens fouillent le palais du troisième millénaire qui est situé sur le bord sud-ouest de l'acropole et qui se prolonge en contrebas par ce qu'ils pensent être les quartiers administratifs. C'est dans une petite pièce de ces derniers qu'ils ont trouvé en 1975 les archives royales.

Ces archives ont été une des découvertes archéologiques les plus importantes du siècle.

Sur ces dix-sept mille trente tablettes couvertes d'inscriptions cunéiformes, deux mille étaient intactes, quatre ou cinq mille étaient à l'état de gros fragments et le reste en petits morceaux. Les premières lectures même très partielles, de ces textes prouvaient qu'entre 2400 et 2250 avant Jésus-Christ (ces dates sont approximatives) le royaume d'Ebla, connu jusqu'alors par le seul nom de la ville qu'on ne savait où situer, avait dominé la Syrie du Nord, parfois jusqu'à l'Euphrate.

YVONNE REBEYROL.

(Lire la suite page 6.)

Le Monde

étranger

EUROPE

L'évolution de la crise politique

Les réactions aux événements de Pologne continuent à être nombreuses. Le Vatican, notamment, est sorti de son silence. Le pape Jean-Paul II a adressé le mercredi 20 août une lettre au primat de Pologne, le cardinal Wyszynski, qui a été communiquée à la presse dans la soirée du vendredi. Le souverain pontife y déclare : « Je suis particulièrement près de vous pendant ces jours difficiles. Par la prière et par le cœur, je participe à ces expériences que traversent une fois de plus ma patrie et mes compatriotes. *Les nouvelles concernant ces* sujets ne quittent pas les premières pages de la presse et les programmes de la télévision et de la radio. Je prie pour que l'épiscopat polonais, avec son Primat à sa tête, les yeux fixés sur (la Vierge) qui nous est donnée pour la défense de notre nation, puisse cette fois encore aider cette nation dans sa dure lutte pour le pain quotidien, pour la justice sociale et pour assurer son droit inaliénable à une vie et à un développement qui lui soient propres. Ces quelques phrases que je vous adresse me sont dic*tées par un besoin intérieur. Je suis avec vous* au pied de la dame de Jasna Gora (la Vierge *noire de Czestochowa) dans la communauté* du souci, de la prière et de la bénédiction. »

Dans sa résidence d'été de Castel Gandolfo, le Saint-Père a dédié la messe dite devant trois cents pèlerins polonais à la Pologne et s'est joint aux prières offertes à l'intention du primat de Pologne, de la jeunesse polonaise et du gouvernement « afin qu'il mène le pays à la paix et à la prospérité ».

A Londres, la « Bank of America » a an*noncé qu'un groupement bancaire international* à majorité américaine avait accordé un prêt de *325 millions de* dollars à la Pologne. Ce crédit pour sept ans et qui doit être affecté au financement de divers projets, s'ajoute à celui de 1,2 milliard de dollars récemment accordé par un groupement de banques d'Allemagne fédérale. Le prêt ouest-allemand était inférieur de 300 millions à la somme demandée. La dette extérieure de la Pologne envers l'Occident est d'une vingtaine de milliards de dollars. En 1980, elle doit rembourser 7,1 milliards, dont 5,24 mil*liards de capital et le reste d'intérêts. Le ralen-*

L'heure du choix

(Suite de la première page.)

Un homme, Wojciech Gruszczewski, membre du comité de grève de l'école polytechnique et coopté jeudi matin en même temps que quatre autres personnes au sein du présidium du M.K.S., semble avoir joué un rôle-clé.

C'est par lui que seraient parvenues les premières propositions de contact faites par M. Jagielski, arrivé jeudi matin à Gdansk pour essayer de faire reprendre le travail, usine par usine (*le Monde* du 23 août). Il est le second vice-premier *ministre après M. Pyka à tenter* l'entreprise, mais il ne lui faut, à lui, que vingt-quatre heures pour com*prendre qu'elle est vaine et qu'il* faut pour négocier en passer par les dirigeants élus par les grévistes.

Il veut d'abord y mettre une condition : l'exclusion du présidium du M.K.S. des trois personnes considérées par les autorités comme les plus « dures » (les moins manipulables, en fait) — Mme Walentynowicz et *MM. Walesa et Gwiazda.* Le présidium refuse net et, découvrant soudain en Wojciech Gruszczewski un intermédiaire, lui retire son droit de vote sans pour autant l'exclure.

Semblant plaisanter, Lech Walesa déclare peu après, en assemblée générale, que, s'il est un obstacle à l'ouverture des discusison, il est *prêt, s'il le faut, à démissionner.* Il est ovationné, plébiscité. Personne ne se doute alors de ce qui vient de se jouer là, mais, de l'autre côté, le message est parfaitement reçu : le préalable tombe. Les tractations continuent, et, à 21 h 10, trois membres du présidium — MM. Florian Wisniewski, Wojciech Gruszczewski et Josef Przybylski — pénètrent dans *une villa où les attend, seul,* M. Jagielski, qui fumera malgré l'interdiction que lui en ont faite ses médecins depuis une récente crise cardiaque.

Lorsqu'ils ressortent, une heure plus tard, les délégués font état de la *« très bonne impression »* qu'ils ont ressentie et de la *« volonté de commencer les négociations »* qu'ils ont relevée chez leur interlocuteur. Eux ont rappelé leur préalable : la levée du blocus téléphonique depuis Gdansk. Le vice-premier ministre a demandé, lui, que les employés des transports en commun reprennent sans tarder le travail : chacun a demandé à l'autre un geste de bonne volonté — coûteux pour les uns et pour les autres. Le rétablissement du téléphone signifie, pour les grévistes, la possibilité d'entrer en contact avec le reste de la Pologne. La reprise des transports en commun marquerait le retour à la normale à Gdansk et constituerait *un succès symbolique mais impor*tant pour les autorités. A l'aube, ces deux concessions étaient encore à faire.

Les trois délégués remontent dans leur voiture. Aux abords du chantier, ils sont arrêtés par un contrôle de police. Des fonctionnaires de la préfecture qui suivaient interviennent aussitôt. Les policiers s'inclinent sans discuter. La grille du chantier s'ouvre : *« Victoire ! »*, entendent les ouvriers massés là ; et l'enthousiasme éclate.

L'ambiguïté de l'épiscopat

A Gdansk, une longue et secrète réunion du présidium des ouvriers *va commencer, à l'heure où Varsovie* s'endort après une rude journée. Le cadre d'abord : la capitale blessée *par* la tempête *qui a soufflé* la nuit précédente, déracinant les arbres par dizaines et tordant même les lampadaires ; une ville où les queues devant les pompes à essence atteignent plusieurs centaines de mètres ; une ville en proie aux rumeurs les plus folles et qui dévalise ses magasins. Aux alentours de 9 heures, devant l'immeuble du comité central, les *trams s'arrêtent* un bon quart d'heure durant, gênant la circulation de l'une des plus grosses artères *de la ville. Ils ne repartent* l'un après l'autre que très lentement, au pas, dans une sorte d'incantation muette. Les chauffeurs sont radieux : non, ils ne font pas la grève et ne manifestent pas non plus ; ils... — comment dire ce qui fut dit dans un geste ? — expriment à l'endroit où il faut, pacifiquement et clairement, qu'eux aussi veulent que ça change.

Fin de matinée, l'épiscopat diffuse une courte note feutrée : *« Information ». On y apprend que* l'évêque de Gdansk, Mgr Kaczmarek (qui a été reçu jeudi par le primat), a *exprimé — mais on ignore quand —* devant les membres du comité de grève *« sa compréhension pour les ouvriers qui réclament l'amélioration de leurs conditions de vie et le respect des droits de l'homme »*. Soutien éclatant au mouvement, assurent aussitôt certains. Non, répondent d'autres, puisque l'évêque *« a fait remarquer que l'abandon prolongé du travail, d'éventuelles émeutes ou des effusions de sang, sont contraires à l'intérêt de la nation ». C'est bien là le moindre* pour l'Eglise, rétorquent les premiers, qui relèvent que Mgr Kaczmarek a appelé les ouvriers à une *« action pondérée et sage »*, donc, en clair, à ne pas renoncer à leur grève. L'Eglise a satisfait tout le monde et l'on s'empoigne pour savoir ce que signifie le *« dénouement heureux »* qu'elle appelle de ses prières.

Début d'après-midi, bruit : l'usine Rosa-Luxemburg est en grève. Vérification faite, il ne semble pas. Un *autre bruit : à Szczecin, deuxième port* de la Baltique en grève depuis mardi, M. Barcikoski, vice-premier *ministre, mène depuis la veille des* discussions avec les grévistes. Il semble bien, mais cela est infirmé officiellement, que ce soit avec le comité de grève inter-entreprises local qu'il *négocie.*

Ouverture ? Oui, mais M. Barcikowski se montre très ferme sur les revendications (trente-sept, dont la libération des prisonniers politiques) *qui lui sont présentées. Le rétablis*sement des communications avec Gdansk ? Non. L'accès des Eglises *aux mass media ? Renoncez à cela.* Les salaires ? Certainement pas d'augmentations élevées. L'alignement des allocations familiales sur celles de la police ? Impossible. La pose d'une plaque commémorative pour les victimes de décembre 1970 ? Peut-être, mais alors au cimetière et non pas dans le chantier naval. La publication des revendications dans la presse ? On publiera le résultat de la négociation quand il sera acquis. Les syndicats libres ? Non, *mais le fonctionnement des syndi*cats officiels sera réformé, etc.

En attendant le plénum

Milieu d'après-midi : une partie des *oppositionnels arrêtés* deux jours plus tôt sont libérés au bout des quarante-huit heures de délai légal de garde à vue. Les autres, les militants les plus en vue, notamment MM. Jacek Kuron et Adam Michnik, restent incarcérés. Leurs *amis craignent une inculpation* (1).

Le tout au milieu de la rumeur grossissante de la réunion du plé*num du comité central ce week-end.* Certains de ses membres confirment, d'autres nient. Des responsables de *l'appareil se disent catastrophés :* la direction n'a pas encore défini de politique claire et, dans ces conditions, la réunion peut déboucher sur n'importe quoi. D'autres respirent : enfin, le parti va débattre et prendre des décisions.

Dans les usines, sur les lieux de travail, des réunions d'information convoquées par le parti tournent à l'explosion de critiques. Sortant de l'une d'entre elles et prenant connaissance des vingt et une revendi*cations de Gdansk, un membre du* parti communiste hausse les épaules : il vient d'entendre bien pire. On le croit volontiers en lisant dans *Express Wieczorny,* quotidien populaire du soir, un compte rendu de débats à l'usine Swierczewski : *« Nous ne voulons formuler aucune proposition nouvelle puisque nous l'avons déjà fait pendant la discussion avant le congrès de février et que rien n'a été réalisé jusqu'à maintenant,* a affirmé un participant. *Pourquoi nos idées disparaissent-elles en montant vers le sommet ? (...) Nous discutons, discutons, mais les vraies décisions sont prises là-haut. Nous en avons assez de parler à des murs. (...) On ment du haut en bas de l'appareil. (...) C'est le droit d'un ouvrier qui travaille bien de savoir que le gouvernement travaille aussi bien. On nous dit maintenant que le gouvernement a commis des fautes. Qui va garantir que les hommes qui ont commis ces fautes vont savoir les réparer ? »*

Le soir, le journal télévisé présente comme des criminels les pri*sonniers politiques dont les grévistes* demandent la libération et poursuit ses « tables *rondes* » entre citoyens au travail. Des universitaires demandent, à l'écran, que les responsabilités personnelles dans la crise soient dénoncées. Tout déborde nettement vers les critiques les plus acerbes, celles qu'on entend depuis deux jours partout, dans tous les milieux, y compris des privilégiés du régime. Rien de tout cela n'est, sans doute, dû à l'improvisation et l'on peut y *voir l'annonce d'une prochaine char*rette à la direction.

Des noms, de nouveau, circulent déjà, *notamment* celui de M. Grabski, ancien premier secrétaire à Konin, et éliminé au début de l'été dernier, après avoir fait une sortie au cours d'un *plénum du comité central* contre l'immobilisme du parti.

Deux interprétations

Mais, trois phrases cueillies sur les lèvres d'un petit employé résument l'état d'esprit général, qui, lui, n'a rien de fabriqué : « *Moi,* dit cet homme, après avoir posé dix-huit questions sur les événements de Gdansk, *je ne sais pas piloter un avion. Je ne pilote pas. Pourquoi gouvernent « ils » alors qu' « ils » ne savent pas gouverner ?* »

Oui, il était plus que temps qu'un déblocage intervienne. Pour l'instant, deux interprétations de l'ouverture de négociations sont possibles : 1° le pouvoir avait mis plusieurs fers au feu ; tout se préparait depuis plusieurs jours — avec la participation active de l'Eglise — et les négociations sont déjà avancées ; 2° la décision n'a été prise que tard, en *désespoir de cause, et il faudra* encore du temps pour aboutir.

Mais, courte ou longue, la négociation ne manquera pas d'intérêt, surtout lorsqu'on sait que M. Jagielski s'est déclaré « *capable d'expliquer pourquoi certaines des revendications ne peuvent être satisfaites* ». Il s'agit, évidemment, des revendications politiques, et les *explications pourraient* ne pas manquer d'intérêt.

Encore une interrogation : cassera ? cassera pas ? et une autre, entre dix : le pouvoir, qui dispose des médias, alors que ses interlocuteurs n'ont aucun moyen de faire connaître leurs positions, n'a-t-il pas fait ce geste que pour mieux montrer sa bonne volonté face à l'intransigeance des grévistes ? Réponses lundi.

Mais une constatation déjà : ce pays à structures totalitaires a une vie politique subtile et sophistiquée largement digne d'un régime parlementaire. C'est bien là le signe qu'il est indispensable d'adapter les règles à la pratique.

BERNARD GUETTA.

(1) En fait, ils avaient été relâchés vendredi à 14 heures et re-arrêtés aussitôt dans la rue, ce qui permet une nouvelle garde à vue de quarante-huit heures, sans avoir à prononcer d'inculpation.

A travers le monde

Chili

● QUATRE POLICIERS ont été arrêtés, vendredi, dans le cadre de l'enquête sur la vague d'enlèvements politiques, à Santiago. Une vingtaine de policiers avaient déjà été arrêtés la semaine dernière, trois d'entre eux ont été libérés faute de preuve. La vague d'enlèvements, qui avait débuté le 23 juillet dernier, avait atteint un point culminant avec la mort d'un étudiant, décédé à la suite de tortures infligées par ses ravisseurs. Les policiers arrêtés la semaine dernière sont soupçonnés d'appartenir au mystérieux « commando de vengeance des martyrs ». Selon des témoignages recueillis à Santiago, ce commando rechercherait les auteurs de l'attentat, qui avait coûté la vie, le 15 juillet dernier, au directeur de l'école militaire de renseignements. — *(A.F.P.)*

Cuba

● PIRATES DE L'AIR EN PRISON. Cuba a informé Washington, le vendredi 22 août, que les auteurs des récents détournements d'avions en provenance des Etats-Unis avaient été arrêtés et emprisonnés, mais a refusé à nouveau de *négocier sur le* rapatriement des réfugiés cubains qui le désirent. Le gouvernement de La Havane a fait savoir que « *tous les pirates de l'air, sans exception* », qui avaient été mêlés à ces *détournements*, sont désormais sous les verrous. — *(A.F.P.)*

Le chancelier Schmidt ajourne sa visite en R.D.A. en raison des «développements en Europe»

De notre correspondant

Bonn. — Pour bien des gens, la décision était inévitable : le chancelier Schmidt a dû ajourner son rendez-vous des 28 et 29 août avec le chef de l'Etat est-allemand, M. Erich Honecker... Il était difficilement concevable, en effet, que la presse et la télévision puissent présenter au public les poignées de main, voire les embrassades, du chancelier fédéral et du président du Conseil d'Etat de la R.D.A. au moment où les ouvriers polonais se trouvent engagés dans la lutte contre le régime de Varsovie.

Jusqu'au dernier moment, toutefois, le gouvernement de Bonn a fait preuve de la plus grande obstination en maintenant que les « incidents de parcours » en Pologne ne sauraient affecter les rapports entre les deux Allemagnes. D'une manière générale, les autorités s'efforcent de minimiser les choses, au point que les explications officielles ont pris parfois une tournure pitoyable. Le porte-parole du gouvernement n'a même pas voulu prononcer le mot de « *Pologne* », mais a attribué l'ajournement du voyage de M. Schmidt à des « *développements en Europe* ». Il ne fallait manifestement pas laisser apparaître que la politique de détente pouvait avoir subi un échec : il s'agit simplement d'attendre un moment « *plus favorable* » pour poursuivre le *rapprochement* entre les deux Allemagnes. Argumentation qui contredit celle à laquelle on avait recouru à Bonn pour justifier la rencontre du chancelier avec M. Brejnev, et selon laquelle c'est « *précisément en temps de crise* » qu'il importe de maintenir tous les liens possibles entre l'Est et l'Ouest.

En fait, il semble bien que les dirigeants de *Berlin-Est* aient contribué à forcer la main du gouvernement de Bonn. M. Honecker ne paraissait plus en mesure de promettre des « *allégements humains* » dans les rapports entre les deux Allemagnes. L'heure n'est certainement pas à des mesures de libéralisation dans les pays du bloc de l'Est et, en dépit de ses bonnes intentions éventuelles, le gouvernement de la R.D.A. ne peut guère se permettre de relâcher aujourd'hui l'emprise qu'il exerce sur sa population. Aussi le chancelier Schmidt risquait-il fort de revenir les mains vides de son entrevue avec M. *Honecker, ce qui* pourrait avoir de fâcheuses conséquences électorales.

Il paraît établi, en outre, que le gouvernement de Berlin-Est a repoussé le désir de M. Schmidt de visiter le port de Rostock, ce que le chef du gouvernement de Bonn ne pouvait guère accepter. Le fait qu'à Berlin-Est on se soit résolu à un geste aussi peu diplomatique indique que les autorités de la R.D.A. sont plus inquiètes qu'on ne le croyait quant aux répercussions possibles des grèves polonaises : on a sans doute estimé que la venue du chancelier ouest-allemand dans le principal port de la R.D.A. sur la Baltique aurait pu créer une effervescence dangereuse dans les chantiers maritimes et les docks est-allemands.

De la même façon, les milieux politiques de Bonn ont été étonnés par les réactions soviétiques, et notamment le brouillage par le Kremlin des émissions en langue russe des stations occidentales. Le gouvernement de la R.F.A. vient d'ailleurs de protester à Moscou contre cette violation des accords d'Helsinki.

Les pressions sur le chancelier Schmidt pour qu'il ajourne son rendez-vous avec M. Honecker ne venaient pas seulement de l'opposition chrétienne-démocrate. Le grand public ouest-allemand éprouve aujourd'hui une sympathie indéniable pour les aspirations nationales et sociales du peuple polonais. C'est peut-être là une conséquence du sentiment de culpabilité que bien des citoyens de la *République fédérale* éprouvent à l'égard d'un pays où l'occupant nazi s'est comporté d'une façon particulièrement atroce. En outre, on estime ici que l'anti-germanisme traditionnel des Polonais vise moins, aujourd'hui, la République fédérale que la R.D.A.

Dans quelle mesure, la campagne pour les élections du 5 octobre en R.F.A. va-t-elle être affectée par la crise polonaise ? Il est encore trop tôt pour le savoir. Mais M. Schmidt avait déjà enregistré un premier contretemps sérieux dans sa politique de détente, lorsqu'il avait dû reporter une première *fois* sa rencontre avec M. Honecker début février à la suite de l'invasion de l'Afghanistan par l'armée soviétique. Ses chances électorales ne paraissent pas devoir, aujourd'hui, sortir renforcées de cette *nouvelle crise.*

JEAN WETZ.

Washington est préoccupé par une possible extension du mouvement

De notre correspondante

New-York. — La situation en Pologne est suivie avec attention et une certaine inquiétude à Washington, où les commentaires restent prudents. Le département d'Etat a publié, le jeudi 21 août, son premier communiqué, qui laisse entendre que la crise est considérée ici comme une affaire purement intérieure à la Pologne. Vendredi, M. Muskie, le secrétaire d'Etat, dont les parents sont polonais, a publié une courte déclaration dans le même sens.

Les responsables américains espèrent encore que les deux pôles *de la vie sociale et politique* polonaise, le parti communiste et l'Eglise catholique, sauront manœuvrer pour éviter le pire. Mais les nouvelles sur une extension du mouvement et la crainte qu'il ne gagne d'autres pays du bloc oriental préoccupent de plus en plus les dirigeants américains.

Face à une intervention soviétique, l'administration Carter se trouverait désarmée. La période électorale, l'état d'esprit du pays et les convictions profondes du président paraissent devoir exclure toute attitude agressive de Washington. M. Carter n'en devrait pas moins faire preuve d'initiative, d'autant que son rival, M. Ronald Reagan, ne manquerait pas de faire sonner une nouvelle fois ses trompettes guerrières. Le sentiment à Washington est que M. Carter tenterait alors sans doute d'entreprendre une action diplomatique concertée avec ses alliés européens.

Trois millions d'Américano-Polonais

Les événements sont aussi suivis avec attention par les quelque trois millions d'Américains d'ascendance polonaise plus ou moins récente. Trois des personnalités politiques les plus en vue — le secrétaire d'Etat, M. Muskie, le conseiller pour les questions de sécurité, M. Brzezinski, et le maire de New-York, M. Koch — sont d'origine polonaise et hissent volontiers le drapeau. Chaque été, plusieurs centaines de Polonais viennent passer leurs vacances avec leurs parents d'Amérique et, jeudi, l'arrivée à Chicago d'un avion de touristes polonais venant de Varsovie a donné lieu à une ruée de journalistes avides de détails sur les grèves. Ils en ont été pour leurs frais, car les arrivants se sont montrés, pour des raisons évidentes, d'une discrétion exemplaire.

Les Polono-Américains, souvent ultra-conservateurs et volontiers chauvins, sont d'origines sociales et culturelles très diverses. Ils sont arrivés par vagues successives depuis la fin du siècle dernier, les uns, paysans ou mineurs catholiques, pour fuir l'occupation étrangère et améliorer leur sort, les autres, juifs, pour fuir les pogroms et la discrimination. La seconde guerre mondiale a amené un nouveau flot d'immigrants, et les *événements de 1968 un fort* contingent d'intellectuels.

Les deux plus grandes villes « polonaises » des Etats-Unis sont New-York et Chicago. Mais les Américano-Polonais sont nombreux dans les régions industrielles de l'est *et* du *nord* du pays, où ils se regroupent en associations très actives, souvent autour d'une paroisse.

Les dirigeants de plusieurs de ces associations ont adressé jeudi à M. Muskie un télégramme pour manifester leur « *déception devant les réactions passives et prudentes du département d'Etat* ». Le président de la confédération syndicale A.F.L.-C.I.O., M. Lane Kirkland, a demandé, de son côté, à ses homologues belge et britannique de se joindre au boycottage des bateaux polonais qui devrait commencer lundi dans les ports américains à l'instigation de l'Association internationale des dockers.

A Washington, M. Leonard Walentynowicz, directeur de l'association américano-polonaise du Congrès, a accusé l'administration Carter, « *qui fait grand cas des droits de l'homme, de rester silencieuse au moment où les peuples d'Europe orientale attendent un mot d'encouragement* ».

Farouchement anti-soviétiques, les Polonais d'Amérique, qui avaient fait un triomphe à Jean-Paul II lors de son voyage de l'automne 1979, *vont constituer* dans les jours qui viennent un groupe de pression avec lequel l'administration Carter devra compter. D'autant plus que les nombreuses organisations de réfugiés d'Europe orientale oublieront provisoirement leurs querelles intestines pour faire cause commune contre l'ennemi héréditaire qu'ils continuent à appeler « *les Russes* ».

NICOLE BERNHEIM.

UNE LETTRE DE F.O. A L'AMBASSADEUR EN FRANCE

M. André Bergeron, secrétaire général de *F.O.*, a adressé, vendredi 22 août, au nom du bureau de cette organisation, une lettre à l'ambassadeur de Pologne en France, lui demandant de recevoir une délégation de Force ouvrière au sujet des événements qui se déroulent en Pologne.

Dans cette lettre, M. Bergeron souligne notamment que ces événements « *préoccupent sérieusement* » les travailleurs français, en particulier ceux de F.O., et que « *les dernières arrestations de militants accentuent encore un peu plus les inquiétudes quant au développement de la situation* ».

Il ajoute que, « *attaché depuis toujours à la conception d'un syndicalisme libre quel que soit le système politique en place, les revendications des travailleurs polonais ne laissent pas insensibles le million d'adhérents de la C.G.T.-F.O.* ».

F.O. annonce également qu'elle va prendre d'autres initiatives, « *car le mouvement syndical authentique ne peut se contenter d'apporter un soutien prudent, réservé ou obligé, à l'admirable lutte des travailleurs polonais* ».

هكذا من الأصل

el sociale en

Une issue est enco

JACEK KURON

le symbole de l'opposition

هكذا من الأصل

crise politique

EUROPE

et sociale en Pologne

tissement des activités pourrait obliger la Pologne à demander soit d'autres crédits encore, soit des moratoires.

« L'Internationale socialiste » a appelé vendredi les responsables polonais « à ne pas céder à la tentation de vouloir résoudre les difficultés actuelles par le recours à la force » et a affirmé que l'« intervention de l'extérieur n'est utile pour personne ». Dans un communiqué émanant de M. Willy Brandt, président de l'Internationale socialiste, publié à Londres, l'I.S. « appelle les nations — comme le gouvernement des Etats-Unis est prêt à le faire — à s'interroger sur les moyens par lesquels les difficultés de la Pologne peuvent être surmontées, dans la voie d'une plus forte coopération et d'une plus grande compréhension ».

La Confédération mondiale du travail (C.M.T.), qui regroupe quinze millions d'adhérents de tendance chrétienne-démocrate, a demandé, enfin, vendredi, l'intervention du secrétaire général des Nations unies, M. Kurt Waldheim, pour obtenir la libération des dissidents arrêtés.

Une issue est encore possible

(Suite de la première page.)

De même ne l'était-elle pas du fait de ne pas avoir eu pendant quelques années de prisonniers politiques. Et pourtant, à la demande de les libérer présentée par les grévistes, le pouvoir vient de répondre en multipliant leur nombre.

Nous ne pouvons pas accumuler ici les exemples. Ils prouveraient cependant non pas l'imagination débridée des grévistes mais, au contraire, la prise en compte par les ouvriers des données de la situation tant intérieure qu'internationale de la Pologne et une responsabilité qui suscite l'admiration et le respect. Sans se faire beaucoup d'illusions, les grévistes semblent prêts à accepter des compromis à condition qu'ils débouchent sur des changements qui, sans bousculer l' « ordre politique », seraient capables d'améliorer à terme les conditions de vie et le climat politique du pays.

Face à une classe ouvrière qui donne ainsi les preuves de sa maturité, c'est le pouvoir qui se comporte de manière hautement irresponsable. C'est lui qui, par ses tergiversations, ses ruses de bas étage, ses tentatives de corruption et de division, fait traîner le conflit dans sa forme ouverte et en provoque même l'aggravation. Aujourd'hui, tout le monde s'attend à Varsovie à une nouvelle grève des transports en commun et on enregistre déjà les premiers signes d'effervescence à Nowa-Huta. Le mouvement s'approche inexorablement de la Silésie. Après les poumons, le cœur...

Les illusions perdues

Très profonde, la crise polonaise couve depuis 1956, depuis le moment où le pays s'est réveillé du choc causé par la saignée de l'insurrection de Varsovie et la mise en place, avec l'aide de l'armée soviétique, du nouveau régime. Elle a traversé des périodes de latence et des affrontements aigus entre le pouvoir et la nation. Chaque fois on a évité le pire, car les dirigeants ont su procéder *in extremis* à des changements, à des concessions, qui, sans ébranler le régime, ont permis aux Polonais de connaître pendant quelques années une vie meilleure. Aujourd'hui, aussi paradoxal que cela puisse paraître, les circonstances sont, en un certain sens, plus favorables au parti qu'il y a un quart de siècle : tout le monde garde en mémoire Budapest et Prague, ce qui modère les revendications.

Les grèves durent depuis environ six semaines et personne n'a soulevé le problème du rôle dirigeant du parti, personne n'a évoqué la politique étrangère de la Pologne ou d'autres sujets tout aussi explosifs. D'autre part, les illusions ont été bel et bien perdues ; personne ne croit plus à la possibilité d'un « socialisme à visage humain », du moins à l'ombre du Kremlin. S'il y a des réformistes dans le parti, et il s'en trouve, comme l'a montré le groupe Expérience et Avenir, ce ne sont pas, comme en 1956, des idéologues. Ce sont des pragmatiques. Les désirs ont été adaptés aux circonstances. Gardant nos souhaits pour nous-mêmes, nous essayons tous de parler uniquement en termes de possible.

La psychose de la famine

On peut encore trouver à la crise une solution, provisoire certes, et peu satisfaisante, mais acceptable pour tous. Mais la crédibilité du pouvoir s'érode à une vitesse effrayante : présente depuis quelque temps déjà, la psychose de la famine inévitable en hiver tourne en une véritable panique. Si rien n'est fait dans les heures qui viennent, si les membres et les collaborateurs du K.S.S.-KOR ne sont pas libérés, si un *modus vivendi* n'est pas trouvé avec les élus des grévistes, si les dirigeants ne trouvent pas les gestes et les mots adaptés à la gravité du moment, nous risquons le dérapage et la catastrophe. « Nous », en l'occurrence, ce ne sont pas seulement les Polonais.

Les amis occidentaux de M. Gierek seraient bien inspirés s'ils utilisaient toute leur influence pour le convaincre qu'une telle ligne de conduite mènerait tout droit vers l'abîme.

KRZYSZTOF POMIAN.

JACEK KURON

Le symbole de l'opposition

La scène se passe, il y a quelques années, dans une modeste H.L.M. de la banlieue de Varsovie. La fine fleur de l'opposition polonaise, toutes générations confondues, est réunie là pour fêter les quatre-vingts ans du professeur Lipinski, économiste célèbre et éminent contestataire en dépit de son grand âge et... de son appartenance officielle au parti communiste au pouvoir. Le professeur, minuscule, le visage plissé, reçoit, un sourire asiatique aux lèvres, l'hommage cérémonieux de ses jeunes amis. Soudain, dans l'atmosphère joyeuse mais déférente de la pièce surchauffée, une voix de stentor s'élève : progressivement, les conversations particulières s'apaisent et un cercle se forme autour de l'orateur, M. Jacek Kuron, et du vieux professeur.

M. Jacek Kuron est intarissable : sa voix puissante charrie les mots comme la vague les galets sur la plage, son humour renverse toutes les barrières et, en ce cercle privé, il s'exprime avec la même force que s'il tenait un meeting devant les ouvriers d'un chantier naval. Parlons-en justement : Gdansk, Szczecin, Lodz, Radom, Ursus, dans la vie de cet ancien universitaire devenu par la force des choses et la contrainte des autorités un « opposant professionnel », les luttes du mouvement ouvrier polonais tiennent aujourd'hui la place qu'aurait dû occuper, « normalement », la préparation d'académiques cours d'histoire.

L'histoire, pour M. Kuron, est devenue le présent, et il en connaît tous les détails, tous les détours. Qui n'a pas entendu, dans les milieux oppositionnels et parmi ses nombreux visiteurs étrangers, le récit passionné du destin du comité de grève formé par les ouvriers du chantier naval de Szczecin en 1970 et du sort, parfois tragique, subi par ses membres. Cette expérience, cette connaissance profonde des révoltes de son peuple et du monde du travail, sa chaleur humaine et son activité inlassable, au défi de tous les risques, ont donné à Jacek Kuron l'autorité dont il jouit aujourd'hui dans son pays, dans des cercles qui débordent largement ceux de l'opposition.

Ceux « d'en haut » et ceux « d'en bas »

Depuis ses premières années de contestation jusqu'à son rôle au sein du KOR (Comité d'autodéfense sociale), né après la crise de 1976, l'homme a évolué : de la critique trotskyste classique du phénomène bureaucratique, l'ancien membre de la jeunesse communiste et du parti, fils d'un fonctionnaire du régime, est passé à une mise en question plus globale du pouvoir, de ses institutions, de ses mécanismes. Il a pris conscience surtout de l'hiatus fantastique existant entre les autorités et la société, ou, pour reprendre Kafka, ceux « d'en haut » et ceux « d'en bas ».

Aussi, après sa sortie de prison en 1971 — il avait été condamné une première fois à trois ans de détention en 1965 — c'est à organiser la société qu'il va s'employer avec, notamment, son ami Adam Michnik, lui aussi victime de la répression d'après 1968. Le temps où, comme en 1964, avec Karol Modzelewski, il s'adressait directement au parti est bien fini. Jacek Kuron n'est pas devenu pour autant un radical qui voudrait du jour au lendemain « du passé faire table rase ». Il connaît les limites du pouvoir, celles des hommes qui le détiennent avec leurs qualités et leurs défauts. Il est parfaitement conscient de la situation géopolitique de son pays. Mais il sait aussi que, sans des réformes, sans la création d'espaces de liberté pour la classe ouvrière et l'ensemble de la société, les pires explosions menacent le pays.

La crise de 1976 vient à point illustrer ses idées. Avec le KOR, dont il est l'un des fondateurs, il anime le combat pour empêcher la répression contre les grévistes, puis, à l'aide de journaux semi-clandestins, d'universités parallèles, de syndicats libres, pour organiser l'autogestion sociale. Les brimades, les coups, les interpellations se succèdent. La volonté de Jacek Kuron est inflexible et le pouvoir hésite à frapper trop lourdement cet homme qui est devenu un symbole. Dans une grande mesure, la révolte actuelle est la conséquence de l'action quotidienne menée par lui depuis 1976 avec Adam Michnik, Jan Litynski et bien d'autres. — M. L.

AFRIQUE

LA FAMINE EN OUGANDA

Avec les médecins et les infirmiers français de Namalu...

De notre envoyée spéciale

Namalu. — Des centaines d'enfants rieurs, chassés par le bruit et le souffle qui couche les hautes herbes et soulève des tourbillons de poussière, attendent derrière les arbres, que l'hélicoptère Puma se pose. A peine les pales ont-elles cessé de tourner qu'ils se précipitent pour voir et toucher cet étrange oiseau. Il faudra les repousser un peu vivement pour effectuer le déchargement des vivres que des camions viennent chercher au pied de l'appareil.

A Namalu, l'aire d'atterrissage est à peine à 100 mètres du dispensaire, et le contraste est saisissant entre ces enfants joyeux et ceux qui, recroquevillés à l'ombre des arbres, n'ont pas encore la force de se lever.

Parmi ceux-ci, un tout petit, à l'écart, est seulement habillé d'un tee-shirt à la gloire de l'année de l'enfance. « *Soutenez l'année de l'enfance 1978, Rotary Club de l'Afrique de l'Est.* » Dans cet univers de misère, c'est là l'uniforme des orphelins de Namalu. Ils sont une bonne centaine, venus des campagnes environnantes à la recherche de nourriture, à avoir été recueillis dans l'un des dispensaires où travaillent en collaboration Médecins du monde et l'ordre de Malte. La plupart de ceux qui viennent vous prendre les mains ont aujourd'hui échappé au pire. D'ailleurs, nous confie l'un des médecins : « *Les orphelins reprennent très vite goût à la vie et sont les plus souriants.* » Peut-être cela explique-t-il l'augmentation surprenante de ceux qui se déclarent abandonnés, espérant ainsi bénéficier d'un meilleur traitement. A Namalu, les orphelins constituent en effet une caste à part, une petite république autonome dans laquelle les plus grands s'occupent des plus petits et dont le chef est chargé de la réception des rations qu'il faut faire cuire et distribuer équitablement trois fois par jour.

Namalu, petit village de l'ouest du Karamoja, sur le passage des *raiders* en route vers le Kenya voisin, est maintenant un centre de secours assez bien organisé, au point de vue tant des soins médicaux que de la distribution des vivres.

Trois centres de soins

Les trois médecins (d'autres sont attendus incessamment) et les huit infirmiers et infirmières, tous Français, qui y sont installés dans des conditions précaires, pensent maintenant pouvoir répondre aux besoins de la région dans un rayon d'une vingtaine de kilomètres.

Deux dispensaires, où sont nourris près de cinq cents personnes et soignés environ deux cents malades, constituent avec l'« hôpital sans frontières » installé dans l'ancienne prison de la ville les trois centres d'action de Namalu. Malgré l'arrivée de secours depuis deux mois, les médecins consultants font hospitaliser presque quotidiennement une dizaine d'enfants atteints de marasme grave, et encore aujourd'hui deux ou trois meurent chaque jour en dépit des efforts de réanimation intensive.

Dans la grande salle du dispensaire, quelque soixante-dix jeunes enfants reçoivent une alimentation intensive à six repas par jour qu'il faut non seulement préparer mais aussi administrer, certaines mères affamées buvant le lait et gardant pour elles les biscuits protéinés. La tâche est assurée par des assistants karamajong qui peuvent se faire comprendre et, surtout, reconnaître les enfants qui se pressent gobelet à la main.

Dans le dispensaire installé au nord du village, une jeune infirmière française aidée par un « routard » américain, docteur en droit, venue en Ouganda dit-il, pour « rendre service » essaie d'associer ses patients au sauvetage. Elle a ainsi fait construire aux plus valides trois cases rondes de branchages traditionnelles pour, explique-t-elle, isoler ses malades contagieux (rougeole ou tuberculose). Chaque femme ou enfant qui veut manger est d'autre part tenu d'apporter un peu de bois pour contribuer au feu commun sur lequel cuit la farine de sorgho.

Dans chaque centre à Namalu, les médecins ou infirmières ont confié des responsabilités aux Karamajong. Au dispensaire central, Anselme, un homme d'une quarantaine d'années, qui a lui même perdu deux enfants morts de faim, sert d'interprète aux médecins tandis que Mme Régina, l'une des premières réfugiées, prend en charge les mères de famille. Elle leur inculque des notions élémentaires d'hygiène, inconnues des Karamajong qui n'ont pas l'habitude de vivre dans des maisons en dur, et elle les aide à préparer une nourriture qui sort quelquefois des traditions.

Mais Namalu, c'est aussi les missions qui, comme partout dans le Karamoja, ont été les premières à donner l'alerte et à secourir les plus déshérités. Le Père Fortunato entretient ainsi près de quatre cents personnes depuis presque deux ans. Surnommé le « Père à la Kalachnikov » parce qu'il n'hésite pas à tirer sur les *raiders* qui ont tenté à plusieurs reprises de s'attaquer à ses réserves de vivres, il vit depuis vingt-sept ans dans la région, et la cour de sa mission est une sorte de cour des miracles. Sous des hangars où s'entassent, pêle-mêle, bidons d'essence, caisses d'outils, vieux pneus, des femmes accroupies pilent le sorgho sur des pierres tandis que d'autres touillent au-dessus du feu la farine du repas. L'une d'elles, trop faible, se traîne sur les genoux pour chercher un peu d'eau sans que personne y prête attention.

La fierté du Père Fortunato, ce sont les mines rebondies des quelques gosses qu'il a vus arriver il y a quelques mois exsangues. Il ne se lasse pas de nous faire constater ses « miracles » et son sourire inaltérable est une lueur d'espoir.

A côté de lui, la supérieure des sœurs de Vérone, qui a quarante novices dans son couvent, sourit elle aussi à ce renouveau de la vie. « *Ici*, dit-elle, *les gens pourraient vivre. Il y a d'immenses possibilités pour l'agriculture, mais beaucoup de Karamojong, pasteurs nomades, ont du mal à se sédentariser, et les efforts tentés ont été anéantis par une administration plus soucieuse de ses intérêts que du sort des populations.* »

Aujourd'hui, l'insécurité, fléau du Karamoja, relève plutôt, à Namalu, de l'indiscipline des soldats tanzaniens qui s'enivrent du mauvais rhum fabriqué au village et tirent en l'air ou dans les buissons où dorment quelquefois des enfants. « *Les raiders ont disparu*, dit le vicaire apostolique. *Il n'y a plus de vaches, plus rien à voler à Namalu.* »

FRANÇOISE CHIPAUX.

● *Un dirigeant du parti démocratique ougandais*, M. Léonard Mugwanya, qui eût été l'un des candidats de ce parti aux prochaines élections, a été tué dans la nuit du jeudi 21 au vendredi 22 août.

M. Mugwanya, cinquante-cinq ans, a été abattu par des hommes armés qui lui réclamaient sa voiture et de l'argent, à son domicile de Bulamazzi, à une cinquantaine de kilomètres de Kampala. Il s'y était rendu en début de semaine pour fuir sa résidence de Kampala, qui était l'objet, selon ses amis, de « menaces continuelles ».

Le vice-président du D.P., M. Tiberio Okeny, a affirmé vendredi, au cours d'une conférence de presse que ce meurtre était le fait de membres de l'U.P.C. (Congrès du peuple ougandais) de M. Milton Obote, qui, a-t-il assuré, veulent « *empêcher le déroulement* » des élections libres prévues pour le 30 septembre prochain.

D'autres dirigeants du parti démocratique ont dénoncé les attaques perpétrées contre les membres du parti par des soldats de l'armée ougandaise, des membres de la milice et des partisans de l'U.P.C., notamment dans le nord du pays, où le D.P. bénéficie d'un large soutien. — *(A.F.P.)*

PROCHE-ORIENT

Iran

Deux personnalités s'élèvent contre les abus de la répression

Téhéran. — Dans une interview à l'agence Pars, l'ayatollah Montazeri s'est élevé contre les excès des épurations accomplies dans le cadre de la « révolution culturelle ». « *Il est tout à fait illogique*, a-t-il dit, *que des médecins hautement qualifiés qui ont simplement exercé des fonctions ou reçu une médaille sous l'ancien régime soient épurés alors qu'ils ne sont pas liés aujourd'hui à des groupes contre-révolutionnaires.* » Ces médecins représentent un précieux capital pour le pays, et les Américains le savent bien, a-t-il ajouté. L'ayatollah Montazeri a fait ces déclarations le vendredi 22 août, après une entrevue avec l'imam Khomeiny, dont il assure avoir obtenu l'assentiment.

La tension avec Moscou

D'autre part, M. Hassan Ayat, l'une des personnalités marquantes du parti républicain islamique, a dénoncé vendredi l'ayatollah Khalkhali pour la manière dont il a conduit la répression contre les tenants de l'ancien régime. Dans une « lettre ouverte » adressée aux journaux iraniens, et que publie samedi le *Tehran Times*, M. Ayat soutient que le juge itinérant islamique souffre de « *troubles psychologiques* » qui l'ont conduit à « *infliger un tort considérable à la révolution* ». L'ayatollah Khalkhali, a-t-il précisé, a fait exécuter les dirigeants du régime impérial en empêchant que des procès publics soient tenus pour informer l'opinion mondiale des crimes commis par le chah. L'ayatollah Khalkhali, rappelle-t-on, passe pour être un partisan du président Bani Sadr, auquel M. Ayat voue une hostilité intransigeante.

Par ailleurs, la répression des activités du parti Toudeh (communiste) s'intensifie. L'agence Pars rapporte, vendredi, que les tribunaux islamiques d'Abadan et de Khoramchahr, dans la province pétrolière du Khouzistan, ont mis hors la loi le parti tout en confirmant les interdictions qui frappaient déjà, dans la pratique, d'autres formations de gauche : les fedayin, les moudjahidin, le Peykar. Les tribunaux ont justifié leur décision par la multiplication des actions de sabotage dans la province, attribuées jusqu'ici à des « *agents irakiens* ».

Parallèlement, les autorités iraniennes poursuivent leur campagne contre les « *activités suspectes* » de l'U.R.S.S., malgré les protestations du Kremlin. M. Mohamed Mokri, ambassadeur d'Iran en Union soviétique, a déclaré, vendredi, qu'il pourrait être rappelé définitivement à Téhéran si Moscou devait continuer à livrer des armes à l'Irak. Il a indiqué encore que l'U.R.S.S. avait « *offert de nous vendre des armes, mais nous ne voulons pas être un gendarme régional ou gaspiller notre argent à l'achat d'armements* ». — *(Reuter, A.P.)*

● *M. Chapour Bakhtiar*, ancien premier ministre iranien, a rendu visite, le vendredi 22 août, à Michel Debré.

La rencontre s'est déroulée dans la propriété de M. Michel Debré à Montlouis (Indre-et-Loire). L'ancien ministre du général de Gaulle a déclaré que « *cette rencontre était d'ordre strictement privé. Ce n'est pas le candidat à la présidence de la République que M. Bakhtiar est venu voir. Nous avons parlé de l'avenir de son pays* ».

ASIE

Chine

ALORS QUE LA PRESSE ATTAQUE VIVEMENT M. REAGAN

Les dirigeants de Pékin ont fait un accueil réservé à M. George Bush

De notre correspondant

Pékin. — Le candidat républicain à la vice-présidence des Etats-Unis, M. George Bush, a quitté Pékin samedi 23 août, au terme d'une visite commencée mercredi, sans être parvenu à dissiper les nuages qu'ont fait naître les déclarations de M. Reagan sur son projet de rétablir des relations « *officielles* » entre Washington et Taiwan. Dès ce samedi matin *le Quotidien du peuple* revient à la charge. Sur un ton plus sévère encore que dans ses premiers commentaires, le journal observe que M. Reagan a de nouveau parlé, jeudi dernier, d'ouvrir un bureau de liaison des Etats-Unis à Taiwan et s'indigne de ces propos qui ont « *gravement blessé les sentiments d'un milliard de Chinois* ». « *Reagan,* poursuit le journal, *prétend que les chinois ont mal compris ses intentions... Mais qui peut ajouter foi à ses explication ? Comment peut-on dire que rétablir des relations gouvernementales ou officielles avec Taiwan n'équivaut pas à tenter de pratiquer la politique des deux Chines ? Et quelle autre explication peut-on donner de ce langage ?* »

Le Quotidien du peuple rappelle que le candidat républicain a plusieurs fois parlé récemment de la « *République nationaliste de Chine* ». « *Ce n'est pas là un lapsus,* estime-t-il, *encore moins une erreure d'interprétation de la part de la Chine.* »

L'organe du P.C. chinois accuse littéralement M. Reagan de mauvaise foi quant à son intention *proclamée de développer* les relations sino-américaines. « *Comment cela est-il pensable,* demande-t-il, *quand on refuse de prendre en considération la volonté d'un peuple de plus d'un milliard d'hommes sur des problèmes aussi graves que l'intégrité territoriale et la souveraineté nationale de la Chine ? Si Reagan met en pratique une politique des deux Chines, cela portera un grave préjudice au processus de normalisation des relations sino-américaines et entraînera une grande régression dans ces relations. Il vaut mieux que cela soit dit clairement et sans retard* ».

Enfin, le *Quotidien du peuple* attaque M. Reagan sur sa prétendue « *fermeté dans la lutte contre l'U.R.S.S. et pour la paix mondiale* ». « *Dans le monde actuel,* écrit-il, *si les Etats-Unis ne s'unissent pas avec la Chine, l'Europe occidentale et le Japon, s'ils ne gagnent pas le soutien du tiers-monde, parler d'endiguer l'expansion mondiale de l'Union soviétique n'est alors que paroles creuses. Toute atteinte aux relations sino-américaines ne peut que nuire à la paix mondiale et à la sécurité, et ne saurait que réjouir l'hégémonisme soviétique. Tout cela relève de connaissances élémentaires.* »

Le journal conclut que si la Chine souhaite le renforcement des relations sino-américaines, elle ne se présente pas « *en mendiante* » devant les Etats-Unis, qu'elle n'envisage « *aucune concession sur le problème de Taiwan* » et que « *Reagan et ses partisans ne doivent entretenir aucune illusion sur ce sujet* ».

Le plaidoyer de M. Bush

M. Bush avait été reçu avec courtoisie par le ministre chinois des affaires étrangères, M. Huang Hua, et par le vice-premier ministre, M. Deng Xiaoping. Ancien chef du bureau de liaison des Etats-Unis à Pékin, il a été accueilli comme une vieille connaissance, avec qui il était naturel de s'expliquer « *avec franchise* ». Le candidat républicain à la vice-présidence a tenté de présenter avec cohérence les thèses de M. Reagan. Une administration républicaine, a-t-il assuré en substance, s'efforcera d'améliorer les rapports avec le peuple de Taiwan mais elle se conformera *strictement* aux dispositions du document de 1979 (réorganisant les rapports avec Taipeh) qui interdit des relations entre gouvernements, et elle *n'a aucune intention* de chercher à obtenir un amendement de ce texte. Toutes les références qu'a pu faire M. Reagan à une « *République chinoise* » ou à une « *Chine libre* » appartiennent au passé ou ne sont que le résultat d'un lapsus. Au reste, a dit encore le candidat républicain à la vice-présidence, M. Reagan apparaîtra comme « *un président fort qui sera apprécié et compris ici* » (en Chine) et qui devra être « *jugé sur ses actes, non sur d'anciens discours* ».

Dès vendredi toutefois, après sa rencontre avec M. Deng Xiaoping, M. Bush avouait qu'il n'était pas certain que ces « *éclaircissements* » avaient été acceptés par ses interlocuteurs. Le commentaire du *Quotidien du peuple* — accompagné, pour faire bon poids, de lettres de lecteurs exprimant leur « *indignation* » — confirme que Pékin ne s'est pas satisfait de ces bonnes paroles.

Ce fiasco, dont M. Reagan est le premier responsable par ses propos, conduit à s'interroger sur les facultés du candidat républicain à saisir avec toute la clarté voulue les grands problèmes internationaux. Tout se passe aujourd'hui comme si Pékin entendait lui donner une leçon en la matière.

Cela dit, les Chinois craindraient-ils réellement un revirement de la politique américaine à leur égard au cas où M. Reagan serait élu ? La plupart des observateurs ne le croient pas et inclineraient plutôt à penser que la diplomatie chinoise s'accommoderait assez bien d'un président américain du type « faucon », au moins pour un temps, dans ses rapports avec l'U.R.S.S. Pourquoi alors cette acrimonie, cette manière de réfuter point par point les arguments de M. Bush et de prendre au pied de la lettre des propos plus électoraux que diplomatiques ? Il y a deux réponses, d'ailleurs complémentaire, à cette question. Les Chinois, d'abord, entendent couper court aux intentions de certaines personnalités républicaines qui pourraient souhaiter modifier les accords conclus à l'époque de la normalisation *sino-américaine* et seraient tentées de voir jusqu'où on peut aller avec Pékin. Il importait qu'à cet égard les choses soient tout à fait claires, et *MM. Deng Xiaoping* et *Huang Hua* comme *le Quotidien du peuple* se sont chargés de mettre les points sur les i. Il n'est pas exclu d'autre part que les diplomates *chinois cherchent à exploiter* la situation : faire mauvaise mine à l'avance à une administration américaine qui a de bonnes chances d'entrer à la Maison Blanche peut être une méthode pour monnayer un rapprochement futur contre telle ou telle faveur. Un peu plus de retenue dans les ventes d'armes à Taiwan, mieux encore, des termes plus avantageux dans les échanges économiques peuvent être le prix que M. Reagan aura à payer pour retrouver, s'il le désire, un sourire plus avenant à Pékin.

ALAIN JACOB.

● *Quatre criminels ont été exécutés* à Tianjin, à 150 kilomètres de Pékin. Parmi les quatre condamnés deux étaient des meurtriers, un autre un voleur d'armes, le quatrième l'auteur d'un viol. — *(A.F.P.)*

LES ARTISTES NON OFFICIELS AU MUSÉE DE PÉKIN

Une exposition d'art non officiel a été inaugurée le 20 août au musée des beaux-arts de Pékin. Elle réunit cent cinquante œuvres d'une trentaine d'artistes — peintures et sculptures abstraites, nus, paysages, et même, paraît-il, une tête en bois traitée comme un totem qui, sous le titre « idole », représente Mao coiffé d'une sorte de turban, un œil ouvert et l'autre fermé.

Selon un porte-parole, le directeur des beaux-arts « *n'a pas aimé certaines œuvres* » — aimera-t-il tous les Hélion qui seront bientôt présentés en Chine ? *(le Monde* du 19 décembre 1979), — mais a dit que « *nous pouvons les exposer et laisser les visiteurs* (il y en avait un millier le premier jour) *les commenter. Les artistes pourront répondre à leurs plaintes et discuter de leur art* ».

Il y a un an les artistes non officiels, qui ne reçoivent pas de subventions et dont les œuvres ne peuvent être vendues dans les magasins d'Etat, avaient obtenu pour la première fois d'exposer officiellement, après avoir défilé dans la rue. — *(A.P.)*

Pakistan

LE PRÉSIDENT ZIA POURSUIT L'« ISLAMISATION » DES INSTITUTIONS

Le général Muhammad Zia Ul Haq, président du Pakistan, a créé, le vendredi 22 août, un bureau de savants religieux musulmans qui fera office de « *Majlis eshoura* » (corps consultatif) jusqu'à ce que le pays ait un nouveau système politique basé sur les enseignements islamiques. Les membres de ce bureau auront un statut plus élevé que les ministres.

Le président a également annoncé la création de six comités qui auront pour mission de refondre la société pakistanaise suivant les critères islamiques. Il a précisé que la future structure politique sera « *conforme à l'islam et aux aspirations du peuple* », et que nul ne pourra être élu dans les assemblées législatives s'il n'est pas « *bon musulman* ».

Les dirigeants du parti démocratique national (N.D.P.) ont accusé le président d'encourager les divisions au sein de la communauté musulmane, mettant ainsi en danger l'unité du pays. Le mois dernier, les mollahs avaient demandé dans les mosquées que les membres de la secte chiite soient contraints d'accepter l'instauration d'un gouvernement formé à partir de la majorité sunnite. — *(A.F.P. - Reuter.)*

OCÉANIE

Vanuatu

A leur arrivée à Nouméa

LES RÉFUGIÉS FRANÇAIS ÉVOQUENT LE CLIMAT D'INSÉCURITÉ

Un nombre croissant de ressortissants français du Vanuatu (anciennes Nouvelles-Hébrides) continuent d'arriver à Nouméa en Nouvelle-Calédonie. Ils dénoncent le climat d'insécurité dans l'archipel et affirment qu'une « *chasse aux francophones* » s'y développe.

Plusieurs manifestations, rassemblant environ deux mille personnes, ont eu lieu, le vendredi 22 août à Nouméa, à l'initiative du Comité de défense des Français des Nouvelles-Hébrides. Les noms du président de la République et du secrétaire d'Etat aux DOM-TOM ont été conspués.

Parmi les personnes évacuées du Vanuatu se trouve M. Alain Bigard, directeur de la publication *la Jeune Mélanésie* qui avait été retenu à Port-Vila (*le Monde* du 23 août). En revanche, M. Georges Cronsteadt, un métis qui était un des lieutenants de M. Jimmy Stevens, chef du mouvement sécessionniste de l'île d'Espiritu-Santo, a été arrêté, le vendredi 22 août à Luganville, a annoncé un porte-parole du gouvernement du Vanuatu. Celui-ci a indiqué que quatre autres chefs de file de la sécession s'étaient rendus et que M. Stevens serait vraisemblablement arrêté sous peu.

Le commandant des forces de Papouasie-Nouvelle-Guinée dépêchées sur l'île de Santo à la demande du gouvernement du Vanuatu, a fait état de nombreux accrochages avec les sécessionnistes. A ce sujet, les informations selon lesquelles deux ressortissants français auraient été tués dans l'île n'ont pu être vérifiées sur place, indiquait-on, le vendredi soir 22 août, de source autorisée à Paris.

D'autre part, dix Français arrêtés par le gouvernement de Vanuatu, sur l'île d'Espiritu Santo, ont été libérés, le samedi 23 août, après l'intervention de M. Yves Rodrigues, ambassadeur de France. — *(A.F.P., A.P., Reuter.)*

Il était une fois un eunuque qui ressemblait à... M. Hua Guofeng

De notre correspondant

Pékin. — *Il était une fois un* empereur de la dynastie des Tang qui faisait un peu trop confiance à ses eunuques et ne gouvernait pratiquement que par leur intermédiaire. A la fin de son règne, relate le journal *Clarté,* Xuan Zong ne sortait plus des profondeurs de son palais, et le pouvoir impérial était, en fait, exercé par les eunuques.

L'un de ces derniers, Gao Lishe, avait si bien capté la confiance du souverain qu'il avait le dernier mot dans les affaires de l'Etat. Loin de se plaindre de cette situation, Xuan Zong s'en félicitait, au contraire, en disant : « *Ce n'est que lorsque Gao Lishe a la charge des affaires que je dors tranquille.* »

Cette petite leçon d'histoire est bien dans les usages de la presse chinoise, et nul doute qu'elle ne soit destinée à préparer les esprits au prochain procès de la « bande des quatre » et de leurs acolytes, aujourd'hui accusés d'avoir joué auprès du président Mao vieillissant le même rôle que les eunuques de la cour impériale il y a une douzaine de siècles et d'avoir ainsi « *usurpé le pouvoir* ».

Il n'y aurait rien là de très neuf si la phrase prêtée à l'empereur Xuan Zong n'évoquait un souvenir très particulier pour des millions de Chinois. C'est, en effet, dans des termes très voisins — « *C'est toi qui diriges les affaires, alors je suis tranquille* » — que Mao Tse-toung est censé avoir légué le pouvoir à son successeur, M. Hua Guofeng. Se pourrait-il que ce rapprochement ait échappé aux historiens de *Clarté* ?

La lecture de la presse doit d'ailleurs apporter d'autres sujets *d'étonnement, sinon d'inquiétude,* à l'actuel président du P.C. chinois. Le 9 août, *le Quotidien du peuple* relatait en détail comment de mauvais dirigeants de la province du Shaanxi, sous prétexte de s'inspirer de l'exemple de la brigade de Dazhai, avaient fait entreprendre, en 1977, dans le district de Qiaocheng, le percement à grands frais d'un canal tout neuf, *exigeant des travaux considérables,* mais dont le débit ne pouvait en aucun cas, faute d'une alimentation suffisante, remplir les tâches d'irrigation projetées. Autrement dit, des millions et d'innombrables journées de travail furent ainsi dépensés en pure perte.

Cet exemple n'est sans doute pas isolé à travers un pays où les travaux de terrassement les *plus gigantesques, menés de* préférence à la pioche et à la pelle, ont longtemps été présentés comme la manifestation *la plus claire, à la campagne,* d'un esprit révolutionnaire dans l'édification du socialisme. Il est fâcheux toutefois que le district de Qiaocheng se trouve être le pays natal de M. Hua Guofeng, lui-même d'ailleurs grand perceur de canaux, puisque c'est en conduisant de vastes travaux hydrauliques dans le Hunan — non loin de Shaoshan où naquit Mao Tse-toung — qu'il commença à se faire connaître *dans les années 60* comme un dirigeant et un meneur d'hommes particulièrement énergique, ne reculant devant aucune difficulté.

Se pourrait-il que les journalistes du *Quotidien du peuple* n'aient pas senti l'aspect désobligeant, maladroit pour le *moins, que pouvait prendre leur* reportage sur les vains travaux réalisés dans ce petit coin du Shaanxi ?

Un ouvrier « modèle » escroc

Le 21 août enfin, *le Quotidien de l'ouvrier,* organe des syndicats, révélait un assez joli scandale. L'un des principaux « travailleurs modèles » du combinat *sidérurgique de Anshan,* le nommé Wang Junshao, n'était, en réalité, qu'un escroc, qui n'avait acquis sa notoriété qu'en trichant sur les chiffres. S'il était détenteur d'un record, c'était celui de la casse, puisque sur les vingt-sept camions à minerai dont il avait la responsabilité, vingt-cinq n'étaient plus bons que pour la ferraille en 1978.

Pis encore, il se conduisait en tyran *et fit emprisonner* et persécuter ceux qui dès 1976 — la date a son importance — tentèrent de dénoncer ses activités. *Bref, Wang Junshao n'était* qu'un suppôt de la « bande des quatre » que des enquêtes approfondies ont enfin permis *de démasquer, il y a quatre mois* à peine. Il est seulement regrettable, politiquement, pour le président du P.C. que le même Wang Junshao *ait* été reçu en 1974 par M. Hua Guofeng et que celui-ci l'ait encore félicité en décembre 1978 parmi d'autres héros de l'industrie sidérurgique nationale.

L'erreur est humaine et M. Hua Guofeng ne peut être tenu pour personnellement responsable ni des méfaits des eunuques sous la dynastie des Tang, ni de la conduite des travaux publics dans le Shaanxi, ni même d'un scandale tardivement découvert au combinat d'Anshan. Le moins qu'on puisse dire, tout de même, est que la publication, en une quinzaine de jours, de ces menues historiettes n'est pas propre à rehausser son prestige ni à accroître son crédit.

Se pourrait-il que quelqu'un ait intérêt à mettre en *évidence* ces points faibles ? A quelques jours d'une session parlementaire où *M. Hua doit se démettre de ses* fonctions de chef de gouvernement, la question mérite d'être posée.

A. J.

AMÉRIQUES

Bolivie

RÉUNIS A PARIS

Les comités de défense de la démocratie demandent la suspension de toute aide à la junte militaire

La première conférence européenne des comités de défense de la démocratie en Bolivie, réunie mercredi 20 et jeudi 21 août à Paris, a adopté une résolution dans laquelle les participants soulignent qu'ils vont « *appuyer de l'extérieur la résistance bolivienne* ».

Dans cette résolution, rendue publique vendredi 22 août, les comités présents à cette conférence, formés par des Boliviens résidant en Europe, indiquent que leur appui à la résistance s'effectuera en « *cherchant une solidarité effective avec toutes les forces démocratiques repoussant la dictature* ».

Ils affirment également leur « *respect de la volonté du peuple bolivien clairement exprimée en faveur du gouvernement clandestin d'unité nationale du Dr Hernon Siles Zuazo face à la junte militaire présidée par le général Garcia Meza* », et ils vont contribuer à « *l'isolement politique de celle-ci* ».

Les comités présents se sont proposés de réaliser une série de tâches parmi lesquelles figure la demande aux « *gouvernements démocratiques du monde de cesser tout appui économique et politique à la junte militaire, par le biais de leurs représentations dans les organismes internationaux comme l'ONU, l'Organisation des Etats américains, l'UNESCO, la Banque mondiale et autres* ».

● *A La Paz,* le chef de la junte, le général Luis Garcia Meza, a adressé, vendredi, un message au pape Jean-Paul II, pour tenter d'améliorer les relations entre l'Eglise et le nouveau régime. Relations détériorées à la suite d'incessantes attaques du ministre de l'intérieur bolivien, le colonel Luis Arce Gomez contre l'archevêque de La Paz, Mgr Jorge Manrique, alors que ce dernier est soutenu par tous les évêques boliviens.

Dans la lettre adressée au souverain pontife, le général déclare que l'adoption des « *mesures de contrôle* », affectant certains membres du clergé, doit être attribuée aux positions politiques adoptées par ces personnes et non à leur appartenance à l'Eglise.

« *Trente personnes sont mortes dans les incidents survenus à la suite du coup d'Etat du 17 juillet* », a déclaré de son côté, à La Paz, le colonel Luis Arce Gomez. Il a indiqué que six de ces personnes avaient trouvé la mort à La Paz, et vingt-quatre dans les mines.

Il a affirmé que le nombre de détenus politiques s'élevait à cinq cents, tout en reconnaissant que les arrestations se poursuivaient dans le pays. Quant aux réfugiés politiques, le ministre de l'intérieur a indiqué qu'ils étaient officiellement « *au nombre de quarante-cinq* », bien que certaines ambassades n'aient pas donnée de chiffres à ce sujet. — *(A.F.P., Reuter.)*

● RECTIFICATIF. — L'adresse parisienne du CONADE (Comité de défense de la démocratie) n'est pas comme nous l'avons indiqué par erreur à Bagneux mais, 1, rue Montmartre, 75001 Paris.

Guatemala

L'Église dénonce l'escalade de la violence

Guatemala *(A.F.P.).* — « *Le calvaire de la persécution contre les paysans, les religieux, les syndicalistes et les « subversifs » s'étend aujourd'hui sur toutes les campagnes du Guatemala, où des dizaines de cadavres sont découverts chaque jour.* »

Cette accusation est lancée par le clergé guatémaltèque, qui a récemment décidé de suspendre son action pastorale dans la province de Quiche, au nord du pays. C'est une région montagneuse dont la population, formée d'Indiens, est considérée comme la plus pauvre du pays et qui est le théâtre depuis de longs mois de sanglants affrontements entre des guérilleros d'extrême gauche, d'une part, l'extrême droite et les forces armées, d'autre part.

Les prêtres catholiques ont décidé d'abandonner les églises de la région pour dénoncer l'absence de sécurité tant à l'encontre d'eux-mêmes que de leurs paroissiens. Un prêtre a précisé que l'armée avait même créé dans le Quiche une « carte d'identité » *spéciale pour les paysans du secteur* en menaçant d'exécution ceux qui ne la porteraient pas.

Selon les religieux, le terrorisme politique au Guatemala, *le plus grand et,* avec ses 6 millions d'habitants, le plus peuplé des pays d'Amérique centrale, s'est d'ores et déjà transformé en une véritable « guerre non déclarée » entre l'extrême droite et l'extrême gauche. La première s'en prend aux journalistes (quatorze d'entre eux ont été assassinés depuis le début de l'année), aux professeurs d'université (cinquante morts), aux étudiants, aux ecclésiastiques et aux syndicalistes.

La deuxième a répliqué en exécutant des officiers et des soldats de l'armée, des hommes d'affaires et, récemment, des hauts fonctionnaires du gouvernement, dont, mardi dernier, un vice-ministre des forces de l'ordre, grièvement blessé de plusieurs balles.

En fait, depuis le renversement du gouvernement réformiste et progressiste du colonel Jacob Arbenz en 1954, le Guatemala se débat dans un tourbillon de violence qui, selon des estimations mesurées, a fait près de quarante mille morts.

Cette situation a poussé les secteurs « modérés » à lancer cette semaine un appel en faveur de l'établissement d'un dialogue national pour ramener la paix dans le pays. La démocratie chrétienne, qui avait voici deux mois suspendu toutes ses activités, retirant même ses deux *députés* au Congrès pour « raison de sécurité », a immédiatement souscrit à cet appel à la paix, mais, dans les heures qui ont suivi, a vu deux *de ses dirigeants assassinés* par l'extrême droite. L'un d'eux, un professeur de la region de San-Marcos, à l'est du pays, a été abattu en pleine classe, *devant* ses jeunes élèves.

A la complexité de la situation s'ajoute une détérioration accélérée de l'économie. Le seul déficit de la balance des paiements s'élève déjà à 982 millions de dollars pour les six premiers mois de l'année, contre 206 millions pour la période équivalente de l'an dernier. « *Rarement dans son histoire le Guatemala a connu des jours aussi amers* », résumait récemment un communiqué de la conférence épiscopale du pays.

Brésil

Manifestations contre la visite du président argentin

Sao-Paulo *(A.F.P.).* — Près de deux mille personnes, dont quatre cents femmes vêtues de noir en signe de solidarité avec les mères des « disparus » argentins, ont défilé le vendredi 22 août dans les rues de Sao-Paulo pour protester contre la visite du président Jorge Rafael Videla.

Certaines agitaient des crécelles, pour mieux manifester leur deuil, selon une vieille tradition. D'autres brandissaient des pancartes portant chacune les noms de treize Brésiliens disparus ces dernières années en Argentine et interrogeant : « *Où sont-ils ?* » Elles étaient coiffées de fichus blancs sur lesquels étaient inscrits quelques-uns des noms des milliers de disparus argentins. Elles ont défilé dans un silence chargé d'émotion, rompu de temps à autre par le sinistre crépitement des crécelles.

« *Argentines et Brésiliennes, la même douleur, le même combat* », « *Que nos fils apparaissent et que disparaissent les dictatures* », « *Le prix Nobel de la paix pour les mères de la place de Mai* » (à Buenos-Aires), proclamaient quelques-unes des banderoles.

Mené par l'actrice Ruth Escobar, dirigeante du Front des femmes féministes, le cortège a ensuite rejoint une autre manifestation de protestation contre la visite du *chef de l'Etat argentin* à Sao-Paulo. Celle-ci était organisée par une trentaine de mouvements et associations politiques, d'étudiants, d'artistes, *rassemblant* près de deux mille personnes. Elles ont lu un document dénonçant la présence « *du dictateur Videla, qui trinque avec du champagne à Brasilia alors que, dans le même temps, il déploie hors de ses frontières les tentacules de son mécanisme de répression* ».

Plusieurs dirigeants ont ensuite pris la parole. Leurs discours étaient interrompus par des slogans du type : « *Videla, dehors!* », « *A bas la dictature en Argentine et au Brésil !* » Un portrait du président Joao Figueiredo avait été retouché pour donner l'apparence d'Hitler au chef de l'Etat brésilien.

Le chef de l'Etat argentin doit quitter Sao-Paulo ce samedi pour Porto-Alegre. Fait exceptionnel depuis qu'il accédé au pouvoir il y a dix-huit mois, le président Figueiredo saluera son hôte à son départ du Brésil à Porto-Alegre.

Le Monde

société

Privé il y a deux mois de sa carte de séjour

M. Simon Malley a fait l'objet de nombreuses pressions

A-t-on cherché à intimider M. Simon Malley, directeur de la revue bimensuelle Afrique - Asie, *et à faire pression sur lui, avant que les services de la préfecture de police de Paris ne lui retirent, le 27 juin, son titre de séjour renouvelable de trimestre en trimestre et sa carte de travail ? Plusieurs informations publiées ou reprises dans le dernier numéro d'*Afrique - Asie *le laissent penser.*

Ainsi peut-on lire dans une lettre de M. Pierre Juquin, membre du bureau politique du P.C.F., adressée le 8 juillet à M. Raymond Barre : *« Depuis février dernier, M. Malley a reçu diverses lettres de menaces. Un mercenaire célèbre l'a menacé ainsi que sa famille par téléphone. Plusieurs agressions ont été tentées ces derniers temps contre ce citoyen égyptien. »*

Les avocats de M. Malley et M. Jack Bourderie, directeur de la rédaction d'*Afrique-Asie*, confirment l'existence de ces menaces, presque toujours anonymes, par lettre ou par téléphone. En fait, ils notent essentiellement leur nombre plus élevé depuis le début de l'année 1980 et plus particulièrement depuis les mois d'avril et mai. En substance, ces menaces se réduisent à un sempiternel : *« Taisez-vous ou on aura votre peau. »* Certaines de ces tentatives d'intimidation n'ont, semble-t-il, pas été prises au sérieux, d'autres si. M. Malley n'a cependant jamais porté plainte, estimant, selon son entourage, que ce sont là les *« retombées »* quasi naturelles d'une vie publique engagée.

Une situation qui reste précaire

Le directeur d'*Afrique - Asie* aurait été aussi l'objet d'une tentative de violence au mois de mai. Alors que M. Malley regagnait seul, vers 1 heure du matin, son domicile parisien à bord de sa voiture, une autre véhicule l'aurait en effet « coincé ». M. Malley, légèrement contusionné, une aile de sa voiture froissée, aurait alors forcé le passage et réussi à s'échapper. Dans ce cas aussi, M. Malley s'est refusé à porter plainte.

La situation du directeur d'*Afrique-Asie* en France reste d'autre part précaire, bien qu'elle n'ait pas évolué depuis le 27 juin, puisqu'il se trouve toujours en France. Dans la réponse du ministère de l'intérieur à une question écrite de Mme Cécile Goldet, sénateur (P.S.) de Paris (*le Monde* du 15 août), le ministre précise : *« M. Simon Malley n'ayant pas la qualité de réfugié politique et ne pouvant prétendre à celle-ci en raison de sa citoyenneté américaine peut exercer en toute liberté ses activités dans le pays dont il possède actuellement la nationalité* (1). » En bref, M. Christian Bonnet invite M. Malley à animer *Afrique-Asie*, dont les thèses sont souvent prosoviétiques, aux Etats-Unis. Ayant indiqué que M. Malley avait manqué à l'obligation de réserve qui incombe à tout résident étranger en France, même journaliste, le ministère de l'intérieur ne souhaite pas donner d'autres explications. — L. G.

(1) M. Malley possède en fait les passeports américain et égyptien.

● *M. Lucien Villa*, député communiste de Paris, demande, dans une question écrite, au premier ministre, *« si le gouvernement a, oui ou non, l'intention de combattre efficacement les organisations néo-nazies et de s'attaquer réellement aux terroristes »*. Il exige notamment la dissolution de la FANE (Fédération d'action nouvelle européenne, néo-nazie) et le démantèlement des réseaux « Honneur de la police », « Charles Martel » et « Peipper ».

Après l'attentat contre l'imprimerie Encre noire

MENACES D'« ORDRE ET JUSTICE NOUVELLE » CONTRE UN RESTAURANT MARSEILLAIS

Marseille. — Des menaces signées Ordre et Justice nouvelle accompagnées de tracts de la Fédération d'action nationale et européenne (FANE) ont été adressées à un restaurant marseillais, la Gargamelle, boulevard Oddot, coopérative ouvrière de production d'inspiration gauchiste. La lettre de menaces ne comportait que quelques mots écrits en lettres capitales : *« Avis à la chienlit, nettoyage imminent. »* Les deux tracts de la FANE joints à cette lettre ne différaient pas des textes habituels de propagande du groupuscule néonazi, notamment par les slogans racistes et antisionistes.

Les coopérateurs de la Gargamelle ont déposé une plainte auprès des services de la police judiciaire de Marseille, *où l'on émet l'hypothèse de l' « exploitation de l'attentat contre l'imprimerie Encre noire, à des fins publicitaires par les extrémistes de la FANE »*.

Ordre et Justice nouvelle avait revendiqué le récent attentat contre cette imprimerie marseillaise qui a fait un mort et onze blessés (*le Monde* du 19 août), ainsi que celui commis au Plan-d'Aups (Var) le 23 avril dernier contre le Centre international de la Sainte-Baume. Cette « collusion » réelle ou calculée entre ce groupuscule et la FANE apporte de l'eau au moulin de ceux qui réclament la dissolution de celle-ci, dissolution que le ministre de l'intérieur ne paraît pas décidé à prononcer. — G. P.

Malgré une campagne d'abolition des châtiments corporels

Les Danois restent partisans de la fessée

De notre correspondante

Copenhague. — Les Danois n'aiment pas se laisser distancer par les Suédois, qu'il s'agisse de progrès ou de réformes sociales. Ainsi, depuis que leurs « cousins de Stockholm » ont solennellement interdit la fessée, des personnalités, essentiellement de gauche et d'extrême gauche, n'ont de cesse que le Danemark suive le même chemin.

Certes, il existe depuis longtemps déjà une législation qui réprime très sévèrement les mauvais traitements d'enfants. Et, plus récemment, un autre texte a interdit les châtiments corporels dans les établissements scolaires, où ils étaient déjà quasiment tombés en désuétude. Il ne s'agirait donc éventuellement que d'interdire aux pères et mères de famille de corriger leur progéniture. Encore qu'il ne faille pas confondre correction physique et simples tapes ou chiquenaudes.

Mais on n'en est pas là : un sondage que vient de réaliser l'Institut Gallup a révélé que 70 % des hommes et des femmes restaient favorables à l'utilisation de châtiments corporels des enfants, à condition que ce soit avec mesure, car, selon eux, *« ils constituent un chaînon normal au sein de tout système éducatif »*.

Cinquante-six pour cent de ces mêmes personnes déclarent avoir été elles-mêmes corrigées autrefois par leurs parents, mais ne paraissent pas en avoir gardé un souvenir traumatisant. Si l'on répartit les raisons données par catégorie d'âge, on remarque que les plus jeunes (vingt à trente ans) ont été moins châtiés que leurs aînés, même si la différence est minime. Elle est un peu plus accusée entre garçons et filles, les secondes ayant été davantage épargnées.

L'exemple vient de haut : le roi Frédéric IX, décédé en 1972, et son frère Knud ont, jusqu'à une période avancée de leur adolescence, eu à subir des volées de coups de cravache de la part de leur père Christian X, et de solides claques de la part de leur mère la reine Alexandra, quand ils avaient commis de grosses bêtises. Tous deux évoquaient ces épreuves sans rancœur ; au contraire, ils estimaient que ces traitements étaient en général fort mérités. Le prince Knud se plaisait notamment à évoquer le drame qu'avait constitué pour lui une fête d'enfants où il s'était amusé à pousser perfidement une petite invitée en robe d'organdi dans un bassin du parc, ce qui lui avait valu d'être fouetté ; après quoi, le lendemain, il avait été contraint — punition qui était plus humiliante certainement à ses yeux — de se rendre chez sa victime avec un bouquet de fleurs pour lui présenter des excuses.

CAMILLE OLSEN.

ÉDUCATION

TÉMOIGNAGE

« La nouvelle université de Savoie est décapitée »

Mme Michèle Bauduin, maître assistant de littérature française à l'université de Savoie, nous a adressé, à propos de la nouvelle « carte universitaire » décidée par le ministère, un témoignage, dont voici un extrait :

L'été dernier, une décision ministérielle transforme le centre universitaire de Savoie en université de plein exercice à dater du mois d'octobre 1979. Pour fêter cette accession à l'autonomie et ce qu'il est logique de prendre pour la reconnaissance de sa valeur et de son utilité, la nouvelle université organise, en janvier 1980, une cérémonie solennelle où le recteur-chancelier remplace Mme Alice Saunier-Seïté, excusée très tardivement après avoir annoncé sa venue, et au cours de laquelle trois éminents professeurs d'universités étrangères sont faits docteurs *honoris causa*.

Six mois plus tard, la nouvelle université de Savoie, en prenant connaissance de la carte universitaire, apprend qu'elle est tout simplement décapitée.

A l'exception des langues étrangères appliquées, dernière filière créée, tous les seconds cycles existants sont supprimés en lettres et en droit.

● *En anglais*, alors que les réussites au CAPES (certificat d'aptitude au professorat de l'enseignement secondaire) ont été nombreuses certaines années ;

● *En italien*, alors que si une ville du Sud-Est a bien vocation d'être le lieu d'échanges culturels et linguistiques entre la France et l'Italie, c'est bien l'ancienne capitale du royaume de Piémont-Sardaigne, jumelle de Turin, de l'autre côté des Alpes, que rapproche encore le nouveau tunnel de Fréjus ;

● *En histoire*, alors qu'il y a eu un nombre très honorable de succès au CAPES et à l'agrégation et que, cette année, un étudiant chambérien a été reçu second à l'agrégation d'histoire. Il est fils de concierge (...) et il n'aurait pas pu faire de si longues études s'il avait dû quitter Chambéry pour cela ;

● *En lettres modernes*, alors que, chaque année, des réussites au CAPES témoignent de l'efficacité de la formation donnée, et alors que la section a créé, avec des professeurs italiens enseignant le français à l'université de Turin, le Centre d'études franco-italien qui édite régulièrement une revue et organise, tous les ans, des colloques de littérature française, tantôt à Chambéry, tantôt à Turin ;

● *En droit*, alors que la section a été créée de toutes pièces et animée par nos collègues juristes avec beaucoup de confiance, de courage et de dévouement, et que les effectifs sont fort nombreux.

Une taille humaine

Si l'on passe au troisième cycle, l'aberration continue : le D.E.A. (diplôme d'études approfondies) d'études de l'imaginaire est refusé alors que l'université de Savoie où s'est créé, il y a quelques années, le Centre de recherches de l'imaginaire (CRI) dispose d'une bibliothèque spécialisée de quatre mille volumes et de la possibilité d'utiliser l'informatique pour ses recherches ; alors qu'elle publie aux éditions Minard une revue, *Circé*, d'une haute tenue, qu'elle organise des colloques annuels à Chambéry auxquels viennent participer des chercheurs des pays les plus divers et de valeur internationalement reconnue.

Cette décapitation intervient l'année même où notre transformation en université nous a valu plusieurs postes nouveaux en lettres ! Mais qu'allons-nous faire faire aux collègues qui vont nous arriver à la rentrée, quand cette mesure brutale nous impose déjà de remercier les enseignants extérieurs à l'université qui viennent donner des cours à Chambéry, notamment ce professeur étranger à qui une année sabbatique permettait de venir dispenser son enseignement en Savoie pendant toute une année universitaire ? (...)

L'absurdité de telles contradictions rend plus douloureux encore les constats que l'on est amené à faire, en considérant les conséquences catastrophiques de ces décisions pour nos étudiants. Nous sommes une petite université à taille humaine, ce qui favorise *ipso facto* la qualité des rapports entre les enseignants et les étudiants. Serait-ce un péché aux yeux du ministère ? Nous pensons, nous, que c'est une grande vertu et qu'il ne faut surtout pas aller grossir les campus déjà trop grands de Grenoble, de Lyon ou d'ailleurs. Une majorité de nos étudiants est issue des milieux rural et ouvrier, ainsi que des classes moyennes. Beaucoup ne pourraient commencer ou continuer des études sans bourses ou sans travail rémunéré, notamment dans des postes de surveillants d'externat et d'internat. Supprimer tous les seconds cycles à Chambéry signifie interdire à beaucoup de jeunes de la région de faire des études supérieures jusqu'à la licence, la maîtrise et les concours, car ils n'auront pas les moyens financiers de partir les faire ailleurs.

ADMISSIONS AUX GRANDES ÉCOLES

● **ECOLE DE L'AIR**

(par ordre de mérite)

Elèves officiers de l'air (personnel navigant)

Mmes et MM. Laviec, Mognetti, Leconte des Floris, Moreira de Almeida, Bernard Metz, Cyrille Laurent, Thouvenin, Gilbert Mahé, Chapal, Françoise Richard, Serge Duval, Gilbert Dupont, Bastien-Thiry, Lene, Steininger, Sagols, Noël Durand, Van Dijk, Le Gleuher, Jacques Berthet, Yannick Thébault, Denis Robert, Gesnier, Fritsch, Pacorel, Jovet, Masso, Lenfant, Lefetz, Eric Roth, Castay, Pezet, Loïc Morel, Michel Bernard, Dupland, Widloecher, Boete, Eric Regnault, Parey, Agullo, Bouny, Truc, Jean-Louis Dupont, Eric Chauvet, Scherer, Caspar, Demez, Carré, Bouvet, Terry, Rudelle, Aubourg, Placial, Pascal Boucher, Elbisser, Tamisier, Michel Rolland, Philippe Georges, Pilat, Miny, Yves Arnaud, Philippe Dumon, Stavaux, Mattler, Nachat, Nicot, Ondelien, Vallée, Stéphane Richard, Hervé Rameau, Clivio.

Elèves officiers mécaniciens de l'air

Mmes et MM. Scheidecker, Le Pape, Caroline Lacroix, Bruno Maurice, Cardamone, Haefflinger, Taburet, Salle, Crignola, Christophe Fournier, Epitalon, Cottet.

Elèves officiers des bases de l'air

Mmes et MM. Scherer, Guérif, Genty, Oliva, Vivier, Hébrard.

Près des trois quarts des établissements secondaires ont été construits ces vingt dernières années

Le parc immobilier affecté à l'enseignement secondaire public est relativement jeune, 70 % des bâtiments ayant été construits au cours de ces vingt dernières années. Telle est la conclusion d'une enquête réalisée en *1979-1980* auprès de *6 584 lycées, lycées* d'enseignement professionnel (LEP) et collèges, soit 91 % de l'ensemble des établissements du second degré. Ses résultats sont résumés dans une note d'information publiée par le Service des études informatiques et statistiques du ministère de l'éducation.

Les 6 584 établissements recensés recouvrent 5 797 unités immobilières (1) et possèdent 26 506 bâtiments principaux ; ils sont installés sur 115,2 millions de mètres carrés comprenant, outre la surface construite, les espaces verts, les cours de récréation et les terrains de jeux. Par-delà ces chiffres globaux, les disparités sont importantes d'un type d'établissement à l'autre.

Les lycées, correspondant au second cycle de l'enseignement secondaire, qu'ils soient classiques, techniques ou polyvalents, sont plus spacieux que les collèges du premier cycle. Ainsi, alors que les lycées ne représentent que 15,95 % des établissements, leur « surface développée » correspondante (surface au sol, sans les murs, multipliée par le nombre d'étages) atteint 32,85 % du total. En revanche, avec 65,37 % des établissements, les collèges ne couvrent que 47,09 % de la « surface développée ». Même privilège des lycées pour la proportion d'espaces verts, qui y est en moyenne de 13 207 mètres carrés par établissement, contre 5 445 mètres carrés par collège et 8 626 par LEP.

70 % des bâtiments ont été construits depuis 1961. Cette jeunesse du parc immobilier des établissements secondaires correspond à l' « explosion scolaire » des années 60. La grande période de construction s'étend de 1962 à 1972, avec un sommet en 1967 : 52,5 % de la « surface développée » totale ont été construits durant ces dix années.

Ce parc immobilier appartient pour la plus grande partie aux collectivités locales, conformément à la réglementation qui, depuis 1962, leur a donné la responsabilité des constructions scolaires du second degré. Avec 58,6 % des unités immobilières, la municipalités sont les propriétaires les plus importants, l'Etat ne comptant que pour 10,1 %. Plus récentes que celles appartenant à l'Etat, les unités immobilières relevant des collectivités locales sont en moyenne plus petites.

Enfin, l'effort de construction des vingt dernières années a favorisé les procédés de construction industrialisé : le parc relève pour 48,33 % de ces procédés, au lieu de 51,67 % en construction traditionnelle. La proportion est évidemment plus importante pour les bâtiments appartenant aux collectivités locales, qui, pour 60,35 % sont en « industrialisé ».

(1) Tous les établissements du second degré, qui utilisent tout ou partie d'un ensemble de locaux groupés en une ou plusieurs implantations, constituent une unité immobilière.

Faits et jugements

Une information est ouverte contre une filiale de la Caisse des dépôts.

Une information a été ouverte, vendredi 22 août, par le parquet de Paris, pour *« faux en écriture de commerce et usage de faux »*, après la découverte d'irrégularités commises dans la comptabilité du Service d'information et de relations publiques (SIRP), dépendant de la Caisse des dépôts et consignations. Des fraudes ayant été découvertes en 1979 par certains collaborateurs de la caisse, les policiers de la neuvième section de la brigade financière ont étudié, pendant plusieurs mois, les comptes du SIRP, filiale chargée d'éditer les diverses publications de la Caisse des dépôts et consignations, un mensuel, *C.D.C.*, et deux revues trimestrielles : *Colloque* et *Panorama*.

L'information ouverte par le parquet concerne, en particulier, certaines factures d'imprimerie « gonflées » avant d'être retournées, pour règlement, à la Caisse des dépôts et consignations, et des appels d'offres inexistants ou truqués. Le SIRP semble avoir commandé à plusieurs reprises des travaux à trois sociétés plus ou moins fictives (A.G.B., Europrint, S.R.S.) qui ont le même siège social, à Boulogne-Billancourt (Hauts-de-Seine), et dont les livres de comptabilité auraient été retrouvés dans le même tiroir.

Selon les enquêteurs, la fraude durait depuis plusieurs années, peut-être huit ans, et pourrait porter sur des sommes importantes. La direction générale de la Caisse des dépôts et consignations a précisé, vendredi 22 août, dans un communiqué, qu'elle avait porté plainte contre X..., le 26 mai dernier, et qu'elle avait licencié *« pour faute lourde, un collaborateur ayant accepté de travailler pour le compte de fournisseurs »*. Le directeur du SIRP, M. Jean Lobry, administrateur civil, a cessé ses fonctions. Une nouvelle organisation de cette filiale est mise en place sous la direction de M. Serge Rechter.

M. Papon recommande aux douaniers de Belfort de ne plus se rendre en Suisse.

M. Maurice Papon, ministre du budget, a rendu visite, vendredi 22 août, aux douaniers en poste à la frontière franco-suisse, seule frontière extra-communautaire de l'est de la France. Le ministre, qui était accompagné de M. Jacques Campet, directeur général des douanes, s'est entretenu longuement avec les fonctionnaires en poste à Belfort. Expliquant le détail de leur mission, les interlocuteurs de M. Papon ont également souligné la pauvreté de leurs moyens par rapport à ceux de leurs collègues suisses et allemands.

De son côté, le ministre a demandé aux *« gabelous »* de ne plus se rendre en Suisse. Discutant en aparté avec MM. Pierre Schulz et Bernard Rui, les douaniers belfortains emprisonnés en avril dernier en Suisse (*le Monde* du 8 mai), le ministre leur a expliqué qu'il ne pourrait plus aller les rechercher une seconde fois au-delà de la frontière. M. Papon a cependant fait une entorse à sa directive en franchissant le poste helvétique de Boncourt pour saluer les douaniers suisses. — *(Corresp.)*

● *M. Michel Barrière*, directeur politique de l'hebdomadaire communiste *l'Avenir de la Seine-Maritime*, a été libéré vendredi 22 août. Il était incarcéré depuis le lundi 11. Il reste cependant inculpé pour *« violences et voies de fait à agent de la force publique »* (*le Monde* du 21 août) : il lui est reproché d'avoir, en compagnie de plusieurs personnes, apostrophé violemment, le 9 août, un gardien de la paix qui s'apprêtait à verbaliser le véhicule d'un militant communiste. M. Michel Barrière affirme qu'il n'était pas à Rouen au moment des faits.

POLICE

Après les sanctions infligées à six d'entre eux

L'image de marque des C.R.S. n'est pas mauvaise

estime le ministre de l'intérieur

A l'appel de deux syndicats, la Fédération autonome des syndicats de police (F.A.S.P.) et le Syndicat autonome des policiers en civil, des dizaines d'entre eux ont distribué des tracts dans les aéroports et dans les rues de plusieurs villes vendredi 22 août. A Nice, un policier en civil, qui avait refusé de cesser cette distribution, a été conduit au commissariat avant d'être relâché. L'action de protestation des C.R.S. devait continuer ce samedi.

Les deux syndicats veulent alerter l'opinion contre les sanctions qui ont frappé six gardiens de la C.R.S. numéro 60 d'Avignon, après que cent seize d'entre eux eurent refusé d'occuper un cantonnement à Cannes lors du dernier Festival du film. Après cet incident, onze de ces protestataires avaient été traduit devant un conseil de discipline qui avait prononcé deux révocations, deux rétrogradations et deux mutations d'office (*le Monde* des 28 juin et 4 juillet).

Intitulés *« Les C.R.S. que l'on appelle S.S. »*, les tracts distribués, vendredi et samedi, soulignent notamment que *« les gouvernements qui se succèdent détournent trop souvent les C.R.S. de leurs missions traditionnelles et les utilisent pour la protection d'intérêts particuliers du capital et pour réprimer les conflits sociaux, bien que l'ordre public ne soit pas troublé »*. Selon les auteurs du tract, les sanctions prises n'ont d'autre but que de *« rendre la police muette »* en lui interdisant de *« dénoncer les atteintes portées à la dignité du citoyen et du policier »*.

Vendredi 22, à Europe 1, le ministre de l'intérieur a déclaré à propos des sanctions frappant les six C.R.S. *« c'est dans un souci de préservation de la dignité du corps d'élite des C.R.S. »* qu'il a pris sa décision sur propositions du conseil de discipline, *« décision sur laquelle il ne sera pas revenu »*, a-t-il affirmé, ainsi qu'il l'avait déjà fait le 3 juillet dernier (*le Monde* du 5 juillet).

M. Bonnet a ajouté : *« Je n'aurais pas la cruauté de livrer à l'opinion publique les dossiers écrasants des hommes qui ont été sanctionnés. »* Le ministre a aussi estimé que l'image de marque des compagnies républicaines de sécurité *« n'est pas mauvaise »*. Au début du mois de juillet, il avait déclaré à ce propos : *« Ce qui risque d'altérer cette image de marque, c'est la présence dans ce corps d'un certain nombre d'éléments que j'ai tenu à éliminer »* au vu de leurs dossiers dans lesquels *« j'ai pu constater qu'ils avaient un passé disciplinaire chargé »*.

Pour sa part *l'Unité syndicale police*, l'organe de la F.A.S.P., publie dans son numéro d'août des interviews des six C.R.S. qui ont été sanctionnés. Selon leurs déclarations, leurs dossiers ne seraient pas *« écrasants »*, contrairement à ce qu'affirme M. Bonnet. Ces six C.R.S. affirment avoir eu des démêlés syndicaux avec la hiérarchie et avoir été l'objet *« de blâmes pour avoir notamment eu des accidents avec une voiture administrative »*. D'autres font état de retards de service, d'*« abus »* de congés de maladie et d'absence à leur domicile au cours de ces maladies.

● *M. Maxime Kalinsky*, député communiste du Val-de-Marne, demande, dans une question écrite au premier ministre, l'abrogation de *« toutes les sanctions qui frappent des policiers pour activités syndicales ou pour exiger le respect de leur dignité de citoyen et de policier »*.

PRESSE

Pour la première fois depuis la création du journal

Les rédacteurs du « Times » sont en grève pour une durée illimitée

Pour la première fois depuis sa création, en 1785, les journalistes du *Times* se sont mis en grève pour une durée illimitée. Après plus de onze heures de négociations menées avec la direction sous l'égide des services officiels de conciliation, les journalistes ont rejeté, par 117 voix contre 54, une motion qui recommandait d'annuler l'ordre de grève.

Le *Times* n'a pas paru samedi 23 août, et la direction a annoncé qu'il ne paraîtra pas le lundi 25. Par contre, le *Sunday Times* paraîtra normalement dimanche, ses journalistes ayant décidé d'ajourner à la semaine prochaine leur décision de suivre ou non la consigne de grève donnée par leurs collègues du *Times*.

Le conseil d'administration du *Times* devait se réunir dimanche pour décider d'une éventuelle publication du journal la semaine prochaine, en escomptant la coopération d'environ 40 journalistes, affiliés à des syndicats n'ayant pas voté la grève, et de 25 autres membres de la rédaction qui se sont déclarés prêts à travailler. Néanmoins, le syndicat le plus important, le NUJ, réunissant la très grande majorité des 230 journalistes du *Times* et de ses suppléments éducatifs et littéraires, a demandé le soutien des syndicats des ouvriers du Livre. Le plus important d'entre eux (N.G.A.) a déjà fait savoir qu'il refuserait de coopérer avec tous ceux qui franchiraient les piquets de grève des journalistes. Le NUJ disposant d'un fonds de grève de 100 000 livres souhaiterait également obtenir un soutien financier des syndicats, plus riches, de la composition.

Menace de fermeture

Le conflit est né du refus de la direction d'accepter l'augmentation de 21,2 % recommandée par un arbitre indépendant, mais dont la décision ne liait pas obligatoirement les parties (*le Monde* du 22 août). La direction affirme que la situation financière de l'entreprise (le déficit du groupe *Times* pour 1980 est évalué à 10 millions de livres), ainsi que les perspectives défavorables de l'industrie de la presse ne lui permettent pas d'aller au-delà de son offre à 18 %.

Dans une lettre adressée à chacun des membres de la rédaction, la direction du *Times* laisse entendre que le journal pourrait fermer définitivement, si la grève, coûtant à l'entreprise 600 000 livres par semaine, se prolongeait. D'autre part, elle se propose d'étudier si juridiquement les journalistes pourraient être considérés comme ayant mis fin d'eux-mêmes à leur contrat, ce qui pourrait les priver de leurs indemnités de licenciement.

« Fermer l'entreprise est la dernière chose que nous souhaitions », a dit un représentant du N.U.J., *la menace d'une fermeture a été très souvent agitée, il s'agit d'un chantage de la direction.* » Le conseil d'administration du *Times* devra décider s'il y a lieu de reprendre les négociations. Son porte-parole a dit que le groupe *Times* ne voulait pas assurer aux journalistes un règlement de salaires qu'il ne pourrait pas accorder aux ouvriers de l'imprimerie. En fait, la direction semble spéculer sur les hésitations des journalistes et le soutien relativement faible de l'action de grève décidée par un syndicat divisé. Le vote, en effet, fait ressortir une minorité importante contre la grève et l'abstention d'environ un tiers (cent neuf votants sur un effectif de deux cent quatre-vingts) des membres du syndicat. — H. P.

● *Le comité intersyndical du Livre parisien* (C.G.T.) publie un communiqué à l'occasion du non-lieu dont vient de bénéficier M. Maurice Lourdez dans l'affaire des « casseurs » de la manifestation du 23 mars 1979 (*le Monde* du 21 août). Il déclare notamment :

« La décision prise par le juge d'instruction, prouve avec éclat que les travailleurs du livre C.G.T. avaient raison lorsqu'ils affirmaient avec force :

» 1) *Que leur camarade Maurice Lourdez était innocent !*

» 2) *Qu'il était victime d'une grossière provocation, montée de toutes pièces par les services de police, visant à nuire, au travers d'un homme, à la C.G.T. tout entière.* »

● *Le personnel technique du « Quotidien de la Réunion »*, en grève depuis deux jours (*le Monde* du 23 août), a repris le travail dans la soirée du 22 août. Les cinq heures de négociations qui se sont déroulées le même jour entre les représentants *C.F.D.T. du personnel* et la direction n'ont pas permis la signature d'un accord. Les responsables de l'entreprise semblent cependant disposés à tenir les employés régulièrement informés de la situation financière des deux sociétés constituant *le Quotidien de la Réunion*, sans toutefois mettre officiellement en place un comité d'entreprise. — *(Corresp.)*

MENACÉ PAR M. ALEXIS GOURVENNEC

Un journaliste de « Ouest-France » porte plainte

Un journaliste du quotidien *Ouest-France* a porté plainte, jeudi 21 août, contre M. Alexis Gourvennec, président de la caisse régionale du Crédit agricole, pour *« menaces sous condition »*, auprès du procureur de la République de Morlaix (Finistère).

M. Pierre Lebigot, 36 ans, a fait l'objet *« d'une série d'injures et de menaces publiques visant sa personne »*, indique un communiqué syndical à la suite de la parution, mercredi dans *Ouest-France*, d'un billet non signé dénonçant l'attitude contradictoire de M. Gourvennec dans les crises du porc et de la pêche.

Le billet paru dans le journal régional sous le titre *« Alexis Gourvennec : il y a ports et porcs »*, disait notamment :

« Alexis Gourvennec, président de la B.A.I., a téléphoné en personne hier après-midi à M. Didou, secrétaire fédéral C.F.D.T. des marins-pêcheurs et président du comité local de Brest, pour lui demander si les marins-pêcheurs avaient l'intention, à brève échéance, de bloquer le port de Roscoff. Que le président de la B.A.I. ne tienne pas à ce que les manifestants interrompent les dernières liaisons France-Manche, on le constate aisément. C'est pourtant le même homme qui avait placé sa tonne à lisier en travers de la voie expresse à Landivisiau avec celle des autres producteurs de porcs qui, samedi soir, devant un ensemble d'agriculteurs, menaçait d'actions plus dures encore si satisfaction n'était pas donnée aux éleveurs. En somme, le producteur de porcs ignore ce que fait l'armateur. »

M. Gourvennec, qui utilise largement la voie maritime pour ses exportations, s'est heurté à la grève des pêcheurs. Ainsi, celui qui, en tant qu'agriculteur, n'hésite pas à barrer les routes avec les autres paysans, ne tolère pas que les manifestants bloquent les car-ferries de sa compagnie maritime, et n'a pas apprécié qu'un journaliste de *Ouest-France* mette en exergue ces contradictions. Sur le terre-plein de la gare maritime de Roscoff, il aurait, mercredi 20 août, insulté et menacé notre confrère dans ces termes :

« Saloperie, tout « le Léon » va s'occuper de toi ! Dans peu de temps, tu vas d'ailleurs « dégager ». Quand on se sera occupé de toi tu ne te reconnaîtras plus dans une glace !... »

Les sections syndicales bretonnes de journalistes (S.N.J., C.F.D.T., C.G.T.) dénoncent dans un communiqué *« le comportement irresponsable et dangereux d'un homme qui cumule d'importantes responsabilités »*, et demandent aux responsables *« d'assurer la liberté de l'information et la sécurité des journalistes »*.

Un personnage haut en couleur

Personnage haut en couleur que cet Alexis Gourvennec ! Deux journalistes bretons lui ont d'ailleurs consacré un livre : *Gourvennec, paysan directeur général.* Parti de rien, il entrait dans la légende à vingt-cinq ans, en 1961, en prenant la tête de milliers d'agriculteurs qui occupèrent la sous-préfecture de Morlaix.

En réalité, depuis plusieurs années déjà, celui que tout le Léon appelait Alexis bénéficiait d'une extraordinaire notoriété. Sorti des rangs de *tête des milliers d'agriculteurs qui* (J.A.C.), il faisait preuve très tôt de remarquables qualités d'organisateur et s'était en outre révélé un extraordinaire meneur d'hommes. Partisan de l' *« action directe »*, il avait dans son secteur structuré le syndicalisme de manière presque militaire. En plusieurs occasions, cet outil qu'il avait personnellement forgé sera d'une remarquable efficacité. On disait de lui qu'il était le seul homme capable en moins d'une heure de rassembler des milliers d'agriculteurs. Les pouvoirs publics choisissent alors de ménager ce leader turbulent. Leur politique ne s'est jamais depuis démentie. Et, volontairement ou non, ils ont été à l'origine du *« mythe Gourvennec »*. Pour l'immense majorité du monde rural, il était celui qui pouvait enflammer le monde agricole, celui qui pouvait décencher la foudre, devant qui le gouvernement tremblait.

Son combat pour l'organisation rationnelle des marchés, notamment dans les domaines des légumes et des porcs par le système de la *« vente au cadran »* et la création d'une compagnie maritime Bretagne-Angleterre-Irlande pour expédier les artichauts et les choux-fleurs de son pays natal outre-Manche, devait lui valoir l'estime des économistes.

S'était-il embourgeoisé ces dernières années ? On le prétendait. A l'appui de ces affirmations, on soulignait qu'il cumulait les présidences et dirigeait une entreprise *« géante »*, près de 200 hectares, qui emploie dans l'une des régions les plus fertiles de France trente-cinq salariés pour s'occuper de mille quatre cent cinquante truies, une production de vingt-cinq mille porcs par an. Récemment, il avait encore loué environ 600 hectares en Gironde. Mais, malgré l'audience dont il jouissait dans le département, il n'a pu empêcher, lui, le symbole militant du capitalisme triomphant en agriculture, la fédération départementale des syndicats d'exploitants agricoles de basculer « à gauche ».

DÉFENSE

Les États-Unis ont conçu un avion de combat très difficile à détecter

Washington *(A.F.P., Reuter.)*. — M. Harold Brown, secrétaire américain à la défense, a confirmé vendredi 22 août des informations de la presse américaine selon lesquelles les Etats-Unis ont mis au point une technologie révolutionnaire qui permettra à de nouveaux avions de combat et à des missiles de croisière de déjouer la surveillance des radars.

« Cette découverte est d'une grande importance militaire. Elle va donner une nouvelle dimension à nos forces tactiques et à nos forces de dissuasion stratégiques », a déclaré M. Brown, qui a déploré que des fuites aient obligé le Pentagone à révéler l'existence de ce programme de l'avion *« invisible »* qui continue dans le plus grand secret depuis trois ans.

Pressé de questions sur la conception du futur bombardier de pénétration stratégique que les Etats-Unis étudient actuellement pour remplacer le B-52 vieillissant, M. Brown a indiqué que cet appareil *« utilisera certainement des éléments de la technologie de l'avion invisible »*.

Le Congrès américain a donné jusqu'au 15 mars 1981 au Pentagone pour lui soumettre un projet de bombardier stratégique qui devrait être opérationnel en 1987.

Le sous-secrétaire à la défense pour les questions de recherche et de développement, M. William Perry, a tenu à préciser de son côté que le mot *« invisible »* signifiait seulement que ces avions étaient très difficiles à détecter et que lorsque les radars soviétiques les repéreraient il sera trop tard pour riposter. Ils utiliseraient des matériaux non métalliques d'un nouveau type, qui dispersent au lieu de renvoyer vers les radars les ondes émises par l'avion, et ils auraient une configuration très spéciale. Cet appareil « invisible » aurait la taille d'un F-18 actuel, soit un poids de l'ordre de 18 à 20 tonnes.

Le Journal des forces armées a révélé que quatre ou cinq types d'avions étaient à l'essai depuis 1978, utilisant des techniques qui les mettaient à l'abri *« de la plupart des systèmes de défense antiaérienne connus aujourd'hui »*. L'un des prototypes se serait écrasé au sol en raison de difficultés de maniabilité dues à sa configuration en vol très particulière.

Important exercice de déploiement rapide des forces de l'OTAN entre les États-Unis et l'Europe

Dans le cadre des manœuvres d'automne, « Autumn Forge », de l'OTAN qui sont organisées pour la sixième fois d'affilée en Allemagne fédérale et qui seront conduites, cette année, par le général américain Bernard W. Rogers, commandant suprême des forces alliées en Europe, un exercice particulier de renforcement rapide de certaines unités stationnées en Centre-Europe par des forces venues d'outre-Atlantique aura lieu au début du mois prochain.

Connu sous le nom de « Concordant journey », cet exercice aura lieu du 1er au 16 septembre et il doit réunir 45 000 hommes des forces américaines, britanniques et néerlandaises. Le but des opérations est de mettre à l'épreuve les plans de défense de l'OTAN qui prévoient la réception, la protection et le déploiement outre-Rhin de renforts en provenance des Etats-Unis, ainsi que l'augmentation des troupes britanniques et néerlandaises basées en Allemagne fédérale.

Les forces américaines et britanniques, qui seront débarquées par air et par mer sur le continent européen, se joindront aux unités néerlandaises, venues par la route, pour ensuite participer à des exercices multinationaux ou nationaux en Allemagne fédérale.

Après cet exercice de déploiement rapide, une manœuvre combinée aéroterrestre aura lieu, du 15 au 26 septembre, en vue d'entraîner les forces aériennes tactiques de la région Centre-Europe en étroite collaboration avec des unités terrestres. Cet exercice a été baptisé « Cold Fire » et concerne principalement les deuxième et quatrième forces aériennes tactiques de l'OTAN. Il s'agit de tester la souplesse d'un commandement combiné, de contrôler l'efficacité opérationnelle des communications et d'évaluer les capacités de plusieurs forces alliées à travailler ensemble (l'interopérabilité).

ÉCHECS

NOUVELLE VICTOIRE DE ROBERT HUEBNER CONTRE LAJOS PORTISCH

Après avoir gagné la neuvième partie, le grand maître Robert Huebner (R.F.A.) a remporté, le vendredi 22 août, la dixième partie de la seconde demi-finale du tournoi des candidats, à Abano-Terme (Italie). Jouant avec les Noirs, Huebner a forcé son adversaire, le grand maître Lajos Portisch, à l'abandon au quarante-neuvième coup. Menant 6 à 4, le grand maître ouest-allemand n'est plus qu'à un demi-point de la victoire, le match se jouant en douze parties.

***Si Huebner gagne, il fera certainement plaisir à Victor Kortchnoï,* son futur adversaire de la finale du tournoi des candidats, qui l'a qualifié de « vrai joueur occidental et d'ami ».**

ARCHÉOLOGIE

Le royaume d'Ebla sort de l'ombre

(Suite de la première page.)

En outre, les inscriptions révélaient une langue sémitique du Nord-Ouest, très archaïque, dont aucune trace écrite n'était encore connue.

Depuis 1975, les fouilles se sont développées dans la partie basse du palais *au sud de l'acropole*. On y a trouvé plusieurs feuilles d'or qui recouvraient les visages, la poitrine, les bras et les jambes de statues en bois (disparues) et qui ont été « oubliées » par les voleurs. Deux perruques en stéatite gris-vert, qui coiffaient probablement une tête féminine et une tête masculine grandeur nature (disparues parce que probablement en bois), ont été aussi mises à jour. Et, surtout, les archéologues ont découvert des fragments de plusieurs coupes de style typiquement égyptien. L'une de celles-ci, en diorite, porte le nom de Khéphren, un des grands pharaons de la quatrième dynastie, celui qui a construit la deuxième grande pyramide ; une autre, en albâtre, était au nom de Pépi Ier, pharaon de la sixième dynastie, qui a régné sur l'Egypte vers 2300 avant Jésus-Christ.

Ces cadeaux de deux pharaons montrent, à l'évidence, que le roi d'Ebla était un personnage considérable et que des relations existaient entre les cours égyptienne et éblaïte. De même, les nombreux lapis-lazuli trouvés dans le palais prouvent que des échanges commerciaux étaient établis entre Ebla et l'Afghanistan. Le nom de Pépi Ier permet, en outre, de situer une date limite à la destruction d'Ebla par un roi d'Akkad (une ville sémitique du sud de la Mésopotamie).

Trois tombeaux

Selon des textes akkadiens connus depuis longtemps, le grand roi Sargon dit avoir reçu Ebla des mains de Dagan (dieu important du panthéon sémitique), et Naramsin, petit-fils de Sargon, dit avoir détruit la ville. Certes, les dates des longs règnes de Pépi Ier et de Sargon ainsi que de celui de Naramsin ne sont pas connues avec précision. Mais Pépi Ier et Sargon étant plus ou moins contemporains, Ebla a été détruite au plus tôt soit à la fin du règne de Sargon, soit, plus vraisemblablement, par Naramsin.

Après deux cent cinquante ou trois cents ans, Ebla s'est relevée, et cette seconde période faste a duré de 2000 ou 1900 à 1650 ou 1600 avant Jésus-Christ.

En 1978 et 1979, les archéologues italiens ont découvert dans la ville basse, au bout des quartiers administratifs du palais du troisième millénaire, un deuxième palais qui a été construit vers 2000 ou 1900 avant Jésus-Christ, en partie, d'ailleurs, sur les soubassements de son prédécesseur. Le nouveau palais semble être très vaste. Pour le moment, ses dimensions connues sont de 100 mètres sur 60 mètres environ. Mais sa longueur totale pourrait être de 150 mètres, ce qui en ferait, par la superficie, le deuxième de son époque après le palais de Mari, qui avait acquis, par sa beauté et sa richesse, une grande célébrité.

Dans ce nouveau palais ont été découvertes trois tombes, dont deux, malheureusement, avaient été pillées dès l'Antiquité. Le seul à être intact était probablement le tombeau d'une jeune princesse. La jeune fille avait été parée de bijoux en or : six bracelets, un collier décoré de lapis-lazuli, une boucle (de nez ?), une grande épingle à tête en forme d'étoile et un osselet (une astragale d'ovin ?) dont chaque face est incrustée d'un lapis-lazuli.

Les voleurs du deuxième tombeau, dit des capridés, avaient oublié ou n'avaient pu emporter divers objets qui font regretter de ne pas avoir retrouvé tout le mobilier funéraire. De petits capridés de bronze très gracieux étaient peut-être des décorations de fauteuil. Une plaque en ivoire (40 cm × 5 cm), faite de trois plaquettes assemblées, porte des figurines, en ivoire elles aussi, qui semblent chargées de symbolisme funéraire : la scène principale représente un banquet (funéraire ?), et le décor comporte un lion, une panthère, un serpent, un animal non identifié. Le tout est dans un état de conservation étonnant.

Un collier en or, admirable, est fait de trois plaques, à chacune desquelles pend un disque à étoile. Et surtout une massue d'apparat égyptienne, chef-d'œuvre incontestable, a échappé aux voleurs : le manche d'ivoire (très abîmé) est entouré d'une sorte de bracelet en argent haut de 5 ou 6 centimètres sur lequel sont cloués des motifs en or, quatre hiéroglyphes et deux singes cynocéphales assis, extraordinaires de vérité et de drôlerie. Les hiéroglyphes sont au nom d'un obscur pharaon du début de la treizième dynastie, Hetep-ib-Ra (vers 1760 avant Jésus-Christ). Bien que son importance semble avoir été moindre que celle de ses prédécesseurs du troisième millénaire, le prince ou le roi d'Ebla enterré là avait tout de même assez de prestige pour recevoir ce cadeau royal, tout à fait semblable à la massue d'apparat avec laquelle de nombreux pharaons égyptiens sont représentés.

Le troisième tombeau, aménagé dans deux citernes, était très bouleversé, mais on y a trouvé plusieurs restes d'objets en or et une deuxième massue de même type que celle du tombeau des capridés. Toutefois, le décor de celle-ci, beaucoup plus simple, consiste en un damier en losanges d'or et d'argent et il ne comporte aucun nom de pharaon.

Ces trois tombeaux proches les uns des autres font partie d'une nécropole royale ou tout au moins princière. Mais seules des fouilles permettront de savoir s'il existe ou *non d'autres tombes*.

Pour le moment, le nouveau palais n'a livré que trois tablettes. On sait donc fort peu de choses sur la seconde grande époque d'Ebla. Il semble néanmoins que la puissance du royaume ou de la principauté du deuxième millénaire ait été moins grande que celle du troisième millénaire. Peut-être les souverains du deuxième millénaire étaient-ils vassaux du royaume d'Alep, qui dominait alors la Syrie.

Quoi qu'il en soit, comme la première, la deuxième Ebla fut prise et incendiée, vers 1650 ou 1600 avant Jésus-Christ. Et, cette fois, la ville ne se releva pas de ses ruines. Celles-ci devaient être cependant encore assez visibles vers 1500 avant Jésus-Christ, pour être remarquées au passage par le pharaon Thoutmosis III, qui cite la ville d'Ebla comme étant proche d'Alep. Plus personne ne mentionnera le nom d'Ebla... jusqu'en 1975.

Une querelle archéologico-politique

En même temps que les fouilles, le travail énorme de déchiffrement des tablettes continue. Des interprétations légères et hâtives avaient fait croire qu'on pouvait y lire les noms de Sodome et Gomorrhe, villes citées dans la Genèse. De même, on disait avoir identifié, plus ou moins déformés, les noms d'Abraham et de *David, qu'on retrouve dans la Bible.* Des spécialistes de langues sémitiques infirmèrent très vite ces « découvertes ». Ils firent aussi remarquer que l'éblaïte était une langue *sémitique très éloignée de l'hébreu* et aussi que le roi David est postérieur de plus de mille ans à Ebla.

Mais ces « révélations » suffirent à déclencher dans la presse américaine une incroyable campagne (1). Les Syriens, disaient ces journaux, furieux de voir dans les tablettes des allusions à la Bible — le livre juif par excellence — et craignant qu'Elba ne devienne *un prétexte aux* revendications territoriales pour un Grand Israël, auraient fait pression par tous les moyens possibles (assassinats compris) sur les archéologues italiens et sur un épigraphiste américain pour que le texte des tablettes ne soit pas publié. Toutes les réfutations postérieures de ces interprétations seraient dues aux fermes interventions des Syriens auprès des spécialistes. Il faut toutefois noter que les archéologues israéliens, à notre connaissance, ne sont pas intervenus dans cette querelle archéologico-politique.

Pour couper court à cette déplaisante affaire, les responsables syriens et les archéologues italiens se sont mis d'accord pour créer, en 1977, un comité international qui, actuellement, comprend neuf spécialistes de compétence et d'honnêteté scientifiques incontestées.

Actuellement, toutes les tablettes et les fragments d'une certaine importance sont identifiés. Leur catalogue est en cours de rédaction sous le double contrôle de la mission italienne et du comité international. Mais il est évident que plusieurs années seront nécessaires pour déchiffrer toutes les tablettes : d'une part les signes de l'écriture cunéiforme ont des valeurs idéographiques ou phonétiques, et les signes phonétiques peuvent avoir simultanément plusieurs valeurs, celles-ci ayant d'ailleurs varié selon les époques ; d'autre part, l'éblaïte est une forme très archaïque des langues sémitiques du Nord-Ouest, inconnue jusqu'en 1975. En outre, l'écriture cunéiforme a été inventée vers 3000 avant Jésus-Christ par les Sumériens qui n'étaient pas des Sémites ; il a donc fallu inventer un système, qui reste à préciser, pour adapter l'écriture à une langue totalement différente. C'est là que le recours à l'informatique rendra des services en étudiant la fréquence et le contexte des signes.

Actuellement, les objets et les tablettes se trouvent au Musée d'Alep, les premiers étant exposés au public, les secondes étant à la disposition des spécialistes capables de les étudier et accrédités par la mission et le comité. Ajoutons que des photos des uns et des autres ont été largement diffusées.

YVONNE REBEYROL.

(1) La revue américaine *Science*, du 31 août 1979, donne un très bon compte rendu de cette histoire extravagante.

هكذا من الأصل

SPORTS

AUTOMOBILISME

Mort d'Alfred Neubauer, le sorcier de chez Mercedes

Alfred Neubauer, le fameux « sorcier » de l'écurie de course Mercedes, dont il fut le tout-puissant directeur sportif de 1926 à 1955, est mort, à l'âge de quatre-vingt-huit ans, vendredi à Aldingen (Souabe), où il s'était retiré. Il avait imposé sa figure sur tous les circuits d'après-guerre, où son chapeau vissé sur la tête, ses chronos en sautoir sur sa large poitrine, ses colères fulminantes le faisaient reconnaître à l'instant.

Les « flèches d'argent », dont il confiait les volants à Juan-Manuel Fangio, à Stirling Moss, à Karl Kling, à von Trips, à André Simon, étaient, pour lui, comme des vierges folles, dont il surveillait jalousement les moindres échappements. Son circuit de prédilection était le Nürburgring romantique aux rampes escaladant le ciel, mais il avait aussi un faible pour Reims, où la première monoplace Mercedes carénée avait connu le premier de ses foudroyants succès en 1954, ainsi que pour la course de la cité de Monaco, sans parler des épreuves sur route, telles que les Mille Milles en Italie.

Le circuit du Mans, après le terrible accident de 1955 où la Mercedes 300 SLR de Levegh, comme une faucheuse hagarde, avait semé la mort dans la multitude, ne lui avait laissé que des souvenir pénibles. Après son abandon des compétitions en 1956, la firme Daimler-Benz avait « récupéré » Neubauer pour le nommer conservateur du musée Mercedes à Unterturkheim.

Ainsi, jusqu'au déclin de ses jours, celui que les pilotes appellent affectueusement « le Gros », put-il couver, enfin immobiles, les monstres d'acier dont son livre *Mon royaume : la vitesse* avait expliqué comme aucun autre les fureurs dévastatrices.

O. M.

VOILE

VICTOIRE DE « LIONHEART » SUR « FRANCE-III » DANS LA COUPE DE L'AMERICA

Le voilier britannique *Lionheart* a été sauvé vendredi soir 22 août de l'élimination de la Coupe de l'America en rade de Newport par une victoire de la dernière seconde. C'est, en effet, un écart d'à peine 1 seconde qui le sépare de *France-III* du baron Bich, qu'il a coiffé sur la ligne d'arrivée.

Mené par trois victoires à une avant le départ, le 12 mètres à coque noire, barré par Lawrie Smith, devait à tout prix remporter cette cinquième manche, les Français ayant en main la « balle de match », puisque l'on sait que quatre régates gagnantes donnent au vainqueur l'accès à la finale des challengers.

A la cinquième bouée, cependant, le voilier du baron Bich possédait 52 secondes d'avance sur *Lionheart*. Selon les dires de Bruno Troublé, le barreur français, qui déposa, selon une pratique courante, une réclamation, les Anglais, dans la dernière longueur au vent et en lofant ont derechef abordé *France-III*, ce qui a endommagé la *winch* située à tribord. Le jury, cette fois, n'a pas fait droit à la réclamation française, estimant que *France-III* avait « abattu » et portait la responsabilité de l'abordage.

Avant la régate de dimanche, pour laquelle la météo annonce un petit temps défavorable aux Français, ceux-ci ne mènent plus que par 3 à 2.

Dans l'autre demi-finale, *Australia*, qui a connu de nouveaux problèmes de gréement, a dû laisser la victoire à *Sverige*. Les voiliers australien et suédois sont à égalité : 2-2.

SPORTS ÉQUESTRES

VICTOIRE BRITANNIQUE EN DRESSAGE A FONTAINEBLEAU

La Britannique Rachel Bayliss a remporté, vendredi, à l'issue de la deuxième journée de compétition, l'épreuve de dressage du Festival international de concours complet de Fontainebleau.

A l'issue des journées de jeudi et vendredi, le classement définitif des épreuves de dressage s'établit comme suit : 1. Mlle Rachel Bayliss (G.-B. ind.) sur *Mystic Minstrel* ; 2. Karl Schultz (R.F.A.) sur *Madrigal* ; 3. Mike Plumb (É.-U.) sur *Laurenson* ; 4. Otto Ammermann (R.F.A.) sur *Volturno 3* ; 5. Torrance Watkins (É.-U.) sur *Poltronne*.

FOOTBALL

BORDEAUX PREND LA TÊTE DU CHAMPIONNAT

Après la défaite de Lyon par les Nantais (2-1) et celle de Paris-Saint-Germain par Monaco (4-0), les Girondins de Bordeaux, vainqueurs à Nîmes (2-0), ont pris la tête du championnat, grâce à une différence de buts marqués depuis le début de la saison nettement supérieure.

CYCLISME. — *Victime de douleurs abdominales, Bernard Hinault a abandonné, au bout de 30 kilomètres, la deuxième étape du Tour du Limousin Guéret-Ussel.*

BOXE. — *A Las Vegas (Nevada), le Portoricain Wilfredo Gomez a conservé son titre des super-coq en battant, par jet de l'éponge à la cinquième reprise, l'Américain Derrick Holmes.*

AÉRONAUTIQUE

Aux Etats-Unis

MORT DU CONSTRUCTEUR JAMES McDONNELL

Saint-Louis (Missouri) *(A.F.P.)*. — James Smith McDonnell, l'un des derniers pionniers de l'aviation américaine, et le fondateur d'une des plus importantes entreprises de construction d'avions civils et militaires, est décédé vendredi 22 août à Saint-Louis (Missouri) à l'âge de quatre-vingt-un ans.

Né à Denver (Colorado) le 9 avril 1899, diplômé de physique de l'université de Princeton (New-Jersey) en 1921, il obtient ensuite un diplôme d'ingénieur aéronautique au Massachusetts Institute of Technology de Boston. Pilote d'essais dans les années 20 et 30, puis ingénieur pour différents constructeurs, il fonde en 1939 sa propre société dans la banlieue de Saint-Louis : la McDonnell Aircraft Corporation. Il a alors douze employés. En 1979, la société, devenue la McDonnell-Douglas Corporation après absorption d'une entreprise aéronautique, qui travaillait dans le secteur civil, a déclaré un bénéfice de 199 millions de dollars (800 millions de francs) pour des ventes s'élevant à 5 300 millions de dollars (environ 22 milliards de francs), et elle employait soixante-seize mille personnes réparties dans vingt-neuf Etats d'outre-Atlantique.

Jusqu'à sa mort, James Smith McDonnell a été président de sa compagnie, avec à ses côtés ses deux fils Sanford et John.

Constructeur, entre autres appareils, des avions de combat F-4 Phantom, F-15 Eagle et F-18 Hornet et des avions civils DC-8, DC-9 et DC-10, James McDonnell s'enorgueillissait surtout d'avoir participé à la conquête de l'espace en mettant au point notamment les capsules américaines Mercury et Gemini.

Le Monde

Service des Abonnements
5, rue des Italiens
75427 PARIS - CEDEX 09
C.C.P. Paris 4207-23

ABONNEMENTS

	3 mois	6 mois	9 mois	12 mois
FRANCE - D.O.M. - T.O.M.	202 F	331 F	461 F	590 F
TOUS PAYS ETRANGERS PAR VOIE NORMALE	367 F	661 F	956 F	1 250 F
ETRANGER (par messageries)				
I. — BELGIQUE-LUXEMBOURG PAYS-BAS	234 F	386 F	558 F	720 F
II. — SUISSE - TUNISIE	289 F	506 F	723 F	940 F

Par voie aérienne
Tarif sur demande

Les abonnés qui paient par chèque postal (trois volets) voudront bien joindre ce chèque à leur demande.

Changements d'adresse définitifs ou provisoires (deux semaines ou plus) : nos abonnés sont invités à formuler leur demande une semaine au moins avant leur départ.

Joindre la dernière bande d'envoi à toute correspondance.

Veuillez avoir l'obligeance de rédiger tous les noms propres en capitales d'imprimerie.

RADIO-TÉLÉVISION

D'une chaîne à l'autre

UNE MISE AU POINT DE TF 1 SUR LA PUBLICITE CLANDESTINE

A la suite de la protestation de M. Dominique Pado, sénateur (Union centriste) de Paris contre « le nouvel essor de la publicité clandestine à la télévision » où il mettait en cause l'émission « Avis de recherche » diffusée par TF 1 (*le Monde* du 21 août), M. Roger Larrieu, directeur du cabinet du président de TF 1, a répondu vendredi que le terme de publicité clandestine est « *inadéquat* » car « *il indique une connivence entre le producteur de l'émission et le propriétaire d'une marque commerciale pour faire passer à l'antenne un produit déterminé, cela en infraction avec les règles générales concernant la publicité à la télévision* ». « *Si de tels faits étaient exacts en 1972*, a-t-il ajouté, *les circonstances ont changé et la publicité sur les lieux sportifs est maintenant officielle et légale en France.* »

On fait remarquer à TF 1 que le problème dépasse « *largement* » le cadre des retransmissions télévisées et « *touche le mode de financement du sport en France* ». On précise cependant que « *les plus sévères remarques* » ont été faites à Patrick Sabatier et à Roger Pradines, producteurs de l'émission, pour n'avoir pas « *pris toutes les précautions nécessaires* ».

— A VOIR —

Défi au téléspectateur

« Vous avez vu la télé hier ? Non ? Je vais vous raconter. » *On vous raconte. Vous relatez à votre tour, et ainsi de suite. Surprenant résultat : le message initial, sa visualisation, ont été radicalement transformés à travers les mots, les écarts, les oublis inspirés par l'inconscient, l'affectivité, les préjugés de chaque protagoniste. Le phénomène est bien connu, du moins sa notion. Mais qui se sent concerné en l'occurrence ? A-t-on jamais vu naître une rumeur sous ses yeux ?* « Télétests » *permettra, dimanche soir, sur FR 3 — avec d'autres surprises — d'en voir le développement, d'en être peut-être soi-même l'auteur.*

Il s'agit d'une série de six jeux, comportent chacun quatre ou cinq épreuves. Ils n'entrent pas dans la lignée des jeux actuels : il n'y a ni perdant ni gagnant, mais l'opportunité pour le téléspectateur, en même temps que pour les participants à l'émission, de se confronter en tant que « clients » *de la télévision, de mettre à l'épreuve leur imagination, leur bon sens, leur humour et leur façon justement de percevoir la télévision.* « Avec Télétests, nous avons essayé de concilier la réflexion du téléspectateur et son divertissement », *explique Jean Frapat qui a imaginé le contenu de cette série produite par l'Institut national de l'audiovisuel. Réveiller l'homme qui sommeille en chaque téléspectateur, réactiver son regard, tel est son objectif,* « car, *dit-il,* j'ai l'impression que la télévision est très dévalorisée, à la fois aux yeux du public et de ceux qui la fabriquent ».

Dans le premier cas, elle est utilisée, selon lui, comme un simple écran de cinéma (« on regarde le film et on va se coucher »), *ou, plus grave, elle est devenue* « une courroie de transmission » *confinant celui qui la regarde dans un rôle passif d'* « avaleur » *d'images et de sons. Quant à ceux qui la fabriquent, ils se heurtent, estime-t-il, au manque de moyens et de temps auquel s'ajoute le sentiment d'être dans une situation précaire. Rien d'étonnant alors si l'on trouve de moins en moins de réalisateurs et de producteurs qui ont* « vraiment envie de faire de la télévision ». « Ils doivent produire avant tout, *dit Jean Frapat.* Or, pour offrir un produit de qualité, il ne faut pas seulement avoir des moyens suffisants, il faut avoir du temps, car dans la notion de temps entre aussi celle de la réflexion. La télévision c'est quelque chose de très grave, non seulement parce que la moindre émission s'adresse au minimum à plusieurs milliers de gens, mais aussi parce qu'en règle générale elle n'est destinée à être diffusée qu'une seule fois. »

Pour Jean Frapat, inventeur de longue date, la vocation spécifique de la télévision c'est le direct (on en fait de moins en moins, regrette-t-il), c'est aussi de fixer un moment précis de la vie, des situations que seule celle-ci permet de montrer, instrument de confidence par excellence (« et qui dit confidence dit qu'on ne trompe pas les gens sur ce que dit cet instrument »).

Les moyens d'y parvenir ? « Mettre sur pied une politique de programmes conséquente. Mais il ne faut pas confondre politique de programmes avec programmes d'une politique. Il faut également savoir être implacable dans le choix des projets soumis. »

Télétests permettra-t-il de mettre *au défi, avec le sourire, notre talent de spectateur ? Pourquoi pas. Mais un talent qui est aussi affaire de générations, selon qu'on a grandi avec la télévision, qu'on était adulte avant sa naissance ou qu'elle était adulte avant le nôtre. Ces trois générations participent d'ailleurs aux jeux de cette série, animée efficacement et intelligemment par Claude Villers. C'est aussi — c'est si rare à la télévision ! — une occasion de passer une soirée à plusieurs, sans être emmuré chacun dans son univers.*

ANITA RIND.

★ « Télétests », dimanche 24 août, FR 3, 21 h.

Samedi 23 août

PREMIÈRE CHAINE : TF 1

19 h Trente millions d'amis.
Emission spéciale sur les animaux perdus.
19 h 20 Emissions régionales.
19 h 45 Série : « Frédéric ».
20 h Journal.
20 h 30 Variétés : Numéro un Joe Dassin (rediffusion).
21 h 35 Série : Starsky et Hutch (la Folie du jeu).
22 h 23 Série : C'est arrivé à Hollywood (Poursuites).
22 h 45 Journal.

DEUXIÈME CHAINE : A 2

18 h 50 Jeu : Des chiffres et des lettres.
19 h 20 Emissions régionales.
19 h 45 Variétés : Trente-six bouts de chandelles.
20 h Journal.
20 h 35 Feuilleton : « Fortunata et Jacinta ».
N° 2.
D'après B. Perez-Galdos, réal. M. Camus. Avec A. Belen, M. Martin, F.-E. Gendron, M. Alexandre...
21 h 50 Antenne à Francis Perrin.
22 h 50 Variétés : Rythme sur l'A 2.
23 h 20 Journal.

TROISIÈME CHAINE : FR 3

19 h 10 Journal.
19 h 20 Emissions régionales.
19 h 40 Pour les jeunes.
Pliages : le poisson tropical ; le « Butor blongios ».
20 h Les Jeux.
20 h 30 Téléfilm : « les Femmes en blanc ».
Deuxième partie.
D'après F. Slaughter. Scénario : R. Malcom Young et I. Pearlberg. Réal. : J. London.
Vieilles amours en péril et idylles naissantes à l'hôpital Biscayne. Mystères autour d'une autopsie et opération à cœur ouvert d'une fillette. Tous les ingrédients du mélo sont là. Production garantie américaine.
22 h Journal.
22 h 20 Ciné regard.
La Banquière, de F. Girod.

FRANCE-CULTURE

19 h. 25, Sons : Bestiaire d'exotisme.
19 h. 30, Radio-Canada présente : « Lettres du Québec », par G. Archambault (Problèmes d'éducation).
20 h., Le théâtre de la foire : « Arlequin Hulla ».
21 h., Wolfstein et Mégaléna ou « la Vengeance du rosicrucien », de P.B. Shelley. Adapt. : M. Sarfati.
22 h. 30, Giono par lui-même. (Redif.)

FRANCE - MUSIQUE

20 h., Concert : Festival de Salzbourg 1980 (en direct de l'O.R.F.). Ancienne musique sacrée slave et des œuvres de compositeurs russes et bulgares par les Chœurs de l'Opéra national de Sofia, dir. W. Angelow.
22 h., Les nuits d'été : programme de musique française ; 23 h. 5, Comment l'entendez-vous ? Impuissance et pouvoir de la musique, par René Girard (Haëndel, Mozart, Chopin et R. Strauss) ; 1 h., Le dernier concert : Rencontres internationales d'art contemporain de La Rochelle, œuvres de Xenakis et Auric, par l'Ensemble instrumental de La Rochelle. (2e partie.)

Dimanche 24 août

PREMIÈRE CHAINE : TF 1

9 h 15 La source de vie.
9 h 30 Orthodoxie.
10 h Présence protestante.
10 h 30 Le jour du Seigneur.
11 h Messe.
Célébrée en l'église de Clairvaux-les-Lacs (Jura).
Prédicateur : R.P. Dubost.
12 h La séquence du spectateur.
12 h 30 Jeu : la bonne conduite.
13 h Journal.
13 h 15 Variétés : Cirque Ringling Brothers.
14 h 15 Variétés : Les grands moments du music-hall.
15 h 15 L'énergie, c'est nous : l'aérodynamisme des carrosseries.
15 h 30 Tiercé à Deauville.
15 h 40 Série : « le Monde merveilleux de Walt Disney ».
L'Enlèvement.
16 h 30 Sports première.
Equitation : concours complet à Fontainebleau ; football ; base-ball.
18 h 25 Série : « le Temps des as ».
19 h 25 Les animaux du monde : les animaux du bout du monde.
20 h Journal.
20 h 35 Cinéma : « Quo vadis ? ».
Film américain de M. Le Roy (1951), avec R. Taylor, D. Kerr, L. Genn, P. Ustinov, P. Laffan, F. Currie, A. Sofaer, M. Berti.
A Rome, sous le règne de Néron, un consul s'éprend d'une ancienne esclave, qu'il se fait donner par l'empereur. Mais la jeune fille est chrétienne ; Marcus découvre sa religion et le véritable amour au milieu des persécutions.
Les fastes d'une mise en scène hollywoodienne pour un roman à l'antique (de l'écrivain polonais Henryk Sienkiewicz) souvent porté à l'écran. L'incendie de Rome et les scènes de cirque impressionnent. Peter Ustinov est étonnant en Néron.
23 h 15 Journal.

DEUXIÈME CHAINE : A 2

12 h 45 Journal.
13 h 20 Série : Embarquement immédiat.
Le sénateur.
14 h 15 Jeu : Les descendants.
14 h 55 Variétés : Quinze ans de chansons.
(En hommage à Joe Dassin.)
15 h 35 Variétés : Henri de Goya.
16 h Opéra : Boris Godounov.
De Moussorgsky. Avec l'Orchestre et les chœurs de l'Opéra de Paris, direction : R. Baytcheff ; mise en scène : J. Losey. Avec R. Raimondi, Z. Gal, L. Soumagnas, C. Barbaux, A. Ringart, K. Riegel, E. Blanc (en liaison avec France-Musique).
18 h 55 Stade 2.
20 h Journal.
20 h 35 Jeux sans frontières.
En Angleterre.
22 h Documentaire : A deux pas de chez nous.
La Côte-d'Ivoire, émission de F. Desplats.
23 h 30 Journal.

TROISIÈME CHAINE : FR 3

20 h Feuilleton : « la Flèche noire ».
20 h 30 Série : les merveilles de la mer.
L'art du camouflage. Par F. Rossif, C. Darget. Réal. : L. Ritter, R. Young, M. Lernar.
20 h 55 Série : Télé-test (l'écran nous regarde).
Un divertissement : l'occasion d'examiner les aptitudes des téléspectateurs à percevoir les images, les sons que leur offre quotidiennement le petit écran. Très intéressante réflexion. A ne pas manquer.
21 h 50 Journal.
22 h 5 Documentaire : la passion des échecs.
Commentaires autour d'un jeu de société qui a ses fanatiques : des gens loin d'être indifférents. De Victor Kortchnoï à Guy Béart, en passant par un directeur d'école et un psychanalyste, des spécialistes témoignent.
22 h 30 Cinéma de minuit (cycle A. Dovjenko) : « la Terre ».
Film soviétique de A. Dovjenko (1930), avec S. Chkourat, S. Svachenko, Y. Solntseva, E. Maksimova, I. Franko. (Muet. N.)
Dans un village ukrainien dont le kolkhose reçoit son premier tracteur, le fils d'un riche « koulak » dépossédé s'oppose à un jeune communiste qui a mis tout son idéal dans les réformes agraires.
Superbe poème visuel sur un thème de propagande. Un hommage à la terre d'Ukraine et à ses paysans, le rythme de la vie, de la mort, de la nature.

FRANCE-CULTURE

7 h. 2, Musique enregistrée.
7 h. 15, Horizon, magazine religieux : Les jeunes et la sagesse.
7 h. 40, Université radiophonique et télévisuelle internationale : Nietzsche.
8 h., Orthodoxie et christianisme oriental.
8 h. 30, Protestantisme.
9 h. 10, Ecoute Israël.
9 h. 40, Divers aspects de la pensée contemporaine : L'Union rationaliste.
10 h., Messe à l'abbaye des Trappistines de Laval.
11 h., La musique et les mots : Un poème, des musiciens (Goethe et Beethoven, Liszt, Schubert, Schumann, Wolf).
12 h. 5, Bobby et les siens.
12 h. 40, Musique de chambre : par l'Ensemble Musica Antiqua de Cologne et les Madrigalistes de Prague.
14 h., Magazine : « France-Culture 1975-1980 ».
19 h. 10, Sons : Bestiaire d'exotisme.
19 h. 15, Culture européenne : Appartenance européenne.
20 h., Le Phoque des Pyrénées, de F. Campo et X. Domingo. (Redif.)
21 h. 30, Offenbach : « Orphée aux enfers », par les Solistes, Chœurs et Orchestre du Capitole de Toulouse.

FRANCE - MUSIQUE

7 h. 2, Réveil-Matin : « Pelléas et Mélisande », de Debussy, avec l'interprète du jour, Ruggero Raimondi ; 9 h. 10, Des extraits de « Don Carlos » et des « Vêpres siciliennes », de Verdi ; 9 h. 30, Mozart et Verdi (extraits d'œuvres) avec R. Raimondi.
11 h. 30, Concert : Fêtes romantiques de Nohant, œuvres de Haydn, Debussy, Ravel et Stravinski, avec O. Kagan, violon, N. Gutmann, violoncelle et V. Skanavi, piano (concert du 26 juin 1980 au château de George Sand) ; 13 h. 5, Jazz : Musiciens dans la foule (Gray, Vinson, Mingus).
14 h., Récital de piano Vladimir Horowitz : Bach, Busoni, Chopin, Schumann et Scriabine ; 15 h. 30, D. Jameux présente « Boris Godounov ».
15 h. 50 Concert : « Boris Godounov », de Moussorgski (en liaison avec A 2) ; 19 h. 5, Œuvres de Moussorgski ; 20 h., Prologue au concert de 20 h. 30.
20 h. 30, Concert : Danses symphoniques de « West Side Story » et de « On the Waterfront », de L. Bernstein ; « Concerto pour piano et orchestre n° 3 en ré mineur », de Rachmaninov, par l'Orchestre national de France, dir. L. Bernstein, avec A. Weissenberg, piano (concert du 12 septembre 1979 au Théâtre des Champs-Elysées).
23 h., Les nuits d'été : Saturnales, œuvres de Chavez, Revueltas, Villa-Lobos, Nepomuceno, Ponce, Moreno et Ginastera.

● *Par un arrêté paru au Journal officiel du 22 août*, le ministre de la culture et de la communication et le secrétariat aux postes et télécommunications et à la télédiffusion autorisent Radio-France à créer une radio expérimentale dans la région de Melun. « Melun - F.M. », dont le responsable est Jean-Pierre Pineau (producteur et réalisateur à France - Inter), émettra tous les jours (avec 18 h 30 de programmes quotidiens) pendant un an à partir du 16 septembre en modulation de fréquence (95,1 MHz) sur un émetteur qui desservira les communes de Melun, Le Mée-sur-Seine, Vaux-le-Pénil, Livry-sur-Seine, Dammarie-les-Lys, La Rochette et Boissettes.

Après « Fréquence - Nord » dans la région lilloise et « Radio-Mayenne », « Melun-F.M. » est la troisième expérience de radio locale lancée par le gouvernement, expérience dont les résultats seront évalués ultérieurement.

EXPOSITIONS

L'art du costume chez Visconti

Le Petit Trianon de Bagatelle, blanc écru au soleil, est en restauration : les bas-reliefs sous plastique, les bâches qui préservent la pierre s'enchaînent avec un drapé solennel pendu en travers de la porte, comme un ornement funéraire, mais quelle mort blanche fête-t-on ici ? Pendant les travaux, les fantômes continuent à habiter le lieu, on a même tendu sur les murs ces grands drapés blancs pour les accueillir. Il faut dire que ce sont les fantômes de Visconti : la collection des costumes de ses plus grands films, Senso, le Guépard, les Damnés, Mort à Venise, l'Innocent.

Ils se trouvaient, il y a deux mois, dans les salons flamboyants de la mairie du quinzième arrondissement, et ils seront, à partir du 25 septembre, au musée Jacquemart-André, où l'on rééditera à l'occasion le catalogue, déjà épuisé, en couleur cette fois. Mais on peut encore les voir, jusqu'au 2 septembre, confinés dans ces petites salles rondes aux volets fermés du Trianon de Bagatelle. On a mis quelques bûches dans les cheminées, et on a déployé de lourds tapis pour adoucir leur pas, mais ils sont venus pieds nus, indécemment.

On sent que cette exposition, qui a déjà dû tourner en Italie, a un peu souffert. Comme on le dit d'une femme : « elle est un peu fatiguée, mais elle est encore très belle ». Certains mannequins au teint de craie ou d'ocre claire qui soutiennent les costumes ont des éraflures sous les yeux, quelques mycoses discrètes débordent des tours de cou, les hommes sont chauves. On sent bien que cette ceinture d'une d'une des petites sœurs de Tadzio n'était pas celle-ci à l'origine, mais qu'elle a été volée, ou qu'on l'a perdue, et qu'on l'a remplacée par cette vilaine ceinture de skaï brillant, en pensant que ça ne se verrait pas, mais ça se voit.

Sur l'affiche, Visconti, un microphone à la main, donne des conseils à deux ragazzi aux longs maillots une pièce rayés blanc et bleu. Mais on chercherait en vain, ici, le costume de bain de Tadzio, les maillots de boxeur des frères de Rocco, ou le vieux manteau blanc en peau de lapin de la prostituée qui ouvre grands ses bras, à la fin de Rocco, pour recevoir les coups de couteau de son assassin, ou encore les jarretelles et les corsets, les boas, et les pivoines accrochées aux oreilles des S.A. lors de la tuerie des Damnés. Non, on n'a gardé que les plus beaux costumes, fastueux, ceux qui tourbillonnaient dans les mouvements amples des caméras, ou qui glissaient le long des travellings, et grâce auxquels Visconti se révélait un admirable ordonnateur de pompe, militaire ou mondaine.

Et ils sont tous là : l'organdi blanc et le jais noir, le satin bois de rose, les lamés, les piqués d'ivoire et les soies violacées, les velours qui recouvrent les chapeaux comme des lierres envahissants, et les brocarts, les nœuds, les toques, les queues d'hermine qui s'accrochent aux étoles, les capes et les galons, l'or et l'argent incrustés, la moire rose et les perles de nacre, les draps d'azur, les passementeries, les ramages, les traînes qui s'élargissent sur les tapis, retenues à d'invisibles épingles. Des éventails de plumes d'autruche, blanches ou noires, restent suspendus aux tailles, et des couronnes de fleurs aux tresses des cheveux postiches, les ombrelles de résille coincées en un fragile équilibre entre une épaule et le fil blanc qui les retient au mur, des roses de tissu se froissent sur les gorges.

Grandes voilettes de deuil

Une grande partie de ce travail d'orfèvre (dû au costumier Piero Tosi, de cette précision et de cette perfection, était perdue à l'écran, dans la distance et le mouvement. Mais quand on voit cette exposition, intitulée « L'art du costume chez Visconti », on peut se demander si tout l'art de Visconti n'était pas un art du costume, car il aura souvent utilisé ses acteurs comme des mannequins. Silvana Mangano, si divine soit-elle, ne fait que porter six robes différentes dans Mort à Venise. *Mais quelles robes : de soie, de lin très fin pour la plage, combinant subtilement pour envelopper le corps la fausse transparence et la vraie opacité ! Et surtout quels chapeaux : grandes voilettes de deuil ou embrouillaminis de tulles délicatement roses tissant autour du visage une sorte d'écran pour le protéger des miasmes du choléra ! Sitôt que l'on frôle un corps, on sent crisser le papier journal qui le rembourre. Une petite fille demande : « Ils sont morts ? » La mère : «* Mais non, je t'ai déjà expliqué comment on tourne un film... » *La petite fille : «* Où ils sont maintenant ? *La mère :* « Ils sont rentrés chez eux... »

On regrette la rareté des objets, sans doute dispersés ou perdus : à l'exception du chapeau de paille de Tadzio, aux bords retournés et au double ruban noir qui pend sur sa nuque, et d'une ombrelle de batiste finement dentelée et doucement jaunie au soleil du Lido, ils sont absents. Le vrai fétichiste regrettera aussi l'absence des chaussures, et la beauté ressuscitante de la cire, tout comme la nudité et le sang, qui étaient des costumes suprêmes chez Visconti. Les bras des mannequins sont raides, ballants : la main de Tadzio ne soutient plus sa joue mélancoliquement, ce n'est plus qu'un petit garçon en costume de marin, un peu fluet, mais sans cette élégante indolence. Le mannequin d'Ingrid Thulin n'a pas sa pâleur surréelle lorsqu'elle revient de consommer l'inceste avec son fils, et juste avant qu'il ne lui donne la capsule de poison qui en fera une grande marionnette posée sur le grenat d'un canapé.

Des photos en couleur sont là pour qu'on retrouve la place exacte du costume dans le décor, pour rappeler le souvenir du film et de l'acteur. Mais ces costumes qui ont moulé les épaules de personnages qu'on a passionnément aimés semblent terriblement, horriblement inodores : sitôt portés, ils ont été nettoyés, lavés, amidonnés et repassés, vaporisés de laques insecticides et conservatrices, recouverts de housses, et on y chercherait en vain la moindre trace d'un parfum trop lourd, le moindre grain de poudre, ou même un des longs cheveux noirs de la Mangano qui se serait accroché à sa voilette...

HERVÉ GUIBERT.

★ Trianon de Bagatelle, jusqu'au 2 septembre.

A Limoges

Francis Chigot maître verrier

Rue haute de la comédie, franchi le beau porche du dix-septième siècle, près de l'entrée duquel veille un lion de pierre arrondi par les ans, l'hôtel Malleden de Savignac, corseté de colombages remis à neuf, abrite l'exposition Francis Chigot, « maître verrier ». Appellation hautement justifiée : Francis Chigot, mort il y a vingt ans, a dirigé pendant plus d'un demi-siècle un atelier, dont sont sortis les vitraux qui décorent dans maints pays des édifices civils et religieux. Ainsi, entre autres, la cathédrale de Conques et ses cent vitraux — l'œuvre la plus monumentale, — l'église Notre-Dame à Montréal, celle d'Aïn-Témouchent en Algérie, près d'Oran, la cathédrale de Richmond aux Etats-Unis, le petit Gohave à Haïti, la Banque de France et l'Hôtel du Parc à Vichy, le casino Bellevue à Biarritz, la préfecture de Clermont-Ferrand, la gare des Bénédictins à Limoges, etc. L'atelier a restauré des vitraux anciens d'une cinquantaine d'édifices religieux classés monuments historiques, dont les cathédrales de Poitiers, d'Auch, de Moulins, de Clermont-Ferrand, de Rodez, de Bourges, de Narbonne et de Montauban.

Né en 1879 — son grand-père, maître appareilleur, avait restauré le portail Saint-Jean, joyau gothique de la cathédrale de Limoges, — Francis Chigot fut élève à l'Ecole des arts décoratifs et obtint le grand prix. Il alla ensuite parfaire sa formation à Paris à l'Ecole nationale des arts décoratifs et à l'académie Julian. Revenu à Limoges, il fonda, en 1907, un atelier qu'il dirigea jusqu'à sa mort, en 1960. La première œuvre sortie de l'atelier figure parmi les dix-sept vitraux exposés à l'hôtel Malleden de Savignac. Intitulée l'Emailleuse, *elle représente une jeune femme au fin profil mis en lumière par une chevelure blonde et décorant un vase. Le personnage se détache sur un fond de ces couleurs céruléennes qui donnent souvent aux horizons limousins une présence et une gravité singulières. La masse de la cathédrale Saint-Etienne s'estompe dans le lointain.*

Parmi les autres vitraux, le Chêne au bord de l'eau *provenant d'une collection privée et qui fut présenté à l'exposition française de Montréal en 1927,* les Flamants *réalisés en verre américain et en verre chenille où les longs oiseaux s'équilibrent dans leurs harmonies verticales avec les horizontales de l'étang dans lequel ils se reflètent,* le Jardin sous la pluie, *une œuvre tout en rythme, inspirée à Chigot par une musique de Debussy. Francis Chigot, maître verrier, a suivi l'art de son temps. Il n'est pas resté confiné dans une manière. Après un style « arts déco » il s'est inspiré des recherches des dernières décennies. L'exposition réunie à Limoges grâce au concours conjoint de la direction régionale des affaires culturelles, de la famille de l'artiste, de ceux qui continuent son œuvre dans l'atelier qu'il a créé, au musée municipal, permet à de nombreux visiteurs de se familiariser avec un art qui joue sans doute moins avec le feu qu'il n'épouse la lumière. Et si l'art du maître verrier était, comme le visiteur en emporte l'impression, de faire prendre forme à la lumière, de la faire femme, arbre ou oiseau, de la rendre palpable, qui nierait qu'il soit un créateur ?*

MARCEL SOULÉ.

★ Jusqu'au 4 octobre.

A GRENOBLE

La mémoire du Queyras

Le plus haut village d'Europe, *Saint-Véran (2 042 mètres)*, et la « capitale » des Alpes, Grenoble, distante d'environ 200 kilomètres, entretiennent depuis plusieurs dizaines d'années des relations étroites. La cité dauphinoise entourée de montagnes semble toujours être fascinée par ces quelques maisons construites en pierre et en bois, accrochées aux montagnes du Queyras.

Lorsque, en 1925, eut lieu à Grenoble l'exposition universelle de la houille blanche, Hyppolite Müller, fondateur du musée dauphinois, fit reconstituer dans le parc de l'exposition deux maisons saint-véranaises grandeur nature. Trente ans plus tard, collectionneurs, antiquaires, ethnologues puis muséologues partirent à la « conquête » du Queyras : une région *naturelle* de 520 kilomètres carrés située à une altitude moyenne de 2 147 mètres, partagée entre cinq communes, dont Arvieux, Ceillac et Saint-Véran, qui rassemblent moins de 2 000 habitants ; un « pays » limité au nord par le Briançonnais, au sud par la haute Ubaye et à l'est par le Piémont italien.

L'hiver commence ici le 15 octobre et finit à la mi-juin. Un mode de vie s'est lentement façonné, donnant naissance à une véritable civilisation du bois, de l'herbe et du seigle, du mouton et de la vache.

Le musée dauphinois organise sous le titre général « Saint-Véran et la mémoire du Queyras » une suite de trois expositions : la mémoire des choses (exposition actuellement ouverte au public), la mémoire de l'espace et la mémoire des gens (à partir du mois de novembre).

Huit cents objets sculptés et gravés ont été rassemblés dans le musée. Armoires, lits clos, coffres de mariage, arches à grains, coffins pour les pierres à faux, boîtes à usages multiples, rouets, *témoignent de l'habileté* des artisans-paysans du Queyras qui, dès le seizième siècle, commencèrent à décorer meubles et objets domestiques, mais également d'un genre de vie de haute altitude remarquablement adapté aux conditions d'un environnement ingrat.

« Les Queyrassins ont toujours eu deux manies : le rangement et l'écriture », rappelle M. Jean-Pierre Laurent, conservateur du musée dauphinois. *« Les habitants de cette région ont toujours magnifié le contenant, objet de rangement, de conservation et de protection. »* Ainsi les Saint-Véranais ne parvenaient pas à imaginer de déposer leurs vêtements d'apparat dans un coffre qui ne fût pas bien décoré ni de conserver le grain dans une *arche qui ne fût pas agréablement* sculptée ou gravée. Dans ce monde haut perché, veiller à ses biens, les conserver et les protéger était alors une règle impérative.

L'été, dans la solitude des alpages, puis l'hiver, lorsqu'ils étaient coupés du reste du monde par la neige et les avalanches, les artisans-paysans queyrassins avaient, il est vrai, tout « loisir » de donner libre cours à leur art.

CLAUDE FRANCILLON.

UN TABLEAU RETROUVÉ

On vient de retrouver *l'Homme au chapeau fleuri*, de James Ensor. Pour la deuxième fois ! Le tableau du peintre belge, qui avait été dérobé avec deux autres de ses peintures, il y a deux ans, au musée d'Ostende, avait été en effet récupéré, croyait-on *(selon les indications de la police)*, au début de cette année dans un vieux fauteuil *(le Monde* du 23 janvier 1980) où l'avait caché le voleur. Mais il ne s'agissait que d'une œuvre de jeunesse de l'artiste... Cette fois, espérons que *c'est la bonne*, c'est tout *simplement* dans des dunes, sur la côte belge, que des enfants l'ont exhumé à peu près intact.

■ La location pour les spectacles que donnera du 10 au 21 septembre le New York City Ballet, dans des chorégraphies de Georges Balanchine et de *Jérôme Robbins*, est ouverte au Théâtre des Champs-Elysées (de 11 h. à 17 h. 30, sauf le dimanche ; location par téléphone : 225-44-36).

théâtres

Les salles subventionnées et municipales

Carré Silvia Monfort (531-28-34) : Cirque Grüss à l'ancienne (sam. et dim., 14 h. et 16 h. 30).

Les autres salles

Aire libre (322-70-78) : Délire à deux (sam., 20 h. 30) ; Prospectus (sam., 22 h.).
Astelle-Théâtre du 19e (202-34-31) : les Bonnes (sam., 20 h. 30).
Carreau du Temple (624-53-25) : le Cirque de Molière (sam. et dim., 21 h.).
Comédie-Italienne (321-22-22) : la Locandiera (sam., 21 h. ; dim., 15 h. 30).
Conciergerie (724-14-16) : la Rose et le Fer (sam., 21 h. ; dim., 18 h. 30 et 21 h.).
Essaïon (278-46-42). I : Histoires vraies (sam., 20 h. 30).
Fontaine (874-74-40) : Tupac-Tosco (sam., 20 h. 45).
Gaîté-Montparnasse (322-16-18) : Rufus (sam., 20 h. 15) ; Le Père Noël est une ordure (sam., 22 h., dernière).
La Bruyère (874-76-99) : Un roi qu'a des malheurs (sam., 21 h.).
Lucernaire (544-57-34). Théâtre rouge : Idée fixe (sam., 18 h. 15) ; la Double Inconstance (sam., 20 h. 30) ; Molly Bloom (sam., 22 h. 15). — Théâtre noir : En compagnie d'Apollinaire (sam., 18 h. 30) ; Haute surveillance (sam., 20 h. 30) ; le Journal de Nijinsky (sam., 22 h. 15). — III : Parlons français (sam., 18 h. 15) ; Notre-Dame de l'Informatique (sam., 21 h.).
Marigny (225-20-74) : Kean (sam., 21 h. ; dim., 15 h. 30). — Salle Gabriel : Nuit de noces de Cendrillon (sam., 22 h. 30).
Montparnasse (320-89-90). I : la Cage aux folles (sam., 20 h. 30 ; dim., 16 h.).
Nouveautés (770-52-76) : Un clochard dans mon jardin (sam., 21 h. ; dim., 16 h.).
Œuvre (874-42-52) : Un habit pour l'hiver (sam., 20 h. 45 ; dim., 15 h.).
Palais des glaces (607-49-93) : Le Parré sifflera trois fois (sam., 20 h. 30).
Théâtre d'Edgar (322-11-02) : En plein dans le mille (sam., 20 h. 30).
Théâtre-en-Rond (387-88-14) : Huis clos (sam., 20 h. 30).
Théâtre de Poche (548-42-97) : le Premier (sam., 21 h.).
Théâtre de l'Union (770-90-94) : l'Avare (sam., 21 h.) ; Tartuffe (dim., 21 h.).
Variétés (233-09-92) : Je veux voir Mioussov (sam., 20 h. 30 ; dim., 15 h. 15).

Les cafés-théâtres

Bistrot Beaubourg (271-33-17) : H. Sarda Generation Hollywood (sam. et dim., 20 h. 30) ; J B on the rock (sam. et dim., 21 h. 45).
Blancs-Manteaux (887-16-70) : Arouh = MC2 (sam., 20 h. 15) ; G. Cuvier (sam., 21 h. 30) ; les Belges (sam., 22 h. 30).
Café d'Edgar (320-85-11) : Sœurs siamoises cherchent frères siamois (sam., 20 h. 30) ; Couple-moi le souffle (sam., 21 h. 30) ; les Deux Suisses (sam., 22 h. 30). — II : Popeck (sam., 22 h. 30) ; Roger Mason (sam., 23 h. 30).
Café de la Gare (278-52-51) : Charlelie Couture (sam., 22 h.) ; le Bastringue (sam., 22 h. 30).
Cafessaïon (278-46-42) : Jacques Charby (sam., 22 h.).
Le Clown (355-00-44) : Caf'conc' (sam. et dim., 22 h. 30).

Samedi 23 - Dimanche 24 août

Le Connétable (227-41-40) : Clotilde (sam., 21 h. 30) ; Abadie (sam., 22 h. 30).
Coupe-Chou (272-07-23) : le Petit Prince (sam., 20 h. 30) ; Bagdad Connection (sam., 23 h.).
Cour des Miracles (548-85-60) : la Matiouette (sam., 21 h. 30) ; Essayez donc nos pédalos (sam., 22 h.).
L'Echaudoir (240-58-27) : Monsieur Boubin (sam., 21 h. 30).
Fanal (233-91-17) : L'une mange, l'autre boit (sam., 19 h. 45) ; le Président (sam., 21 h. 15).
Le Petit Casino (278-36-50). I : Racontez-moi votre enfance (sam., 21 h.) ; Du moment qu'on n'est pas sourd (sam., 22 h. 15). — II : Si la concierge savait (sam., 21 h.) ; Suzanne, ouvre-moi (sam., 21 h. 45 ; dim., 22 h.).
Le Point-Virgule (728-67-03) : Tranches de vie (sam., 20 h. 30) ; Cherche homme pour faucher terrain en pente (sam., 21 h. 30) ; Raymond (sam., 22 h. 45).
Théâtre de Dix-Heures (606-07-48) : Cabaret chaud 7 (sam., 20 h. 30) ; Ch. Jolibois (sam., 21 h. 30) ; Otto Wessely (sam., 22 h. 30).
Théâtre du Marais (278-50-27) : Phèdre à repasser (sam., 21 h.).
Théâtre des Quatre-Cents-Coups (329-39-69) : Paris à mes oreilles, mes pieds sont en vacances (sam., 20 h. 30) ; J. Blot (sam., 21 h. 30) ; J.-C. Montells (sam., 22 h. 30).

Le music-hall

Daunou (261-69-14) : Pepe Cordoba et sa Fiesta flamenca (sam., 21 h. ; dim., 15 h. 30).
Olympia (742-25-49) : Magie and Co. (sam., 21 h. ; dim., 14 h. 30 et 21 h.).

Les chansonniers

Caveau de la République (278-44-45) : Sans le mot « con », monsieur, le dialogue n'est plus possible (sam., 21 h. ; dim., 15 h. 30 et 21 h.).

Les comédies musicales

Bouffes-Parisiens (296-60-24) : Ta bouche (sam., 20 h. 30 ; dim., 15 h.).
Renaissance (208-18-50) : Viva Mexico (sam., 20 h. 45 ; dim., 14 h. 30).
Mairie du IVe (278-60-56) : Ballets historiques du Marais (sam., 21 h.).

Les concerts

Notre-Dame : J. Jones (Dupré, Bach, Willis, Robert...) (dim., 17 h. 45).
Lucernaire : M. Delavie, J. Skippen (Beethoven, Mozart, Stravinski, Chopin, Donizetti) (sam., 19 h. 30).

Jazz, pop, rock, folk

Chapelle des Lombards (236-65-11) : M. Portal, J.-L. Chautemps, L. Sclavis, J. di Donato (sam., 20 h. 30) ; Los Salseros (sam., 22 h. 45).
Cour des Miracles (548-85-60) : Street Boys (sam., 20 h. 15).
Dunois (584-72-00) : Toto Bissainthe (sam., 21 h.).
Gibus (700-78-88) : Femme fatale (sam., 22 h.).
Lucernaire (544-57-34) : Quiproquo (sam., 22 h. 30).
Riverbop (325-93-71) : Diaphane Quintet (sam., 22 h. 30).

XVe Festival estival de Paris

(329-37-57)

Salle Pleyel : Orchestre De Philharmonie d'Anvers, dir. A. Ostrovsky (Brahms, Vieuxtemps, Stravinski) (sam., 20 h. 30) ; Orchestre De Philharmonie d'Anvers, dir. T. Guschlbauer (Beethoven) (dim., 20 h. 30).

cinémas

Les films marqués (*) sont interdits aux moins de treize ans
(**) aux moins de dix-huit ans

La Cinémathèque

Chaillot (704-24-24), sam., 15 h. : Laurel et Hardy conscrits, d'E. Sutherland ; 17 h., Le patrimoine cinématographique français : les Misérables, de H. Fescourt ; 21 h. : Muriel, d'A. Resnais. — Dim., 15 h. : Fiancées en folie, de B. Keaton ; 17 h., *Le patrimoine* cinématographique français : les Misérables, de H. Fescourt ; 21 h. : le Casanova de Fellini.
Beaubourg (278-35-57), sam., 15 h., Le patrimoine cinématographique français : l'Argent, de M. L'Herbier ; 19 h. : Naissance d'une nation, de D. W. Griffith. — Dim., 15 h., Le patrimoine cinématographique français : Finis terrae, de J. Epstein ; 17 h. : l'Eventail de lady Windermere, d'E. Lubitsch ; 19 h. : la Veuve joyeuse, d'E. von Stroheim ; 21 h. : la Collectionneuse, d'E. Rohmer.

Les exclusivités

ALIEN (A., v.o.) : Broadway, 16e (527-41-16).
AMERICAN GIGOLO (A., v.o.) : Paramount-City, 8e (562-45-76) ; Saint-Michel, 5e (326-79-17).
APOCALYPSE NOW (A., v.o.) (**) : Denfert, 14e (354-00-11).
AU-DELA DE LA GLOIRE (A., v.o.) (**) : Epée de Bois, 5e (337-57-47).
BIENVENUE M. CHANCE (A., v.o.) : U.G.C. Danton, 6e (329-42-62) ; U.G.C. Marbeuf, 8e (225-47-19) ; 14-Juillet-Parnasse, 6e (326-58-00).
BRIGADE MONDAINE : VAUDOU AUX CARAIBES (F.) (**) : Normandie, 8e (359-41-18) ; Maxéville, 9e (770-72-86) ; Helder, 9e (770-11-24) ; Miramar, 14e (320-89-52).
CALIGULA (It., vers. angl.) (**) : Saint-Germain Studio, 5e (354-42-72) ; Monte-Carlo, 8e (225-09-93) ; Biarritz, 8e (723-69-23). — V.f. : Gaumont Les Halles, 1er (297-49-70) ; U.G.C. Opéra, 2e (261-50-32) ; Montparnasse 83, 6e (544-14-27) ; Lumière, 9e (246-49-07) ; Mistral, 14e (539-52-43) ; 14-Juillet-Beaugrenelle, 15e (575-79-79) ; Magic-Convention, 15e (828-20-64) ; Clichy-Pathé, 18e (522-46-01).
LE CHAINON MANQUANT (F., Belg., v. angl.) : Cinoche, 6e (633-10-82). — V.f. : Haussmann, 9e (770-47-55) ; Espace Gaîté, 14e (320-99-34).
CHARLIE BRAVO (F.) (*) : Gaumont Les Halles, 1er (297-49-70).
LE CHRIST S'EST ARRETE A EBOLI (It., v.o.) : Studio de la Harpe, 5e (354-34-83) ; Studio Raspail, 14e (320-38-98).
LE COMMANDO DE SA MAJESTE (A., v.o.) : Marignan, 8e (359-92-82). — V.f. : Richelieu, 2e (233-56-70) ; Berlitz, 2e (742-60-33) ; Montparnasse 83, 6e (544-14-27) ; Fauvette, 13e (331-56-86) ; Montparnasse-Pathé, 14e (322-19-23) ; Gaumont-Convention, 15e (828-42-27) ; Convention Saint-Charles, 15e (579-33-00) ; Clichy-Pathé, 18e (522-37-41).
CONTES PERVERS (F.) (**) : Haussmann, 9e (770-47-55).
DEUX AFFREUX SUR LE SABLE (A., v.f.) : Clichy-Pathé, 18e (522-37-41).
DON GIOVANNI (Fr.-It., v. it.) : Vendôme, 2e (742-97-52).
ENQUETE SUR UNE PASSION (Ang., v.o.) : Palace Croix-Nivert, 15e (374-95-04).
EXTASE (Tch., v.o.) : Olympic Saint-Germain, 6e (227-87-23).
LES FAISEURS DE SUISSES (Suisse) : Marais, 4e (278-47-86).
LA FEMME INTEGRALE (Fr.) (**) : U.G.C. Odéon, 6e (325-71-08).
GIMME SHELTER, THE ROLLING STONES (A., v.o.) : Vidéostone, 6e (325-60-34).
LES HERITIERES (Hong., v.o.) : Epée de bois, 5e (337-57-47).
JE VAIS CRAQUER (Fr.) : Biarritz, 8e (723-69-23).
JE SUIS PHOTOGENIQUE (It., v.o.) : Quintette, 5e (354-35-40) ; Gaumont-Colisée, 8e (359-29-46). — V.f. : Gaumont-Les Halles, 1er (297-49-70) ; Montparnasse 83, 6e (544-14-27) ; Saint-Lazare-Pasquier, 8e (387-35-43).
KRAMER CONTRE KRAMER (A., v.o.) : Marignan, 8e (359-92-82) ; Parnassiens, 14e (329-83-11). — V.f. : Capri, 2e (508-11-69).
MAIS QU'EST-CE QUE J'AI FAIT AU BON DIEU POUR AVOIR UNE FEMME QUI BOIT DANS LES CAFES AVEC LES HOMMES ? (Fr.) : Berlitz, 2e (742-60-33) ; Gaumont-Richelieu, 2e (233-56-70) ; Montparnasse 83, 6e (544-14-27) ; Colisée, 8e (359-29-46) ; Gaumont-Sud, 14e (327-84-50) ; Clichy-Pathé, 18e (522-37-41) ; Gaumont-Gambetta, 20e (636-10-96).
LA MALEDICTION DE LA VALLEE DES ROIS (A., v.f.) : Paramount-Opéra, 9e (742-56-31) ; Paramount-Montparnasse, 14e (329-90-10).
MANHATTAN (A., v.o.) : J. Cocteau, 5e (354-47-62).
LE MARIAGE DE MARIA BRAUN (All., v.o.) : Cluny-Palace, 5e (354-07-76).
MON ONCLE D'AMERIQUE (Fr.) : Hautefeuille, 6e (633-79-38) ; Elysées-Lincoln, 8e (359-36-14) ; Saint-Lazare-Pasquier, 8e (387-35-43) ; Parnassiens, 14e (329-83-11) ; P.L.M. Saint-Jacques, 14e (589-68-42).
NIMITZ, RETOUR VERS L'ENFER (A., v.o.) : Ermitage, 8e (359-15-71) ; v.f. : U.G.C. Opéra, 2e (261-50-32) ; Maxéville, 9e (770-72-86) ; Ternes, 17e (380-10-41).

CINÉMA

«Rosy la bourrasque», de Mario Monicelli

Imaginons Jean Renoir, après *la Bête humaine* et *la Règle du jeu*, revenant aux bonnes farces de ses débuts, à *Tire au flanc* et à *On purge bébé*. Toutes choses égales, en n'oubliant pas que l'auteur de *la Grande Guerre* et des *Camarades* a d'abord fait carrière dans la comédie, cette *Rosy la bourrasque*, petit film de crise d'un cinéma italien qui a toutes les peines du monde à se renouveler, ne manque pas d'amuser *et confirme le talent de caméléon* de Mario Monicelli.

Raoul, boxeur de métier (Gérard Depardieu), a brisé sa carrière en voulant défoncer une porte poings nus. Il gagne sa vie sur les foires. Il y rencontre une belle fille athlétique qui le fait ressembler à un petit garçon (Faith Minton). Coup de foudre réciproque entre Rosy, catcheuse professionnelle, poids lourd, et Raoul, l'ex-boxeur poids mi-lourd. Raoul suit Rosy en tournée, principalement en Belgique et en Hollande. L'essentiel du film se déroule en extérieurs, dans des décors naturels, des rues étranges, des gymnases, avec, à l'arrière-plan, de la pluie, de la neige, beaucoup de pluie et de neige.

Le simple plaisir de *Rosy la bourrasque* doit beaucoup au métier et à l'absence de tout complexe du *metteur en scène qui*, *dépassant la* caricature, trouve souvent le ton juste, et sait nous émouvoir. Mario Monicelli, dans la veine d'un cinéma populaire, sinon populiste, à l'italienne, ne se sent jamais supérieur à son sujet ni à ses personnages. Il a su obtenir une totale complicité de ses acteurs, et d'abord de Gérard Depardieu, le malabar de *Loulou*, qui semble beaucoup s'amuser de ne peser guère plus qu'un fétu de paille face à son imposante partenaire.

S'il existait en Europe l'équivalent des films de série B américains, *Rosy la bourrasque* en serait l'échantillon accompli. Ce n'est pas un mince compliment.

LOUIS MARCORELLES.

★ Voir les films nouveaux.

■ Le jury du Festival de cinéma de Venise, qui a lieu du 28 août au 8 septembre, sera composé de neuf personnes : quatre cinéastes, Margaret von Trotta (Allemagne fédérale), Gilles Pontecorvo (Italie), Youssef Chahine (Egypte), Marlen Khuziev (U.R.S.S.) ; trois critiques, Michel Ciment (France), George Stevens Junior et Andrew Harris (Etats-Unis) ; la scénariste Suso Cecchi d'Amico (Italie) et le sémiologue Umberto Eco (Italie).

VARIÉTÉS

LES STREET BOYS

Ils sont quatre et ils jouent avec un humour très spécial, très anglo-saxon, une musique difficile à classer. Quatre Anglais complices, bavards, mauvais traducteurs, excellents musiciens, installés en France depuis plusieurs années, mais qui se sont rencontrés il y a seulement quelques mois. C'est peut-être parce qu'ils jouent dans la rue (ils « font la manche » dans le quartier Latin) qu'ils swinguent aussi fort.

On croit d'abord qu'il s'agit de vieux airs des années 40, 50, « revisités » par quatre instruments qu'on ne voit pas souvent ensemble : clarinette (Simon Murley), accordéon (Peter Dimier), contrebasse (Michael Blakey), guitare (Sebastien Walton). Pas du tout, le rock'n roll à la Elvis, le jazz façon Nouvelle-Orléans, les mélodies à la Trini Lopez, « Red Moon », tous les airs sont des créations. Et les références qui sont des clins d'œil aux maniaques, détournées tantôt par la clarinette, tantôt par le chœur prosaïque, tantôt par les commentaires, éclatent comme des pétards. « On dit qu'on fait des choses très ringard », disent les Street Boys sur scène, avec un ton, leur ton très spécial... Une petite fête sans prétention, rapide, très gaie, d'une heure.

CATHERINE HUMBLOT.

★ Cour des Miracles, 20 h. 15.

THÉATRE

« HAUTE SURVEILLANCE », de Jean Genet

En 1967, vingt ans après la création de *Haute Surveillance*, Jean Genet écrivait : « *J'aimerais encore que cette pièce ne soit plus jamais représentée. Il m'est difficile de me souvenir quand et dans quelles circonstances je l'ai écrite. Probablement dans l'ennui et par inadvertance. C'est cela : elle m'aura échappé.* » Le metteur en scène Pierre-Antoine Villemaine a eu raison de passer outre au vœu de l'auteur. Son spectacle va bien au-delà de la traditionnelle évocation d'un Genet poète de l'univers carcéral, de ses violences et de ses jouissances désespérées. Par un travail gestuel très précis, qui va de l'agitation acrobatique aux statures pesantes inspirées du no japonais, les acteurs mettent en valeur la richesse et la complexité du texte. Texte sans complaisance, qui impose la claustration, la situation de non-retour, des détenus vivant dans le négatif du monde libre.

Trois prisonniers arpentent face à face, ou dos à dos, une cellule tendue de toile de serge blanche. Zieux-verts, un grand corps maladroit au regard terrifiant ou attendrissant, figure malade d'un Christ déchu, revêt tour à tour les déguisements fantasmagoriques d'un condamné à mort : gentilhomme aux escarpins soignés, magicien à la cape lustrée, empereur chinois de contes de fées ou samouraï à la carapace rougeoyante. Tournoyant autour de ce mégalomane déchiré et illettré, qu'obsèdent la mort prochaine et l'image de sa femme, symbole de l'extérieur, Maurice, sensuel et exaspérant, finira par être la victime du troisième personnage, Lefranc, « *faux criminel* » en quête d'identité. Celui-ci *échappera ainsi* à la menace de libération imminente qui le guette et le déconsidère auprès de ses deux compagnons. « *J'ai fait ce que j'ai pu pour l'amour du malheur* », dit-il. « *Je m'installe dans le malheur et j'en fais mon ciel* ».

La tension progresse jusqu'à la limite du supportable, alors que se dissout toute extériorité spatiale ou temporelle. « *Ici, on ne fabrique que des histoires qui ne peuvent vivre qu'entre quatre murs* », dit l'un. Et un autre : « *Je voudrais qu'il n'entre pas une goutte d'air du dehors.* » Insensiblement, l'angoisse de l'enfermement conduit à la négation de toute altérité : « *Je suis la forteresse et je suis seul au monde* ».

Dans les indications qu'il donne pour la mise en scène, Jean Genet prédit : « *Toute la pièce se déroulera comme dans un rêve.* » Rêve ou cauchemar ? La réalité n'est pas si loin...

SANDRA JOXE.

★ Lucernaire, 20 h. 30.

LA SAISON A MARSEILLE

Pour la saison 1980-1981, le N.T.N.M. (Nouveau Théâtre national de Marseille), dirigé par Marcel Maréchal, créera *le Fleuve rouge* de Pierre Laville, comédie fantastique sur la vie et l'œuvre de l'écrivain soviétique Mikhaïl Boulgakov, et accueillera *No mans' land* d'Harold Pinter, monté par Roger Planchon, avec le T.N.P.-Villeurbanne. Puis, en mai-juin 1981, l'installation du théâtre de la Criée sera l'occasion d'une grande fête du théâtre dont le programme n'a pas été révélé.

Mais entre-temps le N.T.N.M. se mettra en sommeil. Les raisons de ce silence, « *dont l'Etat seul est responsable*, a expliqué Marcel Maréchal, *est qu'on ne fait pas fonctionner les deux salles du théâtre de la Criée avec les moyens qui étaient ceux du Gymnase. Les productions envisagées, les besoins en personnel, doublent pratiquement les frais, et depuis 1975 aucun financement supplémentaire n'a été fourni.* »

Marcel Maréchal réclame l'égalité avec le T.N.P. et le T.E.P. Mais on sait déjà qu'en 1981 rien ne sera changé. « *Le problème de l'avenir du théâtre de la Criée reste totalement posé* », a-t-il conclu. — *(Corresp.)*

LETTRES

Les obsèques de Max-Pol Fouchet auront lieu à Vézelay

Les obsèques de l'écrivain et critique Max-Pol Fouchet, mort le vendredi 22 août à la suite d'une commotion cérébrale (« le Monde » du 23 août), auront lieu lundi 25 août à 15 heures sur la place de la basilique de Vézelay.

La cérémonie sera de caractère civil, mais il est possible que le cercueil soit déposé un moment dans la basilique, en raison de la fascination qu'exerçait le monument — en particulier la nef enveloppée de lumière, — sur l'écrivain, indique-t-on à la communauté franciscaine de Vézelay.

L'inhumation aura lieu après la cérémonie, dans le petit cimetière de la commune, dont le défunt était l'un des conseillers municipaux.

Pendant la seconde guerre mondiale et les années qui suivirent, Max-Pol Fouchet avait fait de *Fontaine*, alors en Algérie, le seul bastion indépendant de la pensée et de l'art français : tout ce que l'avant-garde et la subtilité comptaient de *durable trouvait en ces pages de* quoi s'épanouir, André Breton, aussi bien que Saint-John Perse. Cette action, Max-Pol Fouchet la poursuivit à la télévision pendant vingt ans : jamais vulgarisateur de haut vol n'a su parler aux foules avec tant de justesse, de la peinture impressionniste, des temples aztèques, de l'art érotique de l'Inde.

Il prenait le ton de la confidence, ne choquait personne et amenait les esprits les plus simples à se dépasser dans la délicatesse et l'émotion retenue. Il donnait à son vaste auditoire l'impression de participer aux grands mystères de la planète.

L'homme avait la même séduction, sous des dehors parfois satisfaits de soi : aucune cause humaine ne lui était étrangère s'il pouvait la faire bénéficier de sa générosité.

Mais l'homme public se doublait d'un être plus douloureux, plus tragique même, dans son œuvre.

Poète trop rare, il avait pourtant donné à ses compositions lyriques un titre qui leur convenait à la perfection : « Demeure le secret ». Il chantait l'amour, la liberté, la prise de conscience et le lent apprivoisement de l'inconnu. Ses poèmes, d'un rythme net et presque joyeux, *allaient* vers *l'harmonie* mais évitaient la béatitude : Max-Pol Fouchet les nourrissait de paradoxes, de formules de sagesse à plusieurs sens, de malentendus toujours enrichissants. A un verbe sûr correspondait une dialectique ondoyante comme s'il faisait la part belle aux philosophies orientales. *En somme*, il s'écrivait pour démentir ce qu'il pouvait écrire de trop solaire : la nuit aussi faisait partie de son univers.

Venu tard aux récits et aux romans, il mettait tout son prestige d'écrivain serein au service de ses élans, mais, dans chaque livre, en particulier dans *Histoires pour dire autre chose* et *la Rencontre de Santa-Cruz*, il savait dénoncer nos certitudes comme nos clartés. A cet égard, le héros de son roman est symptomatique : il met en scène un homme de bonne volonté qui lui ressemble et qui va aider un peuple en *révolte, en Amérique* latine. Le dévouement est désintéressé, mais il ne l'est jamais de façon prévisible ; un Français moyen ne saurait partager les motivations d'un peuple entre la misère et la magie, aussi est-il vite exclu du combat, où il fait piètre figure, car il commet le péché de vouloir tout comprendre. Au bout du devoir, il y a la dérision.

Un grand satirique pointait chez cet homme qui se voulut un professeur de poésie ; un professeur de l'impalpable. A côté de l'image de marque immédiatement reconnaissable se profilait un artiste tout de scrupules et de pureté.

ALAIN BOSQUET.

[Né le 1er mai 1913 à Saint-Vaast-la-Hougue (Manche), Max-Pol Fouchet avait fait des études de lettres à Alger et à Paris. Il était agrégé de l'université. Il a enseigné l'histoire de l'art à l'université indigène (la Medersa) d'Alger, dans des universités américaines et fut aussi chargé de conférences au Louvre.

Il devait fonder, en 1939, à Alger, la revue *Fontaine*, qui a tenu une place importante dans la résistance intellectuelle durant la seconde guerre mondiale et a accueilli des grands noms de la littérature et de la poésie. Cette revue publia notamment le fameux poème d'Eluard *Liberté*. Son rôle fut tel dans les lettres françaises que, quarante ans plus tard, les éditions Saint-Germain-des-Prés réimprimèrent un de ses numéros spéciaux, « La poésie comme exercice spirituel », daté de 1942, et publièrent une anthologie de poèmes extraits des soixante-trois numéros qu'elle a comptés.

C'est pendant cette période de sa vie que Max-Pol Fouchet se lia d'amitié avec un futur prix Nobel, natif d'Algérie : Albert Camus.

Max-Pol Fouchet laisse une œuvre poétique, critique — notamment des essais sur l'art et la poésie — abondante. Toutefois, il ne s'est adonné personnellement qu'assez tard à la littérature. Son premier et unique roman, *la Rencontre de Santa-Cruz* (Grasset), date de 1976. Il l'avait fait suivre cette année de deux recueils de souvenirs légèrement teintés de fiction : *Histoires pour dire autre chose* et *la Relevée des herbes* (Grasset). Mais c'est surtout en tant que critique et réalisateur d'émissions de télévision qu'il se fit connaître du grand public, notamment, à la défunte « Lectures pour tous », qui sut capter une large audience. Il avait réalisé des émissions telles que « Terre des arts », « les Impressionnistes », « l'Aventure de la lumière », et accompagné *Brigitte et Jean Massin dans leur* série d'émissions sur Beethoven.

En 1968, il avait été l'un des dix signataires d'un texte qui dénonçait la mainmise des pouvoirs publics sur la télévision, ce qui lui avait valu une longue éviction du petit écran.

Max-Pol Fouchet était membre des jurys Renaudot et Aujourd'hui. Il avait reçu le grand prix de l'Association française de la critique de cinéma et de télévision (1961) et le prix de l'Académie du disque français (1967).]

TROIS RÉACTIONS

● *M. Jean-Philippe Lecat*, ministre de la culture et de la communication : « *Avec Max-Pol Fouchet disparaît l'une des personnalités les plus marquantes du monde des arts et des lettres.*

» *Homme de culture et homme de communication, Max-Pol Fouchet a su mettre son grand talent et sa sensibilité d'homme de lettres au service du large public de la télévision. Ses chaleureuses contributions aux émissions littéraires de l'admirable série « Terre des arts » restent dans toutes les mémoires.*

» *Cette tâche, il l'a accomplie avec simplicité, générosité et passion. Le plus bel hommage que l'on puisse lui rendre est de continuer à travailler dans la direction qui l'a inspiré.* »

● *M. Georges Marchais*, dans un message de condoléances à Mme Marguerite Fouchet, voit en Max-Pol Fouchet « *un des écrivains de notre temps qui ont le mieux maintenu et illustré la culture française et les valeurs dont elle est porteuse.* »

« *Entre Max-Pol Fouchet et notre parti*, ajoute le secrétaire général du P.C., *s'étaient noués des liens de sympathie, d'amitié, qui ne se sont jamais démentis. Je n'oublie pas l'entretien que nous avions eu en 1973, à la télévision. Nous avions parlé des possibilités réelles de la création artistique, de la liberté de créer de la jeunesse. Je garderai en moi le souvenir d'un homme de cœur, d'un humaniste, d'un intellectuel profondément conscient des handicaps que notre société impose à la culture.* »

● *M. Jean d'Ormesson*, de l'Académie française : « *Une grande amitié m'unissait à Max-Pol Fouchet. Il était de ceux qui ont su introduire la littérature dans les foyers, parvenant à une très haute popularisation de la culture, qui est un des éléments dominants de notre époque.* »

NEW YORK CONNECTION (A., v.f.) (**) : Rex, 2e (236-83-93) ; Caméo, 9e (246-66-44) ; U.G.C. Gare de Lyon, 12e (343-01-59) ; U.G.C. Gobelins, 13e (336-23-44) ; Miramar, 14e (320-89-52) ; Mistral, 14e (539-52-43) ; Murat, 16e (651-99-75) ; Images, 18e (522-47-94) ; Secrétan, 19e (206-71-33).

PILE OU FACE (Fr.) : Rex, 2e (236-83-93) ; U.G.C. Opéra, 2e (261-50-32) ; Bretagne, 6e (222-57-97) ; U.G.C. Danton, 6e (329-42-62) ; Biarritz, 8e (723-69-23) ; Caméo, 9e (246-66-44) ; U.G.C. Gare de Lyon, 12e (343-01-59) ; U.G.C. Gobelins, 13e (336-23-44) ; Mistral, 14e (539-52-43) ; Murat, 16e (651-99-75) ; Paramount-Maillot, 17e (758-24-24) ; Paramount-Montmartre, 18e (606-34-25) ; Secrétan, 19e (206-71-33).

LE PLUS SECRET DES AGENTS SECRETS (A., v.o.) : Paramount-Elysées, 8e (359-49-34) ; Elysées Point Show, 8e (225-67-29) ; v.f. : Paramount-Marivaux, 2e (296-80-40).

PIED PLAT SUR LE NIL (It., v.f.) : Paramount-Montmartre, 18e (606-34-25).

LE PRÉ (It., v.o.) : 14 Juillet-Parnasse, 6e (326-58-00).

QUE LE SPECTACLE COMMENCE (A., v.o.) : Quintette, 5e (354-35-40) ; Pagode, 7e (705-12-15) ; Colisée, 8e (359-29-46) ; v.f. : Calypso, 17e (380-30-11).

LE ROI ET L'OISEAU (Fr.) : Cinoche Saint-Germain, 6e (633-10-82) ; Studio de l'Etoile, 17e (380-19-93).

LE SAUT DANS LE VIDE (It., v.f.) : 14 Juillet-Bastille, 11e (357-90-81) ; 14 Juillet-Beaugrenelle, 15e (575-79-79).

SHERLOCK HOLMES ATTAQUE L'ORIENT EXPRESS (A., v.o.) : La Clef, 5e (337-90-90) ; v.f. : Movies Les Halles, 1er (236-71-72).

LES SOUS-DOUES (Fr.) : Capri, 2e (508-11-69) ; Marignan, 8e (359-92-82) ; Montparnasse-Pathé, 14e (322-19-23) ; Napoléon, 17e (380-41-46).

THE ROSE (A., v.o.) : Kinopanorama, 15e (306-50-50) (70 mm) ; Hautefeuille, 6e (633-79-38) ; Parnassiens, 14e (329-83-11) ; v.f. : Impérial, 2e (742-72-52).

LE TROUPEAU (Turc, v.o.) : Racine, 6e (633-43-71) ; 14 Juillet-Parnasse, 6e (326-58-00) ; 14 Juillet-Bastille, 11e (357-90-81) ; 14 Juillet-Beaugrenelle, 15e (575-79-79).

UNE SEMAINE DE VACANCES (Fr.) : Studio Alpha, 5e (354-39-47) ; Publicis Champs-Elysées, 8e (720-76-23) ; Paramount-Opéra, 9e (742-56-31) ; Paramount-Montparnasse, 14e (329-90-10).

LA VIE DE BRIAN (Ang., v.o.) : Cluny-Ecoles, 5e (354-20-12) ; U.G.C. Marbeuf, 8e (225-47-19).

L'ULTIME ATTAQUE (Ang., v.o.) : Paramount-City, 8e (562-45-76) ; v.f. : Paramount-Opéra, 9e (742-56-31).

Les grandes reprises

ACCATONE (It., v.o.) : Olympic, 14e (542-67-42) H. sp.

A CHAQUE AUBE, JE MEURS (A., v.o.) : Action Christine, 6e (325-85-78).

AFFREUX, SALES ET MECHANTS (It., v.f.) : Cinoche Saint-Germain, 6e (633-10-82).

L'ARBRE AUX SABOTS (It., v.o.) : Bonaparte, 6e (326-12-12).

ARSENIC ET VIEILLES DENTELLES (A., v.o.) : Studio Logos, 5e (354-26-42).

BARRY LYNDON (Ang., v.o.) : Hautefeuille, 6e (633-79-38), Paris, 8e (359-53-99). — V.f. : Impérial, 2e (742-72-52), Athéna, 12e (343-07-48), Parnassiens, 14e (329-83-11), Gaumont-Convention, 15e (828-42-27), Mayfair, 16e (525-27-06).

BONS BAISERS DE RUSSIE (A., v.o.) : Publicis-Matignon, 8e (359-31-97). — V.f. : Tourelles, 20e (354-51-98), Paramount-Opéra, 9e (742-56-31).

LES BERETS VERTS (A., v.o.) : Paramount-City Triomphe, 8e (562-45-76). — V.f. : Max Linder, 9e (770-40-04), Paramount-Opéra, 9e (742-56-31), Paramount-Bastille, 12e (343-79-17), Paramount-Galaxie, 13e (580-18-03), Paramount-Montparnasse, 14e (329-90-10), Paramount-Orléans, 14e (540-45-91), Convention Saint-Charles, 15e (579-33-00), Paramount-Maillot, 17e (758-24-24), Paramount-Montmartre, 18e (606-34-25).

CERTAINS L'AIMENT CHAUD (A., v.o.) : Action Ecoles, 5e (325-72-07).

LE CHARME DISCRET DE LA BOURGEOISIE (Fr.) : Forum-Cinéma, 1er (297-53-74), Elysées-Lincoln, 8e (354-36-14).

CHINATOWN (A., v.o.) : Quintette, 5e (354-35-40), Elysées Point Show, 8e (225-67-29).

LE CONFORMISTE (It., v.o.) : Studio Bertrand, 7e (783-64-66).

LA DERNIERE FEMME (It., v.o.) : Palace Croix-Nivert, 15e (374-95-04).

LES DAMNES (It., v.o.) : Saint-Germain-Huchette, 5e (633-79-38), Pagode, 7e (705-12-15), France-Elysées, 8e (723-71-11). — V.f. : ABC, 2e (236-55-54), Saint-Lazare-Pasquier, 8e (387-35-43), Athéna, 12e (343-07-48), Nation, 12e (343-04-67), Montparnasse-Pathé, 14e (322-19-23).

LES DIX COMMANDEMENTS (A., v.o.) : U.G.C.-Danton, 6e (329-42-62) ; Marignan, 8e (359-92-82). V.f. : Gaumont-Richelieu, 2e (233-56-70) ; Fauvette, 13e (331-60-74) ; Montparnasse-Pathé, 14e (322-19-23) ; Gaumont-Sud, 14e (327-84-50) ; Cambronne, 15e (734-42-96) ; Wepler, 18e (387-50-70) ; Gaumont-Gambetta, 20e (636-10-96).

DOUZE SALOPARDS (A., v.f.) : Mistral, 14e (539-52-43).

LES ENFANTS DU CAPITAINE GRANT (A., v.f.) : Gaumont-Les Halles, 1er (297-49-70) ; Richelieu, 2e (233-56-70) ; Marignan, 8e (359-92-82) ; Royale, 8e (265-82-66) ; *Montparnasse-Pathé*, 14e (322-19-23) ; Gaumont-Sud, 14e (327-84-50) ; Cambronne, 15e (734-42-96) ; Clichy-Pathé, 18e (522-37-41).

LE FOUINEUR (It., v.o.) : Studio Bertrand, 7e (783-64-66).

LES GARÇONS (It., v.o.) : Olympic, 14e (542-67-42). H. sp.

GATSBY LE MAGNIFIQUE (A., v.o.) : Olympic, 14e (542-67-42).

GOLDFINGER (A., v.o.) : Paramount-Odéon, 6e (325-59-83) ; Publicis Champs-Elysées, 8e (720-76-23). — V.f. : Paramount-Opéra, 9e (742-76-23) ; Paramount-Gobelins, 13e (707-12-28) ; Paramount-Montparnasse, 14e (329-90-10) ; Paramount-Maillot, 17e (758-24-24).

LE GUEPARD (It., v.o.) : Quartier Latin, 5e (326-84-65) ; Marignan, 8e (359-92-82). — *V.f. : Gaumont-*Les Halles, 1er (297-49-70) ; Cambronne, 15e (734-42-96) ; Victor-Hugo, 16e (727-49-75)

GUET-APENS (A., v.o.) : Studio Cujas, 5e (354-89-22). H. sp. ; Mercury, 8e (562-75-90). — V.f. : Paramount-Marivaux, 2e (296-80-40) ; Paramount-Montparnasse, 14e (329-90-10) ; Convention-Saint-Charles, 15e (579-33-00).

HAIR (A., v.o.) : Palais des Arts, 3e (272-62-98).

HISTOIRE D'O (Fr.) (**) : Actua-Champo, 5e (354-51-60) ; Maxéville, 9e (770-72-86)

HIROSHIMA MON AMOUR (Fr.) : Actua-Champo, 5e (354-51-60).

HUIT ET DEMI (It., v.o.) : Contrescarpe, 5e (325-78-37).

IL ETAIT UNE FOIS DANS L'OUEST (It., v.o.) : Parnassiens, 14e (329-83-11). — V.f. : Richelieu, 2e (233-56-70).

INSPECTEUR HARRY (A., v.f.) : Paramount-Marivaux, 2e (296-80-40) ; Paramount-Bastille, 12e (343-79-17) ; Paramount-Montparnasse, 14e (329-90-10).

JOHNNY GOT HIS GUN (A., v.o.) : La Clef, 5e (337-90-90).

LE JOURNAL D'UNE FEMME DE CHAMBRE (Fr.) : Forum-Cinéma, 1er (297-53-74) ; Impérial, 2e (742-72-52) ; Saint-Germain-Village, 5e (633-79-38) ; Elysées-Lincoln, 8e (359-36-14) ; Nation, 12e (343-04-67) ; Parnassiens, 14e (329-83-11).

LE LAUREAT (A., v.o.) : Cluny-Palace, 5e (354-07-76).

LAWRENCE D'ARABIE (A., v.o.) : George-V, 8e (562-41-46). — V.f. : Berlitz, 2e (742-60-33) ; Fauvette, 13e (331-56-86).

LITTLE BIG MAN (A., v.o.) : Noctambules, 5e (354-42-34).

LULU (All., v.o.) : Saint-André-des-Arts, 6e (326-48-18).

LE MESSAGER (Angl., v.o.) : Palace Croix-Nivert, 15e (374-95-04).

MIDNIGHT EXPRESS (A., v.f.) (**) : Capri, 2e (508-11-69).

LES MISFITS (A., v.o.) : Action Ecoles, 5e (325-72-07).

MONTY-PYTHON, SACRE GRAAL (Ang., v.o.) : Cluny-Ecoles, 5e (354-20-12).

MORT SUR LE NIL (A., v.o.) : Studio Médicis, 5e (633-25-97).

LA NUIT DU CHASSEUR (A., v.o.) : Olympic, 14e (542-67-42).

LA NUIT DES MORTS-VIVANTS (A., v.o.) (**) : Studio Cujas, 5e (354-89-22) ; Athéna, 12e (343-07-48).

NOUS NOUS SOMMES TANT AIMES (It., v.o.) : Hautefeuille, 6e (633-79-38).

L'ŒUF DU SERPENT (Suéd., v.o.) : Palais des Arts, 3e (272-62-98).

PAPA D'UN JOUR (A., v.o.) : Marais, 4e (278-47-86) ; Studio Git le Cœur, 6e (326-80-25) ; Espace Gaîté, 14e (320-99-34).

LE PARRAIN I et II (A., v.o.) : Templiers, 3e (272-94-56).

PHANTOM OF THE PARADISE (A., v.o.) : Quintette, 5e (354-35-40) ; Balzac, 8e (561-10-60).

LES PRODUCTEURS (A., v.o.) : Lucernaire, 6e (544-57-34).

QUE LA FETE COMMENCE (Fr.) : Espace Gaîté, 14e (320-99-34).

ROCKY HORROR PICTURE SHOW (A.), v.f. : Movies-Les Halles, 1er (236-71-72).

LE SHERIFF EST EN PRISON (A., v.o.) : Studio de la Harpe, 5e (354-34-83) ; Elysées-Lincoln, 8e (359-36-14) ; Parnassiens, 14e (329-83-11).

SONATE D'AUTOMNE (Suéd., v.o.) : Palais des Arts, 3e (272-62-98).

TARZOON, LA HONTE DE LA JUNGLE (A., v.o.) : La Clef, 5e (337-90-90).

TAXI DRIVER (A., v.o.) : Publicis Saint-Germain, 6e (222-72-80) ; Paramount-Elysées, 8e (359-49-34). — V.f. : Paramount-Marivaux, 2e (296-80-40) ; Paramount-Bastille, 12e (343-79-17) ; Paramount-Galaxie, 13e (580-18-03) ; Paramount-Montparnasse, 14e (329-90-10) ; Paramount-Orléans, 14e (540-45-91) ; Convention-Saint-Charles, 15e (579-33-00) ; Passy, 16e (288-62-34) ; Paramount-Maillot, 17e (758-24-24) ; Paramount-Montmartre, 18e (606-34-25).

LE TIGRE DU BENGALE, LE TOMBEAU HINDOU (A., v.o.) : Marais, 4e (278-47-86) ; Saint-André-des-Arts, 6e (326-48-18).

TOUT CE QUE VOUS AVEZ TOUJOURS VOULU SAVOIR SUR LE SEXE... (A., v.o.) : Cinoche-Saint-Germain, 6e (633-10-82).

TESS (A., v.o.) : Templiers, 3e (272-94-56). H. sp.

VOL AU-DESSUS D'UN NID DE COUCOU (A., v.o.) : Palais des Arts, 3e (272-62-98). — V.f. : U.G.C.-Opéra, 2e (261-50-32).

LA VRAIE NATURE DE BERNADETTE (Can.) : A.-Bazin, 13e (337-74-39).

LES FILMS NOUVEAUX

ROSY LA BOURRASQUE, film italien de Mario Monicelli. — V.o. : U.G.C. Odéon, 6e (325-71-08), Biarritz, 8e (359-42-33). — V.f. : Caméo, 9e (246-66-44), U.G.C. Gare de Lyon, 12e (343-01-59), Bienvenue-Montparnasse, 15e (544-25-02), Magic-Convention, 15e (828-20-64).

L'EMPIRE CONTRE-ATTAQUE, film américain d'Irvin Kershner. — V.o. : U.G.C. Odéon, 6e (325-71-08), Marignan, 8e (359-92-82), Normandie, 8e (359-41-18). — V.f. : Berlitz, 2e (742-60-33), Rex, 2e (236-83-93), U.G.C. Gobelins, 13e (336-23-44), Montparnasse-Pathé, 14e (322-19-23), Gaumont-Sud, 14e (327-84-50), Bienvenue-Montparnasse, 15e (544-25-02), Convention, 15e (828-42-27), Wepler, 18e (387-50-70), Gaumont-Gambetta, 20e (636-10-96).

LA PETITE SIRENE, film français de Roger Andrieux : U.G.C. Opéra, 2e (261-50-32), U.G.C. Odéon, 6e (325-71-08), Bretagne, 6e (222-57-97), U.G.C. Marbeuf, 8e (225-47-19), Biarritz, 8e (359-42-33), Caméo, 9e (246-66-44), 14 Juillet-Bastille, 11e (357-90-81), Paramount-Galaxie, 13e (580-18-03), Mistral, 14e (539-52-43), 14 Juillet-Beaugrenelle, 15e (575-79-79), Murat, 16e (651-99-75).

FRENCH POSTCARDS, film américain de William Huyck. V.o. : Elysées Point Show, 8e (225-67-29), Gaumont Les Halles, 1er (297-49-70), Berlitz, 2e (742-60-33), Quintette, 5e (354-35-40) ; v.f. : Nation, 12e (343-04-67), Montparnasse-Pathé, 14e (322-19-23), Gaumont-Convention, 15e (828-42-27).

LES MONSTRES DE LA MER, film américain de Barbara Peters (*). — V.o. : U.G.C. Danton, 6e (329-42-62), Ermitage, 8e (359-15-71). — V.f. : Rex, 2e (236-83-93), U.G.C. Opéra, 2e (261-50-32), U.G.C. Gare de Lyon, 12e (343-01-59), U.G.C. Gobelins, 13e (336-23-44), Miramar, 14e (320-89-52), Mistral, 14e (539-52-43), Secrétan, 19e (206-71-33).

BABY CART, L'ENFANT MASSACRE, film japonais de Kenji Misumi (*) — V.o. : Luxembourg, 6e (633-97-77), Elysées-Point Show, 8e (225-67-29).

ODO TOUM, film suisse de Costa Haralambis : La Clef, 5e (337-90-90), Lucernaire, 6e (544-57-34).

LA NUIT DES TRAQUEES, film français de Jean Rollin (**) : Balzac, 8e (561-10-60), Maxéville, 9e (770-72-86), Eldorado, 9e (208-18-76).

INFORMATIONS « SERVICES »

LA MAISON

Les ennemis du bois

Le bois est un matériau aux multiples qualités et utilisations. S'il résiste à l'action de l'air, de l'eau, du soleil et même à la pollution atmosphérique, il est en revanche vulnérable à l'attaque de certains insectes et champignons.

Ces ennemis sournois vivent et prolifèrent aux dépens du bois et peuvent arriver à le détruire. Pour le défendre contre ces *agressions, il existe des* produits chimiques efficaces. Il est toujours préférable de prévenir plutôt que guérir (aujourd'hui la plupart des bois de construction sont traités avant leur mise en œuvre) mais on peut cependant, avec plus de difficultés certes, soigner les bois attaqués par les parasites.

Les insectes xylophages n'ont pas tous les mêmes goûts. Ainsi, le capricorne des maisons aime *les bois résineux secs tandis que* le lyctus préfère les essences de bois feuillus : chêne, chataîgner, merisier, noyer et bois tropicaux. La vrillette est moins sélective et apprécie surtout les bois anciens déjà attaqués par les champignons. Quant au termite, il dévore tout : bois, papier et textile. Cet insecte redoutable vit en colonie très organisée pour la destruction de tout ce qui est à base de cellulose.

Parmi les champignons prédateurs, la mérule s'attaque surtout aux bois résineux mais *aussi aux feuillus, notamment le* chêne) se trouvant en contact avec des résineux contaminés.

Les armes dont on dispose contre ces agresseurs sont des produits curatifs et préventifs, à la fois insecticides et fongicides. Le « Xylamon » de Solvay-Bayer est un liquide incolore, de faible viscosité ; le « Xylophène SOR » (Xylochimie), non huileux, est également incolore. Ces deux produits de traitement, *homologués par le Centre technique* du bois, s'appliquent sur des meubles, charpentes, parquets, escaliers. Ces liquides, inflammables et toxiques, doivent être utilisés avec précaution, en badigeonnage, pulvérisation ou injection dans le bois. Il est conseillé de confier ces soins à des spécialistes (dont la liste peut être communiquée par le Centre technique du bois), mais des bricoleurs avertis peuvent acquérir un outillage pour traiter eux-même les bois. Ce « Xylinjector » comprend un matériel de protection (combinaison, masque, gants), un pistolet de pulvérisation, un foret et des chevilles à injection. Le coffret complet coûte 1295 francs.

Outre les traitements en profondeur, il existe des produits de protection de la surface du bois dont l'application est simple. Insecticides, fongicides et hytrofuges, les « impressions transparentes » sont surtout destinées à protéger les bois exposés aux intempéries : volets, portes, chalets, etc. (« Miragal » de Xylochimie ; « Fongix » de V 33).

Les « lasures » assurent les mêmes protections contre les insectes et champignons et l'humidité. En plus, elles colorent le bois par imprégnation, en laissant sa veinure apparente. Ces produits pigmentés s'utilisent à l'intérieur comme à l'extérieur ; ils se font dans tous les tons de bois, clairs ou foncés. Les principales « lasures » sont : *le « Xyladécor » (Solvay-Bayer),* l'« Héliotan » (Xylochimie), le le « Fongexor » (V 33), le « Bondex » (Tollens) et le « Ripobois » (Ripolin).

Les impressions transparentes et les lasures sont vendues en drogueries, grands magasins et magasins de bricolage.

JANY AUJAME.

★ **Centre technique du bois, 10, avenue de Saint-Mandé, 75012 Paris.**

★ **Solvay-Bayer, protection du bois, 5, rue François-Iᵉʳ, 75383 Paris Cedex 08.**

★ **Xylochimie, 7-11, boulevard de Courbevoie, 92521 Neuilly Cedex.**

★ **Xylinjector, SIAM, 196, boulevard Pereire, 75017 Paris, tél. 574-52-22.**

MIJOTAGE. — Un nouvel ustensile de cuisine permet les cuissons à l'étouffée où viande et légumes mijotent doucement. De forme oblongue, ce faitout en aluminium *émaillé est doté d'un réceptacle* en terre poreuse, encastré dans le couvercle. Cette petite vasque, qui sert de poignée, se remplit d'eau ; en cours de cuisson, elle s'égoutte sur les aliments pour garder leur moelleux. L'intérieur du faitout est en Cérémail, revêtement anti-adhérent facile à nettoyer.

★ **« Auto-chef » de Fissler, distribué par Asta, 350 F environ. Dans les grands magasins, les boutiques Geneviève Lethu de Paris et province et les magasins d'ustensiles.**

ASPIRATEUR POIDS PLUME. — Le plus petit des aspiro-brosseurs a été conçu pour dépoussiérer les escaliers, revêtements muraux, rideaux, sièges et intérieurs d'automobiles. Très léger (1,6 kg seulement), il décolle la poussière et les fils et peluches par une large brosse hélicoïdale et les aspire dans un sac-filtre, de deux litres, *à double paroi. Ce mini-aspirateur* s'utilise d'une main, par une large poignée située au sommet de sa brosse de forme triangulaire.

★ **« Multi », Progress, 450 F environ. En vente dans les grands magasins et chez les électroménagistes.**

CONSEILS ELECTRIQUES. — Promotelec, association pour l'amélioration de la qualité et de la sécurité des installations électriques, vient d'éditer une brochure destinée à *la modernisation de l'habitat*. Tous ceux qui souhaitent améliorer ou rénover une installation électrique vétuste ou insuffisante y trouveront des conseils sur le matériel et sa mise en œuvre, les règles de sécurité à observer et les principes fondamentaux de l'isolation thermique. Un chapitre est consacré aux *aides financières auxquelles* on peut prétendre pour améliorer le confort d'un logement ancien.

★ **« La modernisation de l'habitat », brochure gratuite à demander à Promotelec, 52, boulevard Malesherbes, 75008 Paris.**

SERVICE NATIONAL

APPEL SOUS LES DRAPEAUX DES FRANÇAIS NÉS ENTRE LE 7 AVRIL ET LE 27 AVRIL 1961

Le ministère de la défense communique :

La fraction de contingent 1980/10 comprendra, s'ils ont été reconnus aptes au service :

1° Les jeunes gens :

a) Dont le sursis ou la prolongation de sursis arrivera à échéance avant le 1ᵉʳ octobre 1980 ;

b) Dont le report d'incorporation arrivera à échéance avant le 1ᵉʳ octobre 1980 ;

c) Dont l'appel avec une fraction de contingent antérieure a été, pour des motifs divers, annulé et fixé à l'échéance du 1ᵉʳ octobre 1980 ;

d) Volontaires pour être appelés le 1ᵉʳ octobre 1980 et qui, à cet effet, ont, avant le 1ᵉʳ août 1980, déposé une demande d'appel avancé ou fait parvenir leur résiliation de sursis ou de report d'incorporation ;

2° Les jeunes gens non titulaires d'un sursis ou report d'incorporation administrés par les bureaux du service national de métropole nés entre le 7 avril 1961 et le 27 avril 1961, ces dates incluses, recensés avec la deuxième tranche trimestrielle de la classe 1981.

Les jeunes gens destinés à l'armée de terre, à la marine ou à l'armée de l'air, seront appelés à partir du 1ᵉʳ octobre 1980.

PARIS EN VISITES

LUNDI 25 AOUT

« Nécropole royale de Saint-Denis », 14 h. 45, entrée de la basilique, Mme Vermeersch.

« Café Procope et son quartier », 15 h., 13, rue de l'Ancienne-Comédie, Mme Zujovic (Caisse nationale des monuments historiques).

« La Cité », 14 h. 30, métro Cité (Approche de l'art).

« Le Père-Lachaise », 15 h., entrée, boulevard de Ménilmontant (Connaissance d'ici et d'ailleurs)

« Le cimetière de Passy », 15 h., 2, rue du Commandant-Schloessing (Mme Fleuriot).

« Saint Louis en son temps », 15 h., Musée des monuments français (Histoire et Archéologie).

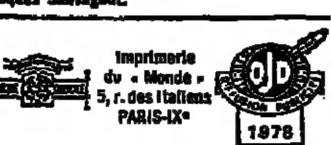
« Le Marais illuminé », 21 h., métro Saint-Paul (Lutèce-Visites).

*« Le Marais », 15 h., métro Saint-*Paul (Résurrection du passé).

« Hôtel Lauzun », 15 h., 17, quai d'Anjou (Tourisme culturel).

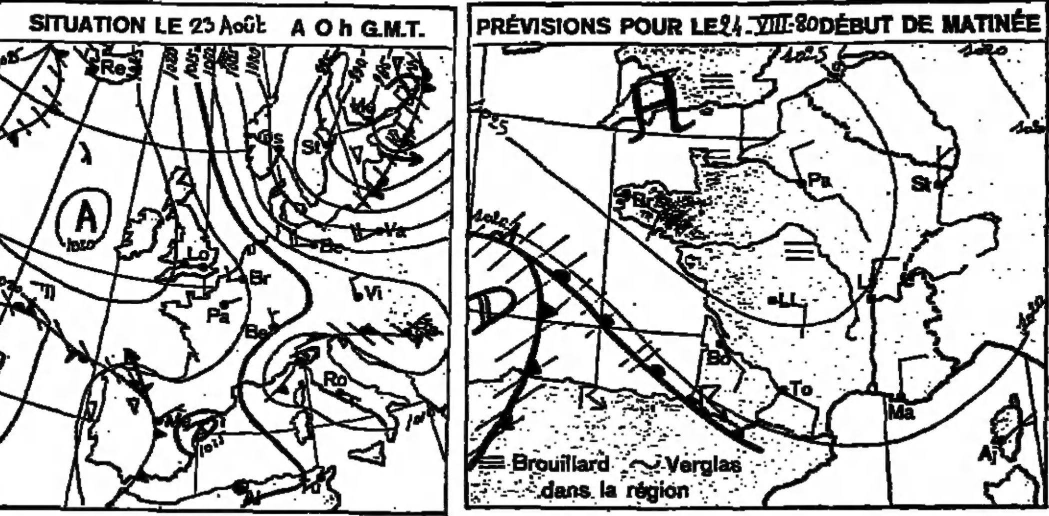
« Saint-Germain-des-Prés », 15 h., 1, rue Mabillon (le Vieux-Paris).

Edité par la S.A.R.L. *le Monde*.
Gérants :
Jacques Fauvet, directeur de la publication.
Jacques Sauvageot.

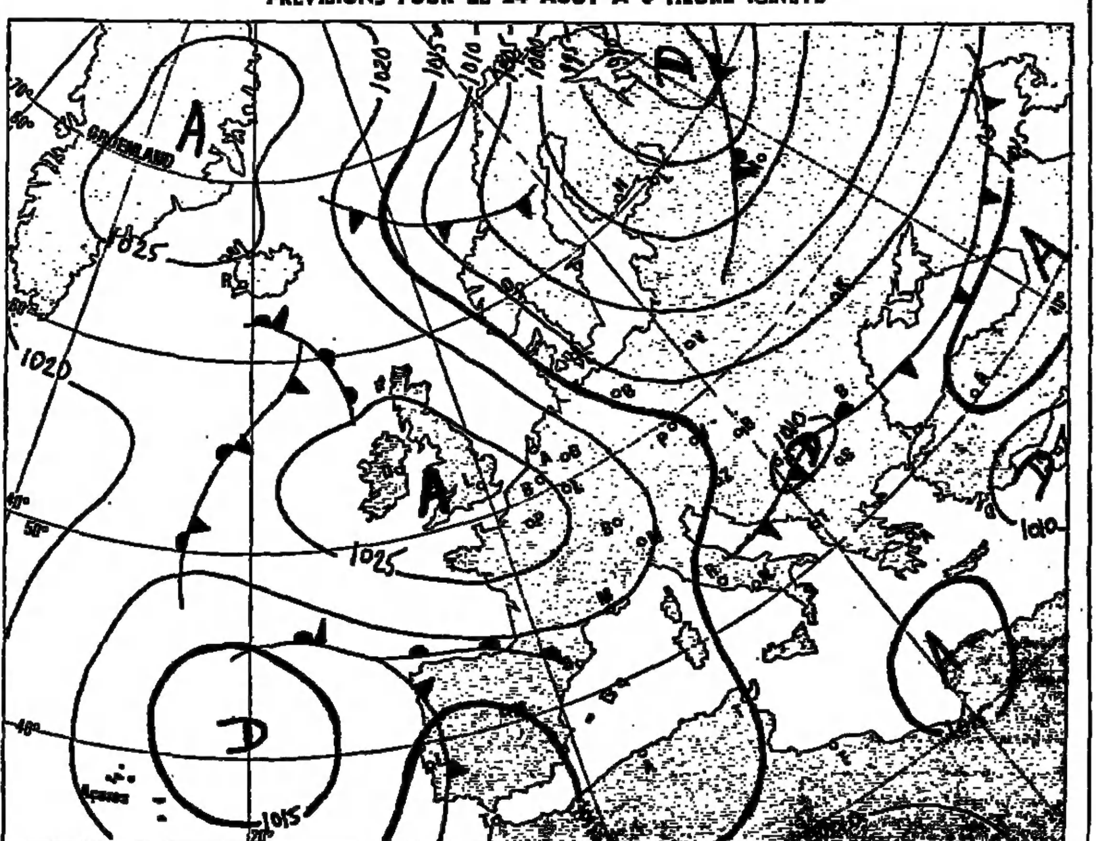


Commission paritaire n° 57 437.

MÉTÉOROLOGIE



PRÉVISIONS POUR LE 24 AOUT A 0 HEURE (G.M.T.)



Evolution probable du temps en France entre le samedi 23 août à 0 heure et le dimanche 24 août à 24 heures :

Les hautes pressions centrées à l'ouest de l'Irlande se déplaceront lentement vers les îles Britanniques en s'affaiblissant, mais une dorsale continuera à les prolonger vers le nord du massif alpin. Les perturbations orageuses de la péninsule Ibérique pénétreront un peu sur nos régions de l'Ouest et du Sud-Ouest.

Dimanche, un temps assez nuageux avec quelques ondées et des orages isolés affectera l'extrême Sud-Ouest le matin et atteindra le soir les régions s'étendant des côtes de l'Atlantique au sud-ouest du Massif Central, aux Pyrénées et au golfe du Lion. Sur ces régions, les vents s'orienteront au sud-est et quelques rafales auront lieu sous les orages. Les températures varieront peu sur le reste de la France, le temps sera généralement bien ensoleillé après la désagrégation des brouillards ou des nuages bas matinaux, surtout localisés de la Normandie au Jura. Le début de matinée sera un peu frais sur nos régions septentrionales, mais les températures maximales marqueront une hausse.

Le samedi 23 août, à 8 heures, la pression atmosphérique réduite au niveau de la mer était, à Paris, de 1 021,6 millibars, soit 766,3 millimètres de mercure.

Températures (le premier chiffre indique le maximum enregistré au cours de la journée du 22 août ; le second, le minimum de la nuit du 22 au 23) : Ajaccio, 27 et 16 degrés ; Biarritz, 24 et 18 ; Bordeaux, 27 et 13 ; Bourges, 23 et 11 ; Brest, 18 et 10 ; Caen, 22 et 10 ; Cherbourg, 18 et 11 ; Clermont-Ferrand, 25 et 10 ; Dijon, 24 et 8 ; Grenoble, 28 et 11 ; Lille, 17 et 9 ; Lyon, 25 et 8 ; Marseille, 30 et 18 ; Nancy, 18 et 5 ; Nantes, 23 et 10 ; Nice, 27 et 21, Paris-Le Bourget, 20 et 8 ; Pau, 27 et 15 ; Perpignan, 35 et 21 ; Rennes, 20 et 6 ; Strasbourg, 22 et 7 ; Tours, 22 et 10 ; Toulouse, 29 et 16 ; Pointe-à-Pitre, 30 et 26.

Températures relevées à l'étranger : Alger, 31 et 20 degrés ; Amsterdam, 17 et 11 ; Athènes, 28 et 22 ; Berlin, 17 et 12 ; Bonn, 18 et 10 ; Bruxelles, 17 et 12 ; Le Caire, 31 et 21 ; îles Canaries, 26 et 22 ; Copenhague, 17 et 12 ; Genève, 26 et 12 ; Lisbonne, 36 et 20 ; Londres, 18 et 7 ; Madrid, 39 et 21 ; Moscou, 16 et 12 ; Nairobi, 27 et 16 ; New-York, 23 et 18 ; Palma-de-Majorque, 32 et 22 ; Rome, 29 et 22 ; Stockholm, 17 et 12 ; Téhéran, 35 et 26.

(Documents établis avec le support technique spécial de la Météorologie nationale.)

JOURNAL OFFICIEL

Sont publiés au *Journal officiel* du 23 août 1980 :

DES DECRETS

● Portant suppression du service de l'inspection nationale de la sécurité (P.T.T.) ;

● Portant abrogation du titre d'existence légale d'un établissement congréganiste ;

● Portant octroi de permis ex*clusifs de recherches de mines.*

UN AVIS

● Relatif à l'application du décret du 26 août 1975 sur la sécurité des personnes, des animaux et des biens lors de l'emploi des matériels électriques destinés à être employés dans certaines limites de tension.

CARNET

Décès

— Mme Roland Brun,
M. et Mme R. Jalenques et leurs enfants,
M. et Mme H. de Gramont et leurs enfants,
M. et Mme B. Millot et leurs enfants,
Les familles Brun, Guillaume et Rochel,
ont la grande tristesse de faire part du décès de

M. Roland BRUN,

survenu dans sa cinquantième année, à Boulogne-sur-Seine, le 20 août 1980.

Les obsèques auront lieu le samedi 23 août 1980, à 10 h. 30, en l'église Notre-Dame de Boulogne, avenue Jean-Baptiste-Clément à Boulogne.

Cet avis tient lieu de faire-part.

— Mme Michel Duhameaux,
Mlle Michèle Duhameaux,
Mme May Duhameaux,
Jean-Louis et Michel Lefresne,
M. et Mme Yves Lamache,
Mlle Diane Duhameaux,
Et toute la famille,
ont la douleur de faire part du décès de

M. Michel DUHAMEAUX,
ingénieur général des Mines,
commandeur
de la Légion d'honneur,

leur très cher époux, père et grand-père,
pieusement décédé le 21 août 1980, dans sa quatre-vingt-unième année, à Saint-Cloud.

Les obsèques religieuses seront célébrées le mardi 26 août 1980, à 11 heures, en l'église Notre-Dame-des-Airs, 13, avenue Belmontet, Val-d'Or, à Saint-Cloud, suivies de l'inhumation dans le caveau de famille au cimetière de Saint-Cloud.

43, rue du Val-d'Or,
92210 Saint-Cloud.

[Né en 1899, ancien élève de l'Ecole polytechnique, Michel Duhameaux a fait toute sa carrière dans les Mines ; il a été président-directeur général des Houillères du Nord et du Pas-de-Calais de 1944 à 1946, puis des Houillères de Lorraine jusqu'en 1957. De 1957 à 1971, il a été directeur général puis vice-président du Bureau de recherches géologiques et minières.]

Avis

— On nous prie d'insérer l'avis suivant :

Mlle Gwenaëlle Jaffrezou ou M. Vincent Holveck, qui circulent en Espagne dans un coupé 304 Peugeot vert foncé immatriculé 6 701 QX 67 sont priés d'entrer en contact d'urgence avec la préfecture des Bouches-du-Rhône.

Tél. : (91) 91-90-11.

BREF

ASSURANCES

ACCIDENTS DE TRACTEURS. — Les *accidents de tracteurs font* en moyenne chaque année une centaine de morts et quelque quatre cents blessés parmi lesquels de *nombreux enfants.*

Selon la réglementation en vigueur, il est interdit de transporter plus de deux personnes sur un tracteur. Seconde restriction : le transport ne peut s'effectuer que si l'engin est équipé de sièges spéciaux, répondant à des normes strictes.

Si, malgré les précautions prises, un accident survient, l'assureur indemnise normalement les victimes. Toutefois, la garantie ne joue que lorsque certaines dispositions légales ont été respectées. Par exemple, le conducteur doit avoir l'âge requis (seize ou dix-huit ans selon les cas). En outre, *les passagers ne sont indemnisés* que s'ils ne sont pas en nombre supérieur à celui des sièges.

CONCOURS

UN CONCOURS SUR TITRES est ouvert à la préfecture du Doubs pour un poste de sage-femme à la *direction départementale des affaires* sanitaires et sociales pour le secteur de Pontarlier.

Les candidatures sont à adresser à la direction départementale des affaires sanitaires et sociales du Doubs « services généraux - bureau du personnel », cité administrative Chamars, 25043 Besançon cédex.

FORMATION PERMANENTE

GESTION DES ASSOCIATIONS. — Pour les animateurs, trésoriers et membres des conseils d'administration des associations, *un stage* d'administration-gestion est organisé pendant six samedis, d'octobre à décembre 1980, et traitera notamment des structures juridiques d'une association, loi de 1901, de sa comptabilité, de sa fiscalité, de ses relations avec l'extérieur, etc.

★ **Direction départementale de la jeunesse, des sports et des loisirs de Paris, au 359-01-69, postes 216 et 217.**

TRANSPORTS

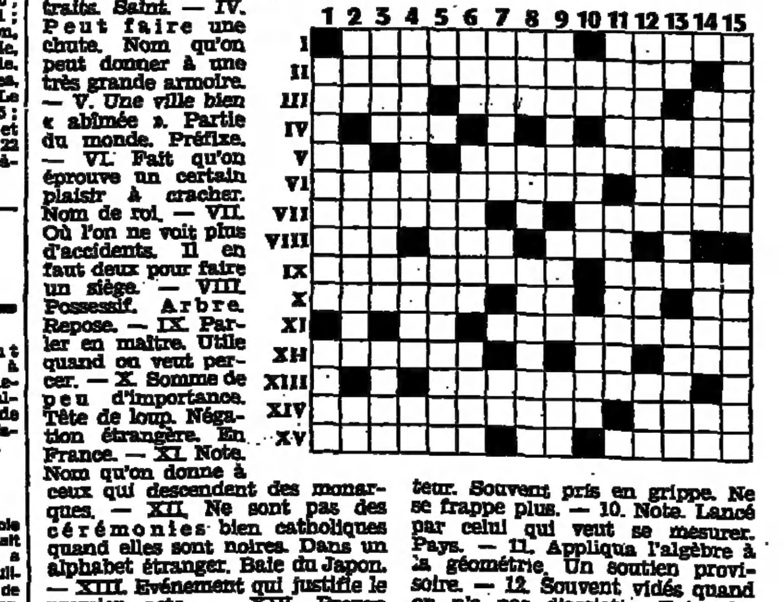
PLUS DE TRAIN FERRY ENTRE PARIS ET LONDRES. — Les services directs Londres-Paris et Londres-Bruxelles en wagons-lits via Douvres/Dunkerque vont prendre fin le 31 octobre prochain, annoncent les chemins de fer britanniques. Inaugurés en 1931, ils ont cessé d'être rentables à cause de la concurrence de l'avion. Le service de « train ferry » entre Douvres et Dunkerque sera néanmoins maintenu *pour le transport* de trains de marchandises qui, lui, est en constante expansion.

MOTS CROISÉS

PROBLEME N° 2 741

HORIZONTALEMENT

I. Période pendant laquelle il n'y a aucun risque de devenir mère. Criée quand elle est publique. — II Caractère qu'on peut attribuer à ceux qui n'ont presque pas de front. — III. Très gras et très salés. Tirer des traits. Saint. — IV. Peut faire une chute. Nom qu'on peut donner à une très grande armoire. — V. *Une ville bien* « abîmée ». Partie du monde. Préfixe. — VI. Fait qu'on éprouve un certain plaisir à cracher. Nom de roi. — VII. Où l'on ne voit plus d'accidents. Il en faut deux pour faire un siège. — VIII. Possessif. Arbre. Repose. — IX. Parler en maître. Utile quand on veut percer. — X. Somme de peu d'importance. Tête de loup. Négation étrangère. En France. — XI. Note. Nom qu'on donne à ceux qui descendent des monarques. — XII. Ne sont pas des cérémonies bien catholiques quand elles sont noires. Dans un alphabet étranger. Baie du Japon. — XIII. Evénement qui justifie le premier acte. — XIV. Prouve qu'il n'y a pas de parti pris. Pour l'ouvrir, il faut le boucher. — XV. Du soir au matin. Appris. Département.



VERTICALEMENT

1. Ne sont pas partisans du parti unique. Se présente généralement toute nue. — 2. Qui n'ont donc rien passé. On ne peut y accéder qu'après avoir cessé de fumer. Grecque. — 3. Fut détrôné par Salmanasar. Se met de préférence près d'un banc. Kacem, c'était Petitjean. — 4. Sont souvent tout défaits quand il y a eu une bombe. Dieu. Conjonction. — 5. Pronom. Précède un retour d'affection. — 6. Pour faire l'ouverture. Un travail de précision. Utile pour le nettoyage des rivières. — 7. Pièces satiriques. Pré*fixe. Bout de bois.* — 8. *On y met* tout ce qui est piquant. Tient à l'œil. On y faisait bien des mystères. — 9. Certain est modérateur. Souvent pris en grippe. Ne se frappe plus. — 10. Note. Lancé par celui qui veut se mesurer. Pays. — 11. Appliqua l'algèbre à la géométrie. Un soutien provisoire. — 12. Souvent vidés quand on n'a pas d'assiette. Fut mise sur tables. Démonstratif. — 13. Adverbe. Peut soutenir une forte poitrine. Peut faire passer le goût du pain. — 14. Semble plus douce quand elle est peignée. Pas admis. Met au courant (épelé). — 15. Bien assis. Qui a donc été planté.

Solution du problème n° 2 740

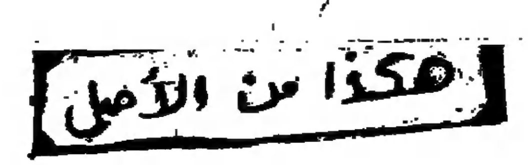
Horizontalement

I. Poitrines. — II. Entourage. — III. Peinée. — IV. NS ; Nord. — V. Ere ; Mêlée. — VI. Merci. — VII. ENA ; Navet. — VIII. Noire ; Ils. — IX. Tura ; Lei. — X. Sées ; Ardu. — XI. Emises.

Verticalement

1. Pépiements. — 2. One ; Renouée — 3. Itinéraire. — 4. Tuns ; Rase. — 5. Rue ; Mine. — 6. Irène ; Lai. — 7. Na ; Oliviers. — 8. Egaré ; Elidé. — 9. Se ; Dents ; Us.

GUY BROUTY.



هكذا من الأصل

Le Monde

économie

LE CONFLIT DES MARINS-PÊCHEURS

● Blocus plus souple dans plusieurs ports
● Les préfets des départements côtiers rencontrent les représentants des grévistes

Trêve relative *et détente* au moins provisoire dans le conflit des marins-pêcheurs. Ceux-ci ont assoupli ou même levé leur blocus dans un certain nombre de ports pour témoigner de leur bonne volonté. En effet, c'est au cours de la matinée du samedi 23 août que leurs représentants devaient rencontrer, chacun dans son secteur, les quarante directeurs régionaux des affaires-maritimes et les vingt-six préfets des départements côtiers. Objet de la réunion : recenser les problèmes spécifiques de la pêche artisanale et industrielle pour chaque zone. Rapports et propositions seront ensuite *transmis au ministre des transports* M. Joël Le Theule. Le conseil des ministres du mercredi 27 août sera en partie consacré à la situation de la pêche française.

Cependant, l'attitude des pêcheurs est loin d'être unanime. Ainsi les professionnels C.G.T. et C.F.D.T. du Finistère ont annoncé qu'ils ne participoraient pas à la réunion organisée par le préfet à Quimper. En revanche, les artisans de Port-en-Bessin (Calvados) et de Fécamp (Seine-Maritime) devaient être reçus le samedi 23 août dans l'après-midi, à Paris, par M. François Essig, *directeur de la marine marchande*. De son côté, M. Edmond Maire participera, le lundi 25 août, à une réunion à la Bourse du travail de Boulogne-sur-Mer.

Localement, sur les trois grandes façades maritimes, la situation était la suivante samedi en fin de matinée. Dunkerque est toujours bloqué. Les patrons de cinq chalutiers d'Etaples ont comparu vendredi devant le tribunal des référés. La S.N.C.F., une société de car-ferries et une compagnie de transport par conteneurs leur réclament une indemnité provisionnelle de 500 000 francs. Pour sa part, le Port autonome demande 160 000 francs pour perte d'exploitation. Le jugement sera rendu le lundi 25 août.

Blocus également à Calais, mais le trafic des hovercrafts, qui avait été interrompu pendant quelques heures vendredi, a pu reprendre. Au Havre, dont l'accès était libre et où vingt et un cargos avaient pu rentrer au port, est de nouveau fermé. Les ports de plaisance de Courseulles et Deauville (Calvados) sont dégagés. A Cherbourg, les pêcheurs ont accepté de lever le blocus du port de plaisance pendant deux heures vendredi après-midi, permettant l'appareillage de cent cinquante yachts. Mais le trafic des car-ferries est toujours suspendu.

En Bretagne, le climat est à la détente. La grève continue à peu près partout, mais le trafic a repris à Roscoff et à Saint-Malo. Dans ce dernier port, le blocus est levé définitivement, car les pêcheurs ont obtenu la suspension des importations de poisson par les ferries, l'aménagement de la criée et du port de pêche ainsi que l'unification des tarifs du gazole dans tout le quartier maritime. Les professionnels de Lorient ont décidé de poursuivre leur mouvement de grève et ils participeront mardi prochain à une opération « Lorient ville morte ».

A Donges, l'entrée du port pétrolier est libre, mais les tankers ne peuvent accoster, car les remorqueurs *sont bloqués* à *Saint-Nazaire*. La Rochelle reste fermé, mais, aux Sables-d'Olonne, la course de voiliers dite du « Figaro » a pu enfin prendre le départ.

Sur la côte du Sud-Ouest, les marins-pêcheurs de Royan ont libéré l'accès au port de plaisance, et ceux de Bordeaux, qui se sont prononcés pour la négociation, ne bloqueront pas le port. Situation inverse à Arcachon, où les pêcheurs ont fermé le second port de plaisance du bassin. Sur la côte basque, les professionnels d'Hendaye ont déposé leur rôle, mais Bayonne et *Saint-Jean-de-Luz restent* libres.

Sur la côte méditerranéenne, les situations sont contrastées. A Port-Vendres, Port-la-Nouvelle, Saint-Cyprien et Port-Barcarès, les pêcheurs maintiennent leur blocus malgré la grogne des plaisanciers et l'impatience des commandants de cargo, qui attendent en mer. Mais Port-Gruissan et Port-Leucate sont libres d'accès. Sète est fermé, Fos, ouvert après une nouvelle intervention des unités de la marine nationale dans la nuit de vendredi à samedi, connaissait dans la matinée un regain de tension. En effet, la situation semblait se durcir dans le port où une vingtaine de chalutiers, *pour la plupart sétois, se trouvaient* dans le bassin d'évolution des pétroliers et à l'entrée de plusieurs darses. Les bâtiments de la marine internationale, croisaient toujours à quelques milles du port.

Le blocus « perlé » qui se prolonge suscite de vives réactions en France et à l'étranger. Ainsi la Fédération des agents maritimes de France demande au gouvernement de « prendre de manière urgente et sans défaillance les dispositions nécessaires pour faire assurer dans tous les ports de commerce, pétroliers et autres, *le respect de la loi et des engagements internationaux* ».

A Fos
Escarmouches dans la nuit

Une mini-bataille navale a opposé de nouveau, dans la nuit de vendredi 22 à samedi 23 août les unités de la marine de guerre et les chalutiers de Sète et de Port-de-Bouc, qui avaient repris position devant le port de Fos. Après les opérations de la matinée de vendredi, au cours de laquelle une petite escadre de neuf bâtiments de la Royale, sortie de Toulon, avait délogé non sans mal le piquet de grève de Fos, on croyait que tout était rentré dans l'ordre. Les pétroliers captifs avaient pris le large et aucune entrée n'était prévue pour la nuit, preuve évidente que les raffineries ne sont pas près de l'asphyxie mais plutôt de la pléthore.

Les darses de Fos étaient donc quasiment désertes, les pêcheurs ayant disparu et les bâtiments de la marine nationale croisaient à plusieurs milles au large. Or vers 19 heures, sept chalutiers revenaient s'amarrer au pied de la tour vigie, tandis que quatre autres gagnaient l'entrée de l'étang de Berre, peut-être pour en bloquer les passes. On semblait ensuite s'installer pour une nuit de simple veille lorsqu'un petit pétrolier de la Royale, le *Bernard-Laffitte*, chargé de 2 500 tonnes de fuel destinées à la base de Toulon, voulut sortir du port. En quelques instant, il était contraint, bien entendu, de rebrousser chemin. Le commandant du *Bernard-Laffitte* a fait le récit de cette action : « *Les chalutiers nous ont serré de près. Deux d'entre eux ont tendu un câble devant la proue, tandis qu'une douzaine de pêcheurs montaient à bord et tentaient de pénétrer dans le poste de pilotage et de prendre la barre. Cette manœuvre pour un pétrolier représente un danger certain au moment où il franchit une passe. J'ai pris la décision de faire demi-tour et de revenir à mon poste d'origine.* »

Le principe d'un nouveau blocus de Fos avait été décidé au cours d'une réunion houleuse tenue à Martigues, vendredi après-midi. Auparavant, l'administrateur maritime du quartier avait confirmé les mesures promises en faveur des artisans pêcheurs : limitation de la pêche des plaisanciers, répression de la vente frauduleuse aux mareyeurs. En revanche, il n'avait pu prendre aucun engagement sur le prix du gazole et l'aide au rôle, ce qui avait avivé le mécontentement des professionnels de la pêche industrielle. Aussi, sous l'impulsion des chalutiers de Sète, les pêcheurs avaient-ils, non sans d'âpres discussions, décidé de « reprendre le combat ».

Après l'arraisonnement du petit *ravitailleur de la Royale, ils pou*vaient s'estimer satisfaits, et les sept chalutiers de Sète et de Martigues s'étaient de nouveau mis à quai, au pied de la tour de vigie, s'attendant à passer une nuit tranquille. Les pêcheurs s'étaient même endormis lorsqu'à 1 heure l'escadre de la flotte de guerre entamait une opération surprise en liaison avec les C.R.S. Surgissant de la nuit, les remorqueurs de la marine nationale, toutes lances à eau braquées, vinrent se placer tout contre les chalutiers et avec des haut-parleurs, des sommations furent lancées leur demandant de larguer les amarres.

Les pêcheurs, surpris dans leur premier sommeil, tardèrent à répondre. Du haut du quai, les C.R.S. commencèrent à les bombarder de grenades lacrymogènes. Un filet de pêche prit feu. Les pompes à incendie des remorqueurs noyèrent aussitôt ce début d'incendie. Une demi-heure plus tard, les sept chalutiers faisaient route à petite vitesse vers le chenal de sortie. *Un fort mistral soufflant* sur le golfe, ils ont été passer le reste de la nuit à l'abri de Port-de-Bouc. L'honneur était sauf dans les deux camps.

A Port-en-Bessin, où tout a commencé

De notre correspondant

Caen. — Le conflit des marins-pêcheurs prend sur le littoral bas-normand les allures d'une longue *épreuve sportive. Aux temps forts* succèdent les rounds d'observation, et telle est bien la situation en cette fin de semaine, la journée de vendredi servant en quelque sorte de mi-temps. Alors que la marine nationale était intervenue à Fos-sur-Mer, des chalutiers de Port-en-Bessin libéraient temporairement l'avant-port du Havre. Une mesure du même ordre était décidée pour le port de Deauville par les pêcheurs de Trouville, tandis que ceux de Grandcamp s'apprêtaient à lever le siège de Courseulles. Seul Ouistreham faisait figure d'exception.

Un contre-ordre venait remettre en cause la discussion entre des grévistes et les autorités portuaires, qui laissait d'abord présager la levée du blocus. Mais, là encore, la négociation devait se poursuivre. La phase d'observation ne pourra pas éternellement se prolonger, et la reprise, quel que soit son aspect, donnera le ton de la nouvelle partie qui s'engage avec un gouvernement qui, de l'avis des grévistes, joue volontairement ou involontairement les prolongations. Lorsque, à la demande de M. Le Theule, les représentants des marins des six ports de pêche du Calvados se retrouveront samedi matin face aux responsables des administrations concernées, il conviendra, côté grévistes, de serrer les coudes. Attitude d'autant plus méritante que les intérêts divergent souvent dans des proportions plus *ou moins étendues* de Honfleur à Grandcamp.

Certes le mouvement, à la suite du conflit de la pêche industrielle, a gagné peu à peu depuis deux semaines les ports artisanaux. Mais ce n'est pas un hasard si les armateurs, patrons et matelots de Port-en-Bessin ont été les premiers à déposer leur rôle d'équipage. Les problèmes y étaient plus aigus dans l'immédiat qu'ailleurs du fait des espèces pêchées, du système de commercialisation existant et des prix de retrait. « *Port-en-Bessin a démarré seul et a fait tache d'huile. On savait bien que les autres ports étaient dans leur saison. Mais le fait que la grève se soit répandue est le signe d'un malaise général.* »

Un même dénominateur

M. Jean Lorillu, secrétaire de la chambre locale syndicale des pêcheurs artisans, met en évidence un même dénominateur commun pour tous qui s'appellerait crise « actuelle ou à venir ». La grève, se plaisent à répéter les marins, n'est pas dans nos habitudes, comme s'ils tenaient encore à se justifier. Né du ras-le-bol des femmes « *qui ne pouvaient plus faire bouillir la marmite* », le mouvement a très vite pris un aspect dur. L'heure du tournant est peut-être arrivée. Et avec lui le souci de gagner l'opinion publique à une cause qui pourrait être mieux entendue. « *La levée des blocus*, explique un responsable de Grandcamp, *n'est pas une faiblesse, mais un geste humanitaire et de bonne volonté : on ne peut pas retenir des gens indéfiniment dans un état précaire.* »

(Intérim.)

L'INTERVENTION DE LA MARINE NATIONALE
Les syndicats accusent le gouvernement de « provocation »

Les syndicats ont vivement réagi, le vendredi 23 août, à l'intervention de la marine nationale pour forcer les barrages établis par les marins-pêcheurs dans le port pétrolier de Fos-sur-Mer. Le ton est ferme et le gouvernement est accusé de « *provocation* », mais aucun mot d'ordre de grève n'a été lancé dans les corporations proches des marins (dockers, marine marchande, personnels civils des arsenaux, construction et réparation navale) qui se déclarent solidaires du conflit.

Tandis que M. Robert Ballanger, président du groupe communiste à l'Assemblée nationale, demande au premier ministre « *de faire procéder au retrait immédiat de toutes les forces de police et d'ouvrir sans tarder des négociations au niveau national* » (...) la C.G.T. a adressé un télégramme à M. Raymond Barre pour obtenir que « *cessent immédiatement les opérations militaires et de police en cours (...) éléments graves de tension* ».

De son côté, la C.F.D.T. estime que la décision du premier ministre est une « *tentative de diversion* » et une « *provocation à laquelle les marins-pêcheurs ont refusé de répondre pour éviter les incidents* ». Le gouvernement, constate la C.F.D.T., intervient « *pour brandir le bâton* » cinq semaines après le début d'un conflit qui a pour origine la « *situation illégale* » créée par le lock-out décidé par les armateurs.

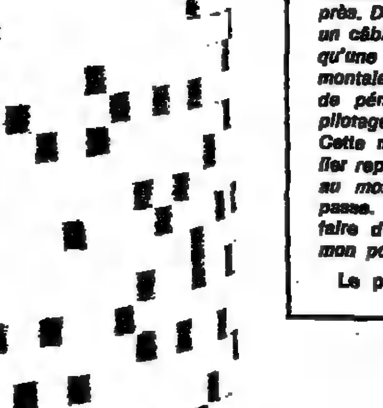
Les responsables de deux syndicats de policiers ont par ailleurs protesté, le 22 août, à Nantes contre le fait que des C.R.S. soient « *relevés de leurs postes de surveillance des plages pour être regroupés à Brest et Saint-Brieuc pour intervenir éventuellement dans le conflit des marins* ».

La C.F.T.C. demande au contraire que « *les organisations de pêcheurs lèvent le blocage des ports qui dépasse le stade de la grève et risque d'entraîner des incidents graves* ». Le syndicat suggère que le gouvernement demande la réunion d'une « *conférence européenne de la pêche* ».

***

Pour sa part, M. Guy Hermier, membre du bureau politique du P.C.F., député des Bouches-du-Rhône, qualifie l'intervention de la marine nationale d'« *acte de piraterie* ». Dans une déclaration publiée, samedi 23 août, par *l'Humanité*, il ajoute : « *La promptitude à déployer tous les moyens de la force publique pour défendre les profits des pétroliers n'a d'égale que la complaisance dont le gouvernement fait preuve à l'égard de ces mêmes pétroliers quand ils polluent notre littoral. Et surtout, c'est sa politique et son refus de négocier qui sont responsables du conflit et sa prolongation.* »

M. Jean-Marie Le Pen, président du Front national et candidat à l'élection présidentielle, approuve l'intervention de la marine nationale. Au cours d'une réunion publique à La Trinité-sur-Mer (Morbihan), il a accusé les « *syndicats révolutionnaires d'avoir subordonné les intérêts des travailleurs de la mer à une certaine stratégie politique* ».





Cherbourg, port fragile

De notre correspondant

Cherbourg. — La ville de Cherbourg a tout connu en une semaine de conflit. Il ne manque, si l'on ose dire, que l'intervention de la marine nationale dans ce port où est basée la préfecture de la 1re région maritime. C'est l'éventualité que certains ont cru lire entre les lignes d'un communiqué de la chambre de commerce, jeudi soir. Les gestionnaires du port exigeaient du premier ministre qu'il prenne ses responsabilités pour assurer la liberté de circulation. Il s'agissait, en fait de faire supporter au gouvernement les dommages-intérêts redoutés. Le manque à gagner est estimé par la chambre de commerce de Cherbourg à 100 000 F par jour, sans compter les déboires des compagnies maritimes. Des dizaines de camions et plus de trente-cinq mille passagers ont été perdus pour le port.

Les craintes les plus vives concernent les retombées à plus long terme. Lancée dans une politique coûteuse de grands travaux pour combler par des terre-pleins une partie de la rade de Cherbourg, et sortir le port de l'oubli transatlantique des années 60, la chambre de commerce a peur de perdre certains trafics et de ne pas en gagner de nouveaux comme elle l'escomptait. La compagnie de fret Truckline dont les cent vingt employés sont français à 98 % a toujours vu d'un mauvais œil partir soixante-dix camions pour Ostende en fin de semaine avec des tarifs de traversée, via la Belgique, rendus très compétitifs grâce aux aides du gouvernement.

La chambre de commerce a enregistré avec une certaine angoisse le détournement immédiat de deux des cinq super-cargos japonais transporteurs des voitures Toyota, attendus, loin du port de Cherbourg. Elle sait que ce genre de trafic pour lequel elle a beaucoup investi peut être perdu d'un jour à l'autre, comme ce fut le cas voilà trois mois avec des voitures Citroën exportées par la *société* Causse-Wallon.

(Intérim.)

Dans une interview à « Ouest-France »
« LA LIBERTÉ DE CIRCULATION DANS LES PORTS DOIT ÊTRE ASSURÉE », déclare M. Joël Le Theule

« *La liberté de circulation dans les ports doit être assurée*, déclare M. Joël Le Theule, ministre des transports, dans une interview, publiée ce samedi 23 août, au quotidien *Ouest-France*, *parce que c'est la première condition de notre commerce extérieur et de toutes les activités qui en dépendent. On ne peut accepter que telle ou telle profession bloque le trafic des marchandises ou des passagers — surtout en période touristique, — pour faire valoir ses revendications.* » Cependant, le ministre des transports estime qu'il « *est non moins indispensable que l'activité de la pêche française continue de s'exercer convenablement. C'est pourquoi je n'ai jamais refusé de discuter avec les professionnels.*

» *Au sein même d'un port, il y a des différences considérables. C'est pourquoi j'ai refusé toute solution simpliste et en même temps exigé que la liberté de circulation soit garantie* », ajoute M. Le Theule.

A propos du gazole, le ministre estime que « *le carburant pêche* » *ne paye aucune taxe et il est subventionné. C'est un avantage dont ne bénéficie aucune autre activité. Augmenter la subvention, de quelque façon que ce soit, ne résoudrait aucun des problèmes de fond. Ils réapparaîtraient six mois après... L'augmentation du prix de l'énergie est une contrainte qui est imposée de l'extérieur à tous les pays du monde qui ne produisent pas de pétrole et à tous les secteurs de leur économie. Nous devons nous y adapter* ».

ENVIRONNEMENT

UNE PLAGE INTERDITE A SAINT-RAPHAEL

De notre correspondant

Toulon. — La plage du Veillat, la plus fréquentée de Saint-Raphaël, est interdite à la baignade depuis le vendredi 22 août. Les analyses bactériologiques de contrôle ont révélé la concentration excessive de micro-organismes (streptocoques, coliformes et escheria-coli notamment) rendant l'eau impropre à la baignade. De nouveaux prélèvements ont été faits mais les résultats ne seront connus que lundi, date à laquelle la plage pourra être éventuellement autorisée à nouveau.

Malgré l'afflux de vacanciers, chacun s'est plié de bon gré à l'interdit. Les responsables estiment que de tels incidents ne devraient plus se reproduire quand la station d'épuration en cours de construction aura été mise en service.

(Intérim.)

La C.G.T. : un coup profond a été porté aux gens de mer en dressant des marins contre des marins

« *Nous avons dans ce conflit une force tranquille. Nous savons ce que nous représentons dans la marine et dans les ports. Le temps travaille pour nous* », a déclaré M. Jean-Claude Larose, membre du bureau confédéral de la C.G.T., en présidant vendredi 22 août, dans l'après-midi, une conférence de presse de la fédération des syndicats maritimes C.G.T. Pour lui, pas d'hésitation : la confédération soutient totalement les revendications et les actions des marins en grève, qu'ils soient salariés ou artisans. Si l'intervention de la marine nationale n'a pas entraîné une extension du conflit, c'est simplement que les grévistes n'ont pas voulu tomber dans le « piège » du gouvernement.

Mais, précise M. Larose, « *un coup profond a été porté aux gens de mer en dressant des marins contre des marins* ». La preuve, les syndicats C.G.T. des dockers, des capitaines officiers et officiers mécaniciens C.G.T. ont confirmé leur mot d'ordre : « *refuser tout travail ou manœuvre sous la protection des forces de police ou des bâtiments de la marine nationale* ». Donc, pas de consigne de grève aux marins de commerce. Mais ceux-ci ont leurs propres revendications et « *plus le conflit s'éternisera, plus le gouvernement sera confronté à des problèmes complexes* ».

En attendant, une subvention aux pêcheurs pour leur carburant (40 centimes par litre qu'il n'est pas question, précise la C.G.T., de faire payer par les autres usagers) est toujours un préalable à l'arrêt de la grève des marins-pêcheurs. Après, mais après seulement, la C.G.T. est prête à discuter des autres problèmes de la pêche : modification des circuits de distribution pour revaloriser les cours du poisson à la production sans augmenter les prix à la consommation, limitation des importations, nouveau plan de soutien à la pêche.

Une stratégie globale

Aussi la C.G.T. ne participera-t-elle pas aux réunions de ce samedi 23 août dans les préfectures. D'abord « *parce que nous ne pouvons négocier au moment où des coups de force sont portés contre les travailleurs* », surtout « *parce qu'elles ne donneront rien et nous ne pouvons pas accepter cette tentative de division des grévistes* ». De même, la C.G.T. hésite à assister à la réunion nationale de conciliation sur le conflit de Boulogne, convoquée pour lundi prochain, car « *il ne faut pas escompter qu'elle ait un résultat quelconque* ».

Il apparaît clairement que la C.G.T. veut utiliser ce conflit dans sa stratégie globale : d'abord pour critiquer la C.F.D.T. qui est accusée d'avoir accepté un arrangement avec les armateurs de Lorient ; ensuite, pour montrer que « *l'action se développe dans tous les domaines* » ; enfin pour justifier sa position devant les événements polonais : « *C'est en France, pas en Pologne*, a dit M. Larose, *que la marine de guerre est envoyée contre les travailleurs.* » — T. B.

SOCIAL

M. Bernasconi (P.M.E.) s'élève contre les menaces de grève à la rentrée de septembre

S'inquiétant de la situation sociale à la rentrée de septembre, M. René Bernasconi, président de la Confédération générale des petites et moyennes entreprises, déclare dans un communiqué :

« Les leaders syndicalistes annoncent et répètent qu'il faut s'attendre à de vastes mouvements de grèves, d'ampleur nationale, dès la rentrée, ainsi que dans les mois qui viennent. La C.G.P.M.E. ne peut rester passive et muette devant de telles menaces. [Elle] *dénonce le caractère irresponsable de ces déclarations : ce n'est pas en stoppant le courrier, en arrêtant les trains, en coupant le courant, qu'on règle les problèmes économiques. On ne fait que les aggraver. »*

« Les grèves annoncées à grand renfort de publicité, poursuit M. Bernasconi, *vont provoquer, comme chaque fois, des difficultés graves aux petites et moyennes entreprises industrielles, commerciales, de services, et acculer nombre d'entre elles, comme chaque fois, à la faillite. Ces difficultés, ces disparitions, augmenteront le nombre de chômeurs du secteur privé, ralentiront l'expansion, compromettront notre commerce extérieur, réduiront d'autant les possibilités de progrès social. »*

Le président de la C.G.P.M.E. ajoute : *« Les grèves, surtout lorsqu'elles sont d'évidence d'inspiration politique, ne peuvent être ni approuvées ni comprises par des chefs d'entreprise indépendants et leur personnel non fonctionnarisé, qui savent le montant des pertes économiques et sociales qu'elles entraînent, et dont chaque Français, finalement, fait les frais. »* M. Bernasconi se déclare *« partisan d'un dialogue permanent avec les syndicats pour tenter de trouver des solutions aux problèmes difficiles du moment, mais dans un esprit de responsabilité nationale fondé sur le respect du travail de chacun et sur le respect des réalités et des possibilités de l'entreprise. »*

● *La C.G.T.* prépare une *« rentrée combative »* pour la première semaine de septembre, avec des rassemblements et des débrayages dans les entreprises, a déclaré, vendredi 22 août, M. René Lomet. Le secrétaire confédéral de la C.G.T. a affirmé qu'il convenait d' *« engager encore plus résolument l'action »* pour contraindre le gouvernement et le patronat à ouvrir des négociations sur les revendications des travailleurs. *« La C.G.T. entend bien, pour sa part, tenir tous les créneaux de la lutte »*, a ajouté M. Lomet.

● *De nouveaux actes de sabotage* ont été commis, vendredi 22 août, sur le chantier du T.G.V. (train à grande vitesse), à Etivey (Yonne, par des grévistes de l'entreprise Desquenne et Giral. Les dégâts sont évalués à 200 000 francs, estime la direction de cette société qui a porté plainte contre X. Dans la nuit de jeudi à vendredi, des rails avaient été déplacés et des aiguillages déboulonnés sur un autre chantier du T.G.V., à Sarry (Yonne).

● *Les responsables du Comité pour la survie du centre d'aide médico-sociale Bossuet* viennent de faire le point sur l'action qu'ils mènent pour la réouverture de ce centre fermé depuis le 30 novembre 1979 (*le Monde* du 26 octobre 1979). Ils ont notamment indiqué que *« les pouvoirs publics ont maintenant admis la lacune créée par la fermeture du centre »*.

BILLET

La sérénité de la régie Renault

On ne s'attend pas, à la direction de la régie Renault, à une rentrée sociale mouvementée à l'usine de Billancourt, même si M. Georges Séguy, secrétaire général de la C.G.T., doit y prendre la parole le 5 septembre. La bonne marche de l'entreprise nationalisée, comparée à la situation des autres firmes automobiles qui vont procéder à des mises en chômage technique, le renouvellement, le 2 juin, d'un accord d'entreprise amélioré, signé par la C.G.T. et la C.F.D.T., et jusqu'aux succès de Renault en formule 1, qui sont appréciés comme tels par le personnel, tout cela, estiment les dirigeants, mettrait l'île Seguin à l'abri d'un accès de fièvre virulent. Des débrayages limités, peut-être...

Pourtant, deux « affaires », qui n'ont aucun lien entre elles, malgré les efforts de la C.G.T. et du P.C.F. pour les réunir, ont contribué à alimenter, cet été, la contestation syndicale à Billancourt : le licenciement de M. Certano, secrétaire général du syndicat C.G.T., et le déménagement de machines-outils. Le ministre du travail et de la participation, par une évidente maladresse, et la direction de la Régie, par le retard qu'elle a mis à s'expliquer de façon convaincante (*le Monde* du 23 août), portent une indéniable part de responsabilité dans cette tension.

Pourquoi si tard ?

On peut ne pas contester le bien-fondé de la décision de M. Bernard Vernier-Palliez, P.-D. G. de la Régie, de licencier M. Certano, après que ce dernier l'eut *« retenu »* pendant dix heures dans un bureau. M. Séguy lui-même s'est clairement prononcé contre les *« séquestrations »* de dirigeants et cadres d'entreprise. Mais on note que cette sanction suprême — aucune autre n'était donc possible ? — a été prise deux ans après les faits. L'argument de la Régie, attendant le jugement du tribunal de Nanterre, qui a effectivement donné tort à M. Certano, est... seulement un bon argument. Le comportement du syndicaliste n'a pas été, que l'on sache, répréhensible depuis ce jour de novembre 1977, et il y a quelque chose de choquant dans le fait qu'il ait été licencié trente-deux *mois plus tard.*

Car il fallut attendre encore des mois — après que la direction de la Régie eut introduit un recours auprès de M. Matteoli, suite au refus de l'inspection du travail — pour que le ministre du travail et de la participation donne satisfaction à M. Vernier-Palliez. Comme par hasard, le successeur de Robert Boulin signe *l'autorisation de* licenciement un 29 juillet. La C.G.T. et le P.C.F. ont beau jeu de dire que le pouvoir et le patronat portent leurs mauvais coups pendant la période des vacances...

En revanche, la direction de la Régie est crédible quand elle assure qu'elle profite, pour des raisons purement pratiques, des congés — les deux tiers des vingt-huit mille salariés de Billancourt sont en vacances jusqu'au 2 septembre — pour procéder au déménagement de machines-outils, dans le cadre de son plan de modernisation de l'entreprise. Mais pourquoi a-t-elle attendu quinze jours pour s'en expliquer, laissant se développer l'argumentation de la C.G.T. et du P.C.F. sur *« le démantèlement de Billancourt »* ? Dans cette deuxième affaire, le comportement de la C.G.T. est, du reste, sujet à interrogation : le plan de réaménagement de l'île Seguin avait été annoncé en novembre 1979 au comité central d'entreprise et au comité d'établissement, sans susciter, à l'époque, de très vives réactions, bien que la suppression de cinq mille emplois industriels ait été alors prévue. Et puis, au mois d'août...

Avec la *« complicité »* du ministre du travail et de la participation, la direction de Renault a, durant ce mois d'août, donné à la C.G.T. et au P.C.F. des verges pour se faire battre. Certes, Billancourt n'est plus la *« forteresse ouvrière »* décrite naguère, et son personnel y regardera à *deux fois, dans la présente* conjoncture économique, avant de se lancer dans une action d'envergure. La C.G.T. elle-même a donné l'impression de ne pas *« mettre le paquet »* lors du licenciement d'une personnalité comme le numéro un syndical de la Régie. En d'autres temps, Renault aurait toussé et la France éternué...

Mais la C.G.T. et le P.C.F. — on le voit dans les autres conflits aussi — ont à cœur d'occuper le terrain par des actions tous azimuts. Billancourt *reste un symbole, tout de même,* et cette rentrée sociale, qui précède une élection présidentielle, n'est pas tout à fait comme les autres. — M. C.

Le sort de l'entreprise Dufour

LE TRIBUNAL DE COMMERCE DE PARIS REJETTE LES PROPOSITIONS DE LA MUNICIPALITÉ DE MONTREUIL

Le tribunal de commerce de Paris a rejeté les demandes formulées par la municipalité de Montreuil (Seine-Saint-Denis), qui souhaitait être partie prenante dans la procédure de règlement judiciaire de l'entreprise de machines-outils Dufour et qui avait soulevé une « tierce opposition » à la décision de cessation d'activités. Au cours d'une conférence de presse réunie vendredi 22 août, M. Marcel Dufriche, maire (P.C.) de Montreuil, a assuré : *« Avec ce dernier coup porté à l'industrie montreuilloise, la politique sociale de notre ville est gravement entravée ».*

M. Dufriche et Me Weil, avocat de la ville, ont dénoncé la procédure de liquidation des faillites établies par les loi et décret de 1967. *« Cette loi sur les faillites,* a notamment déclaré Me Weil, *ouvre la voie à des procédures discrétionnaires intolérables. »* Le tribunal de commerce de Paris, qui n'a pas de juge professionnel, rend, selon lui, des sentences sur *lesquelles on est en droit de s'interroger.* Le jugement, en effet, n'est ni collégial ni public et non contradictoire.

De plus, dit Me Weil, il est temps de dénoncer le *« vide kafkaïen »* qui existe au niveau du recours. Aux différentes formes de lutte menées pour faire revivre l'entreprise Dufour, il faut désormais ajouter l'aspect juridique sur lequel la municipalité a décidé de porter ses efforts.

Faits et chiffres

Affaires

● *Chômage partiel chez Talbot en Grande-Bretagne.* — La direction de la filiale britannique du groupe Peugeot S.A. a annoncé qu'elle était contrainte de réduire à un seul jour la « semaine » de travail de plusieurs milliers des salariés de son usine de Coventry. Ces ouvriers, affectés à la production de pièces destinées à l'Iran, ne travaillaient déjà plus que deux jours par semaine.

● *La production américaine d'automobiles va tomber, en septembre, à son plus bas niveau depuis 1970,* annonce la revue *Automotive News.* Les cinq constructeurs américains prévoient de ne fabriquer que cinq cent vingt-cinq mille huit cent vingt-neuf automobiles, soit 16 % de moins que l'an passé.

● *Les grandes sociétés japonaises* ont revu en hausse leurs prévisions d'investissement pour l'année fiscale 1980-1981 (qui se termine fin mars prochain), indique la Banque de crédit à long terme du Japon. Selon un rapport fondé sur les réponses de onze cent quarante-trois sociétés, le total des investissements projetés par ces firmes enregistre une progression de 22,8 % par rapport à l'année fiscale précédente, alors qu'elles ne prévoyaient qu'une augmentation de 15,6 % lors d'un précédent rapport établi en février dernier. — *(A.F.P.)*

Energie

● *Total Petroleum North America,* filiale à 50 % de la Compagnie Française des Pétroles (C.F.P.) va racheter Vickers Petroleum au groupe américain Esmark, pour un montant de 245 millions de dollars payé cash, annonce vendredi 22 août la C.F.P.

L'accord définitif devrait intervenir en octobre prochain. Les actifs de Vickers Petroleum sont constitués principalement par une raffinerie de soixante-quatre mille barils par jour et un réseau de trois cent cinquante stations-services aux Etats-Unis. Total Petroleum North America a réalisé, *en 1979, un chiffre d'affaires* de plus de 910 millions de dollars. — *(A.F.P.)*

● *La compagnie pétrolière nationale japonaise et la compagnie canadienne Dome Petroleum* ont conclu un accord de principe pour la prospection et l'exploitation en commun des ressources pétrolières de la mer de Beaufort, située à proximité de la frontière canadienne de l'Alaska. Aux termes de l'accord, la compagnie japonaise participera (à hauteur de 400 millions de dollars) au financement du programme de prospection de la société canadienne d'ici à 1984, et à 15 à 20 % des dépenses d'exploitation des gisements. En retour, la compagnie canadienne lui fournira du pétrole extrait du gisement. — *(A.F.P.)*

● *Baisse du brut indonésien.* — L'Indonésie a décidé de réduire de 1,5 à 2 dollars par baril les primes qu'elle ajoute au prix de son pétrole. Cette décision semble avoir été prise en raison de la baisse des prix « *spot* » sur le marché mondial. Le prix actuel du pétrole indonésien est de 31,50 dollars le baril pour les meilleures qualités.

● *Forage pétrolier positif sur la côte camerounaise.* — Les sociétés Mobil et Total, opérant en association, au Cameroun, ont mis en évidence, le 11 août, une structure d'hydrocarbure gazeux à 5 kilomètres de la côte à une profondeur de 1 500 mètres. — *(A.F.P.)*

● *Les stocks de pétrole* accumulés dans les pays importateurs du monde occidental atteignent près de 5 milliards de barils, soit une centaine de jours de consommation, a indiqué, le 21 août, M. Peter Baxendell, président de la Shell.

La consommation pétrolière du monde occidental a diminué de 5 % au premier semestre de cette année, soit d'environ 3 millions de barils par jour. En Grande-Bretagne, où la houille remplace de plus en plus le mazout dans les centrales électriques, la baisse atteint 12 %. — *(A.F.P.)*

CONJONCTURE

Le projet de budget pour 1981

(Suite de la première page.)

Etait-il alors nécessaire d'aller aussi loin pour donner des preuves de bonne volonté au R.P.R. ? Ou a-t-on également voulu donner des gages sérieux aux marchés des changes dont dépend la tenue du franc à un moment où le déséquilibre de notre commerce extérieur s'accentue de façon inquiétante ? C'est M. Giscard d'Estaing lui-même qui a exigé qu'on ramène de 40 à 30 milliards de francs le déficit.

Ce brusque souci de la dépense publique aura en tous les cas une conséquence que d'aucuns critiqueront : il ne sera créé que 2 000 à 3 000 emplois nouveaux dans l'administration et les armées contre presque 15 000 cette année et 22 700 en 1979. La décrue est importante on le voit. Sont-ce ces économies-là qu'il fallait faire, alors que beaucoup de besoins collectifs sont de moins en moins bien satisfaits : sécurité, pollution, environnement, humanisation des services publics ou simplement urbanité de leurs agents ?

La croissance lente, la stagnation du pouvoir d'achat en France vont rendre beaucoup plus difficiles à supporter les nombreux manques qui détériorent la qualité de la vie. Dans la mesure où aucun examen en profondeur, aucune remise en cause fondamentale de l'intérêt et de l'utilité des dépenses publiques n'a été faite (1), les économies réalisées risquent — même si elles plaisent à une partie de l'opinion et facilitent le vote du budget — de constituer une mauvaise réponse aux besoins de notre société.

● *C'est également le souci de donner satisfaction au R.P.R. — à M. Michel Debré notamment,* — qui a décidé M. Barre à *« faire quelque chose »* pour l'investissement. Non pas les investissements d'Etat, dont les crédits n'augmenteront pas, ou à peine, en valeur réelle, mais les investissements du secteur privé, qui vont être encouragés comme ils l'avaient déjà été l'année dernière.

Sur ce point, M. Barre semble bien — sauf erreur — avoir fait machine arrière. Il y a quelques mois, le premier ministre assurait qu'il fallait laisser faire les chefs d'entreprise dont le dynamisme était suffisant, ajoutant, il est vrai, que l'action régulatrice de l'Etat sur la conjoncture demeurait un attribut essentiel de la puissance publique. Peut être le premier ministre se rend-il mieux compte maintenant que la reprise de l'investissement privé, aussi ferme et solide soit-elle, ne pourra résister longtemps à un affaiblissement général de la demande en France et à l'étranger.

Toujours est-il que parmi les systèmes d'aide actuellement à l'étude c'est probablement l'un des plus favorables aux investissements qui sera retenu : dans la mesure, d'abord, où — fait exceptionnel, — il jouerait pendant plusieurs années (peut-être même pendant toute la durée du VIIIe Plan, soit cinq ans), dans la mesure aussi où les chefs d'entreprise pourraient déduire de leurs bénéfices un certain pourcentage de leurs investissements, quelle que soit l'importance des sommes engagées, alors que l'aide précédente, créée pour 1979 et 1980, ne bénéficiait qu'aux seules sociétés qui accroissaient leurs dépenses. La différence n'est pas que de nuance ; elle est fondamentale. Autant dire qu'elle coûtera beaucoup *plus à l'Etat que* les 2 milliards du système actuellement en vigueur et qui doit s'éteindre à la fin de l'année.

Cet effort de l'Etat en faveur de l'investissement privé risque d'enlever à M. Debré un certain nombre de ses arguments — et parmi les plus fondés — quand il critique les insuffisances de la politique économique de M. Barre. Toujours est-il que c'est beaucoup plus sur l'ampleur et la durée de cette aide à l'investissement que portera le débat, que sur la création ou non d'un fonds d'action conjoncturelle dont l'intérêt n'apparaît pas primordial puisque le budget de 1981 devra, à l'évidence, être complété, revu et corrigé après les élections présidentielles. C'est à ce moment-là qu'il importera de savoir si la conjoncture a besoin d'être soutenue, notamment au travers du bâtiment et des travaux publics.

● *C'est pour calmer la rogne d'une clientèle électorale souvent malmenée* (alourdissement de la pression fiscale des cadres et plus généralement des salariés aisés dans le budget de 1980, aggravation des cotisations sociales) que M. Barre ne touchera pas cette année à la fiscalité des personnes.

Le barème de l'impôt sur le revenu, notamment, sera complètement — ou à peu près — corrigé des effets de l'inflation, ce qui n'avait pas été le cas dans le budget de 1980. Est-il besoin d'ajouter que les propositions d'une réforme des droits de succession, faites en janvier 1979 par MM. Ventejol, Blot et Méraud, n'ont même pas été évoquées malgré leur bien-fondé, malgré l'injustice du régime fiscal actuel qui, en la matière, taxe exagérément les petits héritages et très insuffisamment les gros.

Il est juste d'ajouter que le souci de ménager une clientèle électorale votant traditionnellement *pour le pouvoir* n'est pas la seule explication de l'attitude de M. Barre. Le premier ministre est en effet convaincu — et le répète depuis longtemps — qu'aucune reprise durable de l'investissement, et d'une façon plus générale de la croissance économique, ne pourra se faire si les prélèvements fiscaux de l'Etat ne diminuent pas.

● *C'est enfin — indirectement — pour tenir compte des critiques incessantes du parti communiste à l'encontre du « racket » des sociétés pétrolières,* que MM. Barre et Papon présenteront un projet de réforme de la fiscalité pétrolière.

Les mesures qui seront annoncées consisteront à faire progressivement rentrer les sociétés pétrolières exerçant en France (Elf et Esso) dans le droit fiscal commun : *en clair, à faire payer à* ces sociétés un timide impôt sur les bénéfices, impôt dont elles étaient jusqu'à présent exemptées par le jeu de nombreuses exonérations et abattements (provision pour reconstitution de gisement, par exemple) qui devaient leur donner les puissants moyens financiers nécessaires pour l'exploration.

Il est peu probable que les électeurs communistes seront reconnaissants à M. Barre de taxer les sociétés pétrolières exerçant en France, même si, dès 1981, la mesure doit rapporter 2 milliards de francs environ. Mais, en agissant ainsi, le gouvernement peut désamorcer les critiques gênantes qui n'auraient pas manqué d'être faites au pouvoir sur les formidables privilèges dont bénéficient les compagnies qui, comme Elf, accumulent de fabuleux bénéfices sans payer d'impôts.

Telles sont, pour l'essentiel, les grandes lignes du projet de budget 1981. La suite sera du ressort de ceux qui, après l'élection présidentielle, prendront la place de MM. Barre et Papon à Matignon et Rue de Rivoli. A l'évidence, le texte que votera le Parlement dans quatre mois ne sera qu'une intéressante préface à l'année 81.

ALAIN VERNHOLES.

(1) « Où va la gestion publique », colloque tenu à l'université de Paris-Dauphine les 28, 29 et 30 mai 1980.

● *Le déficit de production dû au conflit social de mai dernier* a été évalué à 6,5 milliards de couronnes, indique un rapport de l'Office central des statistiques. Ce conflit, le plus important de l'histoire suédoise, avait été marqué par dix-sept jours de grèves et de lock-out touchant près d'un million de personnes, soit un quart de la population active suédoise. Dans les secteurs du papier et de la pâte à papier, où les grèves avaient d'ailleurs débuté une semaine avant le conflit général, l'arrêt de la fabrication ainsi que la paralysie des exportations ont entraîné des baisses de production respectivement de 2 % et de 8 % en juin par rapport au même mois de 1979. Pour l'ensemble du deuxième trimestre, le ralentissement de la production a été de 10 % pour le secteur du papier et de 18 % pour celui de la pâte. — *(A.F.P.)*

Hausse du dollar

Légère tension

هكذا من الأصل

CONJONCTURE

Le projet de budget pour 198

LA SEMAINE FINANCIÈRE

SUR LES MARCHÉS DES CHANGES

Hausse du dollar

La hausse du DOLLAR a été le fait notable de la semaine sur les marchés des changes. Amorcée dès lundi, la reprise de la devise américaine, qui s'était poursuivie le lendemain, a fait place, les deux séances suivantes, à un léger tassement largement effacé par une nouvelle poussée de hausse intervenue à la veille du week-end.

Une fois de plus, il faut voir dans l'évolution des taux d'intérêt la cause essentielle de ce redressement. La semaine a, en effet, été marquée aux Etats-Unis par une sensible remontée des taux à court terme à l'occasion de l'adjudication de la tranche hebdomadaire des bons du trésor à trois mois et à six mois. Les bons du trésor à trois mois ont, en effet, été placés sur une base correspondant à un rendement moyen de 9,411 %, niveau le plus élevé depuis le 5 mai, tandis que les bons à six mois étaient adjugés dans des conditions assurant un rendement moyen de 9,765 %, niveau le plus élevé depuis le 28 avril. Cette hausse brutale a quelque peu surpris les observateurs qui s'interrogeaient sur les conséquences qu'elle pourrait avoir sur les taux de base des banques américaines. La Chase Manhattan leur a fourni un élément de réponse en portant son prime rate à 11 1/4 % bientôt imitée par la plupart des grands établissements financiers. Est-ce l'amorce d'un renversement de tendance ? Bien des experts le croient.

Le troisième trimestre sera-t-il meilleur pour le dollar que ne le fut le deuxième ? En effet, il ressort des statistiques publiées par le département américain du commerce que la devise américaine a, pendant cette période, perdu 13 % par rapport au YEN, 12 % par rapport au FRANC SUISSE, 10 % par rapport au DEUTSCHEMARK, 9 % par rapport au FRANC FRANÇAIS et 8 % par rapport à la LIVRE.

Le franc français, dont on pouvait penser qu'il serait quelque peu ébranlé par l'annonce d'un important déficit de la balance commerciale en juillet, a finalement bien tenu le choc, même si l'on a constaté une légère tension sur les taux de l'eurofranc. Il occupe donc toujours la première place au sein du système monétaire européen, précédant la livre et le florin, la lire fermant la marche.

Des rumeurs persistantes continuent de circuler concernant une éventuelle dévaluation de la lire. Selon le quotidien *Repubblica*, la Banque d'Italie a dû débourser 400 milliards de lires à la veille du 15 août pour défendre la parité de la devise italienne attaquée par la spéculation, jugeant sans doute, comme M. de Benedetti, président d'Olivetti, qu'une dévaluation est inévitable.

On attendait, d'autre part, avec une certaine impatience les résultats de la réunion bimensuelle de la Bundesbank. Celle-ci allait-elle décider d'abaisser ses taux directeurs comme l'avait laissé entendre M. Matthoeffer, le ministre des finances de la R.F.A. ? Finalement, il n'en a rien été, puisque l'institut d'émission a préféré réduire de 10 % les réserves minimales obligatoires des banques, ce qui devrait permettre d'injecter 5 milliards de deutschemarks dans l'économie à compter du 1er septembre. Nul doute que la remontée des taux qui semble s'amorcer aux Etats-Unis ait pesé dans la décision.

La Banque du Japon, à l'inverse, a réduit de trois quarts de point son taux de l'escompte, ramené le 20 août de 9 % à 8,25 %. Cette mesure était attendue et certains experts pensaient même que la baisse serait plus importante. Dès lors, il n'est guère surprenant que cette décision n'ait finalement eu qu'un effet limité sur le comportement du YEN dont le marché est étroitement surveillé par les autorités monétaires japonaises.

Signalons enfin la hausse de 10,26 % à 10,45 % du taux de l'escompte de la Banque centrale du Canada en liaison avec la tension des taux aux Etats-Unis.

La semaine a été passablement agitée sur le marché de l'or. En vif recul lundi à 609,75 dollars, le cours de l'once s'est redressé vigoureusement en liaison avec les événements de Pologne, pour atteindre 645,25 dollars jeudi, et revenir à 639,20 dollars en fin de semaine (contre 624,50 dollars la semaine précédente).

Cours moyens de clôture comparés d'une semaine à l'autre

(La ligne inférieure donne ceux de la semaine précédente.)

PLACE	Livre	$ U.S.	Franc français	Franc suisse	Mark	Franc belge	Florin	Lire italienne
Londres...	—	2,3670	9,9058	3,9469	4,2748	68,4299	4,6523	2030,29
	—	2,3760	9,8116	3,8990	4,2340	67,8348	4,6046	2061,78
New-York.	2,3670	—	23,8948	59,9700	55,3709	3,4590	50,8776	0,1165
	2,3760	—	24,2160	60,9384	56,1167	3,5026	51,5995	0,1186
Paris......	9,9058	4,1850	—	250,97	231,72	14,4759	212,92	4,8790
	9,8116	4,1295	—	251,64	231,73	14,4640	213,08	4,9014
Zurich....	3,9469	166,75	39,8446	—	92,3311	5,7679	84,8384	1,9440
	3,8990	164,10	39,7384	—	92,0875	5,7478	84,6749	1,9477
Francfort.	4,2748	180,60	43,1541	108,3058	—	6,2469	91,8850	2,1055
	4,2340	178,30	43,1529	108,5923	—	6,2416	91,9584	2,1151
Bruxelles.	68,4299	28,9100	6,9080	17,3373	16,0077	—	14,7087	3,3704
	67,8348	28,5500	6,9136	17,3979	16,0213	—	14,7316	3,3887
Amsterdam	4,6523	196,55	46,9653	117,8710	108,8316	6,7986	—	2,2914
	4,6046	193,80	46,9306	118,0987	108,7542	6,7880	—	2,3002
Milan....	2030,29	857,75	204,9581	574,3928	474,9446	29,6696	436,40	—
	2061,78	842,50	204,0198	513,4064	472,7833	29,5096	434,72	—

LE MARCHÉ DE L'ARGENT

Légère tension

Après un mois de baisse à peu près ininterrompue, les taux d'intérêt ont sensiblement remonté cette semaine sur le marché monétaire, passant pour le jour le jour de 11 % à 11 1/4 %, pour finalement s'établir à 11 1/2 % à la veille du week-end. Les taux à terme se sont aussi tendus avec des hausses de 1/4 à 3/8 % selon les échéances. Il y a à ce phénomène une explication. Les autorités monétaires sont très attentives à l'évolution des taux à l'étranger. Or elles ont constaté que le loyer de l'argent à court terme se tendait aux Etats-Unis, tandis que la Chase Manhattan donnait le signal de la hausse en portant son prime rate de 11 % à 11 1/4 %, mais qu'aussi les taux se tendaient quelque peu sur le marché des euro-devises.

D'autre part, l'on tablait plus ou moins sur une baisse des taux en Allemagne fédérale. Mais, en raison de la faiblesse persistante du deutschemark, le 21 août, la Bundesbank s'est bornée à réduire les réserves obligatoires que les banques doivent constituer afin de leur donner un peu d'oxygène et a reporter à plus tard la réduction de ses taux directeurs. Il n'y a *finalement* qu'au Japon, où, après la baisse du taux de l'escompte, intervenu le 19 août (8,25 % contre 9 %), le loyer de l'argent à court terme ait fléchi (11,50 % contre 11,75 % pour le jour le jour).

Enfin, le gouvernement prévoit pour 1980 un taux d'inflation de 13 %, ce qui n'est pas fait pour permettre d'espérer une baisse sensible des taux à long terme, quand on connaît le souci des autorités de maintenir une juste rémunération de l'épargne longue. Cela étant, le 21 août, la Banque de France a procédé à l'adjudication de 3 milliards de francs environ d'effets de première catégorie au taux de 11,25 % au lieu de 11,50 % la fois précédente. La prochaine adjudication aura lieu le lundi 25 août et portera sur 2,6 milliards de francs de bons à douze mois.

D'après les spécialistes, le loyer de l'argent sur le marché monétaire *devrait évoluer* autour du niveau de 11,25 % en fonction des liquidités disponibles, la fermeté persistante du franc dans le serpent monétaire européen le permettant.

Rien, cependant, n'indique, pour l'instant du moins, que la tendance à la baisse s'inverse durablement sur le court terme. Rien ne prouve que la récession aux Etats-Unis touche vraiment à sa fin et la Bundesbank finira peut-être par lâcher du lest durant un automne électoral. Enfin, des signes sérieux de ralentissement de l'activité économique plaident *plutôt en faveur d'une détente* des taux d'intérêt.

En attendant, la baisse des coûts du crédit s'est généralisée cette semaine. Après le C.C.F., la Société générale et le Crédit chimique, la banque Odier-Bungener, Paribas, le Crédit lyonnais, la B.N.P. et la Lyonnaise des dépôts ont, à leur tour, abaissé leur taux de base à 12,25 %.

AVIS FINANCIERS DES SOCIÉTÉS

SOCIÉTÉ LYONNAISE DE DÉPOTS ET DE CRÉDIT INDUSTRIEL

La Société lyonnaise de dépôts et de crédit industriel réduit son taux de base de 12,75 % à 12,25 % à compter du 25 août 1980.

BOURSE DE PARIS

SEMAINE DU 18 AU 22 AOUT 1980

Au creux de la vague

ENCORE une semaine dont les annales boursières ne conserveront pas le souvenir, tant elle fut morne à tous égards : faibles courants d'échanges, et écarts de cours insignifiants dans la majorité des cas. Dans cette grisaille, il y eut bien par-ci par-là quelques taches de clarté. Mais elles n'ont en rien modifié le panorama général, ni répondu à l'espoir soulevé à la veille du week-end précédent par la petite brise de hausse, qui était passée sur le marché. L'ennui, dit-on, naquit de l'uniformité. Et l'on s'est ennuyé ferme ces derniers jours autour de la corbeille. Le film des cinq séances en témoigne.

Dès lundi, la Bourse se remit à piétiner avec des volumes d'affaires singulièrement contractés, qui, s'ils n'étaient pas les plus faibles de l'année, n'en étaient cependant pas loin. Le lendemain, le scénario fut à peu près identique, à cette différence près toutefois que, au lieu de marquer le pas, les cours s'effritèrent un peu.

La journée de mercredi fut en tous points semblables aux précédentes. Mais cette fois avec un peu plus d'affaires. Explication : la réponse des primes avait lieu ce jour et avec la hausse des cours de 4 % en moyenne d'un mois à l'autre, nombre d'entre elles furent levées et les titres revendus. Ces prises de bénéfice n'eurent toutefois aucun effet sur la tenue du marché. La liquidation qui avait lieu le lendemain n'apporta guère de changement. Que dire de la dernière scéance de la semaine ? Peu de chose, sinon qu'elle ne fut pas bouleversante. En ce début de mois boursier, les cours montèrent de quelques fractions après des cotations expédiées au pas de charge. Bref, d'un vendredi à l'autre, les divers indices n'ont pratiquement pas varié.

Les récents sursauts de la Bourse en plein mois d'août pouvaient laisser espérer un comportement plus dynamique. Mais les événements de la semaine n'étaient pas, il est vrai, de nature à la revigorer : aggravation du déficit commercial en juillet, rechute de Wall Street, enlisement de la grève des marins-pêcheurs, incertitude concernant l'évolution de la situation en Pologne, enfin, tension des taux en fin de semaine sur le marché monétaire (voir ci-dessous).

Les optimistes diront que, en fait, la Bourse avait toutes les chances de baisser et que, dans ces conditions, son comportement peut être considéré comme satisfaisant. A la vérité, on ne saurait vraiment parler de tendance au Palais Brongniart. Tout indique que les opérateurs présents sont partagés. Les uns soulignent les résultats satisfaisants obtenus par les entreprises françaises pour le premier semestre. Les autres, plus nombreux semble-t-il, s'inquiètent des prévisions de l'I.N.S.E.E. qui donnent à penser qu'un ralentissement de l'activité économique se produira à l'automne. De là à prendre position, il y a une marge que *bien peu franchissent, se contentant* d'expédier les affaires courantes en attendant une rentrée qui inquiète quelque peu.

ANDRÉ DESSOT.

MATIÈRES PREMIÈRES

Repli du cuivre — Hausse de l'argent

METAUX. — *Sensible repli des cours du cuivre au Metal Exchange de Londres. La perspective d'un règlement prochain de la grève qui paralyse les raffineries américaines depuis le 1er juillet en est à l'origine. En effet, les négociations ont repris entre les représentants de plusieurs compagnies et les syndicats pour la signature d'un nouveau contrat de travail. D'ailleurs, les stocks se maintiennent à un niveau élevé. Le ralentissement de l'activité économique dans plusieurs pays n'est pas un facteur de tension des prix du métal rouge.*

Légère détente des cours du plomb à Londres. Un accord relatif aux salaires est intervenu dans une importante mine américaine. Les achats de métal pour le compte de pays de l'Europe orientale se poursuivent, mais ils seront, selon les estimations des négociants, inférieurs d'un tiers à ceux effectués l'an dernier.

En outre, la diminution prévue des ventes de voitures neuves risque de se répercuter sur l'utilisation du plomb, car les batteries représentent près de la moitié de la production de ce métal.

La hausse des cours de l'or s'est répercutée sur le marché de l'argent à Londres ; ce métal récupère sa perte de la semaine précédente.

TEXTILES. — *Variations peu importantes des cours de la laine à New-York. L'U.R.S.S. est devenue le principal acheteur de la Nouvelle-Zélande évinçant pour la première fois la Grande-Bretagne. Ses achats ont porté sur 39 000 tonnes, soit 9 000 tonnes de plus que ceux effectués par la Grande-Bretagne. Durant la saison 1979-1980, les ventes de la Nouvelle-Zélande ont atteint 385 000 tonnes.*

DENREES. — *Baisse des cours du sucre sur les divers marchés à terme. Pourtant, la production mondiale de la campagne 1980-1981 est évaluée à 88 millions de tonnes. Elle sera inférieure de 4 millions de tonnes à la consommation.*

Quant aux stocks mondiaux, ils reviendront à 20 millions de tonnes, selon les estimations de certains négociants, ce qui représente 22 % de la consommation mondiale. Le déficit pourrait même être plus élevé en fonction de l'évolution des récoltes européenne et cubaine.

Les cours du café ont été soutenus à Londres. Le Brésil a repris ses exportation de café suspendues depuis le 3 juillet en raison de la dépréciation des prix.

Cours des principaux marchés

du 22 août 1980

(Les cours entre parenthèses sont ceux de la semaine précédente.)

METAUX. — Londres (en sterling par tonne) : cuivre (Wirebars) comptant 845,50 (921,50), à trois mois 862 (939) ; étain comptant 7 130 (7 180), à trois mois 7 130 (7 180) ; plomb 365 (374) ; zinc 330,50 (331,50) ; argent (en pence par once troy) 686,60 (673,60). — New-York (en cents par livre) : cuivre (premier terme) 88 (99,50) ; argent 16,20 (15,90) ; aluminium (lingots) inch. (75) ; ferraille, cours moyen (en dollars par tonne) 84,50 (89,83) ; mercure (par bouteille de 76 lbs) 385-395 (390-400). — Penang (en dollars des Détroits par picul de 22 lbs) : 2 140 (2 158).

TEXTILES. — New-York (en cents par livre) : coton oct. 88,54 (89,20), déc. 88,15 (86,25). — Londres (en nouveaux pence par kilo) : laine (peignée à sec) oct. inch (360) ; jute (en livres par tonne) : Pakistan, White grade C, inch. (191). — Roubaix (en francs par kilo) : laine inch. (28,30).

CAOUTCHOUC. — Londres (en nouveaux pence par kilo) : R.S.S. comptant 61,75 - 63 (60,90 - 61). — Penang (en cents des Détroits par kilo) : 307 - 307,50 (296,50 - 292).

DENRÉES. — New-York (en cents par lb) : cacao déc. 2,148 (2,209), mars 2,232 (2,289) ; sucre sept. 31,40 (35,30), oct. 32,20 (36) ; café sept. 131,75 (143,40), déc. 142,25 (152,30). — Londres (en livres par tonne) : sucre oct. 328 (360), janv. 342 (372) ; café sept. 1 130 (1 226) ; nov. 1 177 (1 275) ; cacao sept. 954 (976) ; déc. 998 (1 016). — Paris (en francs par quintal) : cacao sept. 935 (950), déc. 960 (980) ; café sept. 1 148 (1 200), nov. 1 180 (1 244) ; sucre (en francs par tonne) : oct. 3 120 (3 275), déc. 3 120 (3 325).

CÉRÉALES. — Chicago (en cents par boisseau) : blé sept. 443 1/2 (453), déc. 465 1/2 (473 1/2) ; maïs sept. 342 1/4 (340 1/4), déc. 341 1/4 (341 1/2).

Indices : Moody's : 1 244,90 (1 244) ; Reuter : 1 732,90 (1 723,60).

MARCHÉ LIBRE DE L'OR

	Cours 14 8	Cours 22 8
Or fin (kilo en barre)	83680	86300
— (kilo en lingot)	83700	86 00
Pièce française (20 fr.)	750	780
Pièce française (10 fr.)	408	410
Pièce suisse (20 fr.)	621 10	629 40
Union latine (20 fr.)	628	636
● Pièce tunis. (20 fr.)	599 5.	589
Souverain	780	[illegible]
● Souverain Elizabeth II	[illegible]	955 80
● Demi-souverain	445	469 10
Pièce de 20 dollars	3880	3178 [illegible]
— 10 dollars	1580	1601
— 5 dollars	[illegible]	[illegible]
— 50 pesos	[illegible]	[illegible]
● — 20 marks	633	730
— 10 florins	598 90	613
● — 5 roubles	397	397

Bourses étrangères

NEW-YORK

Reprise en fin de semaine

Wall Street a, cette semaine encore, donné une preuve éclatante de son dynamisme. Parvenu le 15 août à son plus haut niveau depuis janvier 1977, le marché a été contraint de se replier au cours des deux premières séances sur la pression de très abondantes prises de bénéfices.

	Cours 15 août	Cours 22 août
Alcoa	69	68 3/4
A.T.T.	53 1/4	54 1/4
Boeing	37 1/8	39 3/8
Chase Man. Bank	46	46
Du P. de Nemours	49 1/2	26 3/4
Eastman Kodak	64 3/4	64 5/8
Exxon	72 1/4	72 1/8
Ford	28	27 3/4
General Electric	57 5/8	56 5/8
General Foods	31 1/2	32
General Motors	57 3/4	55 5/8
Goodyear	16 1/8	16 1/8
I.B.M.	68 7/8	67 1/2
I.T.T.	31 5/8	31
Kennecott	28 7/8	39
Mobil Oil	71 1/2	71 5/8
Pfizer	41 7/8	42 3/4
Schlumberger	135	137 1/4
Texaco	38	38 1/2
U.A.L. Inc.	22	22
Union Carbide	39 3/8	48
U.S. Steel	23 7/8	23 1/8
Westinghouse	26 3/4	26 5/8
Xerox Corp.	62	61 3/4

Mais, cet assainissement technique une *fois opéré*, il a très rapidement retrouvé sa pleine forme et, dès mercredi, reprenait sa progression, la poursuivant jusqu'à la veille du week-end.

Certes, toutes les pertes initialement subies n'ont pu être intégralement effacées. Mais il s'en est fallu de 8,54 points, l'indice des industrielles s'établissant vendredi à 958,18 contre 966,72 huit jours auparavant.

Cette remise sur pied rapide a été, il est vrai, favorisée par plusieurs facteurs : le soutien actif apporté par les investisseurs institutionnels, qui se sont portés acquéreurs de très grosses lignes d'actions ; l'annonce d'une reprise des commandes de biens durables en juillet (+ 8,4 %) pour la première fois depuis six mois ; le coup d'arrêt à la hausse marqué le même mois par les prix de détail ; enfin, la proposition d'allègement fiscal de la commission des finances du Sénat, qui prévoit en outre des réductions de taxes sur les plus-values boursières. De ce fait, les nouvelles défavorables concernant l'accroissement record de la masse monétaire et la remontée des taux de base bancaires avec la perspective d'un resserrement des conditions de crédit sont passées au second plan.

L'activité hebdomadaire a porté sur 235,36 millions de titres contre 236,55 millions.

LONDRES

La hausse se poursuit

Les affaires n'ont pas été très actives cette semaine. Cependant, encouragé par le fort excédent de la balance des paiements en juillet avec une amélioration des échanges commerciaux avec l'étranger, le marché a repris son avance après une pause initiale. Les industrielles ont graduellement progressé, les valeurs électriques étant particulièrement recherchées. Les pétrolières, cependant, ont été irrégulières, Shell étant affecté par de mauvais résultats trimestriels. Les fonds d'Etat, enfin, se sont repliés, en liaison avec la hausse des taux d'intérêt américains.

Indices « Financial Times » du 22 août : industrielles, 498,9 (contre 483,2) ; mines d'or, 380,5 (contre 372,5) ; fonds d'Etat, 68,97 (contre 69,42).

	Cours 15 août	Cours 22 août
Bowater	171	170
Brit. Petroleum	352	352
Charter	230	238
Courtaulds	65	64
De Beers *	9,69	9,56
Free State Geduld*	65	68
Gt Univ. Stores	450	472
Imp. Chemical	366	362
Shell	418	424
Vickers	125	135
War Loan	31 3/4	31 3/4

(*) En dollars.
(**) Cours du 14 août.

FRANCFORT

Redressement

Encouragé par la décision de la Bundesbank de réduire les réserves obligatoires des banques, considérée comme un premier pas vers une baisse des taux d'intérêt, le marché s'est redressé en fin de semaine. Il n'est pas cependant parvenu à refaire tout le chemin initialement perdu.

Indice de la Commerzbank du 22 août : 732,80 contre 740.

	Cours 15 août	Cours 22 août
A.E.G.	91,70	90,30
B.A.S.F.	136,50	133,10
Bayer	116,70	117,50
Commerzbank	173,20	172,30
Hoechst	115,90	116,50
Mannesman	123,20	123,20
Siemens	280,10	278
Volkswagen	173,20	172,20

TOKYO

Irrégulier

Malgré la réduction du taux de l'escompte, le marché a évolué de façon assez irrégulière. Néanmoins, stimulé par la hausse des valeurs énergétiques et des actions des entreprises de travaux publics, qui, disait-on, bénéficieraient de mesures de relance, il a quand même gagné encore un peu de terrain.

L'activité s'est de nouveau accrue, portant sur 1 901 millions de titres contre 1 790 millions.

Indices du 22 août : Nikkei Dow Jones, 6 886,16 (contre 6 836,20) ; indice général, 478,46 (contre 475,33).

	Cours 15 août	Cours 22 août
Canon	654	635
Fuji Bank	418	418
Honda Motors	591	593
Matsushita Electric	761	771
Mitsubishi Heavy	187	193
Sony Corp.	2 580	2 570
Toyota Motors	793	791

Pour la première fois depuis treize ans

LES PRIX DE DÉTAIL N'ONT PAS AUGMENTÉ EN JUILLET AUX ÉTATS-UNIS

Les prix de détail sont globalement restés stables en juillet aux Etats-Unis. Cela ne s'était jamais produit depuis mars 1967.

L'indice des prix à la consommation avait encore fortement augmenté au cours des mois précédents : + 0,9 % en avril et mai, + 1 % en juin.

Ce bon résultat s'explique par une forte baisse des prix du logement, les taux d'intérêt des prêts hypothécaires ayant baissé de 5,7 % en moyenne entre juin et juillet.

Si l'on exclut le logement, les prix à la consommation ont augmenté de 0,6 % en raison, notamment, d'une progression de 0,9 % des prix alimentaires (+ 0,5 % seulement en juin). Cette hausse des prix de l'alimentation risque de se poursuivre et même de s'amplifier, l'indice des prix de gros alimentaires ayant très fortement augmenté en juillet (+ 9 %).

Depuis le début de l'année, c'est-à-dire en sept mois, la hausse moyenne des prix de détail revient ainsi à un rythme annuel de 12,6 %.

D'autre part, la commission des finances du Sénat vient d'envoyer à celui-ci une proposition de réduction fiscale de 39 milliards de dollars pour 1981. Celle-ci comprend 22 milliards de dollars de diminution d'impôts pour les particuliers et 17 milliards pour les entreprises. Elle est tout à fait en désaccord avec les plans de la Maison Blanche, qui ne souhaite pas de réductions fiscales avant les élections.

Les détracteurs de l'initiative prise par la commission affirment que celle-ci s'est livrée à une « *surenchère électorale* », que la proposition est inflationniste et que, même si elle était approuvée au Sénat, elle serait bloquée à la Chambre des représentants, où la majorité démocrate soutient le point de vue du gouvernement. — *(A.F.P.)*

VALEURS LE PLUS ACTIVEMENT TRAITÉES A TERME

	Nombre de titres	Val. en capit. (F)
4 1/2 % 1973..	36 900	98 843 100
Matra	3 760 (1)	33 537 850
Elf Aquitaine	19 425	23 157 725
Finextel	111 525 (2)	17 322 680
C.N.E. 3 %	4 370	16 223 915
C.S.F.	32 250	14 671 025
Pernod-Ricard	41 075	13 756 760
West Driefontein	58 950 (3)	11 910 830

(1) Quatre séances seulement dont un bloc de 3 165 titres le 20 août.
(2) Quatre séances seulement dont un bloc de 98 875 titres le 21 août.
(3) Quatre séances seulement.

LE VOLUME DES TRANSACTIONS (en francs)

	18 août	19 août	20 août	21 août	22 août
Terme....	75 872 260	82 629 482	138 361 588	181 467 496	132 077 820
Compt....					
R. et obl.	152 337 724	164 764 233	313 140 973	258 928 318	181 384 583
Actions.	38 177 881	46 027 706	46 655 036	82 684 307	82 057 728
Total....	266 387 865	293 421 421	498 157 597	523 080 121	395 520 131
INDICES QUOTIDIENS INSEE (base 100, 28 décembre 1979)					
Franç...	109,1	108,5	108,8	108,6	109,3
Etrang..	113,6	112,9	112,5	113,6	114,7
COMPAGNIE DES AGENTS DE CHANGE (base 100, 28 décembre 1979)					
Tendance.	114,4	113,7	113,9	113,9	114,9
(base 100, 29 décembre 1961)					
Ind. gén...	109,8	109,6	109,4	109,5	109,2

Le Monde

UN JOUR DANS LE MONDE

En Centrafrique

LE PRÉSIDENT DACKO RELÈVE DE LEURS FONCTIONS LE VICE-PRÉSIDENT MAIDOU ET LE PREMIER MINISTRE M. AYANDHO

Le président Dacko a signé, vendredi soir 22 août, un décret relevant de leurs fonctions le vice-président de la République, M. Henri Maidou, et le premier ministre, M. Bernard-Christian Ayandho. Cette décision a été prise à la veille d'une importante manifestation syndicale organisée à Bangui, ce samedi matin, par l'Union générale des travailleurs de Centrafrique (U.G.T.C.). — *(Reuter, A.F.P.)*

[A la suite d'un mécontentement croissant de la population et de mouvements de lycéens en fin juin, le président Dacko avait dissous le gouvernement le 9 juillet (« le *Monde* » du 11 juillet). On s'attendait alors à l'éviction de M. Ayandho, premier ministre, en raison d'une impopularité très vive à Bangui. Toutefois, la crise s'était soldée par un simple remaniement ministériel, M. Dacko ne s'étant pas séparé de son premier ministre en invoquant un « texte législatif spécial » qui le lui « interdisait ». L'annonce d'une manifestation de syndicalistes, hostiles à M. Ayandho, a pu amener le chef de l'État à donner une satisfaction aux protestataires. Du même coup, il se débarrasse de M. Maidou, ancien premier ministre du régime impérial et auteur de la lettre ayant demandé l'intervention française, dont la popularité était, ces derniers temps, en nette hausse. Selon des témoignages en provenance de Bangui, le domicile de M. Maidou était cerné par l'armée vendredi soir. Le conseiller de l'Élysée pour les affaires africaines, M. Martin Kirsch, s'est rendu à Bangui récemment et a rencontré à cette occasion MM. Dacko, Maidou et Ayandho (« le Monde » du 2 août).]

● *Le département d'État* a confirmé, le 22 août, que les États-Unis et la Somalie avaient paraphé un accord devant permettre aux forces américaines d'utiliser la base de Berbera, sur le golfe d'Aden (*le Monde* du 23 août).

Cet accord, qui doit encore être entériné par le Congrès américain et par le gouvernement de Mogadiscio, a été qualifié d'« *extrêmement important* » par le département d'État, notamment en raison de l'ampleur des installations de la base aérienne et navale de Berbera.

LA CRISE POLONAISE

M. Lionel Jospin précise l'attitude des socialistes et critique M. Michel Rocard

M. Lionel Jospin, membre du secrétariat national du P.S. chargé des relations internationales, a adressé vendredi 22 août aux membres du comité directeur de ce parti ainsi qu'aux premiers secrétaires fédéraux une « note » relative aux événements de Pologne, *qui revêt une double signification.*

En lui-même, ce texte explicite la position prise par M. François Mitterrand le 19 août, à *TF 1*, en soulignant que le mouvement des ouvriers polonais « se résume dans l'aspiration à la liberté ». Ce texte complète les propos du premier secrétaire du P.S. en *précisant*, en accord avec lui, quelle doit être l'attitude des socialistes face à deux questions soulevées par la grève des ouvriers polonais : celles d'une éventuelle intervention soviétique ; celle du comportement à l'égard du P.C.F.

Sur l'un de ces points, la « note » de M. Jospin apparaît comme une sévère critique des propos tenus par M. Michel Rocard le 20 août à R.M.C. (« le Monde » du 22 août) (1).

Le principal reproche adressé au député des Yvelines — qui n'est pas nommé — est « de se livrer à l'exercice de fiction tragique qui consiste à indiquer par avance aux Soviétiques ce que nous ferions et surtout ce que nous ne ferions pas », dans l'hypothèse d'une intervention de l'U.R.S.S. La seconde critique s'adresse à M. Gérard Delfau, secrétaire national du P.S., qui est l'un des animateurs du courant favorable à M. Mitterrand. M. Jospin lui fait grief de « condamner par avance » l'attitude des communistes français.

Ce double reproche, en visant à la fois le rival de M. Mitterrand et l'un de ses proches, permet à la direction du P.S. de traiter M. Rocard sur un pied d'égalité avec les autres responsables socialistes.

Au moment où un climat d'apaisement paraissait prévaloir dans les rangs socialistes, la direction du parti montre, par la voix de son numéro deux, qu'elle reste décidée à contrecarrer la démarche du député des Yvelines, en évitant toutefois de le considérer comme son unique interlocuteur, ce qui aurait pour effet de le valoriser.

Après avoir souligné « *l'exceptionnelle importance* » des événements qui se déroulent en Pologne, M. Lionel Jospin écrit :

« *Le rôle du parti socialiste dans cette affaire doit être d'éclairer les événements, d'affirmer notre solidarité et donc de rechercher — avec nos moyens limités — ce qui peut aider les travailleurs polonais à remporter un succès. Nos dirigeants ont dit sur ce plan des choses excellentes, rappelant qui lutte et revendique en Pologne (les ouvriers, les employés, les jeunes, les paysans parfois), mettant en lumière les liens qui unissent les revendications économiques et les revendications politiques (d'où l'importance du mot d'ordre de syndicats indépendants de l'État), soulignant que ce grand mouvement se résume dans l'aspiration à la liberté.*

» *Mais certaines interventions récentes montrent qu'il y a aussi des écueils à éviter. C'est à leur propos que je voudrais ici, en accord avec le premier secrétaire, faire quelques remarques.*

» *La première difficulté concerne la question d'une intervention militaire de l'Union soviétique. Que celle-ci soit possible et même logique si les intérêts du bloc soviétique paraissent en jeu pour les dirigeants de ce pays, l'histoire — en Allemagne de l'Est, en Hongrie, en Tchécoslovaquie, — nous l'a déjà appris. Entretenir l'illusion à cet égard serait se tromper soi-même. Mais elle n'est pas pour autant fatale. De même que n'était pas fatale, dans un autre contexte historique et social, la défaite des révolutions de 1848 face à l'empire austro-hongrois. Il faut comprendre qu'une intervention militaire en Pologne représente pour les dirigeants soviétiques un très grand risque. Des marges existent donc pour le gouvernement de Varsovie et pour les travailleurs auxquels celui-ci est confronté. Ces derniers peuvent gagner, sinon tout, en tout cas quelque chose. C'est pourquoi, considérer l'intervention militaire comme acquise, plus encore se livrer aujourd'hui à l'exercice de fiction tragique qui consiste à indiquer par avance aux Soviétiques ce que nous ferions et surtout ce que nous ne ferions pas, dans cette hypothèse, n'aide pas les travailleurs polonais, garantit d'une certaine façon les autorités du Kremlin, et est donc une faute politique à ne pas commettre.*

Un deuxième problème, moins fondamental mais non négligeable, concerne l'attitude que nous devons adopter à l'égard des communistes français. Tout manifeste que les événements de Pologne les plongent dans un embarras cruel. Plusieurs signes suggèrent que la direction du P.C. se résoudrait sans doute, si elle devait avoir lieu, à justifier la répression. Mais là encore n'anticipons pas sur l'événement : elle ne l'a pas encore fait. Les ouvriers communistes, j'en suis sûr, sont instinctivement du côté des ouvriers polonais.

L'attitude la plus juste par rapport aux responsables communistes, au niveau national et départemental, consiste, à mon sens, non pas à les condamner par avance, mais à les confronter aux principes qu'ils déclarent défendre — pluralisme, liberté, droits des peuples, — à souligner leurs hésitations pour leur demander de quel côté ils se rangent et ce qu'ils comptent faire pour appuyer les travailleurs de Pologne. Là aussi, l'objectif doit être d'aider ceux-ci et non de les isoler davantage. »

(1) M. Rocard avait indiqué, le mercredi 20 août, à R.M.C., ce qu'à son avis le gouvernement français devrait faire au cas où les Soviétiques interviendraient en Pologne : « *Ne pas attendre douze heures avant que la position de la France soit connue, et elle ne peut être qu'une énergique désapprobation ; recevoir dans les locaux de l'ambassade* (de France à Varsovie) *quiconque éprouverait une crainte pour sa vie, réexaminer toutes les formes de nos relations avec la Pologne et l'Union soviétique, de façon à faire payer un prix aux Soviétiques dans cette affaire.* »

Pour sa part, M. Gérard Delfau écrivait dans une « libre opinion » publiée le 19 août par *le Monde* : « *Rien à attendre du parti communiste français en tant que tel (...), sinon des calomnies et des injures. Après avoir trahi la cause du peuple de gauche en septembre 1977, les dirigeants du P.C. trahissent maintenant la solidarité internationaliste en Afghanistan et la solidarité ouvrière en Pologne.* »

Le numéro du « Monde » daté 23 août 1980 a été tiré à 498 058 exemplaires.

DANS « RÉVOLUTION », HEBDOMADAIRE DU P.C.F.

M. Frioux conteste les analyses de son parti sur l'Afghanistan

M. Claude Frioux, universitaire, coauteur de *l'U.R.S.S. et nous* estime dans *Révolution*, hebdomadaire du P.C.F. dont il est membre du conseil de rédaction, que les communistes français parlent « *trop peu et de façon trop peu détaillée* » de l'Afghanistan, en se « *laissant souvent piéger par le primarisme de l'adversaire* ». M. Frioux répond dans *Révolution* daté 22 août aux critiques de plusieurs lecteurs qui lui reprochent la forme hermétique d'un article précédent sur « *L'U.R.S.S. et ses intellectuels* ». Il considère que la recherche trop systématique de la clarté du langage dissimule parfois le simplisme d'une analyse. « *L'usage abusif, voire légèrement maniaque, que le discours communiste courant fait des mots « clair », « clarté », « clairement » milite souvent, en fait, dans un sens antidialectique au seul profit d'un simplisme dénaturant et affaiblissant* », écrit-il.

M. Frioux s'explique à l'aide de l'exemple de l'Afghanistan. Il estime que la situation dans ce pays est faite de nombreuses contradictions : « *Le mouvement rebelle a évidemment une forte base nationale et populaire* », mais il « *comporte des aspects redoutablement rétrogrades* ». La disparition, par la violence, du pouvoir en place à Kaboul aurait débouché sur « *une épouvantable terreur blanche* », mais la prolongation de l'intervention soviétique « *ne peut que tourner au guêpier* ».

« *Face à ce nœud de contradictions, toute bonne conscience « claire » ne peut être que tartuferie*, estime M. Frioux. *A quoi sert de traiter de bandits tous les rebelles afghans ? Inversement, à quoi sert de faire croire que, sans l'obstacle de l'intervention soviétique, le peuple afghan était en situation de consolider souverainement une démocratie affranchie du féodalisme ? (...) Que gagne-t-on à minorer la gravité d'une guerre de partisans (produisant des faits humainement homologues à ceux qui en d'autres lieux ont remué à juste titre la conscience mondiale), à caricaturer outrancièrement le mouvement de masse réticent à la révolution, mais aussi à ignorer le caractère de progrès de mesures qu'avance un pouvoir par ailleurs isolé et sans doute démonétisé par l'intervention ? On y gagne précisément cette clarté mutilante qui fait l'impasse sur des problèmes aussi fondamentaux qu'une certaine fatalité minoritaire des mouvements révolutionnaires du tiers-monde ou que le caractère non superposable, jusqu'ici l'antagonisme, du fonctionnement des principes également fondamentaux de solidarité, de non-ingérence et de défense des intérêts d'État de l'U.R.S.S. Ce qui légitime des appréciations différentes à l'intérieur du mouvement communiste lui-même. Ces images manichéennes du rebelle-marionnette comme celle de la grande démocratie indépendante brusquement assassinée sont pareillement défavorables à la solution politique dont l'urgence, préférée à la voix du canon, a été proclamée nettement, entre autres, par le parti communiste français. Une solution politique qui ne saurait être unilatérale sans représenter un leurre sans doute pire que le mal.* »

M. MICHEL DEBRÉ S'ESTIME « PLUS CRÉDIBLE » QUE M. JACQUES CHIRAC

M. Michel Debré a déclaré, vendredi 22 août à TF 1, qu'il s'estime « *plus crédible* » que M. Jacques Chirac vis-à-vis de l'opinion publique. « *Il me semble*, a-t-il dit, *que dans la position que j'ai prise depuis quelques années, avec ardeur, je suis plus crédible.* »

« *J'ai servi l'État. Chirac a servi l'État. L'un et l'autre nous servirons l'État* », a ajouté M. Debré en répondant à l'appréciation formulée à son égard par le président du R.P.R. qui avait déclaré, le 12 août à T.F. 1 : « *Michel Debré est un homme qui a bien servi.* » Cette appréciation avait été interprétée comme un hommage rendu au passé d'un homme qui n'aurait plus d'avenir.

L'ancien premier ministre a réaffirmé sa volonté de se démarquer « *à la fois du langage anesthésiant du pouvoir et du langage subversif de l'opposition* ». « *Ces deux discours*, a-t-il dit, *ne sont pas dignes du peuple majeur qu'est le peuple français.* »

M. Debré a également répondu aux propos tenus le 21 août, sur la même chaîne de télévision, par M. d'Ornano, ministre de l'environnement et du cadre de vie, qui s'était déclaré « *choqué* » par le caractère « *excessif* » des critiques qu'il adresse à la politique de défense et à la politique extérieure du président de la République. « *M. Michel d'Ornano*, a déclaré M. Debré, *est sans doute le seul Français qui ne se soit pas rendu compte que le président de la République actuel est déjà en campagne électorale depuis plusieurs mois.* »

Après avoir quitté le P.S.

UN CONSEILLER GÉNÉRAL DE LA CREUSE RALLIE LA MAJORITÉ POUR LES ÉLECTIONS SÉNATORIALES

M. Serge Cléret, conseiller général de la Creuse et maire d'Évaux-les-Bains, qui avait donné sa démission du parti socialiste le 9 juillet, sera le suppléant de M. Jean Mazet, candidat de la majorité. M. Mazet, conseiller général de Felletin avait été élu en 1976 avec l'étiquette U.D.R. Il se présente sans étiquette aux élections sénatoriales du 28 septembre prochain. La fédération départementale du P.S., commentant cette information, déclare, dans un communiqué : « *M. Cléret apporte sa caution personnelle à l'adversaire. Il ne s'agit donc pas d'une simple démission mais d'un retournement complet de veste et d'une trahison.* »

Après ce « *retournement* », la composition politique du conseil général de la Creuse, que préside M. André Chandernagor, est la suivante : 13 P.S., 4 P.C., 3 R.P.R. (ou apparentés) et 7 mod. (majorité).

La MACIF se retire du conseil d'administration de la Société nouvelle Manufrance

Le conseil d'administration de la MACIF (Mutuelle assurance des commerçants et industriels de France) a décidé de se retirer du conseil d'administration de la société nouvelle Manufrance, dont elle détient 30 % du capital. Dans un communiqué, la MACIF explique cette décision en déclarant qu'« *elle considère comme inadmissible et insupportable la campagne qui tend de façon permanente à l'impliquer dans une affaire dont elle a favorisé le renouveau, mais qu'elle a toujours refusé de supporter, n'en ayant ni les moyens ni la vocation* ».

Mais, poursuit le communiqué, « *ceci ne veut nullement dire que le conseil d'administration a des doutes sur les possibilités de redressement de Manufrance. Bien au contraire, persuadée que sous certaines conditions les activités de Manufrance seraient viables, la MACIF confirme son engagement de cautionner un prêt de 40 millions de francs proposé par les syndics de la société ancienne à la société nouvelle, à la condition expresse qu'une sûreté réelle lui soit consentie à un niveau suffisant pour contre-garantir la caution précitée.* »

« *Cette exigence d'une sûreté réelle montre clairement la volonté de la MACIF de ne pas s'engager davantage dans Manufrance. En fait, le prêt de 40 millions de francs, — et donc la caution de la MACIF —, seraient sans objet si n'étaient pas réunies au préalable les conditions nécessaires à la survie de la Société nouvelle Manufrance : une aide de l'État à un niveau suffisant ; sans les conditions inacceptables actuellement proposées, un comportement normal des banques et une équipe de direction compétente et dynamique.* »

Cependant M. Blaise de Saint-Just, administrateur-délégué de la Société nouvelle Manufrance, a présenté, vendredi 22 août, la nouvelle version de son « plan de relance ». Ce nouveau document exclut toute réduction d'effectifs au-delà des quatre cent vingt-sept suppressions d'emploi initialement prévues.

On y retrouve l'instauration immédiate de trois filiales ainsi que le développement du secteur édition autour du *Chasseur Français*, éventuellement par la création de nouveaux titres.

Les prévisions d'activité ont été sensiblement resserrées. Ainsi, dans la vente par correspondance, le chiffre d'affaires prévisionnel pour l'année 1981 est réduit de près de 50 % à 255 millions de francs. Il en va de même dans les secteurs de la fabrication, où le chiffre d'affaires estimé, pour 1981, est ramené de 175 à 92,8 millions de francs.

Le document prévoit également le rachat, pour 69,7 millions de francs, de certains actifs de l'ancienne société, et un paiement par annuités de 13,9 millions de francs à compter de 1982.

Les ressources pour mettre en œuvre ce plan proviendraient notamment pour 20 millions d'investisseurs nouveaux (en 1982), d'une aide de l'État sur deux ans (1980 et 1981) de 150 millions, et d'un prêt garanti de l'ancienne société à la nouvelle de 40 millions de francs.

En Espagne

Les enfants des grévistes de la faim andalous écrivent au fils du roi

De notre correspondant

Madrid. — « *Nous faisons une grève de la faim pour protester contre la faim !* »

Depuis une dizaine de jours, la tension est grande à Marinaleda, dans la province de Séville. Quelque six cents personnes — le quart de la population — suivent une grève de la faim pour protester contre la décision qui affecte la majorité des habitants de la localité. A une centaine de kilomètres de Séville, au sud d'Ecija, Marinaleda est un gros bourg agricole qui vit au rythme archaïque du Sud espagnol : la plupart des paysans sont des journaliers agricoles qui travaillent sur les exploitations des grands propriétaires de la région. Une fois les récoltes finies, ils se retrouvent sans travail (*le Monde* du 23 août).

Les autorités suppléent à ce chômage chronique en organisant un travail dit « communautaire » : pour une somme inférieure au salaire minimum, les chômeurs sont employés dans les villages à des travaux de voirie. Mais ces dernières semaines, beaucoup de municipalités n'ont pas reçu les fonds destinés à cette allocation-chômage déguisée. Les commerçants ont d'abord fait crédit. Puis la pénurie s'est installée.

A Marinaleda, le mouvement a commencé hors des cadres traditionnels. Le jeune maire, M. Juan Manuel Sanches, appartient au syndicat d'ouvriers agricoles (SOC), une organisation d'extrême gauche qui a menacé à plusieurs reprises ces dernières années d'occuper des latifundia inexploitées. Ces occupations illégales se sont souvent produites avant la guerre civile de 1936, et avaient été chaque fois durement réprimées. Elles avaient contribué à créer dans le sud de l'Espagne, un climat de jacquerie permanente.

La menace est agitée à nouveau à Marinaleda. Pour l'instant néanmoins les habitants préfèrent manifester de façon pacifique. Les journaliers en chômage ne sont pas les seuls à faire grève. Des commerçants, des retraités, les ont rejoints par solidarité. Des enfants aussi. Ceux-ci ont envoyé une lettre collective au prince Felipe, fils du roi Juan Carlos, pour lui exposer leur situation. « *Que va-t-il en être de nous ?* écrivent-ils. *Où est notre avenir ? Nous supposons que votre avenir est déjà garanti. Mais le nôtre ? Qui va nous l'assurer ?* »

A l'appel des syndicats des ouvriers agricoles des mouvements sporadiques se sont produits dans d'autres localités de province. A Osuna, Aguadulce, des journaliers en chômage se sont mis en grève. Une dizaine se sont enfermés à Séville, dans le bâtiment qui abrite la députation (conseil général). Jusqu'à présent les protestataires se sont plaints de n'avoir trouvé aucun interlocuteur officiel. « *Tout le monde est en vacances*, disent-ils, *même les partis de gauche. On ne vient nous voir qu'au moment des élections pour nous demander nos voix.* »

L'un des membres de la junte d'Andalousie — organisme régional doté de pouvoirs symboliques — est venu à Marinaleda pour s'entretenir avec le maire. Il s'agit d'un militant du parti socialiste ouvrier, qui a *tenté d'obtenir* l'arrêt de la grève en affirmant qu'une négociation au plus haut niveau avait davantage de chances d'aboutir. Le maire de la bourgade a enfin obtenu un rendez-vous, vendredi, avec le ministre du travail, M. Sanchez Terán. Il s'est rendu à Salamanque, où le ministre termine ses vacances. A Séville, le gouverneur de la province s'est efforcé de disqualifier la grève de la faim en disant qu'elle n'avait réuni tout au plus que quatre-vingts personnes et en la qualifiant de « *montage de presse organisé par certain syndicat* ».

Il a affirmé que 230 millions de pesetas (13 millions de francs) seraient répartis bientôt dans la province au titre de l'emploi communautaire. Les habitants de Marinaleda avaient reçu pour le mois prochain une somme qui, une fois partagée, donnait un peu plus de 1 000 pesetas (60 F) à chaque famille. Ils ont considéré cette « aide » comme un affront.

CHARLES VANHECKE.

ATTENTAT CONTRE LE DIRECTEUR D'UN JOURNAL DE PAMPELUNE

(De notre correspondant.)

Madrid. — Le directeur d'un journal de Pampelune a été grièvement blessé, le vendredi 22 août, au cours d'un attentat probablement commis par l'ETA.

M. José Javier Uranga venait de garer sa voiture dans un parking près de son journal le *Diario de Navarra* (Quotidien de Navarre) lorsqu'un homme et une femme, armés d'un pistolet et d'une mitraillette, ont ouvert le feu. Il a été hospitalisé dans un état critique.

Le portier de l'immeuble a entendu le blessé étendu à terre qui criait : « *Ils sont en train de me tuer !* » Les deux agresseurs se sont enfuis à bord d'une voiture volée et où les attendait un complice.

Le Diario de Navarra soutenait des positions hostiles à l'intégration de la Navarre dans la région autonome d'Euskadi. Pour cette raison, son directeur avait été plusieurs fois menacé par l'ETA, qui revendique une telle intégration au sein d'un Pays basque indépendant et socialiste. Pendant un temps M. Uranga avait été protégé par la police, puis cette protection avait cessé.

Il y a deux ans l'ETA avait assassiné le directeur d'un journal de Bilbao, M. José-Maria Portell. Bon connaisseur de l'organisation séparatiste, celui-ci avait été mêlé à des tentatives de négociation entre l'ETA et le gouvernement. — C. V.



SUPPLEMENT AU NUMERO 11062, NE PEUT ETRE VENDU SEPAREMENT — DIMANCHE 24 AOUT 1980

Le Monde DIMANCHE



JEAN-FRANÇOIS ALLAUX



MARRAKECH

par Juan Piñeiro

Chaque semaine d'été, un écrivain étranger évoque une ville du monde de son choix. Promenade sans itinéraire ni contrainte, au hasard des continents, suivant le seul guide des affinités secrètes.

Après Istanbul (Juan Goytisolo), Bahia (Jorge Amado), Glasgow (Kenneth White), Bénarès (Severo Sarduy), Vienne (Christiane Singer), Oran (Assia Djebar), Agrigente (Leonardo Scascia), Stalingrad (Victor Nekrassov), Montevideo (Eduardo Galeano), voici Marrakech, où s'est posé, au cours d'une de ses nombreuses promenades, le poète migrateur, moitié argentin, moitié espagnol, Juan Piñeiro.

AVEC Paris, Rome, Venise, Amsterdam et deux ou trois autres, Marrakech fait partie des plus belles villes du monde. Chacune à sa manière, et avec des qualités très diverses. Marrakech, par exemple, favorise et développe l'instinct de conservation. Elle appartient, plus que les autres, à cette liste de choses qui empêchent de se jeter par la fenêtre d'un vingt-troisième étage, ou d'avaler, un matin d'hiver, cinq flacons de gardénal avec le petit déjeuner.

La première fois que je suis allé à Marrakech, je pris le train à Tanger. Au fur et à mesure que j'allais vers le Sud, une douceur étrange chassait l'angoisse et la fébrilité du Nord. De la fenêtre de mon compartiment, je voyais des femmes habillées comme des reines — on aurait dit de gigantesques papillons — récolter le coton ou labourer les champs. Sous l'ombre de quelques maigres arbustes, des hommes se reposaient ou jouaient aux cartes. Des pâtres, accompagnés de leurs bêtes, accoudés sur l'herbe, regardaient, souriants et béats, le train passer.

A l'arrivée, je fus assailli de toutes parts par les parfums, les fleurs, les vertes frondaisons, des images, des fragments de crépuscule. Je ne m'attendais pas à pareille réception et, ivre sans avoir bu une seule goutte d'alcool, je grimpai sur une calèche, où je me répandis parmi mes bagages comme une eau heureuse.

La calèche s'ébranla et partit à la recherche d'un hôtel. Oh ! merveille de ville : verts palmiers, murs roses, le grand marché fourmillant de monde et d'objets sublimes, et la place avec sa foule qui vit, qui mange, qui fume, dans un point de la planète Terre. Cette première vision crépusculaire ne me quitta jamais.

La grande palmeraie au milieu de laquelle se trouve maintenant Marrakech naquit peu après 1060, au passage des Almoravides, guerriers fanatiques et conquérants, qui allaient parvenir jusqu'en Espagne. A la faveur d'une halte, Abou Bekr décida d'y installer un camp fortifié, tandis que ses soldats mangeaient des dattes pour reprendre des forces. Les noyaux tombèrent dans les trous laissés par leurs javelots et la fabuleuse palmeraie poussa, aidée plus tard, il faut l'avouer, par un savant persan, expert en hydraulique, qui construisit les *khettaras*. Aujourd'hui encore, ces canaux souterrains amènent l'eau vitale depuis les sources de l'Atlas jusqu'à Marrakech.

Le jour suivant, à mon arrivée le soleil tapait avec force. Un jeune Marrakechi, Taosi, m'invita à boire un thé à la menthe à la terrasse d'un café où un juke-box débitait tour à tour des chansons de Joe Cocker et d'Oum Kalshoum. Sur la place Djemaa-El-Fna deux vieillards aux cheveux très longs chantaient et jouaient d'étranges cithares. Il y avait des fleurs éparses par terre, et parmi elles une trentaine de colombes blanches. Indifférentes aux voix et à la musique, elles lissaient leur plumage sans s'arrêter un seul instant, presque avec obstination, orgueil, détachement et une morbide délectation.

Le lendemain j'allai retrouver Taosi à l'entrée des Tombeaux Saadiens, où il vendait des souvenirs aux touristes avec son ami Hassan. L'endroit était très paisible, surtout à l'intérieur de la nécropole royale, où des jardins délicieux vous font vite oublier les ossements qui peut-être encore les nourrissent.

Nous bavardions, tranquillement assis, sirotant l'inévitable thé à la menthe, quand tout à coup un car rempli de touristes en voyage organisé arriva. Un *flot d'arbres de Noël vivants* sortit de l'engin, couverts d'innombrables appareils photos, caméras et autres objets, qui sautillaient sur des bedaines frémissantes.

Après son travail, Taosi me fit connaître le prodigieux labyrinthe de la casbah, et un jardin où il y a exactement sept cents oliviers, plantés symétriquement, avec des allées ombragées qui invitaient à s'étendre en mordillant un brin d'herbe.

Masques

Je passais mes journées entières sur la place Djemaa-El-Fna, âme de Marrakech, endroit envoûtant et insensé, rare et véritable joyau.

Combien de lecteurs de dépliants touristiques sursauteraient si, au lieu de lire les boniments habituels, ils apprenaient que Djemaa-El-Fna veut dire assemblée des morts ? Sur cette place où, de nos jours, la vie est si concentrée, si présente, mélangeant le misérable et le sublime comme nulle part ailleurs, un seigneur exposait autrefois les têtes des rebelles, des dissidents ou des voleurs exécutés pendant la semaine. Contradiction ou mariage réussi de la vie et de la mort ? L'année dernière, au Caire, je fus émerveillé de voir que l'endroit qui recèle la vie la plus intense, c'est le plus grand cimetière : la cité des morts. Ne trouvant pas de logements dans la capitale surpeuplée, les fellahs qui voulaient devenir citadins s'étaient installés *provisoirement* dans le cimetière. A présent, la *cité* des mort est peut-être le quartier le moins mort du Caire.

Je pense que, finalement, tout cela est très cohérent. Si, dans un endroit comme Djemaa-El-Fna, la vie se trouve à l'état pur, essentiellement exaltante, c'est parce que la vie et la mort officient ensemble, sont les maîtres de cérémonies qui offrent les festins et ouvrent les danses les premières. *Ce sont les deux masques d'un même acteur*, et le malheur arrive quand on les sépare. Il faudrait songer à enterrer les morts dans nos jardins, ou à les manger, comme le font certaines peuplades. Laissons le serpent mordre sa queue, et devenons éternels.

A Djemaa-El-Fna on trouve tout, et aussi l'impensable. Cinq aveugles psalmodiaient les sourates *du Coran où l'on encourage* la charité et tendaient leurs bras pourvus d'écuelles. Leur chant était à peine audible quand les passants étaient rares, mais il devenait impérieux, assourdissant dès qu'il y avait foule. A côté, dans un kiosque, plusieurs voix vantaient les vertus des yogourts et des boissons fraîches. Un peu plus loin (50 centimètres), un vieillard enturbanné à la barbe vénérable réussissait, *malgré* le vacarme général, à faire entendre un conte où il était question d'amour et de princes à un groupe d'hommes, de femmes et d'enfants qui l'écoutaient médusés.

L'après-midi, le spectacle devenait plus grandiose encore : acrobates et prestidigitateurs préparaient leurs numéros, les charmeurs de serpents et de scorpions arrivaient suivis des marchands de talismans, des écrivains publics, des arracheurs de dents, des magiciens, des lutteurs, des comédiens, dont certains étaient travestis en femmes, des dresseurs de singes et des vendeurs de toutes sortes de choses. Un jour, je découvris un homme qui vendait exclusivement des dentiers d'occasion ! Il tenait, exposés sur une petite table, des râteliers aux formes évidemment différentes et qui provenaient sans doute des derniers morts de la ville. Sous l'implacable lumière du soleil, le rose des fausses gencives était plus qu'obscène, et les dents étincelaient avec malice et perversité. Logiquement, selon le calcul des probabilités, il faudrait plusieurs siècles ou millénaires pour trouver à Marrakech un client qui ait besoin d'un appareil identique à un de ceux qu'offre notre vendeur, mais ici — heureusement — Descartes est banni, et le temps, sinon arrêté, est au moins nonchalamment ralenti.

Étoiles

Le signal d'ouverture de ce *grand théâtre du monde* était donné par les Gnaoua, danseurs et musiciens noirs habillés de gandouras blanches, le crâne et les bras ceints par des colliers de coquillages blancs, et souvent la tête couronnée par de blanches plumes d'autruche. Ils dansaient comme des possédés jusqu'à la tombée de la nuit, et le son de leurs tambours emplissait la place comme des appels incessants de *la jungle. En tout cas, chaque* fois que j'ouvrais la fenêtre de ma chambre et entendais cette clameur, je ne pouvais m'empêcher d'aller les rejoindre.

Taosi m'invita à manger chez lui, avec sa famille. Ils avaient une maison modeste assez grande et jolie, dans un quartier populaire. On m'installa dès mon arrivée dans une petite pièce-salon, où les hommes ne tardèrent pas à venir. Son frère aîné, infirmier dans un hôpital, avait une jambe de bois et me raconta, entre autres, un lointain séjour qu'il fit à Marseille pour acheter sa jambe artificielle, et d'où il revint dégoûté par le racisme. La mère, visage rond et toujours souriant, apporta un service d'argent pour le thé qu'elle déposa sur un énorme plateau. J'aimais de plus en plus *ces gens, simples* et raffinés à la fois, comme leur culture, qui m'attirait chaque jour davantage. En même temps, tout ce qui me parait dérisoire de notre civilisation, vu de là-bas me semblait encore plus méprisable et superflu.

Après un bon dîner, je montai sur la terrasse avec Taosi, suivi de ses frères et sœurs plus jeunes. Le ciel était limpide, toutes les étoiles resplendissaient sous une voûte de jais. Je me souvenais de quelques noms de constellations, qu'ils me traduisaient aussitôt en arabe.

En rentrant à mon hôtel je traversai Djemaa-El-Fna. La place était presque déserte, très sombre, et, avec les quelques lampes à gaz qui scintillaient d'une lumière très blanche, semblait réfléchir le ciel. Deux ou trois buveurs grisés pissaient ici et là, trouant le silence de jets de fontaine. Des jeunes déshérités, des mendiants, des vagabonds, des infirmes, des voleurs, des clochards, restaient sur la place ou dans les rues avoisinantes, les uns encore éveillés et en activité, les autres blottis dans des recoins, dormant sur des cartons, sur l'asphalte ou à même la terre. Trois ou quatre boutiques étaient ouvertes, sans doute leurs propriétaires ou gardiens — qui dorment toujours dedans — n'avaient pas sommeil. Quelques djellabas solitaires se promenaient, déambulaient, tournaient en rond.

La nuit était tiède, enivrante, et, toutes mes ailes et nageoires déployées, je commençai à survoler les maisons, les minarets, les coupoles et les huttes des alentours, avant de me poser mollement sur le sable, au milieu de la palmeraie illuminée en *nuit américaine* par une énorme lune en croissant, comme il se doit. ■

La chasse au trésor

Plusieurs lecteurs nous ont mis en garde contre les conclusions que certains auraient pu tirer de l'article d'Alain Weil, « La chasse au trésor » (le Monde Dimanche *du 27 juillet). Ils nous excuseront de ne citer qu'une lettre du principal responsable de la sauvegarde des trésors français, M. Jean-Philippe Lecat, ministre de la culture et de la communication.*

Une lettre de M. Jean-Philippe Lecat

Je connais votre souci de contribuer à la protection du patrimoine national et j'ai l'occasion d'apprécier les articles que vous voulez bien consacrer à cette cause.

C'est pourquoi je crois utile d'apporter un complément d'information aux lecteurs de l'article de M. Alain Weil.

Le public non spécialisé pourrait, en effet, voir dans cet article une invitation à s'adonner à la recherche de trésors ou de monnaies anciennes grâce à la commercialisation d'appareils détecteurs de métaux, comme s'il s'agissait d'un simple passe-temps, sans règles et sans conséquences.

Or cette activité peut avoir des conséquences extrêmement néfastes. En effet, une curiosité, même d'apparence scientifique, mal employée peut aboutir à bouleverser irréversiblement la structure originale d'un site archéologique et en interdire à jamais l'étude aux chercheurs compétents.

C'est pourquoi cette activité est soumise à une réglementation très stricte. Contrairement à ce qui est suggéré, il ne s'agit pas d'une simple vérification que « la zone dont la prospection est prévue n'est pas interdite à la fouille ». Constituant, selon la loi, une forme de recherche archéologique, cette activité est soumise à autorisation formelle et préalable du ministère de la culture et de la communication, après avis d'un conseil scientifique, conformément aux dispositions de la réglementation sur les fouilles archéologiques (loi du 27 septembre 1941, validée par ordonnance du 13 septembre 1945).

Ainsi, l'usage des détecteurs de métaux, sans autorisation préalable, à des fins de recherche d'objets pouvant intéresser l'histoire, l'art ou l'archéologie constitue un délit sanctionné par les tribunaux.

La destruction de structures archéologiques que ce type de prospection entraîne inévitablement est également sanctionnée par la nouvelle loi du 15 juillet dernier relative à la protection des collections publiques contre les actes de malveillance (article 257-1 du code pénal).

Il faut donc souligner à nouveau que le meilleur moyen de satisfaire à ce légitime intérêt pour le passé est certainement de participer aux nombreuses fouilles archéologiques autorisées et scientifiquement rigoureuses, comme le font un nombre croissant de jeunes et de moins jeunes.

JEAN-PHILIPPE LECAT.

Avant même d'avoir eu connaissance de cette lettre, Alain Weil avait tenu à faire la mise au point suivante :

L'esprit de mon papier voulait être le suivant : la politique de l'autruche n'a jamais servi à rien, il y a toujours eu des fouilles clandestines... et après ? L'important est que l'on tâche de canaliser les ardeurs de ces fouilleurs et surtout que l'on puisse faire l'« *inventaire scientifique des trésors* » (avec possibilité d'achat prioritaire par les musées nationaux des monnaies inédites ou intéressantes). Pour le reste, les musées n'ont pas besoin des kilos de monnaies que l'on trouve chaque année : n'oublions pas que la monnaie est un *multiple*, pas une œuvre unique.

L'important est donc de donner *confiance* à ceux qui trouvent les monnaies pour qu'ils viennent *de leur plein gré* les montrer aux historiens et numismates « officiels ».

Pour le reste, il est vrai que l'article 716 (que j'ai cité) est dépassé puisqu'on trouve sans hasard et plutôt avec préméditation ! C'est donc au législateur de jouer et de refaire la loi et de faire appliquer — éventuellement — une nouvelle législation tenant compte des faits.

En tant qu'expert, je sais combien les trésors nous arrivent démantelés, vendus pièce par pièce, sans qu'on puisse en tirer tous les enseignements historiques et numismatiques qu'ils pourraient nous donner... L'important, je le répète, est que tous les trésors soient déclarés pour qu'ils puissent être *étudiés* et *inventoriés*. Mais le fait que tel ou tel musée local devienne propriétaire des monnaies trouvées n'a aucun intérêt. — A. W.

PARTI PRIS

Pièces interdites

Pas question de chasser le trésor. M. Jean-Philippe Lecat, ministre de la culture et de la communication, le rappelle dans une lettre aussi ferme qu'aimable et que nous publions aujourd'hui.

Gardien attitré du patrimoine national, M. Lecat est dans son rôle. La loi est la loi et il ne peut être question de laisser n'importe qui, bardé ou non de détecteurs électroniques, se lancer dans n'importe quelle recherche.

Les spécialistes d'aujourd'hui lorsqu'ils découvrent objets anciens et vieilles pierres en notent l'emplacement, l'orientation même, avec un soin minutieux qui les renseigne, parfois beaucoup plus que la trouvaille elle-même, sur la vie du passé.

Au siècle dernier et au début de celui-ci d'innombrables sociétés locales d'histoire et d'archéologie ont, avec maladresse parfois, et naïveté souvent, gratté le sol français. L'instituteur ou le curé — rarement les deux ensemble — dans les villages, les notables des petites villes, entraînant jeunes et moins jeunes, ont ainsi ratissé des régions qu'il eût fallu des siècles aux équipes hautement qualifiées mais peu nombreuses d'aujourd'hui pour reconnaître et sonder. Ils enfouissaient leurs découvertes dans des musées inconnus et livraient le résultat de leurs travaux à des revues confidentielles.

L'archéologie française peut aujourd'hui respirer. Le gâchis est à peu près fini. D'innombrables trésors reposent sous la terre : les découvreurs officiels ont de quoi s'occuper pour longtemps. Ils n'ont plus à craindre que les laboureurs et les entrepreneurs. Les premiers, juchés sur leur tracteur devant la charrue, ne voient plus s'ouvrir les sillons, les seconds emploient des machines à défoncer, à démolir et à creuser qui ne font pas de détail. Pour les uns et les autres, la cécité est une grande tentation, quelle que soit la surveillance des services officiels : une découverte archéologique est une source d'ennuis, de retards et de formalités.

Peut-être la solution serait-elle de moins décourager les chercheurs bénévoles, mais de les former en plus grand nombre et de leur apprendre à alerter, dès le premier signe, avant toute véritable fouille, les spécialistes.

Le patrimoine encore enfoui redeviendrait ainsi le trésor de tous.

JEAN PLANCHAIS.

Galets

J'ai lu avec intérêt le récit concernant la ramasseuse de galets (*le Monde Dimanche* du 3 août). La raison de cette cueillette n'est pas donnée et de plus une caractéristique primordiale n'est pas indiquée.

Les galets ramassés sont des galets *noirs*. En promenade sur la plage, un peu avant la guerre, j'étais intriguée par cette récolte plutôt insolite et j'ai interrogé un gabelou qui passait par là sur le but de ce ramassage. Il y avait un peu plus loin un bateau sur lequel on déversait ces galets qui étaient pris sur un tas. Je demandai à ce gabelou si ce chargement était destiné à faire du lest ; il m'a répondu : « *Non, ces galets sont destinés à faire de la porcelaine* », et il me fit remarquer que ces galets étaient noirs et ajouta : « *Plus ils sont noirs, plus la porcelaine est blanche. Il en est exporté en Angleterre et en Amérique.* »

Voilà non pas une rectification mais une réponse à ceux qui ne comprendraient pas pourquoi on récolte des galets.

M.-H. SEUVE, (*La Charité-sur-Loire.*)

[Guyette Lyr, dans son article, signalait plusieurs utilisations actuelles des galets : la décoration, la peinture, les poudres et parfums et... le dentifrice.]

Natalité et racisme

Les voix s'élèvent en France pour crier que la situation de la natalité est dramatique. Le ministre du travail (*le Monde* du 25 juin 1980) affirme que « *le simple remplacement des générations n'est plus assuré* » et que « *jamais en temps de paix il* [l'indicateur conjoncturel de fécondité] *n'a été aussi bas dans toute l'histoire de notre pays* ». En effet, aujourd'hui le taux de *fécondité s'est stabilisé* autour de 1,85, ce qui porterait la population française à trente-six millions d'âmes en l'an 2100.

Face à ce phénomène démographique, des incitations sont faites, et des aides sont prodiguées par le gouvernement pour pousser les Français à améliorer leur fécondité. M. Chirac (dernière interview au *Monde*) a *même proposé la maison gratuite* pour le cinquième enfant.

Dans le même moment quatre millions d'étrangers ne sont plus désirables dans l'Hexagone. Des mesures exceptionnelles sont prises par le gouvernement, qui fait plier le Parlement à sa volonté, pour faciliter l'expulsion des Ali, des Gonzales et des Ahmadou. Les réglementations *s'accroissent* contre les « peaux mates », étudiants ou travailleurs immigrés, rendant leur séjour en France insupportable.

Que signifie ce double aspect de la contradiction : d'une part on stimule la fécondité des Français et d'autre part on « encourage les départs » ? N'est-ce pas là du racisme pur ? Le gouvernement veut-il favoriser l'accroissement d'une certaine race et non des autres ? Plusieurs immigrés voudraient s'intégrer dans la société française et se faire naturaliser. Pourquoi le gouvernement rend-il impossible la naturalisation et difficile l'intégration, par le racisme qu'il stimule malicieusement à travers ses *mass media* et que font dégager ses réglementations xénophobes ?

Il me semble que l'une des solutions raisonnables pour les problèmes de la natalité et des immigrés est l'intégration totale de ces derniers. Un Algérien *qui a servi l'économie française* pendant vingt ans n'a-t-il pas droit à l'honneur d'avoir la nationalité française en fin de carrière ?

Si cette proposition n'est pas retenue, il serait plus franc et conséquent de mettre tous les immigrés à la porte du jour au lendemain.

KAMAL CHABOUNI (*Tunis*).

Lexiquerie (suite)

M. A. Graf, de Grenoble, vous a saisi du problème de la « Lexiquerie » (*le Monde Dimanche* du 3 août), et, à la fin de sa contribution, il ouvre la chasse aux plus récentes loufoqueries en matière de raisons (?) sociales hexagonales.

Séjournant dans un pays étranger pour mes vacances et habitant dans un autre pays étranger pour raisons professionnelles, je ne puis pas participer à cette chasse. Aussi voudrais-je vous *proposer d'orienter* l'action suggérée autour de trois axes :

1) la chasse aux délits déjà matérialisés, comme elle est proposée par M. Graf ;

2) la « lexiquerie prospective », destinée à permettre à nos compatriotes un accès facile à des concepts nouveaux dûment cautionnés par un aréopage qualifié ;

3) la « lexiquerie comparée », dont l'enseignement me paraît devoir être, une fois de plus, une leçon de modestie : le mal que nous nous faisons, d'autres se le sont fait bien mieux et depuis bien longtemps (...).

En guise de contribution aux rubriques 2 et 3 :

— En vacances, on est forcément amené à fréquenter des restaurants. Ces établissements se parent de toutes sortes de noms, mais bon nombre d'entre eux ressortiraient aux concepts suivants de la nouvelle lexiquerie : « tricherie », « faisanderie », « estamperie », « gâterie » (non pas dans le sens habituel, car ce n'est pas le client qu'on y gâte puisque les produits le sont déjà) ;

— Si ces affaires étaient mieux surveillées par la *poularderie* et la *vacherie*, le malheureux client ne serait pas obligé de recourir à des *bavarderies* (des cabinets d'avocats, évidemment) pour mener, finalement, les mauvais gargotiers à la *cachot(t)erie* après intervention de la *parquet(t)erie* ;

— Ma femme ayant rêvassé devant les *chiffonneries* et les *pomperies* (sans rapport avec les pompes funèbres) alors que je guignais les enseignes des *vineries* et des *bièreries* (pas davantage de rapport avec les pompes funèbres), nous sommes convenus, comme notre compte en *galetterie* était au plus bas, de nous contenter d'un cola pris dans une *cocasserie* (...).

— Contributions à la lexiquerie comparée : les États-Unis sont pleins de « wineries » (vineries) et de « butteries » (beurreries) ; l'Italie est pleine de « birrerie » (bièreries) ; la langue allemande ne se prête pas à la lexiquerie (voir la traduction allemande de « lexique »).

JEAN-CLAUDE MULLER (*Bruxelles*).

Ouest-Est en français

J'ai lu avec intérêt, dans *le Monde Dimanche* du 10 août, l'article consacré par Thierry Wolton au « monologue Ouest-Est ».

Il s'agit d'un article généralement bien informé.

J'en déplore d'autant plus la présentation un peu sommaire de la chaîne est de Radio France internationale.

Émettant en français, elle ne prétend certes pas concurrencer La Voix de l'Amérique ou la Deutsche Welle qui émettent dans les langues des pays concernés.

Mais dire qu'elle émet deux heures par jour alors que son horaire va de 7 heures à 22 h. 30, c'est un peu court.

En fait, elle ne propose pas moins de dix-sept rendez-vous d'information étalés tout au long de la journée. Quatre d'entre eux sont réalisés par la rédaction de Radio France internationale, les treize autres étant relayés de France-Inter ou de France-Culture.

Mais, quelle que soit la source de ces informations ou des programmes qui les accompagnent, il s'agit d'une chaîne de radio cohérente de dix-sept heures par jour, et c'est ainsi que la perçoivent les cinq à six cents auditeurs qui, malgré les difficultés inhérentes du courrier adressé depuis les pays de l'Est, tiennent à nous écrire.

La progression constante de ce courrier nous indique que cette jeune chaîne gagne en audience d'année en année et que la langue française, si elle n'est pas universellement connue à l'Est, n'y est pas langue morte.

CLAUDE ERNOULT, *Directeur adjoint de Radio-France internationale.*

[*Un peu court*, certes, de parler de deux heures, mais quatre « rendez-vous d'informations » seulement sont réalisés directement par Radio-France internationale et adaptés à son public. On ne peut d'ailleurs que se réjouir des progrès de son audience.]



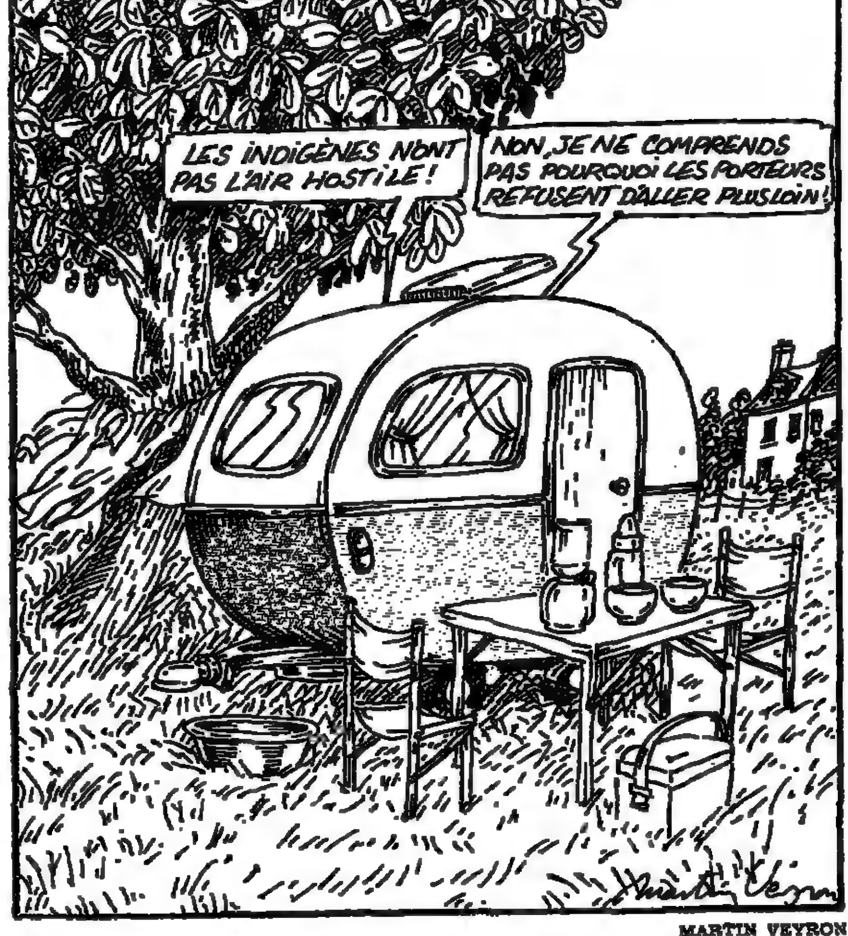
Barbecues dans la prairie

Tous les soirs, à 7 heures meuglantes, c'est la messe à l'étable. Quand Odile, la fermière, arrive pour la traite, tous les garnements l'attendent au garde-à-vous, en sandalettes dans la gadoue, muets comme des bedeaux en culottes courtes. Odile a prévenu, une fois pour toutes : « Si vous vous énervez, je vous flanque à la porte ! » Les nouveaux sont vite mis au parfum. L'ordre règne entre les stalles.

Gravement, les plus grands tendent à la fermière les trois trayeuses électriques, irréprochablement lavées. Les mêmes, tout à l'heure, seront investis de la mission de confiance d'aller déverser dans les bidons le contenu encore fumant des seaux. Un vieil habitué de onze ans se souvient d'avoir, l'année dernière, assisté à la naissance d'un veau. Les beuglements en pleine nuit avaient réveillé tous les campeurs dans la pâture en contrebas.

Ite, traita est : encore un petit tour pour s'assurer que les cochons savent toujours grogner, quelques bourrades affectueuses sur la truffe blasée de Belle, la chienne de la ferme ; et l'on galope vers les auvents des caravanes rejoindre les parents, qui prennent le pastis sur les fauteuils pliants et qui accueillent sans enthousiasme leurs chères catastrophes trempées d'avoir barboté dans le ruisseau, le dos griffé d'avoir joué à cache-cache — ou à Dieu sait quoi — dans les ronces.

Les vacances à la ferme, si le ciel de Normandie l'entend ainsi, sont le paradis des enfants... et des parents : « C'est plus humain, on en avait marre d'être la trente-sixième caravane dans l'allée des Peupliers. Ici on n'est pas entassés, chacun son coin de pâturage », apprécient des professeurs de Noisy-le-Grand en retournant les côtes de porc sur le barbecue. « On connaît les fermiers, on revient chaque année, ça donne l'impression de passer les vacances chez des amis », renchérit un médecin caennais, en rupture de Côte d'Azur.



MARTIN VEYRON

Un soupçon de retour à la terre, une pincée d'inflation et de chômage qui interdisent les projets plus ambitieux, et les citadins, chaque été plus nombreux, font le tourisme buissonnier : « On est venus pour la première fois, il y a trois ans, explique un comptable parisien. Jusqu'alors, on était toujours allés en Espagne. Mais, avec quatre enfants, on ne peut plus payer l'essence, ni même le tarif des campings ordinaires. Plutôt que de réduire la durée des vacances, on préfère venir ici. On ne se plaint pas, on est bien. »

Les paysans normands n'ont pas été longs à flairer le vent. « Cent quatre-vingt-un gîtes et cent soixante-sept chambres d'hôtes dans le seul département du Calvados », recense Jean-Pierre, qui pratique, dans sa ferme de Creully, à quelques kilomètres de la Côte de Nacre, les trois types d'accueil : camping, gîte rural avec cuisine (loué à l'année, pour l'instant, à des étudiants de Caen), et trois chambres d'hôtes pour les voyageurs de passage, sortes de « Bed and breakfast », qui auraient traversé le Channel.

Fils de paysans flamands, chercheur au C.N.R.S. pendant dix ans, Jean-Pierre n'est revenu à la terre que pour y accueillir les touristes. Bien sûr, il a bien tenté, au début, d'élever quelques porcs. « Mais, avec le camping, il n'était pas possible de s'occuper de tout. J'ai sacrifié les porcs. J'ai peut-être eu tort : ma ferme n'est plus prise au sérieux par les enfants. Je pense reprendre une truie, avec des petits. Ça plaît tellement aux mômes. »

Jean-Pierre, qui ne dédaigne pas d'aller discuter un brin avec « ses » campeurs, est très fier d'avoir été invité, l'été passé, par des touristes bavarois. Mais, s'il se refuse à dépasser le maximum d'emplacements autorisés (vingt-cinq), il n'en va pas de même de la plupart de ses voisins, authentiques Normands du pays d'Auge, dont plus d'un, voyant tomber la manne touristique, s'est senti pousser une irrésistible vocation hôtelière. Il est si facile de mettre à la disposition des citadins quelques hectares ou quelques chambres dans les grandes dépendances à colombages ! Où l'on en case vingt-cinq, pourquoi pas une petite centaine ?

Mais gare à la maréchaussée ! Une caravane avec télé, bar et coin cuisine ne se dissimule pas comme un alambic ou quelques bouteilles de calva. On rit sous cape, dans les chaumières, de la guérilla que livre untel aux administrations pour gagner un « épi » (l'équivalent des étoiles dans l'hôtellerie).

Si l'on n'en est pas encore à la surpopulation du « camping des flots bleus », tant décrié (par paysans et campeurs), les dangers du tourisme de masse guettent. Dans les chambres d'hôtes, qui éclosent comme marguerites au printemps, les « édredons de plume de grand-père » promis n'ont pas dû bercer beaucoup de générations paysannes, et les « confitures maison », quand elles ne viennent pas tout droit de l'hypermarché de Caen, sont confectionnées — nul n'en fait mystère — spécialement pour les citadins.

Côté paysan, on ressasse, le cœur gros, d'éternels griefs de clôtures ouvertes et non refermées : « Ils se conduisent parfois un peu comme dans une réserve, se plaint Odile. Un soir de l'été dernier, ils ont déboulé à toute une famille dans le salon et changé la chaîne de la télé pour regarder le match. Que voulez-vous faire dans ces cas-là ? On est allés se coucher. »

DANIEL SCHNEIDER.

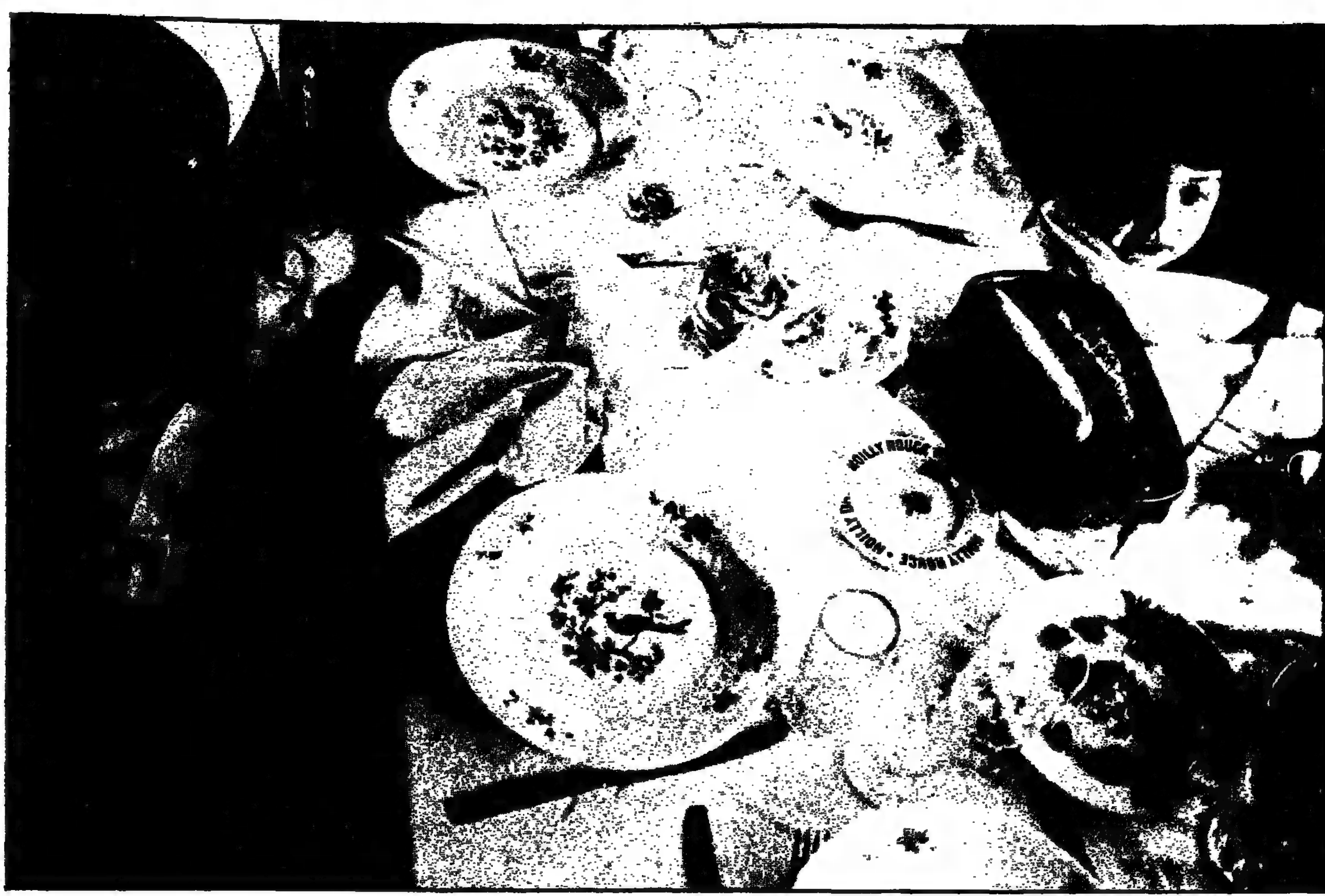
CONTE FROID

La déduction

La police, après une longue et minutieuse enquête, avait découvert un mort dans le cadavre.

JACQUES STERNBERG.





RICHARD KALVAR/MAGNUM

VIES

Un cuisinier de vieille tradition

« La nouvelle cuisine ? Je crois que ce sont les cuisiniers qui ont détérioré la vieille, oui ! » A Mutzig, Jean s'efforce seulement d'égaler les grands anciens.

HENRI DELIGNY

JEAN tient avec sa femme le Nid de cigognes, à Mutzig, en face de la célèbre brasserie. Humour : *« J'ai l'ambition qu'on dise un jour : la brasserie est en face du Nid de cigognes... »*

En ce début d'après-midi, les clients ont déserté la salle. Mais elle reste tout animée par les couleurs claires des nappes et des fleurs, la chaleur des vieilles boiseries, la diversité des formes de la collection de grès, les éclats des cuivres et de la faïence du grand poêle rhénan. Après le coup de feu du déjeuner, le restaurant retrouve son ordre calme avec la mise en place qui annonce l'heure du goûter pour les promeneurs de la vallée de la Bruche, avec des hécatombes de tartelettes aux baies sauvages.

Jean sort des cuisines. Il s'éponge le front. *« Excusez la tenue. Je n'ai pas changé ma veste pour venir dans la salle. Ne soyez pas trop exigeant, monsieur. Je ne suis que le cuisinier. »*

Un cuisinier dont le large tour de taille fait honneur aux qualités de ses préparations. L'œil inquiet, un peu fatigué par l'ardeur des fourneaux, il s'enquiert de l'opinion qu'a justifiée le feuilleté d'escargots à la crème d'échalotes et au riesling. *« Je suis assez content de cette présentation en couronne de pâte dont mon fils a eu l'idée. Nous avons installé ici, pour Patrick, un laboratoire de pâtisserie, à côté de la cuisine. Il est chez lui. Il s'y fait la main en attendant de partir pour l'étranger : Bruxelles et la Suisse. Après, on verra. »*

Lui, le métier, il a commencé à l'apprendre à l'âge de quatorze ans. C.A.P. de cuisinier après trois ans d'apprentissage, avec cours chez un patron, et des séances hebdomadaires à l'école hôtelière de Strasbourg. Puis il a circulé : Luxembourg, Valenciennes, la Belgique et la Normandie. Et, en 1959, il s'est installé à Obernai, à l'Hôtel de la Cloche.

« Alors a commencé la misère. On était un peu éblouis, ma femme et moi, par la restauration et l'hôtellerie. On s'est lancés là-dedans. On ne peut plus arrêter. On n'arrête plus. Et après trois années à Obernai, où nous étions patrons et locataires, nous nous sommes établis ici, à Mutzig, depuis 1962. Nous avons un bail avec la brasserie. Nous sommes gérants libres. »

« En route »

Le travail ? L'heure du lever est variable. Selon les jours, l'heure de fermeture de la veille, les halles et l'approvisionnement, entre 4 heures et 8 heures. Le marché est à Strasbourg. Il est *« en route »*, en cuisine, à 9 heures. Ils sont cinq autour des fourneaux : un jeune cuisinier, un apprenti et deux préapprentis. *« Et mon fils, en plus, qui se charge pour le moment de toute la pâtisserie. »* La salle ouvre au public à 11 heures. C'est le domaine de Madame, qui est secondée par deux serveuses dans la salle. *« Plus une jeune fille au comptoir. »*

« Nous avons commencé avec un plat du jour. Nous étions liés, moralement, à exécuter un plat, pas cher, pour les ouvriers et les routiers qui passent à la brasserie. Ce n'était pas un contrat, mais c'était moral. Et puis il y avait le blocage des prix avec un menu qui est encore bloqué. Nous avions à midi dix routiers. Et à la table à côté, des ingénieurs, des directeurs et des touristes. Nous avons commencé petit : des omelettes, du jambon cru, des articles de salami. Des plats qui ne se détériorent pas. Mais, pour la clientèle, nous continuons à brasser tout le monde. Chez nous, vous rencontrez tout le monde. Nous sommes ouverts. »

Son père était facteur. Il avait une tante qui était très bonne cuisinière. *« J'aimais bien ces petits trucs qu'elle faisait très rapidement. C'était une paysanne qui avait des dons. J'ai toujours admiré... Cinq minutes à la maison, et elle réussissait un repas. Avec elle, des œufs sur le plat, c'était le sommet ! Alors elle me disait toujours : « Tu vas » apprendre le métier de cuisi- » nier. Je vais te donner des » recettes. » Elle m'en avait donné. Et quand je fais la cuisine, je pense encore à elle. A ses recettes. J'en ai encore quelques-unes que j'imite, je ne peux pas dire à 100 % mais à 99 %. Parce que, elle, c'était vraiment le doigté. »*

La satisfaction de Jean, il la trouve dans la variété de la clientèle que sa cuisine attire. *« Quand je vais autre part, je ne retrouve jamais ce mélange que nous avons chez nous. Vous trouvez le président d'une banque et, à côté, le type qui travaille à la brasserie. Les clients apprécient. Tout le monde a droit aux mêmes égards, à la même nappe et à la même serviette. Et l'employé qui a déjeuné pendant son travail, ici, est heureux de revenir avec sa femme, un samedi soir, pour un petit dîner de fête. Oui, c'est bien, et ça, on ne veut pas le changer. »*

Le métier apporte de grandes satisfactions, apprécie Jean, mais il est dur parce que chaque repas exige une grande concentration sur deux ou trois heures. *« Le coup de feu ! On ne sait jamais où on va. On fait une mise en place. Ça passe à côté. Alors, on est toujours très excité. Bousculé ! C'est pourquoi j'ai préféré que mon fils commence par la pâtisserie où on s'impose plus de rigueur dans l'organisation du travail. Pour apprendre, c'est mieux. En cuisine, on peut toujours se débrouiller, rattraper, modifier. C'est trop rapide. »*

Il vante une autre école qu'il a connue. Jeune cuisinier, il a travaillé plusieurs années sous les ordres de Charles Schulz, le chef — aujourd'hui décédé — du restaurant du foyer des étudiants catholiques, à Strasbourg. *« Un monsieur formidable ! Qui aimait et savait faire la cuisine. Avec les moyens du bord qu'il avait là ; souvent je dis à ma femme que c'était celui-là le plus grand cuisinier. Tout ce qu'il faisait était toujours bon. C'était formidable pour quelqu'un qui servait à manger à mille cinq cents personnes pour le déjeuner, et ceux qui étaient servis à la fin n'avaient pas l'impression de finir des restes trop cuits ou réchauffés.*

» J'ai travaillé aussi à l'Aubette, à Strasbourg, avec M. Huck, ce fameux chef qui avait été cuisinier d'ambassade. Ecoutez ! Quand il servait des banquets de quatre cents ou six cents personnes, croyez-moi, monsieur, il sortait une volaille rôtie — pour six cents personnes, on ne peut rien faire d'autre, on ne peut pas ! — une volaille de Bresse servie sur un plat rond, pour six personnes. Autour de ce plat rond, il y avait pour chacun une petite tomate farcie sur un fond d'artichaut, pour que le garçon puisse prendre ça vite. Il y avait des laitues braisées, une tête de champignon, un légume. Et je vous jure que tout était cuit dans les règles. Pas de la tambouille ! Pour six cents personnes ! M. Huck préférait engager trois ou quatre « extras » rien que pour préparer la garniture des légumes. Ah ! on ne servait pas les légumes à la louche. Avec M. Charles Schulz et M. Huck, les légumes étaient des légumes. Un fond d'artichaut était croquant. Les haricots verts étaient verts, pas gris comme du papier bouilli. Les navets étaient formidables. Le navet, c'est un signe pour un cuisinier. Toujours les apports du marché. Et jamais de conserves ! Le fin du fin, même pour six cents convives ou pour les quinze cents étudiants du F.E.C. »

De ses yeux gris-vert, un peu tristes, il fait le tour de la salle que compartimente le grand poêle de faïence cerné de bancs, où, l'hiver, les clients s'installent dos au feu et ventre à table : la position que vantait déjà l'ami Fritz.

« Rien d'autre »

« Je ne ferais rien d'autre. Je ne voudrais rien faire d'autre. Quelquefois je voudrais avoir mieux. Des fois non ! C'est bien comme ça. Ici, nous arrivons à tout vendre. Donc à tout cuisiner. Je vends aussi bien du homard que de la hure de porc. Et ils sont satisfaits. Ils sont contents. Beaucoup de personnes viennent ici prendre un repas pendant le week-end. Même simple ! Un sandwich, ils sont contents. On vend des grands vins et des petits. Des grands plats et des petits. Ça me fait plaisir. »

Il a encore quelque chose sur le cœur. Il réfléchit pour formuler sa pensée dans ce français un peu cérémonieux qu'on entend, avec le dialecte, dans la plaine d'Alsace.

« Je collectionne les livres de recettes, dit-il. *Pour la nouvelle cuisine, comme on dit, heu... je crois que ce sont les cuisiniers qui ont détérioré la vieille, oui ! Goûtez donc les petits fours que mon fils a fait aujourd'hui... En ce moment on prépare un nouveau dessert : une charlotte au citron. On sert avec un coulis de framboises ou de myrtilles tiède, maintenant que les myrtilles arrivent. Les fruits, on les fait revenir à la poêle avec un peu de sucre. Juste cristallisés comme ça. Si le sucre fond, ça ne fait plus le même effet. Avec la charlotte au citron, ça plaira. Mon fils va me perfectionner cette préparation pendant ce mois. »*

Il verse un autre verre de framboise sauvage. Lui, il boit du café. ■

ÉMIGRATION

L'or du Mexique

Où l'on voit comment, à la suite des mystérieux frères Arnaud, les natifs de Barcelonnette (Alpes-de-Haute-Provence) firent pacifiquement la conquête du Mexique.

GILBERT CHARLES

« *DIX ans que je suis rentré au pays... Quand je suis parti j'ai pourtant juré que c'était pour toujours, mais voyez, on ne peut jurer de rien...* » M. Manuel est à la retraite. Pendant vingt-cinq ans il a été voyageur de commerce pour une maison de textiles. Vingt-cinq années à courir sur les routes du Mexique... Aujourd'hui maire d'un petit village de l'Ubaye, il s'est embarqué comme beaucoup d'autres après la dernière guerre pour rejoindre ses oncles et ses frères installés depuis longtemps à Mexico. Si longtemps qu'il ne les avait jamais connus... « *Je suis de la dernière fournée*, explique-t-il, *ça fait un moment que personne ne part plus là-bas. Et puis, la situation a changé, même pour moi, ce n'était déjà plus si facile d'y faire sa place.* »

C'est une vieille histoire — déjà presque une légende, — qui hante la petite ville de Barcelonnette, sous-préfecture tranquille des Alpes-de-Haute-Provence. L'un des départements les plus pauvres et les moins peuplés de France. Ici, les stations de ski dans les environs ont remplacé depuis peu l'agriculture et l'élevage qui n'arrivaient plus à « nourrir leur homme », ni à retenir les jeunes dans la région. Pendant plus d'un siècle, ces derniers sont partis les uns après les autres, génération après génération, de l'autre côté de l'Atlantique avec l'intention d'y faire fortune.

Une incroyable diaspora, dont Barcelonnette porte encore des traces, comme cette plaque sur le mur d'une maison : « *Avenue des Frères-Arnaud, premiers enfants de la vallée à être partis pour le Mexique* ». Et puis, d'étranges villas qu'on aperçoit de temps en temps derrière les rangées de platanes des avenues paisibles. Cloîtrées derrière des grilles de fer forgé, flanquées de tourelles, de colonnades, d'immenses vérandas, elles semblent excentriques dans ce coin de province apparemment sans histoires. Ces « *petits châteaux* » — comme disent les gens d'ici — furent construits, il y a une *soixantaine d'années*, par les imigrants revenus sur leur terre natale avec « *des pesos plein leurs malles* »... Mais il faudrait remonter longtemps en arrière pour trouver le début de cette saga. « *Il était une fois* », disons en 1847...

Les Arnaud

Cet automne-là, pendant la foire, les paysans font leurs comptes. Les récoltes ont été catastrophiques, et ils voient avec angoisse approcher les six mois d'hiver et le spectre de la famine. C'est alors qu'un bruit commence à courir : « *Les Arnaud sont au Mexique. Ils sont devenus riches.* » Des rumeurs, il en passe souvent ici, et, si celle-là prête à rêver, personne n'y croit vraiment. D'abord, qui se souvient de ces trois frères, partis voilà près de seize ans ? Ils avaient dû fermer la petite filature de draps de leurs parents après que la concurrence lyonnaise les eut menés à la faillite. On n'en avait plus parlé depuis.

Il faut dire que de longue tradition, les paysans de la vallée ont toujours voyagé. Fuyant la misère et les hivers interminables. Ils partaient se louer en basse Provence, devenaient colporteurs, bateleurs ou mendiants. Les Arnaud avaient donc disparu, personne ne s'en était étonné. La foire terminée, la rumeur s'éteint peu à peu. Elle a pourtant eu le temps de germer dans la tête de trois cousins, qui décident d'aller voir sur place ce qu'il en est. Ils partent, et tombent à leur tour dans l'oubli.

Et puis, un beau jour, huit ans plus tard, on les voit revenir, la tête haute et assez riches pour ébahir les incrédules. Ils ont rencontré les Arnaud, toujours au Mexique, qui avaient commencé en montant un bazar de planches dans un bas quartier de Mexico pour y vendre du tissu. L'affaire ayant rapporté et commençant à prendre des proportions respectables, les associés avaient ouvert d'autres comptoirs, où il y avait de la place pour tous ceux de la vallée qui tenteraient l'aventure.

Mousses

L'incroyable nouvelle fait aussitôt le tour des fermes comme une traînée de poudre. Alors, la misère aidant, commence l'exode, qui ne s'arrêtera qu'après la seconde guerre mondiale : pourquoi s'échiner sur la terre des montagnes alors que là-bas tout est possible ? Avant que la conscription ne les enrôle, les jeunes paysans, encouragés par la famille, s'en vont vers le nouvel Eldorado. Ils sont pourtant, pour la plupart, analphabètes et beaucoup ne parlent que le patois ou quelques bribes de français. A la gare de Gap, certains, quelquefois, hésitent pendant des jours à monter dans le train : ils n'en avaient jamais vu... Arrivés à Bordeaux, Le Havre ou La Rochelle, ils s'engagent comme mousse, sur des navires à voile qui les laisseront à La Nouvelle-Orléans ou Veracruz, quelques semaines plus tard. De là, il leur faut encore gagner Mexico, où il arrive que personne ne les attende.

Au fur et à mesure des années, la colonie s'agrandit là-bas, et les affaires des « gavots » prospèrent de plus belle. Ils multiplient les magasins, s'étendent à travers tout le pays. Ainsi en fut-il de Paul Reynaud, ancien président du conseil, né lui-même à Barcelonnette. Ils deviennent si nombreux dans la capitale qu'on finit par les appeler les « barcelonnettes », et, quand ils reviennent dans leur vallée, c'est en disant les « mexicains » qu'on parle d'eux, respectueusement. Bientôt, non contents de vendre du tissu, ils se lancent dans l'industrie et ouvrent des filatures, puis importent, par bateaux entiers, de la *laine et de la soie d'Europe*. Vers la fin du siècle, ils finissent par détenir le monopole de l'industrie textile, en contrôlent toutes les étapes sur la totalité du Mexique.

On compte qu'en 1890 ils sont propriétaires, à Mexico, de quatre-vingt-dix grands magasins, dont certains n'ont rien à envier au B.H.V. parisien de l'époque. Tel le Centro-Mercantil, bâtiment de dix étages installé sur la place centrale de la ville. Mais la société du Centro-Mercantil ne se limite pas à ce qui se vend dans cet édifice monumental, elle emploie aussi huit mille ouvriers dans ses huit manufactures et une vingtaine de représentants qui sillonnent à cheval le pays pour elle. C'est là que travaillera M. Manuel cinquante ans plus tard, la voiture ayant remplacé le cheval...

Les échecs

Vers l'âge de quarante ans, ceux qui ont réussi se retirent au pays avec leur fortune et font construire les fameuses villas, après avoir laissé leur affaire aux mains d'un fils, d'un cousin, d'un neveu. A Barcelonnette, les « mexicains » deviennent une institution. Ils fondent la Société des Bas-Alpins, dont les capitaux sont à l'origine de la renommée de Cannes, après la construction, sur la Croisette, de l'hôtel du Carlton, vers 1910. Ils achètent des parfumeries à Grasse ou investissent dans l'immobilier à Paris. D'autres finissent par se fixer définitivement au Mexique, se marient et ont des enfants qui s'y intégreront complètement.

Pourtant, tous ceux qui sont partis n'ont pas forcément accédé à la fortune, loin de là. S'ils sont nombreux à avoir trouvé là-bas un meilleur sort que celui qui les attendait en restant dans les alpages, quelques-uns seulement ont réussi. « *Il y a quatre ans est revenu un « mexicain »* raconte M. Chabre, maire de Barcelonnette, *il avait soixante-quinze ans et avait passé sa vie à économiser de quoi se payer le voyage... Il faut dire que beaucoup ont déchanté en arrivant sur place : ils commençaient comme balayeurs ou coursiers alors qu'ils s'étaient imaginé le Pérou en partant. Peut-être même qu'ils s'en est trouvé pour profiter de leur naïveté en les exploitant un peu... Mais enfin, en général, ils finissent par avoir une situation correcte, en s'obstinant.* »

Quant aux fortunes amassées par les autres, que sont-elles devenues ? Exportées du Mexique et dispersées au hasard des activités de leurs propriétaires, on a fini par en oublier les origines. Les dernières repérables ont servi à financer la construction des stations de ski de la vallée, mais on raconte aussi — toujours les rumeurs — que certaines sont parties en fumée, dilapidées par des héritiers inconséquents ou diluées dans les successions.

« *Aujourd'hui, le phénomène mexicain est en voie de disparition*, continue M. Chabre. *Après la guerre, la situation a changé : au Mexique, les choses n'étaient plus si faciles ; quant à Barcelonnette, le ski a permis aux jeunes de trouver du travail au pays. Les « mexicains », il y en a de moins en moins, je veux parler de dernière génération, parce que les autres sont morts depuis longtemps...* » Leur souvenir se perpétue pourtant à travers ce qu'ils *ont pu léguer au domaine public* : plusieurs villas, dont l'une sert de colonie de vacances, les dons qui ont permis de construire la mairie ou de réparer l'église, d'ajouter une aile à l'hôpital. « *Il y a cinq ans, l'un d'eux est mort sans enfants et a laissé le contenu de son coffre à la commune de Jausiers, il y avait 35 millions en argent dedans...* »

Bienfaisante neutralité

Les « mexicains » de l'Ubaye sont donc en train de rentrer dans l'histoire, et, si l'on cherche maintenant à comprendre comment ces quelques montagnards ont pu devenir aussi riches, on s'entendra proposer plusieurs explications, mais suffisent-elles ? On parle d'abord de la personnalité des pionniers, « gavots » au caractère trempé par la rigueur et la pauvreté de la région, ne rechignant pas à la tâche et prêts à tout risquer en se lançant dans l'aventure. Il leur a fallu, au début, coucher sur les comptoirs de leurs boutiques afin d'éviter aux pillards le soin de les dévaliser, ou encore voyager armés jusqu'aux dents pour transporter leurs échantillons de tissus.

Le Mexique de cette époque était le prolongement du Far-West, des terres vierges et hostiles, ravagées par les soubresauts des révolutions permanentes. Ils ont, d'autre part, profité de la guerre de Sécession et de la chute de production du coton américain qui a suivi, enflammant le marché du textile. Puis la première guerre mondiale pendant laquelle la neutralité du Mexique leur a permis de consolider leurs positions.

Il reste pourtant un mystère irréductible à l'origine de cette ruée d'un siècle vers le Nouveau Monde. Celui des trois frères Arnaud par qui tout a commencé, disparus un beau jour de 1821, un maigre baluchon sur le dos avec lequel ils sont parvenus à fonder l'empire des « barcelonnettes ». Personne ne sait par quel miracle, personne ne sait ce qu'ils sont devenus, on ne les a jamais revus et ils n'ont jamais remis les pieds dans la vallée. Aucune trace d'eux ou de leur famille à Jausiers, le village d'où ils étaient originaires. Quelle idée insolite a pu les guider au Mexique ? Pourquoi ne sont-ils pas rentrés comme tous ceux qui en avaient les moyens après eux ? Autant de questions sans réponse qu'encore une fois les rumeurs qui courent derrière les persiennes provinciales sont les seules à prétendre élucider.

On raconte que, là-bas, les Arnaud n'ont pas dû leur réussite fulgurante qu'au travail acharné, on chuchote qu'ils étaient trafiquants d'or et peut-être même bandits de grand chemin, avant de pouvoir s'installer honnêtement... Toujours est-il que l'un d'eux a été assassiné sur une route alors qu'il transportait une cargaison de métal précieux... ■

PLAGES

Les dévoreurs des côtes bretonnes

De Cancale au cap Sizun, de Bénodet au Croisic, les 1 700 kilomètres de côtes bretonnes ont été grignotés, depuis cent ans, par les résidences secondaires. L'Etat et les collectivités locales ont commencé à réagir. Peut-on encore sauver ce qui reste ?

ANDRÉ MEURY

CETTE plage-là était plus qu'une belle plage. Un vaste ensemble de dunes couvertes d'une herbe courte et serrée dominant un cordon de galets et un liséré de jonc marin. Une maison, une seule sur ces 2 kilomètres de campagne marine. Une auberge où, chaque soir, les pêcheurs retrouvaient les paysans venus extraire de la grève le sable et la marne qui enrichissaient leur terre. Au loin, sur les falaises, camouflé dans 1 hectare de parc, le château d'un amiral, se reposant de la mer en regardant la mer.

Des paradis comme celui-là — au Val-André, dans les Côtes-du-Nord, — il y en avait partout, il y a cent ans, sur le littoral breton. Pensez! Plus de 1 700 kilomètres de côtes en tout genre. Des plages (437 km), des marais (573 km), des côtes rocheuses (715 km) et encore 47 kilomètres de falaises. Près du tiers du littoral français.

Bien sûr, il y a cent ans, tout n'était pas vierge. Les Bretons, qu'on leur pardonne, s'étaient servis les premiers. Depuis toujours tournés vers la mer, ils ont construit leurs villes sur le littoral. Grands ports de commerce ou de guerre et petits ports de pêche sont sortis de terre vers le *douzième siècle* et ont connu leur plus grand essor au dix-huitième et au dix-neuvième siècle.

La part du vent

Mais, à terre, les marins s'abritaient de la mer, des vents et du froid. Ici à l'abri des dunes, là derrière un bosquet. Le plus souvent dans un village où les maisons s'abritent les unes les autres. Laissant entre le village et la mer quelques centaines de mètres. La part du vent.

La part du vent, le plus souvent, était bien communal. Aux agriculteurs, les terres labourables et les pâturages. Aux communes, les terres incultes. Incultes, mais pas inutiles. Sur les dunes, les goémoniers faisaient sécher leur récolte ; les paysans nettoyaient le soc de leur charrue.

Un paradis, la plage du Val-André ? Sans doute. Mais aussi, il faut le croire, une bonne affaire à réaliser. La municipalité n'eut à convaincre qu'elle-même. Là comme ailleurs, les terrains appartenaient à la commune. Le conseil municipal se réunit donc et considéra : « *Il était d'un intérêt majeur pour la commune d'y attirer pendant la belle saison le plus grand nombre d'étrangers ; on ne pouvait obtenir cet important résultat qu'en vendant en bloc les terrains du Val-André à une compagnie qui pût disposer de capitaux assez considérables pour arriver promptement à la mise en valeur desdits terrains.* »

L'affaire fut rapidement menée. Quelques jours après la décision du conseil municipal, la commune de Pléneuf-Val-André se défaisait de quelque 30 hectares de dunes littorales. Sans une hésitation. L'acquéreur ne s'engageait-il pas à construire un hôtel et à aménager les terrains dans un délai de deux ans ? Et à autoriser (!) la commune à ouvrir les chemins nécessaires ? Et même à autoriser le droit de passage pour aller à la pêche ?

Une belle époque prenait fin. L'autre, déjà, montrait le bout du nez. Cette année-là, le guide Conty (1880) attribuait aux bains de mer mille vertus thérapeutiques, les recommandant aux enfants et aux adolescents. Ajoutant même, sachant à qui il s'adressait : « *Mais c'est surtout la femme de nos salons qui puisera dans leur usage intelligemment dirigé de nouvelles forces, j'ai presque dit une nouvelle vie.* »

Les pionniers

Comment s'abstenir ? Comment résister à cette « immersion directe dans l'eau salée » ? Ici, ce fut un écrivain célèbre, là une actrice à la mode, ailleurs un pacha turc ou un roi d'Angleterre. Les pionniers ne *manquèrent* pas, *chaque fois* suivis par une cohorte de promoteurs se disputant l'honneur (et l'avantage) de créer la nouvelle « station ».

A côté des hôtels et des casinos sortirent de terre — et le plus près possible de la mer — de grandes maisons familiales et démesurées. Deux mois par an, elles accueillaient autour de l'aïeule, une ribambelle d'enfants, cousins, cousines, des bonnes et gouvernantes, des oncles et tantes, jusqu'aux bons amis de la famille. Septembre venu, on rangeait les haveneaux et fermait les volets. Les résidences secondaires avaient vu le jour.

A Pléneuf - Val-André, on comptait une seule et unique « maison de vacances » avant 1880. Vendues les dunes, elles ont pullulé. Un millier en 1962. Et la machine s'est emballée. Plus de 1 500 au recensement de 1975. Et, depuis, le chiffre a encore augmenté, à raison d'une cinquantaine de résidences secondaires par an. Soit les deux tiers des constructions nouvelles chaque année dans la commune.

Et ce n'est ni une exception ni un record. A Damgan, dans le Morbihan, c'est près de 75 % des résidences qui ne sont utilisées que quelques semaines par an. Au total, parmi les trois cent quarante communes du littoral breton, cinq communes comptaient plus 50 % de résidences secondaires en 1962. C'était le cas de vingt-sept communes en 1975. Aujourd'hui, c'est le lot d'une bonne trentaine.

Sur la carte du littoral breton, on peut déjà faire des coupes sombres. Dans le Morbihan, entre Damgan et Quiberon, une dizaine de communes se suivent qui toutes ont un point commun : plus de 50 % de résidences secondaires. Et les îles, Belle-Ile, l'île aux Moines, Hœdic, Houat, toutes plus de 50 %. En Ile-et-Vilaine et dans les Côtes-du-Nord, c'est la litanie : Saint-Lunaire, Saint-Briac, Saint-Cast, Saint-Jacut... Toutes ces communes se ressemblent : toutes ont plus de 50 % de résidences secondaires sur leur territoire.

Combien s'est-il vendu d'« hectares communaux » en cent ans qui ont permis l'urbanisation du littoral ? Il faudrait faire les comptes. Mais on assure à la Direction régionale de l'équipement que le patrimoine foncier des communes littorales bretonnes est aujourd'hui pratiquement inexistant.

Sur le bord de mer, c'est clair. Sur les 1 772 kilomètres du littoral breton, 257 sont urbanisés, de manière continue. C'est peu, pensera-t-on, par rapport à d'autres régions ? Soit. Mais près de 1 000 kilomètres de ce littoral sont « mités », selon l'expression des spécialistes de l'aménagement du territoire. C'est-à-dire qu'on ne peut parcourir 500 mètres sans rencontrer au moins une maison.

106 kilomètres

Seulement 30 % des côtes bretonnes peuvent aujourd'hui être considérées comme espaces naturels. Et encore, sans être trop exigeants. Si on lève un peu la barre : espaces libres de toutes constructions d'une longueur au moins égale à 2 kilomètres et d'une profondeur au moins égale à 500 mètres, on ne trouve plus que 6 % du littoral, soit 106 kilomètres. Et encore, éparpillés en trente-quatre segments. Cette fois, c'est un record. Le littoral breton est le moins naturel de France.

A qui appartiennent ces derniers espaces naturels ? Un tiers à l'Etat et aux collectivités locales (départements et communes). Deux tiers à des particuliers qui en gardent jalousement la propriété. Petit patrimoine familial, morcelé au gré des héritages. Chaque propriétaire ne possédant que rarement aujourd'hui plus de 1 hectare.

Etait-il encore temps de réagir ? En dix ans, les mesures de protection du littoral se sont accumulées. La plus spectaculaire restant la création du Conservatoire du littoral. Créé en 1976, cet établissement public administratif a pour mission de sauvegarder les espaces naturels sur le littoral et les rivages lacustres. Il est habilité à effectuer toutes les opérations foncières en rapport avec sa mission : achat à l'amiable, exercice du droit de préemption, expropriation. Il peut recevoir legs et donations.

Le Conservatoire du littoral a acquis, en moins de quatre années d'exercice, plus de 10 000 hectares de terrains sensibles, sur l'ensemble du littoral français, ou autour des grands lacs. En Bretagne, le Conservatoire a acquis sept sites, représentant 269 hectares, soit 0,8 % de ses acquisitions totales, alors que le littoral breton représente près du tiers du littoral français.

Attendre

Les terrains acquis par le Conservatoire du littoral ne peuvent plus être vendus. Ils sont inaliénables. Ils sont, d'autre part, maintenus en l'état. Leur protection exclut toute forme d'urbanisation et toute activité susceptible de porter atteinte à la qualité du milieu naturel : camping, caravaning, circulation automobile. C'est la protection absolue. Pourquoi le littoral breton n'a-t-il pas bénéficié de cette protection au même titre que les autres régions françaises ? Depuis sa création, le Conservatoire a toujours préféré acquérir de grands espaces naturels. En Bretagne, les terrains sont morcelés, appartenant à une multitude de propriétaires. Pour que l'acquisition soit profitable, il faut les convaincre les uns après les autres. Et cela prend du temps.

Ce n'est pas tout. « *Les gens, en Bretagne, tiennent beaucoup à leurs terres*, explique Axel Thomas, adjoint au directeur du Conservatoire, chargé des acquisitions en Bretagne. *Ils y tiennent beaucoup plus que dans les autres régions. Ils sont persuadés qu'ils pourront plus tard tirer un meilleur profit de leur terrain. Même quand on leur explique qu'il n'est pas constructible et qu'il ne le sera jamais plus. Ils attendent.* »

Depuis quelques années, les départements peuvent eux aussi exercer un droit de préemption sur les « périmètres sensibles » et acquérir tous les terrains qu'ils veulent à l'intérieur de ces périmètres, déterminés par arrêté

ministériel. La taxe départementale d'espace vert, prélevée sur chaque construction nouvelle à l'intérieur du périmètre sensible, et une subvention accordée par l'établissement public régional leur en fournissent les moyens financiers.

Ce n'est pas rien. De 1974 à 1979, les départements ont ainsi recueilli près de 40 millions de francs pour acquérir les espaces naturels les plus menacés. Et pourtant, la moitié de cette somme n'a pas été dépensée. Les départements n'ont acquis que 550 hectares en cinq ans. Le département des Côtes-du-Nord est le plus à la traîne. Il n'a pas dépensé le tiers des sommes qui lui sont allouées.

Désintérêt pour la protection du littoral ? Pas du tout. « *Il faut être prudent et ne pas acquérir n'importe quoi*, explique Charles Josselin, président du conseil général des Côtes-du-Nord (P.S.). *Il y avait autrefois le terrain agricole et le terrain à bâtir. On assiste aujourd'hui à la naissance d'une nouvelle espèce : le terrain à préserver. Combien ont acquis des terrains agricoles en espérant, à force de pressions et de relations, pouvoir un jour bâtir ? Faute d'obtenir les dérogations, ils essaient de vendre leurs terrains au Conservatoire ou au département. Cela rapporte moins que le terrain à bâtir mais beaucoup plus que le terrain agricole. Inutile de dire que je n'ai pas envie d'accompagner ce genre de spéculation.* »

Désormais, avant d'acquérir un terrain, le département des Côtes-du-Nord exige son « pedigree » : le nom des deux derniers propriétaires. Autant de freins à l'acquisition. Pour faire la preuve de sa bonne volonté, le département des Côtes-du-Nord vient de publier un important « programme d'interventions foncières en milieu naturel ». Comme il a publié, déjà, un schéma « plaisance », adopté par les conseillers généraux mais aujourd'hui en concurrence avec un plan nautique émanant de la préfecture. Le schéma « camping », actuellement étudié par le conseil général des Côtes-du-Nord, aura-t-il plus de chances ? Les départements réussiront-ils là où la région a échoué ?

Dès 1972, les conseils généraux de Bretagne s'étaient réunis à Pontivy pour manifester leur inquiétude : si l'on n'y prenait garde, disaient-ils, le littoral breton serait dilapidé. Prolifération des constructions en bordure immédiate de mer ; destruction des espaces naturels nécessaires à la protection des milieux marins ; disparition progressive des activités traditionnelles et artisanales liées à la frange côtière. Les conseillers généraux ne manquaient pas d'exemples pour justifier leurs craintes.

Un schéma général

Pour préserver le littoral, « *capital esthétique et culturel irremplaçable* », ils souhaitent l'élaboration d'un « schéma général », permettant d' « *organiser le développement et l'équipement équilibrés du littoral breton* ». Après cinq années de consultations multiples des élus, des professionnels et des associations, le schéma d'aménagement du littoral breton et des îles voyait le jour. Approuvé par un comité interministériel d'aménagement du territoire, il prenait valeur de « directive nationale d'aménagement du territoire ». Il comprenait des décisions à mettre en œuvre immédiatement, des mesures à mettre à l'étude, des recommandations et des souhaits dans le cadre d'actions à plus long terme. Tenant compte de l'évolution de certaines activités à très long terme (jusqu'à l'an 2010), le schéma devrait diriger l'aménagement du littoral breton pendant les dix années à venir.

Concernant l'occupation des sols, le schéma dénonçait notamment l'occupation anarchique des dunes par le camping sauvage et les résidences secondaires. Il faisait remarquer également que, si l'on n'y prenait garde, la zone légumière et maraîchère disparaîtrait progressivement au profit des résidences secondaires. Un document exceptionnel où le littoral breton était passé au crible et entièrement « réaménagé » de manière cohérente. Un écueil toutefois, et de taille : le schéma n'est pas opposable aux tiers... C'est dire qu'on peut aussi bien l'appliquer à la lettre que le ranger définitivement dans un tiroir, sans encourir aucune sanction.

Au moins pouvait-on espérer que les communes, leur principal destinataire, en tiendraient compte, puisqu'elles avaient été consultées une à une et à plusieurs reprises au cours de son élaboration. On avait tenu compte de leur avis. De leur avis général, oui, concernant l'ensemble du littoral. Mais de leur avis concernant leur propre territoire...

Désormais, les plans d'occupation des sols sont obligatoires pour toutes les communes littorales. Parmi les trois cent quarante communes du littoral breton, cent vingt-trois ont d'ores et déjà publié leur plan d'occupation des sols et peuvent, elles, l'opposer aux tiers. Ces plans tiennent-ils compte des grandes orientations, au moins, du schéma d'aménagement du littoral ?

« Faire du permis »

Annick Hélias le dit très clairement : elle n'y mettrait pas sa tête à couper. Economiste, Annick Hélias a pris une part importante dans l'élaboration du schéma d'aménagement du littoral. Aujourd'hui détachée par le service d'étude et d'aménagement touristique du littoral français auprès de la délégation régionale au tourisme de Bretagne, elle en mesure les retombées.

« *Les élus ne veulent plus entendre parler d'études*, explique-t-elle. *Il est inutile de leur expliquer maintenant que la Bretagne est en train de brader son patrimoine foncier sur le littoral. Mais comment le leur reprocher ?* » « *Je ne me permettrai jamais de critiquer un maire qui favorise la construction de résidences secondaires sur le territoire de sa commune*, précise-t-elle, *tant que ne sera pas résolu le problème de la fiscalité communale. Tant qu'un élu est contraint, pour avoir des ressources, à « faire du permis de construire », on ne peut ni l'en empêcher ni lui reprocher.*

Erdeven. Une petite commune du Morbihan. Pas beaucoup plus de deux mille habitants, mais un nom célèbre à plus d'un titre. Depuis de longues années, paradis des nudistes, l'ensemble dunaire d'Erdeven (près de 8 kilomètres) fait plus d'un envieux. Actuellement sous contrainte militaire, compte tenu de la proximité d'un champ de tir, la dune d'Erdeven figurait il y a peu encore sur les tablettes d'E.D.F., qui envisageait d'y construire « la » centrale nucléaire bretonne. Pendant près de quinze ans, la commune, qui en est propriétaire, a concédé une partie de la dune à une société privée, qui en extrayait le sable. La carrière défigurait et endommageait la dune. Certes. Mais elle rapportait à la commune trois ou quatre fois plus d'argent que les impôts locaux.

Pour protéger l'environnement, une nouvelle municipalité n'a pas renouvelé le contrat d'exploitation. La carrière a été comblée, la dune est aujourd'hui protégée. Conséquence directe ? On voit actuellement sortir de terre, sur l'arrière-dune, un petit lotissement de quinze « maisons de pêcheurs », encore baptisées « maisons des dunes ». Pour ne pas alourdir les impôts locaux, la commune vend ses terres. Un nouveau lotissement, de quatre-vingts maisons cette fois, est également prévu, tout près du premier. Résidences principales, résidences secondaires ? Allez savoir !

7 % de moins

Pendant longtemps, les agriculteurs ont constitué le dernier rempart. Un rempart solide : sur l'ensemble des trois cent quarante communes du littoral breton, 70 % des terres sont des terres agricoles. « *L'agriculteur ne vend pas sa terre,* dit l'un d'eux, *ou, s'il la vend, c'est qu'il est endetté.* »

Soit, mais entre 1955 et 1970, l'agriculture littorale bretonne a perdu 30 000 hectares, soit plus de 7 % de son patrimoine. Alors que, dans le même temps, l'agriculture bretonne et l'agriculture française dans son ensemble n'avaient perdu que 1,3 % de leurs terres. Et ça continue, au rythme d'environ 1 500 hectares par an.

En 1973, le marché non agricole (terres agricoles vendues à d'autres fins que l'agriculture) ne représentait que 27 % des surfaces agricoles vendues sur le littoral. Mais il représentait près de 60 % des bénéfices issus de la vente des terres agricoles, tous marchés confondus. Soit plus de 90 millions de francs ; autant que la production de fruits et trois fois plus que la production de céréales.

Cette fuite nouvelle des terrains agricoles n'est pas faite pour plaire aux dirigeants agricoles. On le conçoit. Ils ne cessent de répéter que les agriculteurs doivent protéger leur outil de travail. Mais les faits sont là. Les terres fondent.

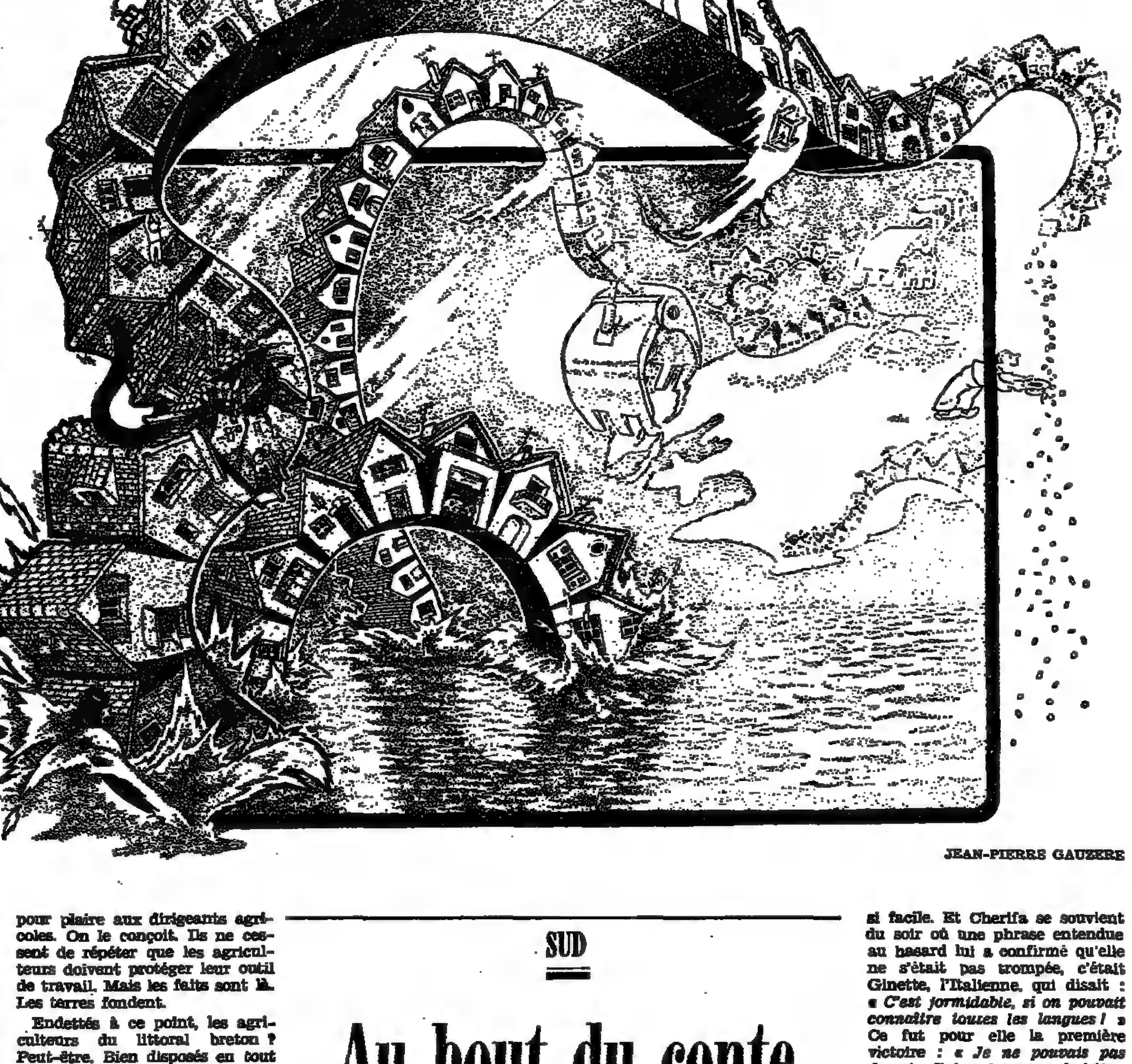
Endettés à ce point, les agriculteurs du littoral breton ? Peut-être. Bien disposés en tout cas à ne pas laisser échapper leur part du gâteau touristique, au moment où l'agriculture primeuriste du littoral bat de l'aile. Terrains vendus, oui, mais aussi terrains agricoles loués aux caravaniers et aux campeurs. Deux faits expliquent en grande partie ce comportement suicidaire des Bretons face à leur littoral.

Le schéma d'aménagement du littoral chiffrait la part des dépenses touristiques dans le chiffre d'affaires du littoral. Il l'estimait à 11 % des ressources de celui-ci. Aujourd'hui, Annick Hélias, qui prenait alors la responsabilité de ce chiffre, le dément. « *Ce chiffre était un cadrage*, explique-t-elle. *Il ne tenait compte que des dépenses des vacanciers. Il faut y ajouter, comme viennent de le faire les Comptes du tourisme, les week-ends, les effets induits, les investissements.* »

La nuance est d'importance. Ainsi corrigé, le chiffre d'affaires du tourisme en ferait la principale activité économique du littoral breton. « *Je suis formelle*, conclut Annick Hélias, *le tourisme met beaucoup de beurre, mais vraiment beaucoup, dans les épinards des Bretons.* » On comprend mieux qu'on lui sacrifie tant.

Il est intéressant, d'autre part, de remarquer que la plus grande partie des résidences secondaires du littoral breton (entre 60 et 70 %) sont la propriété de Bretons. Une explication en est donnée dans une étude de la direction régionale de l'équipement intitulée « Logement et tourisme ». Parmi les motivations des acquéreurs de résidence secondaire, on lit notamment : il s'agit pour eux de « *s'assurer un point d'ancrage, leur emploi impliquant la mobilité, qu'ils peuvent ainsi compenser par un enracinement : dès lors, la résidence secondaire, jugée en général comme anti-économique, sert en fait à rendre la mobilité géographique acceptable. Elle apporte donc une contribution positive au fonctionnement de l'économie* ». Quand on connaît le nombre de Bretons qui doivent quitter la Bretagne pour trouver un emploi, on comprend mieux le laxisme de leurs élus face à l'envahissement des résidences secondaires.

Des mesures s'imposent pour sauver ce qui peut encore être sauvé du littoral breton. Mais écologiques ou économiques ? ■



JEAN-PIERRE GAUZERE

SUD

Au bout du conte des femmes...

Epouses et immigrées, elles devraient avoir doublement appris à se taire. Quelques-unes d'entre elles viennent de commettre un sacrilège. Un livre...

LUDI ELOIK

LE mari de Yasmina, celui de Djanette, celui d'Antonietta et aussi celui de Zahra, ont dit : « *Et nous ?* » en feuilletant le livre dont on fêtait la sortie entre les murs de briques de la grande salle du Centre social et culturel Chorier-Berriat, à Grenoble. C'est qu'en page dix, leur nom de *famille était* précédé d'un autre prénom que le leur. Leurs épouses — si seules, si maladroites, si dépassées et si mal intégrées ! — sont, en effet, les « actrices » (elles y tiennent...) d'un recueil de contes intitulé *le Parfum de la terre*. Un vrai livre. Edité chez un vrai éditeur (1).

Les maris n'étaient pourtant pas les premiers surpris. Avant eux, il y avait les intéressées qui, malgré le champagne, les petits gâteaux et la foule avaient du mal à y croire. « *Moi*, a dit Zina, *je m'évanouis de plaisir... Tu crois que j'aurais, un jour, des enfants à qui le faire lire ?* » Une autre, Raimunda : « *Ce livre, je l'enverrai chez moi, au Brésil, pour qu'on sache...* » Une autre encore, Khadouja je crois : « *C'est tellement fort ce que je sens, je ne peux le dire en français.* »

Ce livre, elles le doivent un peu au hasard des rencontres, un peu au très complet réseau dit « socio-culturel » mis en place ces dernières années à Grenoble, mais surtout à Cherifa, animatrice-coordonnatrice au Centre social. Parce qu'ici l'animation ça n'est pas facile. Chorier-Berriat a bien du mal à être un *vrai* quartier. Pas assez vieux pour mériter un ravalement, pas assez central ni assez pittoresque pour intéresser la population estudiantine, pas assez récent pour attirer ceux, plus intégrés, « qui cherchent à s'installer », cet étrange morceau de ville, mal défini, sans *magasins*, ne *pouvait finalement* qu'accueillir ceux qui n'ont pas le choix. Soit trois mille immigrés. Un huitième de la population.

Pour toutes ces raisons, Chorier-Berriat se retrouve avec deux centres de vie un peu *forcés* : le marché et le Centre social. Toujours grâce à Cherifa, les femmes du quartier, immigrées ou non, ont appris à aller de l'un à l'autre. C'est-à-dire à ne pas se contenter, en revenant tous les jours, de l'un, de regarder avec méfiance par les fenêtres du rez-de-chaussée de l'autre.

Au premier soleil

En fait, cela a dû commencer un jour de printemps, parce que l'hiver, comme dit Yasmina, « *on préfère rester à la maison, devant le poêle ou le kanoun, on laisse couler les heures* »... Au premier soleil, plusieurs durent se dire ce que se disait Maria-Isabel dans son coin, « *qu'elle apprendrait toujours un peu de couture, un peu de français, ça donnera un but à la promenade* »... Le mélange des nationalités n'a pourtant pas été si facile. Et Cherifa se souvient du soir où une phrase entendue au hasard lui a confirmé qu'elle ne s'était pas trompée, c'était Ginette, l'Italienne, qui disait : « *C'est formidable, si on pouvait connaître toutes les langues !* » Ce fut pour elle la première victoire : « *Je ne pouvais pas dormir. J'ai vu les murs de béton se fendre, une brèche s'était ouverte, c'était la première fois que j'entendais une Italienne dire que la langue arabe était belle ! Il y a deux ou trois ans, aucune Italienne ne voulait s'asseoir à côté d'une Maghrébine. Elles se plaignaient souvent du bruit des Arabes. Elles avaient même une monitrice pour elles seules. Aujourd'hui, elles se touchent, s'embrassent, se reconnaissent...* »

Pour mutuellement s'apprivoiser, elles ont d'abord organisé ensemble des soirées où, tour à tour, elles se sont fait goûter la cuisine de leurs pays respectifs. La cuisine, leur seule expression jusque-là. Et donc, très affinée. Puis Raimunda a commenté ses diapos du Brésil, Patricia a raconté le Mexique, Ginette son Italie, une autre encore son Sud à elle, avec force gestes qui sont devenus théâtre et même danse et même, parfois, transes.

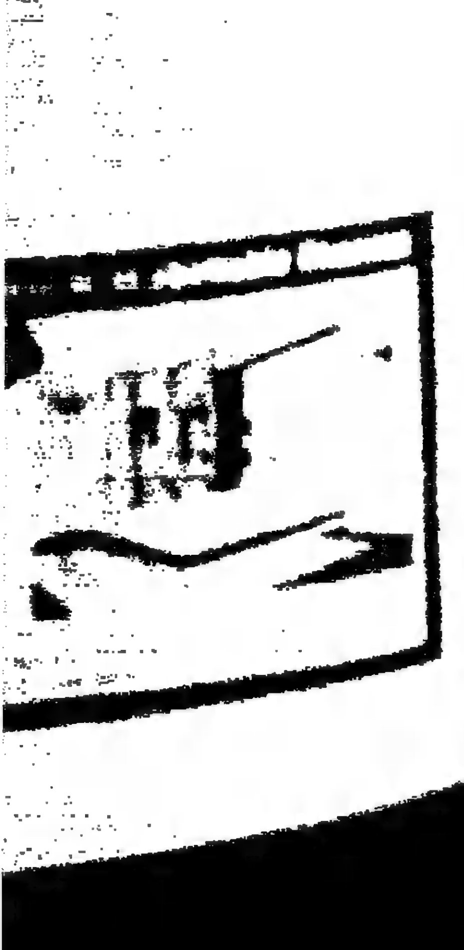
Avec, au milieu, quelques découvertes comme : « *La peau, ça vibre de la même façon dans le monde entier.* » Ou : « *Depuis que je fais du théâtre, je joue tout le temps !* » Quelques audaces aussi, comme la danse du ventre. Et les maris qui n'ont rien à dire !

Et puis les histoires, celle du coq et du renard italiens, de Pedro Malasarte le Brésilien, de sainte Rita, du singe à la queue coupée, de chèvre et chevrette, de la pleureuse, de Jha le malicieux, du pauvre bûcheron qui avait découvert un trésor, etc., des histoires si différentes et si identiques à la fois, qui se recoupent, se calquent, se trouvent un fonds commun... « *On aurait pu en faire un livre !* » dira l'une, un jour, exaltée...

Le livre a cent trente pages. Les contes y commencent presque toujours, bien sûr, par : « Il était une fois. » C'est la moindre des choses pour cet ouvrage magique fabriqué à partir d'une poignée de handicaps : la dépendance, l'isolement, le mépris, la peur. Comme si les pires ingrédients faisaient, dans les contes, les meilleurs philtres.

Hors de toutes structures, des femmes immigrées, à Grenoble, viennent de briser d'un coup une multitude de chaînes grâce à l'écriture qu'on ne savait plus si directement efficace. ■

(1) *Le Parfum de la terre*. La Pensée sauvage, éditeur, Claix (Isère).



CROQUIS

Deux, l'été

Elle était mexicaine. Il était français. Ils vivaient à Londres et s'étaient *rencontrés dans une* surprise-party. N'aimant danser ni l'un ni l'autre, ils avaient partagé une bière dans la cuisine. *Elle parlait* dans un anglais hésitant ; pourquoi diable n'avait-il pas mieux travaillé son espagnol deuxième langue ? Le lendemain, elle partait faire le tour de l'Europe sac au dos, il allait passer une semaine en France. *Ses yeux sombres ont dit oui,* elle n'était pas tellement pressée, et lui n'aurait pas à traîner dans les rues écrasé de solitude.

Alors ce fut Paris : les panachés aux terrasses des cafés, la visite ratée de Notre-Dame, fermée le mardi, une glace géante au quartier Latin, le métro, moins beau qu'à Mexico mais bien mieux qu'à Londres, *un millefeuille mangé sous un* pont au bord de l'eau, les flics qui font taire un saxophone au Forum des Halles, une cheville tordue sur les pavés, et les nuits qui se terminaient en fête.

Ils bousculaient, trop pressés *d'être à deux, ce que* les autres appellent la raison et oubliaient pour une fois de compter les jours. Il était à eux, ce petit moment de vie sans calcul, sans faire semblant, plein de gestes tendres et de mots usés. Le temps n'était plus fragile, il leur suffisait de fermer les yeux, et, si ce n'était pas le Bonheur avec un grand B — car il *n'existe pas* ou bien *seulement* dans les bouquins, — cela lui ressemblait drôlement.

Ils se sont quittés sur le quai de *la* gare. Pas une larme, c'était dans la règle du jeu, juste une main qui serre un peu trop fort la manche d'une veste. Dans le train qui repartait vers l'Angleterre, il se disait que, décidément, il aimait le goût de la *tequila et, n'ayant* que des connaissances floues en géographie, il se demandait si Mexico était vraiment aussi loin que ça.

JEAN-FRANÇOIS CÉAS.

Alphaville, déjà ?

La vacance commence, le seuil *de la maison passé : monologue* intérieur, ininterrompu, souvent avec plaisir, parfois avec peur ou dégoût, par ce que proposent la rue et le métro.

Ces dernières années (est-ce l'effet de la crise ?), aux heures *d'affluence et malgré celle-ci,* des voix étonnantes ont investi la foule. Des spectacles miniatures se sont organisés aux angles des correspondances. Dans le couloir de Denfert-Rochereau, la basse chantante nous met dans la tête des étendues immenses de blé et de neige.

Parfois, des voix laissent éclater leur souffrance. Un cri se lève, voix off du spectacle en sourdine que chacun reçoit et donne de sa vie.

Un ultime espace de liberté au quotidien, d'aventure non programmée sur papier glacé publicitaire, à la portée de tous. Quel *frisson !*

Ce lundi matin, à la station Montparnasse-Bienvenüe, la musique officielle de Radio-Machin nous est arrivée par tous les murs, indiscrète, totalitaire, nivelante, méprisante, dégueulasse. Elle suintait, me dégoulinait dans le cou, s'entortillait dans mon écharpe, se glissait dans mon porte-documents.

Je me suis souvenu de l'adaptation au cinéma de *Fahrenheit 451,* de l'énorme *écran présent dans tous les appartements,* avec partout la même blonde sirupeuse susurrant : *« Bonsoir les cousines ! »*. Me sont revenues aussi toutes les violences subies depuis plusieurs années : les supermarchés, dont *j'ai fini par accepter, à ma honte,* l'agression des queues aux caisses, avec la musique assourdissante, les slogans publicitaires débilitants et les enfants qui trépignent lorsque leurs parents sont surchargés et poussés par ceux qui attendent.

Me sont revenues les quinzaines commerciales. Celle de Cosne-sur-Loire, où toute une matinée, la flânerie délicieuse en quête de chèvres frais et de légumes avait été investie *d'une recette de poitrine de veau* farcie, renvoyée aux quatre coins de la ville par la voix d'un animateur, présentateur ou autre « faire-dévaloir ».

C'est son « cousin », sans doute, qui avait réussi à chasser *la fanfare du marché Daguerre* avant Noël au point que l'ânon chargé de lavande avait fui.

Comment se défendre de ces milliers de bouches d'où sort la voix anesthésiante qui étouffe toutes les autres ? A quand les distributeurs de tranquillisants ?

E. ZUCKER-ROUVILLOIS.

Les brasiers

Vu de la route qui suit la vallée, le château, ou ce qui en reste, a quelque chose d'irréel. Il tremble dans un halo de brume quand le ciel est bas. Par temps clair, il découpe sur l'azur un profil de fonte brisée.

Ce pentagone de pierre qu'on appelait Montségur, ces remparts *dont l'armée des croisés* ne vint à bout qu'après dix mois de siège, ils apparaissent encore, sur leur piton à demi-chauve, comme la matérialisation d'un défi : la citadelle cathare dut empêcher de dormir bien des barons du Nord et des prélats de Rome...

Sur les pentes de l'Espine, d'où l'on découvre la face orien*tale du château,* un berger *à la* barbe blanche médite, debout, les mains jointes sur son bâton. Nous échangeons un salut sans paroles.

Une pancarte, au milieu du village, signale Montségur sur la *droite. Il reste à gravir,* par des sentiers de chèvres, ce « loum » comparable à celui dont rêve, à quelque douze lieues de là, dans sa Haute-Ariège, René-Victor Pilhes.

A mi-pente se trouve le *camp dels cremats* (un de ces *« champs des brûlés »* où l'Inquisition, en Languedoc, multiplia les brasiers, entre 1180 et 1301). Mais les cendres s'envolent ; et rien, absolument rien, ne demeure des deux cents hérétiques qui montèrent *ici* sur le bûcher.

Lors des week-ends prolongés et des congés annuels, l'ascension tient de la compétition touristique, mais aussi — en ce cas tôt abandonnée avec repliement sur la buvette-bazar proche du parking — de la balade héroïque et pépère. Gosses et chiens sont de la partie, qu'il faut tirer par la laisse ou par *la main. Chaque tourré sert de* halte à quelques excursionnistes essoufflés et suants sous leur barda de pique-niqueurs ou de cameramen amateurs.

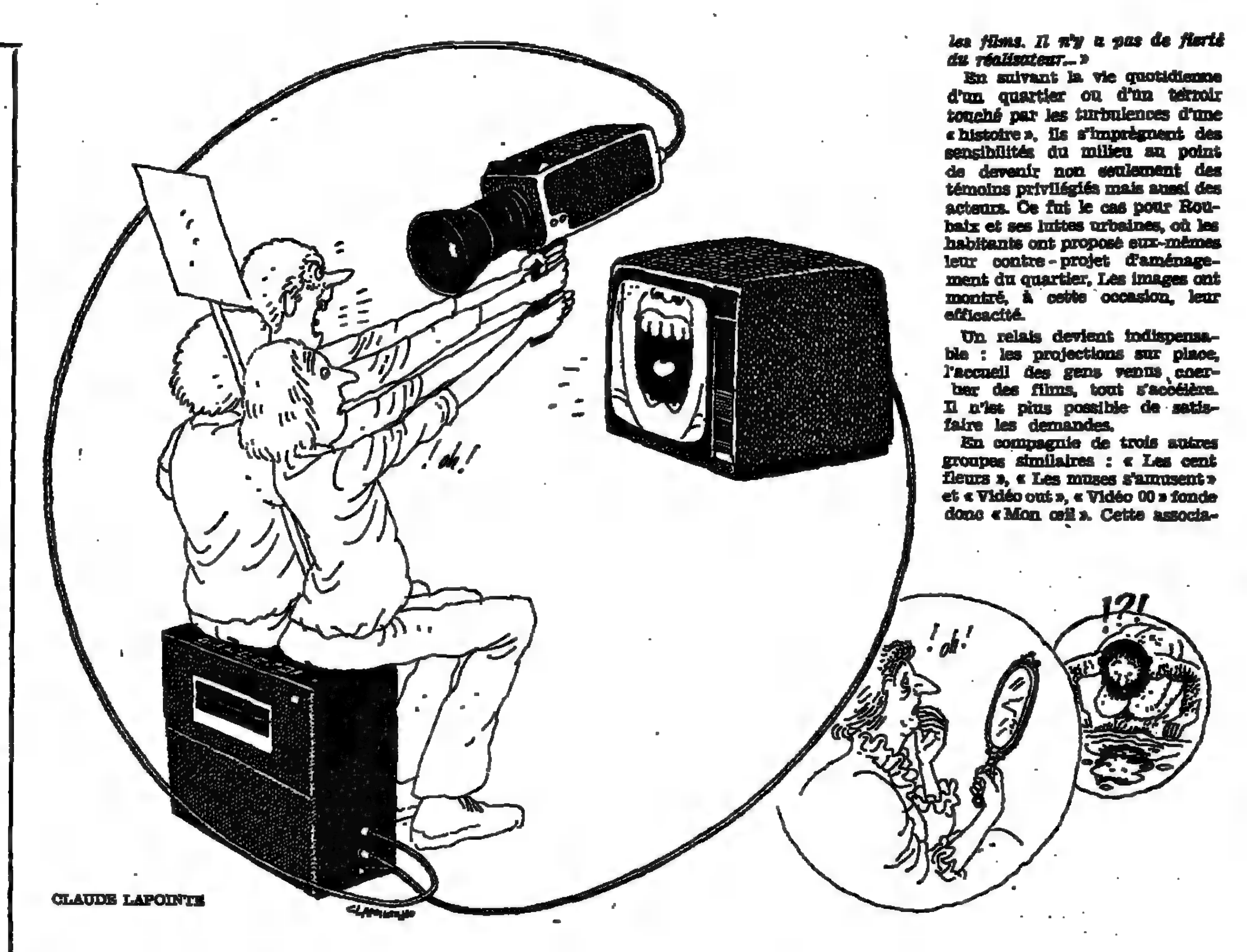
Malheur au pèlerin respectueux de la mémoire des suppliciés ! Il n'a pas sa place parmi ces oisifs qui saucissonnent dans les ruines et qui, entre deux ahans, sur le flanc de la montagne, *poussent* la chansonnette ou s'ébahissent qu'on ait pu bâtir si haut, si lourd, et si solide, à une époque *sans grues ni* bétonnières.

Entré dans la légende depuis qu'il a été mutilé et déserté, comme l'observait Zoé Oldenbourg, le haut lieu ariégeois n'échappe pas aujourd'hui à la récupération folklorique. Il n'est *point* jusqu'au souvenir des hérétiques qui, depuis quelques années, ne serve d'appât publicitaire : entre Lavelanet et Carcassonne, des panneaux n'annoncent-ils pas : *« Ici, Limoux, pays cathare, capitale de la blanquette. »* ?

En repassant par l'Espine, je suis tombé sur le pâtre chenu. Nous avons échangé quelques paroles à propos des excursionnistes. Qu'ils fussent de l'Hexagone ou d'ailleurs, le vieil homme les appelait des *Francimans.*

... Le terme même dont la *Chanson de la croisade* désignait les hommes de Simon de Montfort.

MAURICE CHAVARDÈS.



CLAUDE LAPOINTE

COMMUNICATIONS

La vidéo militante

La vidéo n'est pas seulement une technique utilisée par le cinéma et la télévision. C'est un moyen de communication simple, utilisable dans la vie associative et militante.

NATHALIE DES GAYETS

ROUBAIX. Le rouge et le noir. La brique grisaille de maisons en immeubles. Les murs transpirent la suie. La pluie ne laisse aucun répit. Les gros pavés des trottoirs retiennent l'eau en flaques. Le jour est trempé. Michel, Hellène et leur copain David ont quitté Paris aux aurores, après avoir bourré leur voiture de projecteurs, caméra, télévision, bandes de films. Ils sont allés rejoindre d. « nouveaux entrepreneurs » qui tiennent une réunion dans une H.L.M. du quartier Alma-gare et vont suivre les débats, caméra au poing. Ils font de la vidéo. Michel et Hellène appartiennent au groupe « Vidéo 00 ». Leur tournage doit s'intégrer à une série de films consacrés à *« des initiatives populaires en matière économique »*. Une quinzaine d'habitants du voisinage discutent de la forme juridique la plus appropriée pour regrouper les différentes activités dans lesquelles ils se sont lancés : un *« atelier-cuisine »*, un « atelier de créativité », une « scop-bâtiment », un « atelier-imprimerie ».

Faut-il opter pour un G.I.E. (groupement d'intérêt économique) ou une scop (société coopérative de production) ? Les avantages et inconvénients sont disséqués un à un, parfois au tableau noir.

Quatre gros projecteurs dressés sur pied illuminent la discussion. Par terre, un écran de contrôle reflète les prises de parole. David cadre les visages tandis qu'Hellène, accroupie devant les tables, tend un micro sous le menton des intervenants.

L'après-midi sera *« centré sur la revendication : On organise la contre-attaque ! »*. Sans nouvelles depuis des mois d'un dossier déposé dans le circuit administratif pour obtenir une aide financière de l'Etat, ils décident de réagir. Leurs *« demandes d'emplois d'utilité collective »* ont été bloquées, affirment-ils, par les services de la préfecture. Puisque toutes les autres tentatives d'éclaircissement se sont heurtées au mur de l'administration, il s'agit de se mobiliser pour gagner une réponse.

Les échanges restent paisibles mais vigoureux. L'éclairage insolite de la vidéo chauffe l'atmosphère, stimule les interventions. *« Une réunion comme celle-là,* constate Michel, *est plus intense parce qu'il y a des projecteurs et une caméra. Les contradictions ne sont pas les mêmes. »*

On ne tarde pas à se mettre d'accord sur les ripostes :

— Montrer les réalisations ;

— Tenir une conférence de presse : *« On s'est tu pendant six mois, maintenant on ouvre notre gueule ! »*

— Faire un appel à la population de Roubaix : *« Pourquoi un tel silence autour d'associations de quartier qui veulent créer des emplois ? »*

— Organiser un meeting où chaque activité sera présentée en détails. On se répartit les corvées entre quelques plaisanteries et des bouffées de rire. A 5 heures, c'est fini ! D'un seul élan l'assemblée bondit sous la pluie et se disperse. « Vidéo 00 » assure la fermeture de la salle après avoir longuement plié bagages. Son équipe n'est pas au complet ; d'autres membres « opèrent » à Orléans ce même jour.

« Vidéo 00 », dont le siège se trouve sur les hauts de Belleville à Paris, comprend cinq réalisateurs. Moyenne d'âge : trente ans. Jobs : ingénieurs, responsables de formation, cinéastes. Une passion commune : la vidéo. Les films qu'ils tournent concernent exclusivement des sujets sociaux : *« Des grands débats qui agitent la base »*, oubliés trop souvent par la télévision. Ce cinéma du réel est ensuite mis à la disposition du public sous forme de films vidéo. Les associations filmées disposent également d'une bande, qu'elles utilisent en général pour présenter leur action : *« L'image sert à fixer les choses. »*

La multiplication sur le marché de « médias légers » (vidéo, super-8) rendus de plus en plus accessibles a suscité de nombreuses vocations parmi des amateurs, qui ont su les utiliser comme modes de communication, d'information, de création et d'action.

Ainsi, « Vidéo 00 » pratique un cinéma d'intervention sociale, écho des tentatives de changement et support de réflexion. Son but *« n'est pas la marginalité à tout prix »*. Au contraire, ses membres veulent diffuser *« auprès d'un nombre croissant de relais d'opinion ces expériences autogestionnaires qui vivent en France ou à l'étranger »*. L'évolution de « Vidéo 00 » semble avoir suivi celle d'un certain militantisme d'après 1968. Au discours idéologique, aux manifestations sans lendemain, on préfère la création *affective,* l'implication des idées dans le concret, la confrontation aux réalités avec toutes les contraintes et les adaptations qu'elles supposent. Changer ! mais tout de suite, à sa porte, avec les moyens du bord.

Un moyen d'enquêtes

Le lancement de « Vidéo 00 » en 1971 correspondait à la volonté de promouvoir une nouvelle manière d'informer. L'expérience d'un atelier populaire d'affiches créé en 1968 avait montré les limites des moyens traditionnels : affichages, tracts, ronéos... La vidéo permet d'aller à la rencontre directe de l'événement : *« Un excellent moyen d'enquêtes. »*

A ses débuts, « Vidéo 00 » s'acharnait à transmettre le point de vue du « terrain » face à celui des aréopages administratifs ou ministériels à propos d'actualités « chaudes », comme le nucléaire, le Larzac... En 1973, la vidéo sert d'arme militante pour la cause immigrée dans le quartier. Puis vient la recherche d'une information plus complète assortie d'un exemple de solution possible. Sont réalisés une bande sur la « Maison autonome », des films sur des expériences anglaises comme *Street Farm* (la Ferme de la rue) et les *Communes au temps de l'autogestion,* très utilisés au moment des élections municipales. Chaque année, une série de films développent un thème. Mais le coût de ces réalisations, les occupations familiales ou professionnelles de chacun, limitent leur nombre. L'originalité de « Vidéo 00 » : associer le plus possible les gens filmés à la production du film ; et maintenir certaines règles tacites : *« On a cassé l'organisation traditionnelle des tournages, on ne signe pas les films. Il n'y a pas de fierté du réalisateur... »*

En suivant la vie quotidienne d'un quartier ou d'un terroir *touché* par les turbulences d'une « histoire », ils s'imprègnent des sensibilités du milieu au point de devenir non seulement des témoins privilégiés mais aussi des acteurs. Ce fut le cas pour Roubaix et ses luttes urbaines, où les habitants ont proposé eux-mêmes leur contre-projet d'aménagement du quartier. Les images ont montré, à cette occasion, leur efficacité.

Un relais devient indispensable : les projections sur place, l'accueil des gens venus emprunter des films, tout s'accélère. Il n'est plus possible de satisfaire les demandes.

En compagnie de trois autres groupes similaires : « Les cent fleurs », « Les muses s'amusent » et « Vidéo out », « Vidéo 00 » fonde donc « Mon œil ». Cette association de la loi de 1901 sera chargée de la diffusion des bandes et des montages diapos qui restent la propriété de leurs réalisateurs.

« Mon œil » loge au 20, rue d'Alembert, à Paris (14e), dans une vieille maison avec un jardinet où grimpe encore du lierre. Un responsable, Marcel Moirond, s'occupe du va-et-vient des films et assure une permanence de 10 heures à 13 heures.

Besoin de parler

Très vite, les fondateurs de « Mon œil » ont été surpris par les dimensions inattendues données à certains films. Des intersyndicales, des comités d'entreprise, des groupes de toutes sortes utilisent des bandes de l'association pour des débats qui se révèlent souvent intenses : *« Ce qui est frappant dans notre expérience, c'est qu'on ne discute pratiquement jamais de la bande, on parle rarement du sujet, du contenu, les gens parlent de leurs problèmes, de leur situation... »* Les spectateurs se sentent concernés et réagissent en se racontant. Les témoignages font mouche *« les gens ont des choses à se dire, besoin de parler. »*

Quelquefois la vérité de l'image sonore scandalise : *« L'utilisation de la vidéo n'est pas neutre. Elle peut avoir des répercussions imprévues ! »*

« Mon œil » entend susciter des vocations. La vidéo peut devenir un outil d'expression individuelle. Elle intimide encore. Il faut la rendre familière et abordable aux amateurs alors que *« dans l'esprit des gens elle est associée d'abord à la télévision, d'autre part au cinéma (...), mais aussi à l'électronique à cause des systèmes de surveillance dans les grandes surfaces »*.

Les groupes qui ont lancé « Mon œil » croyaient aux multiples emplois spécifiques de la vidéo, notamment comme moyen d'expression locale. « Vidéo out » s'est engagé dans l'affaire Lip, pour l'information du personnel... A Nanterre, des lycéens et professeurs ont réussi à tourner ensemble une bande vidéo sur la sélection scolaire.

La vidéo est donc propice aux créations collectives : *« Des gens sans compétences techniques jouent un rôle effectif, réel, dans la réalisation, y compris pour les montages, faits en accord avec les gens filmés. »* Ainsi des occasionnels se saisissent d'une caméra pour attraper à leur manière une actualité qui les frappe. « *Il faudrait aller plus loin, intégrer la vidéo dans les pratiques sociales, comme la ronéo l'est depuis longtemps.* »

Reste un inconvénient à surmonter : la peur du miroir. La vidéo est un témoin et une mémoire. On fuit un compte rendu trop fidèle de son visage ou de sa parole. Les avantages procurés par l'audio-visuel à la portée de chacun peuvent, pourtant, assurer sa réussite. *« Au puissant réseau des médias (...), et principalement de la télévision, la vidéo est un moyen de répondre. »*



BRÉSIL

Un grand trou dans la forêt

En Amazonie, un milliardaire américain octogénaire se taille, dans la forêt équatoriale, un étrange royaume de quelques millions d'hectares et de quelques dizaines de milliers d'âmes.

JEAN ROLIN

« POVO *limpo e povo civilizado : Lembre-se que a fabrica e uma continuaçao do seu lar. (1)* » A défaut d'un jardin que les enfants, si l'on n'y prenait garde, pourraient détruire, il y a ici, par 0° 55' de latitude sud et 52° 25' de longitude ouest, sous le soleil exactement dans une échancrure de la forêt amazonienne, des machines compliquées et bruyantes, des locaux affectés à des tâches précises, des voitures de pompiers flambant neuves, des grues automotrices. *Toutes choses que les* ouvriers brésiliens venus du Nordeste ou des berges du fleuve ne sont peut-être pas spécialement enclins à traiter avec ménagement, si bien que la direction des usines de Munguba a dû consteller la zone industrielle d'inscriptions discrètement comminatoires.

Uma continuaçao do seu lar : c'est d'ailleurs beaucoup dire d'une entreprise qui n'est décidément la continuation de rien du tout. Avec son *Deus ex machina*, le milliardaire Daniel K. Ludwig, avec ses capitaux américains, ses cadres polyglottes et multinationaux, ses techniques de pointe, ses quelques milliers d'hommes attelés à la production de bois, de pâte à papier, de kaolin et de denrées, destinées dans un premier temps à assurer l'autonomie alimentaire de l'enclave, l'entreprise surgit brusquement du sein de la forêt. Sur la rive droite du rio Jari, à six heures de navigation de son confluent avec l'Amazone, et au sortir de quelques méandres assez serrés pour que les cargos de 40 000 tonnes remontant vers Munguba s'y annoncent pa. de puissants coups de trompe.

Munguba, le plus beau fleuron du projet Jari, « *l'extraordinaire projet Jari, l'une des plus vastes entreprises jamais tentées en Amérique du Sud* », comme dit la brochure publicitaire éditée par ses promoteurs, la Jari Florestal et Agropecuaria LTDA.

Contre le cancer

Extraordinaire, le projet l'est assurément à plus d'un titre. Il y a trente-deux ans, le territoire qu'il couvre — 1 200 000 hectares, qui d'après certaines sources brésiliennes et internationales auraient aujourd'hui doublé ou triplé, à la suite de tractations occultes, à terme menaçantes pour l'intégrité territoriale du Brésil — appartenait à un colonel « pour rire », le colonel Jose Julio de Andrade, qui tyrannisait quelques *seringueros* et autres coureurs de jungle pour en retirer un peu de caoutchouc et de noix du Brésil. En 1948, le territoire est racheté par une entreprise portugaise, qui, dix-neuf ans plus tard, le cède pour 3 millions de dollars à Daniel Keith Ludwig, ce milliardaire américain taciturne et portant beau, à coup sûr parti de rien, dont les capitaux tentaculaires fructifient dans quelque quinze pays, et sur toutes les mers du globe sous l'espèce d'une flotte considérable de vraquiers et de pétroliers géants. *3 millions de dollars pour 1 200 000 hectares* d'eau bourbeuse et de végétation prolifique, dont la production annuelle doit représenter aujourd'hui quelque 250 millions de dollars à l'exportation. Et tout cela pour le plus grand bien du genre humain : Loren McIntyre, du National Geographic, qui se flatte d'être la seule journaliste accréditée à Jari, assure que les bénéfices de cette *entreprise seront* intégralement consacrés par son promoteur à la recherche sur le cancer.

Il fallut d'abord déboiser, ce que l'on fit par le feu, à raison de quelques milliers d'hectares par an, et replanter en arbres d'un bon rendement. Puis, et ce fut le plus gros morceau, il fallut acheminer jusqu'au site de Munguba l'usine qui convertirait tous ces arbres en pâte à papier, et la centrale électrique qui la ferait tourner en transformant quotidiennement quelque 2 000 tonnes de mégawatts. Assemblées à Kure, au Japon, l'une et l'autre seront ensuite confiées aux flots et remorquées jusqu'au site de Munguba, qu'elles atteignent respectivement le 28 avril et le 4 mai 1978, après trois mois de navigation.

Il ne reste qu'à les mouiller sur un lac artificiel, dont on fait monter puis baisser le niveau, afin de les poser sur les trois mille sept cents pilotis plantés pour les recevoir — tout cela avec une précision telle que, au terme de cette opération, chaque élément de la centrale et de l'usine s'adaptera, au millimètre près, à l'élément correspondant de l'infrastructure. Ainsi l'entreprise atteint-elle aux dimensions du mythe, suscitant, par cet exploit originel, tout un bavardage épique.

Quelques mois plus tard, au début de 1979, cette Jérusalem céleste apparue, un beau jour sur l'horizon, aux yeux émerveillés des indigènes, peut commencer à dévorer du bois et à régurgiter de la pâte à papier — près de 300 000 tonnes par an, — et le milliard de dollars investis par Daniel K. Ludwig à faire des petits. Aujourd'hui, l'usine de kaolin — 190 000 tonnes par an — a rejoint sur le site de Munguba l'usine de pâte à papier. Ludwig prévoit d'établir sur le Jari, en amont des chutes Santo-Antonio, avec le concours financier des autorités brésiliennes, une centrale hydro-électrique d'une capacité de 1 000 mégawatts, et de produire suffisamment de riz pour que le Brésil devienne régulièrement *exportateur* de cette céréale dans le courant des années 80.

Six mille buffles barbotent parmi les prairies inondées, et les ressources agricoles du territoire de Jari sont déjà presque suffisantes pour nourrir sa population de quelque vingt-cinq ou trente mille âmes.

A travers une forêt loqueteuse que l'on reboise en *pinus cariboea* — cette espèce de sapin qui tend à reproduire sous l'Equateur l'atmosphère de la forêt vosgienne, — 17 kilomètres d'une piste de latérite doublée d'une voie ferrée relient la zone industrielle de Munguba à Monte-Dourado, capitale administrative de cette principauté agro-industrielle. Comme dit encore la brochure éditée par la Jari Florestal : de la forêt naît une ville, « *uma nova villa plantada em plena selva !* »

Et, bien que ses rigoureux alignements de maisons basses et fleuries, dominées par un château d'eau, n'évoquent encore qu'allusivement le désordre et l'unité organique d'une ville véritable, Monte-Dourado offre en effet toutes les commodités que peuvent désirer des hommes craignant Dieu, respectant le bien d'autrui et l'autorité de l'Etat, voire d'un Etat dans l'Etat. Une milice privée — dont quelques zélateurs de Ludwig, qui ont pris ombrage de ce qu'on l'accusait, certainement à tort, de réduire les Indiens en esclavage, s'obstinent d'ailleurs à nier l'existence, bien qu'elle soit attestée jusque par des textes émanant de la Jari, — un cinéma où l'on ne passe que des films soumis à la censure militaire, une église œcuménique, un supermarché aux rayons assez pauvrement garnis, un centre social qui organise des dîners dansants et des parties de bingo, une banque, un hôpital où l'on dispense aux employés des soins gratuits, des écoles maternelle, primaire et secondaire également gratuites, des terrains de sport, une piscine, un gymnase frappé de cette inscription en grands caractères écarlates : *Mens sana in corpore sano.*

Mais, aussi policée que soit Monte-Dourado, on imagine les dimensions que doit y prendre parfois tel incident ordinaire de la vie quotidienne. On ne vit pas que de dîners dansants et de parties de bingo... Comment peuvent se dénouer les rivalités amoureuses, les conflits personnels de tous ordres nécessairement innombrables au sein de cette petite société enclavée, close et primaire, reliée au monde extérieur par deux Islanders et un DC-3 poussifs assurant irrégulièrement la desserte de Belèm ? Elle est argentée par de grands dolichocéphales blonds qui, pour la plupart, doivent souffrir de la chaleur et sécher d'ennui, tisonnant à longueur d'année cette haine indivise pour les tristes tropiques cette haine qui est l'orgueil, la principale distraction et finalement l'essence même du Blanc expatrié.

Filles

Les tropiques : pour en retrouver la saveur, du moins celle que leur prêtent les romans exotiques, il faut emprunter l'un ou l'autre des *motoscafi* qui, jour et nuit, à toute allure, décrivent sur le fleuve des trajectoires brillantes, entre l'embarcadère de Monte-Dourado et le village brésilien de Beiradao. Car sur Beiradao, l'autorité de Ludwig et de la Jari ne s'étend pas, non plus que sur Beiradinho, situé en face du complexe industriel de Munguba. Aussi le désordre, la licence, le mépris des lois et des alignements y ont-ils trouvé refuge : innombrables tripots, boîtes de nuit suspectes, boutiques abritant des commerces plus ou moins licites, officines où l'on offre de vous arracher les dents au meilleur prix ou de vous initier dans les meilleurs délais aux secrets du violon, du saxo, de l'accordéon ou de la clarinette, *Pratica e Teorica.*

Encore Beiradao, souffrant sans doute du voisinage de Monte-Dourado, ou peut-être d'une présence militaire assez voyante, encore que nonchalante et même déjetée, conserve-t-il un certain air de respectabilité provinciale, coexistant avec les turpitudes exotiques. Tandis que le village fluviatile de Beiradinho, qui n'est venu se planter juste en face de Munguba que pour faire plus aisément les poches des cargos de toutes nationalités venant y charger du kaolin ou de la pâte à papier, évoque assez exactement telle cité lacustre et bordelière d'une nouvelle de Mandiargues, dans *le Musée noir*. Monté sur pilotis — entre lesquels on voit barboter des animaux tant soit peu monstrueux, porcs gigantesques, canards de Barbarie gros comme des dindons, gallinacés chauves, plantés sur de hautes pattes, qui semblent résulter d'un croisement de coq et d'autruche, — il égrène ses cabanes en planches, en palmes et en tôle ondulée le long d'un axe irrégulier. De gros vaporettos assurant la desserte de Macapa, de Belem ou de Manaus — le *Luz e Vida*, le *Sao Jorge do Jari*, — sont amarrés ici et là, berçant dans des hamacs, en plein air, des voyageurs indolents.

La véritable activité de Beiradinho ne se révèle qu'à la nuit tombée, lorsque s'allument les spots miteux des guinguettes accroupies sur l'eau. Alors, en même temps que débarquent les équipages des bateaux en cours de chargement à Munguba, sortent de l'ombre de petites créatures felliniennes, dont certaines n'ont pas quatorze ans et déjà beaucoup de dents en moins, vêtues parfois avec une recherche qui témoigne de l'universalité des modes, et qui, toute la soirée, vont croiser dans le périmètre minuscule de ce cul-de-sac aquatique, entre le Lucy-Pussy et l'Encontro dos Amigos, à la recherche d'une passe qui leur procurera l'équivalent, en cruzeiros, d'une cartouche de cigarettes Hilton *(reserva especial)* ou de quelques bouteilles de bière Brahma Chopp.

Couteaux

Ainsi jusqu'au matin, comme dans la Venise de Casanova, bien que sur un mode plus trivial, les petites embarcations vont convoyer d'un bord à l'autre des cargaisons de masques apprêtés pour des plaisirs sommaires, tandis qu'au fond de la scène des orages nocturnes scindent le ciel en multiples éclats, et que l'usine de pâte à papier, sous grands pavois de *feux blancs, verts et* rouges, dégorge, de temps à autre, dans un vacarme à réveiller les morts, son trop-plein de fumées à l'âcre odeur de soufre et d'œufs pourris.

Bien que les liens du mariage ne semblent pas présenter à Beiradinho un caractère sacré, et que les mâles de cette Babylone amazonienne — sans cesse à vous entretenir, lorsque par hasard ils vous parlent, de senoritas et de fouki-fouki — soient pour la plupart maquereaux dans l'âme, on se demande jusqu'à quel point toute la population communie dans le même enthousiasme pour ce commerce.

Toujours est-il qu'il ne se passe guère de nuit sans que l'une ou l'autre des gamines pique une crise nerveuse, casse quelques bouteilles et se convulsionne sur la piste jusqu'à ce que de vigoureux infirmiers bénévoles l'escamotent sans excessifs ménagements. Guère de nuit sans que deux ou trois des naturels, qui, en général, éclusent à l'écart, et comme sans voir les envahisseurs nautiques mettant leurs femmes et leurs sœurs en coupe réglée, s'esquivent soudainement, traînant après eux une petite cohorte de voyeurs, pour vider entre les pilotis, dans la gadoue, à coups de couteaux ou de gourdins, quelque querelle dont on ne connaîtra jamais l'origine.

Et tout cela sous le regard charbonneux du Christ saint-sulpicien, peigné et gominé, qui, dans chaque bastringue, trône au-dessus du comptoir, bénissant avec une parfaite égalité d'humeur ivrognerie, blasphème, coups et blessures, adultère et prostitution. Il faut bien que tout le monde vive. Et ce n'est pas parce qu'elles mourront plus vraisemblablement de la syphilis que les petites prostituées brésiliennes ne doivent pas contribuer à la lutte contre le cancer, puisque c'est elle, on nous l'assure, la cause de tout ce ramdam. ■

(1) « *Un peuple propre est un peuple civilisé : rappelez-vous que la fabrique est la continuation de votre foyer.* »

REFLETS DU MONDE

FAR EASTERN ECONOMIC REVIEW

La moralité chinoise en péril

La Chine n'est plus à l'abri du relâchement des mœurs qu'on disait jusqu'à présent être le propre des sociétés occidentales. La *FAR EASTERN ECONOMIC REVIEW* fait état de l'inquiétude du gouvernement de Pékin devant « *le manque de respect des jeunes envers l'autorité* » et rapporte que « *ces jeunes se sont vu reprocher récemment dans la presse de Pékin l'intérêt qu'ils portent à la pornographie, à la musique malsaine et aux vêtements débraillés. On leur reproche de se trémousser sur des airs indéfinissables et d'écouter des chansons d'amour venues de Hongkong et de Taiwan. Selon un journal de Shanghai, certains jeunes gens ont été arrêtés pour leur goût excessif de la musique disco. Mais les jeunes ne sont pas les seuls à violer la morale socialiste. Récemment, un correspondant occidental à Tokyo a eu la surprise de trouver des officiels chinois d'âge mûr devant les rayons les moins recommandables de la librairie d'un grand hôtel de la ville où était descendue la suite de M. Hua Guofeng durant sa visite au Japon. Vêtus du costume Mao gris de rigueur, les officiels chinois feuilletaient avec passion les livres et revues pornographiques.* » Le comportement de ces messieurs ne fera sans doute pas l'objet d'un article critique dans le *Quotidien du peuple.*

NIN

A quoi servent les sciences politiques ?

L'hebdomadaire yougoslave *NIN* vient de relancer la polémique sur l'utilité de l'enseignement des sciences politiques. *Une déclaration faite à* la télévision en juillet par M. Stipe Souvar, ministre de la culture de la République de Croatie avait provoqué une riposte énergique des professeurs de la faculté des sciences politiques de Zagreb, mécontents de voir mise en question l'existence de leur enseignement.

M. Souvar avait estimé que la « *société n'a pas besoin de production massive de politologues : tous, travailleurs, citoyens et autogestionnaires se doivent d'être également politologues, d'analyser la vie politique et de participer aux prises de décision* ».

En réponse, les professeurs de la faculté de Zagreb ont mis en garde M. Souvar contre « *les conséquences imprévisibles* » que pourraient entraîner l'« *indignation et l'agitation parmi les étudiants et les professeurs* ».

L'EUROPEO

Le bonheur sur huit roues

L'hebdomadaire de Rome *l'EUROPEO* signale une nouvelle mode, celle du patinage à roulettes, qui s'étend en Italie à une étonnante vitesse. L'exemple vient de Milan, où « *chaque nuit, à minuit précis, trois cents patineurs débouchent soudain du cours Victor-Emmanuel et s'engouffrent à toute allure dans la galerie couverte. Jusqu'à une heure avancée, ils s'exhibent, en multipliant les slaloms et les pirouettes, salués par les applaudissements des promeneurs et des badauds. De temps à autre, ils organisent une partie de football avec, comme ballon, une boîte de Coca-Cola.*

» *Il s'agit d'un groupe de jeunes Milanais qui ont formé la première association italienne, les Roller project. Ils se proposent, comme l'explique l'un d'entre eux, de faire monter le plus de jeunes possible sur les « huit roues du bonheur », afin de faire du sport mais aussi d'éloigner les amateurs des discothèques et du vagabondage. Le 19 août le groupe lance le premier tour d'Italie sur patins. « Lorsque* » *nous arriverons piazza Na-* » *vona à Rome, nous ne serons* » *pas moins de cinq mille* », assurent les patineurs. La vogue de cette pratique est telle, selon *l'Europeo*, que le chiffre ne paraît pas traduire des espérances excessives.

Agence France Presse

Economies de bouts de chandelle

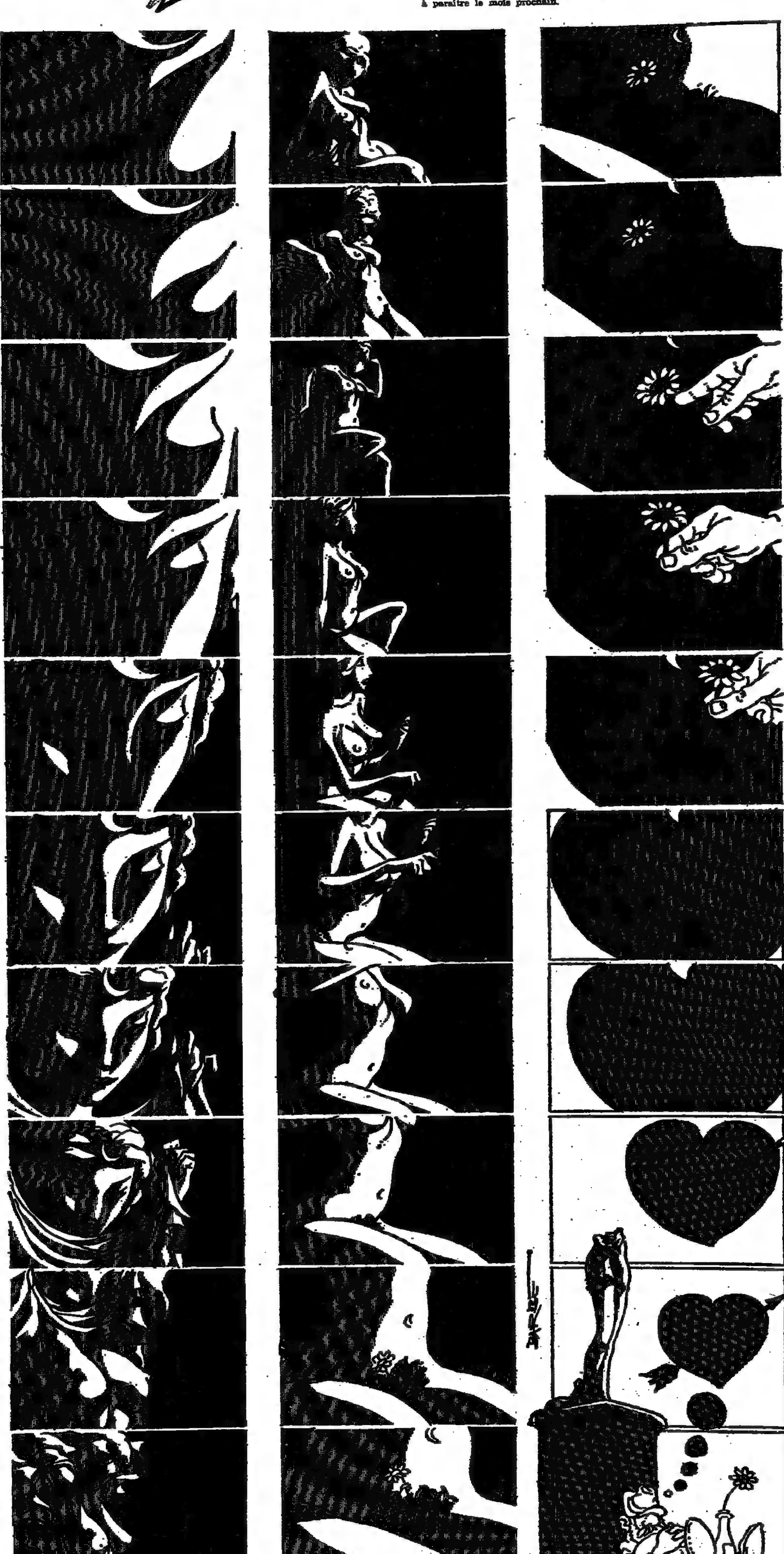
Quand les Américains décident de faire des économies, ils ne négligent rien. *L'AGENCE FRANCE-PRESSE* rapporte que, depuis le mois de juin, « *cent quarante mille employés fédéraux travaillant à Washington et dans la région doivent se laver les mains à l'eau froide pour faire des économies d'énergie. L'organisme gérant les immeubles fédéraux a fait savoir que cette expérience serait poursuivie jusqu'en septembre et permettrait d'économiser plus de dix mille barils de mazout, d'une valeur de près de 500 000 dollars. La situation sera alors réexaminée pour déterminer si l'expérience doit être poursuivie. Cette mesure a été accueillie sans enthousiasme par le syndicat des employés fédéraux qui la juge futile et qui réclame pour ses adhérents le droit de jouir du même confort que tous les travailleurs* ».

L'agence note que M. Carter a été plus prévoyant en faisant installer l'année dernière à la Maison Blanche des chauffe-eau solaires pour un prix de 28 000 dollars.

TRAIT Libre

BARBE

André Barbe a publié, dès 1971, plusieurs receuils de dessins : *Terre à terre*, aux éditions Selio (diffusion Champs du possible), puis *Confesse*, chez Jacques Glénat. En 1978, deux albums diffusés par B. Diffusion : *Cinémas* (éd. Faiseur d'images) et *Strips*, édité par l'auteur. Puis, aux éditions du Cygne, *Sacré Zoiseau et autres oiselles* (1979) et *le Condiettero*, à paraître le mois prochain.



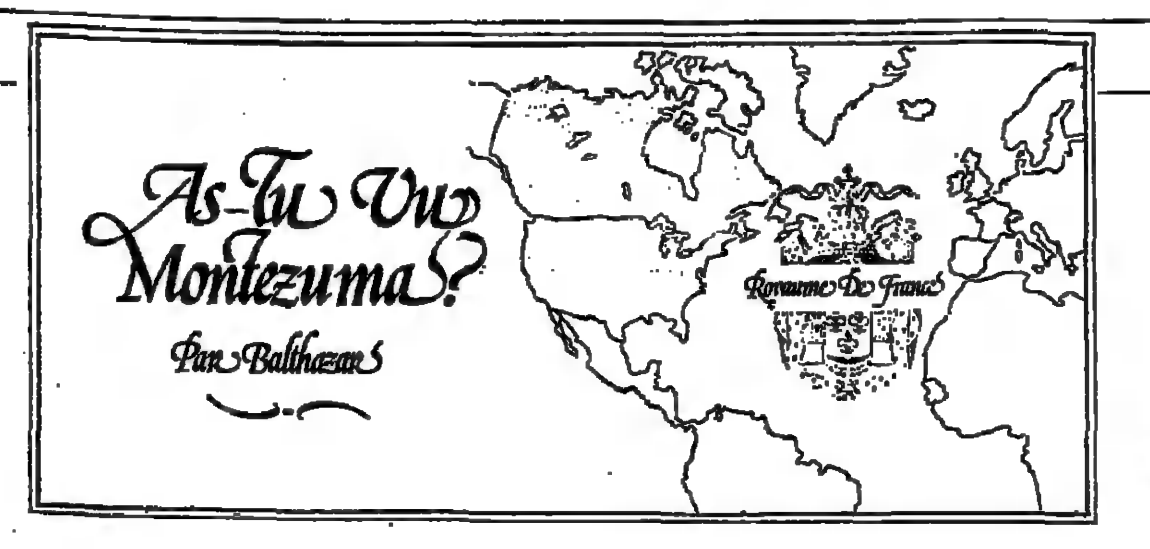
Ou, par mon

le feu monte

embrase l'U

هكذا من الأصل

هكذا من الأصل



CHAPITRE X

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS : 1970, sous le règne du roi de France François VI. Le chevalier Larose, secrétaire général de la Louisiane, a reçu mission d'abattre le gouvernement des Etats de l'Union, hostile à la politique française. Il entreprend de propager outre-frontière l'idéologie montezumite, fondée sur le refus de toute puissance.

Où, par mon entremise

ON m'avait donné pour assistant un Russe émigré, le professeur Ivanoff, rejeté par la société bostonienne après dix ans de tentatives pitoyables pour lui imposer son réel génie, et repêché par nos services au bord du suicide. Il avait grandement contribué à installer à Harvard, en 1948, la *National Foundation for Social and Political Sciences*, qui collecte la plupart de nos renseignements. Bon nombre de ses dirigeants, m'expliqua-t-il, figuraient au Fichier vert. Avant toute démarche, il me suggéra de rencontrer deux d'entre eux, le professeur Lloyd Stevenson et le doyen Abraham Mac Donald.

Si habitués qu'ils fussent à venir à Paris et à y être bien accueillis, ils ne dissimulaient guère, en montant au trente-sixième étage, en s'asseyant dans les sièges moelleux du recteur, en dégustant sa chère exquise, la fascination qu'ils ressentaient. Eux qui avaient choisi leur métier, comme tant d'universitaires tazus, parce qu'il assure à ceux qui n'ont ni capacités véritables, ni naissance, ni fortune, l'illusoire prestige du savoir, et parce qu'il garantit aux faibles, tout au long de leur carrière, la respectueuse considération des adolescents, on les voyait en Sorbonne se magnifier, l'un sous sa couperose, l'autre sous ses grimaces convulsives. Ils n'étaient plus les éternels mendiants, les humbes soliciteurs de leur République béotienne, ils s'identifiaient progressivement à l'illustre Université de Paris, si richement dotée par nos rois, si consciente de son rôle dans l'Etat.

« Comme je suis heureux d'être ici, dit Stevenson en rotant son château-margaux. *Je ne connais pas d'autre université au monde qui sache faire de tout visiteur son hôte d'honneur ! »*

Mac Donald s'arracha à son calvados pour renchérir : *« Il ne faut pas dire : Dieu en France, mais professeur à la Sorbonne ! Ah ! si ma mère avait songé à venir accoucher au Détroit !*

— Pourtant, dis-je perfidement, *la superbe du colonel Foot doit rendre du goût à votre fierté nationale...*

Shit ! direnl-ils d'une même voix. *C'est un malade qui nous déshonore, un exhibitionniste grotesque, qui fait rougir nos compatriotes tant soit peu cultivés. Il a tourné la tête au peuple, mais l'élite intellectuelle résiste. C'est tant mieux, car nous n'avons pas besoin d'un nouveau Roswell ! »*

Je mis la conversation sur nos études communes, indiquant avec nonchalance que l'Académie s'intéressait aux manifestations nouvelles du catholicisme prophétique au Pérou et en Nouvelle-Grenade. Si nos amis de l'Union, plus favorisés que nous par la conjoncture, voulaient bien se charger de l'enquête, elle était à eux, et la Fondation toucherait un prix forfaitaire d'un million de francs.

En laissant errer sur la croix dorée qui domine Sainte-Geneviève des yeux embués par le vin de Bordeaux, le professeur Stevenson articula :

« Nous serons flattés, monsieur, de collaborer en cette occasion avec nos collègues de l'Académie royale. »

A la mi-janvier, je proposai au contrôleur général un plan d'action, dont le séjour en Nouvelle-Grenade de trois équipes de sociologues constituait l'épine dorsale. Il serait possible entre-temps de préparer les esprits, de diffuser dans l'Union des disques choisis de musique montezumite, et de publier une version anglaise, à bon marché, de *Paroles d'un croyant*. J'obtins aussitôt l'autorisation d'engager cette première phase de ce qui allait devenir l' « opération Paratonnerre ». Quant à Ivanoff, il eut le don d'extraire des ordinateurs deux précieux personnages : Jonathan Beecher, président des étudiants de sociologie à l'université de New-York, rejeton gâté d'une famille richissime, et Eugénie Smith, issue d'un malheureux croisement : son père, néo-grenadin de basse extraction, avait abandonné sa mère peu après sa naissance. Elle cherchait dans le mysticisme flou, dont témoignait sa thèse, des compensations à son enfance terne, et à un présent maussade.

Sur ce, le 28 février, New-York, Londres, Ciudad-Mexico et Caracas eurent l'audace d'inviter l'Espagne à se joindre à leur Conférence de la Jamaïque, qui devait s'ouvrir quelques semaines plus tard. Et l'Escorial, déçu d'avoir vu mépriser ses avances par notre Cour, eut l'audace plus inconcevable encore d'accepter l'invitation. C'en était trop. Le soir même, je reçus l'ordre de mettre en marche la deuxième phase de « Paratonnerre », et carte blanche pour empêcher coûte que coûte cette réunion. Sous prétexte de restrictions budgétaires, *on fit rappeler ceux des sociologues qui* étaient partis les premiers. Et je m'installai à New-York, au siège de la Compagnie Transatlantique, l'une des façades du service secret. Resté à Compiègne, Ivanoff communiquait avec moi par télévidéophone.

J'AIME New-York. Je regrette les efforts récents, un peu dérisoires, de ses architectes pour imiter Paris : la tour Jefferson, solitaire et brunâtre, ne reflétant que les nuages dans ses verres dépolis, constitue une assez grotesque réplique aux amoncellements babéliens du Front-de-Seine et de la Bourse. Mais si l'on met à part cette erreur, force est de reconnaître que le paysage de Manhattan évoque en fait ce que fut Paris jusqu'au début du règne de François V, avec ses clochers, ses coupoles, ses arbres ; les maisons de brique au fronton triangulaire évoquent même une certaine douceur de vivre démodée.

J'allai flâner devant Constitution House, où se royaumait l'arrogant Foot, sous l'étendard aux seize étoiles ; je souris à la pompeuse étiquette qui réglait, comme en un petit Versailles, la relève de la garde à la porte du colonel. Bon nombre de citoyens, me sembla-t-il, n'adhéraient que du bout des lèvres aux principes grandioses du chef de l'Etat, et sa morgue agaçait une partie de cette démocratique nation. J'étais donc optimiste en convoquant François Lejouvenceau, l'amant de la belle Eugénie, et l'un de nos agents — ceci expliquant cela...

« Alors, êtes-vous content de votre métaphysicienne ?

— Monsieur, j'ai eu des missions plus dangereuses, rarement de plus fatigantes ! Cette fille est un composé ahurissant de passion politique et de frénésie amoureuse. Je passe avec elle douze heures par jour, tantôt au lit, tantôt à écouter ses diatribes. Quand je commence à m'endormir, elle me raconte son enfance, sa sensibilité espagnole, la vulgarité des Tazus...

— Parfait ! Lui avez-vous fait lire Paroles d'un croyant *?*

— Oui, elle regrette, tant elle a aimé l'ouvrage, que Montezuma ait eu si peu de disciples.

— Vous pourrez bientôt la rassurer ! La première équipe va revenir de Nouvelle-Grenade. Il faut mettre en train une grande conférence pour les étudiants. »

le feu montezumite

LE soir du 10 mars, j'arrivai un peu en avance à l'université, comme un auteur inquiet du succès de sa pièce. Trois cents personnes auraient tenu à l'aise dans l'amphithéâtre vétuste et malodorant. Il en vint sept cent cinquante, pour la plupart des étudiants hirsutes. Au premier rang, Lejouvenceau, vêtu d'un nîmes et d'un paletot rouge, protégeait du bras les épaules d'Eugénie. Plusieurs autres compères, dont deux vrais Tazus, étaient répartis dans l'assistance. L'orateur était jeune, roux, satanique. Je comprenais son anglais traînant et affecté, mais nombre d'allusions, saluées des *ricanements de l'auditoire, me restaient* obscures.

Il me fallut quelques minutes pour apercevoir que dans son tableau cinglant de la Nouvelle-Grenade, derrière le portrait caricatural du président Gomez, les étudiants trouvaient un immédiat prétexte à conspuer le colonel Foot. A deux rangs de moi, j'avais repéré un policier en civil : sa *nuque rougissait à chaque mouvement* blasphématoire du public. Cet homme simple accordait sans doute au président mégalomane un crédit que lui refusaient, à l'unanimité, les sociologues de New York University.

On en vint au sujet. Les tignasses frémissaient à la peinture de Caracas et de Medellin. Les filles, bouche entr'ouverte sur leurs dents de croquemitaine, buvaient des yeux l'explorateur. Une projection échauffa l'atmosphère. On suivit le cinéphore dans les faubourgs crasseux. Entre des huttes de tôle ou de branchages, des enfants malingres s'y disputaient des emballages de Fraisette, les enjoliveurs d'une antique Peugeot. A peu de chose près, c'était l'enfance de Montezuma qui ressuscitait, telle que tu avais pu me la révéler, Agathe prophétique ! Et l'on vit Montezuma lui-même, ou plutôt sa sépulture : une simple dalle jonchée de fleurs, encadrée de petites chandelles allumées, de photographies, d'ex-voto *naïfs découpés dans le zinc ou* le bois. Une file de miséreux serpentait aux allées du cimetière, attendait patiemment le privilège de murmurer une oraison, de déposer un brimborion nouveau, de faire toucher la pierre à un bébé malade. On vit des ouvriers, la mine grave, indifférents à l'objectif, ôter leur grand chapeau et s'agenouiller, sous l'œil narquois de la police montée. On vit celle-ci, à la sortie, contrôler les papiers d'un pèlerin mal rasé. Les huées reprirent dans la salle.

La seconde projection fut suivie avec plus d'attention encore : c'était une réunion de groupe, dans un arrière-café. La pellicule bougeait, l'éclairage était défectueux. Dans un castillan rapide, presque incompréhensible, des hommes barbus, des femmes pâles et hallucinées procédaient à une confession collective de leurs refus. Puis ils chantèrent, et mieux qu'à Port-Audubon chez Caroillon, je sentis opérer la magie des harmonies montezumites. D'abord hésitants, les gosiers des citoyens de l'Union se joignirent au chœur, avec une ardeur qui compensait l'inexpérience.

La lumière revenue, Eugénie se dressa comme une pythonisse et interpella Claverton :

« Ces montezumites de Caracas, est-ce qu'ils se contentent de chanter leur révolte ? Ne vont-ils pas agir ?

— Il leur faut d'abord être plus nombreux que leurs adversaires : il est très difficile d'extirper de la masse le respect ancestral du pouvoir. Mais la dernière fois que Gomez est sorti en ville, près de trois mille personnes, sur son passage, ont osé lui tourner le dos en silence. La prochaine fois, ils seront dix mille, peut-être... »

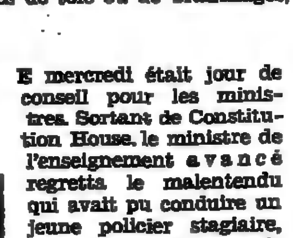
Debout, face à la salle, Eugénie alors parla. Régurgitant pêle-mêle ses lectures de Montezuma *et quelques thèmes tennysonniens, elle peignit* à ses camarades un terrifiant tableau du monde contemporain. Elle maudit l'hégémonie française, avant de passer de la Nouvelle-Grenade aux Etats de l'Union, de dénoncer Foot, son orgueil sénile, sa conception monarchique du pouvoir, la veulerie de ceux qui le maintenaient en place par leurs suffrages. Les mots se heurtaient en un déluge incandescent. Les yeux noirs, dans le visage à la matité mauresque, fouaillaient la foule des buveurs de bière, un peu interloqués, vite charmés, progressivement fanatisés. Un de mes agents tazus tenta d'interrompre, par une apologie à la maladresse calculée : *« Après tout, Foot aussi lutte contre l'hégémonie française !... »* Lejouvenceau lui riva brutalement son clou tandis que des pieds rageurs faisaient monter du vieil amphithéâtre un nuage de poussière. Juste sous mon regard, la nuque du policier en civil avait pris une teinte ponceau : je crus devoir intervenir. Hurlant au milieu du vacarme, de manière que mon accent français n'attirât pas trop l'attention, je désignai le malheureux : *« Mes amis, il y a des traîtres ici ! Celui-là nous espionne pour le compte de Foot ! »*

Il y eut un grand remous, tous se dressaient pour mieux voir. En quelques enjambées, Lejouvenceau fut sur l'homme, fouilla dextrement ses poches. La chance nous servit : le policier avait sur lui sa carte plastifiée attestant l'appartenance au Republican Security Service. Il fut jeté dehors à coups de poings et à coups de pieds, tandis que la réunion se levait dans un incroyable hourvari.

Tard dans la soirée, je pus errer d'un groupe à l'autre, encourager les héros de la brutale expulsion, écouter les admirateurs d'Eugénie, décider avec eux la fondation d'un groupe montezumite. Vers deux heures du matin, je me retirai, laissant l'université bouillonner comme le chaudron d'une sorcière. En passant devant Constitution House, où les lumières étaient éteintes, je me demandais combien de temps mettrait la rumeur à parvenir jusqu'au président.

Le lendemain, un piquet de police se présentait à l'université. Ce fut le concierge qui finit par désigner Eugénie alors qu'elle passait devant la loge, quelque peu hébétée par cette nuit mouvementée. Aussitôt inculpée d'incitation à voies de fait sur un agent de l'autorité publique, on la mena en prison. Entre midi et quatre heures, Lejouvenceau et Jonathan Beecher tirèrent, sur les presses de l'Université, quelques milliers d'appels à la révolte, relevant l'aveu maladroit de la police : on vient donc bien nous espionner chez nous ! et réclamant la libération immédiate de l'innocente. Quant aux vitres brisées, aux horions échangés avec les gendarmes municipaux, il y eut dix lignes dans la presse du lendemain.

embrase l'Union



LE mercredi était jour de conseil pour les ministres. Sortant de Constitution House, le ministre de l'enseignement avancé regretta le malentendu qui avait pu conduire un jeune policier stagiaire, élève au cours du soir d'astronomie, à s'égarer par curiosité dans un amphithéâtre de sociologie ; il lança un appel au calme et à la maturité des étudiants. Ce pas de clerc eut pour seul effet d'étendre la grève aux sciences et à la médecine. L'affaire occupait dès lors une demi-page dans tous les journaux, qui conservaient cependant la vedette aux préparatifs de la Conférence de la Jamaïque.

La libération d'Eugénie, le jeudi 18 mars, jour de la mi-carême, devait marquer la véritable entrée du montezumisme sur la scène politique. Son clignement des yeux, comme pour se réhabituer à la lumière du jour, eût séduit le Théâtre-Français. D'une voix douce et pourtant fervente, elle niait sa liberté retrouvée : le monde auquel on la rendait n'était-il pas la vraie prison des hommes ? Ornant la métaphore des principaux thèmes montezumites, elle la fila près de cinq minutes, tout en jouant d'une mèche rebelle qui pendait sur l'œil gauche.

Toute l'Union vit Eugénie, aux informations de 13 heures et à celles du soir. L'après-midi, dans l'appartement du doyen, libéré de force, elle reçut longuement le chroniqueur politique du *Times*, avant de participer vers six heures, pour N.B.C. One, à une « table ronde » où figuraient un prêtre épiscopalien, un journaliste tennysonnien, un député du centre, un banquier, et la secrétaire nationale de l'Union *féministe*. Elle terrassa les hommes par sa dialectique imperturbable, la dame féministe par la simple sveltesse de sa taille. *« Etes-vous le Nouveau Christ ? »* demanda le banquier avec un fin clin d'œil. *« Non, car moi, je ne crains pas mon père ! »*, répliqua-t-elle.

Incapables de voir autre chose dans ces troubles qu'un terrain providentiellement favorable à leurs revendications, les syndicats ouvriers entraient spontanément dans la danse. Les premières grèves apparurent à Baltimore. Des tracts figurant Foot, barré en surimpression de la maxime *« Je ne crains pas mon père »*, étaient distribués dans le métro, à la sortie des bureaux. Condamnée par sa gloire naissante à inventer chaque jour un nouvel éclat, Eugénie faisait merveille, tantôt espiègle, tantôt emportée. Mais elle se surpassa en déclenchant, le lendemain du printemps, le « Jour des ordures ».

O Montezuma ! Tu ne l'as pas vu, ce « Jour des ordures », à New-York, le dimanche 21 mars 1971 ! De la Batterie à Union Square, par Broadway, sur l'illustre itinéraire des révolutions, le plus grand office jamais célébré à la gloire de ta religion nouvelle ! Au son d'une marche funèbre scandée par des tambours de fortune, la foule de tes zélateurs procédait lentement. Chacun portait devant lui, posé sur un bout de tissu noir, qui un paquet de détergent, qui une bouteille de jus de fruit, un appareil de radio, une pile de revues luxueusement glacées. Au terme du parcours, chacun jetait son offrande dans le grand bassin, avec un hurlement libérateur. Massée de part et d'autre de Republican House, une police sans ordres regardait, impuissante, s'élever le monceau hétéroclite de produits manufacturés. Sur les toits alentour, télévisions et radios s'adonnaient à l'euphorie de la transmission directe.

Je voyais le défilé du haut de Broadway, au milieu d'un public de tous âges guetté par la contagion. Une radio portative, derrière moi, évaluait la manifestation à deux cent mille personnes, précisant que le ministère de l'intérieur se refusait à tout commentaire ; c'est d'un fou rire nerveux que je faillis accueillir les premiers incendies de voitures, sur le Mall, à l'initiative de Jonathan Beecher. Quand la police passa enfin à la contre-attaque, je sus que j'allais gagner.

L'extraordinaire incohérence de la riposte gouvernementale dans les jours qui suivirent me choqua, même si elle me réjouit. J'en arrivais à plaindre les malheureux Tazus, égarés entre les délires de la presse et le silence médusé de Foot.

Enfin, le gouvernement annonça que la grande manifestation étudiante, prévue à Central Park le 26 mars, serait dispersée par la force. Je fis aussitôt passer le mot aux brigades néo-roswelliennes et aux brutes musclées des Bourbons Adventists : c'était le moment d'en finir avec la chienlit. Je décidai d'aller contempler le spectacle du haut de la tour Jefferson. Sur le Strand, parcouru par le vent de l'Hudson, des papiers échappés des poubelles débordantes tournoyaient lugubrement dans la pénombre. D'en haut, en l'absence d'éclairage public, New-York n'était qu'une masse noire, où les phares des rares voitures dessinaient quelques avenues, et où le service de sécurité des hôpitaux et des ministères arrachait, çà et là, un bloc entier à la pénombre. Les flammes des premières émeutes s'allumaient du côté de la Troisième Avenue. Les bruits de la bataille me parvenaient confusément.

Ma radio de poche m'en apprit davantage : posté près du Museum, au cœur de la manifestation la plus importante, le journaliste haletait son Iliade : à coups de barres de fer, les Roswelliens assaillaient les étudiants, lesquels ripostaient *avec des pavés, tout autour du parc. « Eugénie est blessée ! Elle est morte ! Elle n'a pas vingt ans, et elle est morte ! »* hurla soudain la radio. *« Elle est là sous mes yeux, toute pâle. O my God, she's shot ! Un mort pour toi, Montezuma ! »* Des tirs d'armes automatiques couvrirent brutalement le reportage.

Une brusque nausée me saisit. Que faisais-je là *à chercher des joies néroniennes ? Les furies* sanglantes de l'Histoire se déchaînaient donc une fois de plus, et aussi facilement que je l'avais prévu. Titubant, je courus vers l'ascenseur, où je vomis pendant toute la descente.

C'est dans une sorte d'hébétude que j'absorbai, pendant la nuit, le récit hallucinant des combats meurtriers. A l'aube, après une brève conversation avec l'ambassadeur, je lui cédai l'initiative. Laissant derrière nous les débris qui jonchaient les rues de la cité démente, doublant sur l'autoroute un convoi de bourgeois pris de panique, je gagnai avec Lejouvenceau, plongé dans une méditation qui me faisait mal, la frontière de la Nouvelle-France. En fin d'après-midi, au milieu du bourdonnement familier de la métropole vaquant à ses affaires, je pus suivre au téléscripteur la séance exceptionnelle du Congrès, la pathétique démission de Foot, la constitution du gouvernement provisoire présidé par un sénateur : le vieux francophile Milton. L'ambassade avait bien pris les choses en main, conformément au programme. Mais, pour moi, je n'entendais, dans cette chambre où déjà tant de passions m'avaient tenu éveillé, et où je me retrouvais avec angoisse, que le cri halluciné du reporteur de la veille : *« My God ! She's shot ! »*

(A suivre.)

Radio-Télévision

les films de la semaine

Les notes de JACQUES SICLIER

★ A VOIR ★★ GRAND FILM

Les yeux cernés

DE ROBERT HOSSEIN
Lundi 25 août
FR 3, 20 h 30

★ *Un crime dans une cabane, au Tyrol, et deux yeux qui regardent à travers les planches disjointes. A partir de là, un suspense qui se voudrait hitchcockien et qui sombre dans un mystère de pacotille. Attendre plus d'une heure la solution, c'est trop long. Inutile.*

La grosse caisse

D'ALEX JOFFE
Lundi 25 août
TF 1, 20 h 35

★ *Voir Bourvil en poinçonneur du métro, c'est amusant, un peu rétro, puisqu'il n'y en a plus. Ce poinçonneur-là écrit un roman policier démontrant comment dévaliser la « rame à finances », et un gangster veut transformer le roman en réalité. Dommage qu'Alex Joffé ait été en panne d'inspiration. Côté gags : l'opposition Bourvil - Paul Meurisse est savoureuse.*

Un violon sur le toit

DE NORMAN JEWISON
Mardi 26 août
A 2, 15 h 5

★ *Un village d'Ukraine, une communauté juive au début du siècle, au temps du tsar et des pogroms. Une comédie musicale qui connut un très grand succès aux Etats-Unis, tirée vers la reconstitution réaliste. La mise en scène, coupée par les numéros musicaux, n'est pas toujours dominée (ruptures de ton), mais les images « vieille Russie » évoquent les peintures de Chagall, et, sur la fin, le film prend de la puissance dramatique.*

Destination Zebra station polaire

DE JOHN STURGES
Mardi 26 août
FR 3, 20 h 30

★ *D'après un roman d'Alistair McLean. Bizarre catastrophe dans une station météorologique au pôle Nord, espionnage soviétique à bord d'un sous-marin nucléaire américain, suspense technique et politique - fiction. C'est loin de valoir Docteur Folamour de Kubrick. John Sturges n'a pas su choisir entre plusieurs genres. Il y a pourtant de beaux morceaux de bravoure.*

Courrier du cœur

DE FEDERICO FELLINI
Mardi 26 août
A 2, 20 h 35

★ *Naissance de l'univers de Fellini dans une satire des « fumetti » (romans-photos) de la presse du cœur. Une provinciale bousille son voyage de noces à Rome pour aller admirer, en cachette de son mari, le « cheik blanc » de son magazine et de ses rêves. Ce n'est qu'un acteur fanfaron et minable, enchaîné à une grosse épouse. Alberto Sordi fit sensation dans ce rôle. Menant deux actions parallèles sur un rythme rapide, le cinéaste épinglait les femmes sottement sentimentales, la faune du roman-photo et les petits-bourgeois ridicules. Giulietta Masina promenait déjà la prostituée Cabiria dans la nuit romaine. Fellini manifestait son goût pour la caricature sociologique et la réalité insolite.*

La grande bagarre de Don Camillo

DE CARMINE GALLONE
Mercredi 27 août
FR 3, 20 h 30

Le duel du bouillant curé et du maire rouge du village de Brescello orchestré par un vétéran du cinéma italien qui ne s'est pas fatigué à renouveler le sujet. Comme Gallone, les acteurs travaillent dans la routine.

Chino

DE JOHN STURGES
Jeudi 28 août
FR 3, 20 h 30

Le savoir-faire, le talent de John Sturges, n'apparaissent pas dans ce western européen dont le scénario sombre dans la confusion. Le réalisateur a tenté de donner une certaine dimension psychologique à des personnages qui lui échappent, la coproduction entre l'Italie, la France et l'Espagne ayant amené une distribution hétéroclite. Seul Charles Bronson, peut-être...

Le maestro

DE CLAUDE VITAL
Dimanche 31 août
TF 1, 20 h 35

Médiocre et vulgaire adaptation « modernisée » des Vignes du Seigneur, *comédie de Boulevard de Robert de Flers et Francis de Croisset liée aux « années folles » et où s'illustra Victor Boucher. Jean Lefebvre joue en dessous de ses possibilités le rôle d'Henri Lévrier et la fameuse scène de l'ivresse.*

Ivan

D'ALEXANDRE DOVJENKO
Dimanche 31 août
FR 3, 22 h 30

★ *L'évolution d'un paysan ukrainien en découvrant le sens de l'entreprise collective, en travaillant sur le chantier d'un barrage du Dniepr. Œuvre inégale, un peu didactique, encore marquée par l'esthétique du muet, mais poème des visages, de l'effort socialiste, du printemps qui commence, du fleuve et du ciel. Les qualités formelles dominent. C'est le premier film sonore et parlant de Dovjenko. Un film de transition.*

Lundi 25 août

PREMIÈRE CHAINE : TF 1

12 h 15 **Jeune pratique.**
Géologie et généalogie.
12 h 30 **Jeu : Avis de recherche.**
13 h **Journal.**
13 h 35 **Série : « Shaft ».**
L'affaire Capricorne.
17 h 5 **Wickie le Viking.**
Conte d'enfant.
17 h 30 **Croque vacances.**
Dessin animé ; 17 h. 35, Bricolage (et à 17 h. 50) ; 17 h. 40, Isidore le lapin ; 17 h. 45, Infos-magazine ; 17 h. 55, Dessin animé : Les fous du volant.
18 h 5 **Série : « les Derniers Cavaliers ».**
Au pays des cow-boys.
19 h **Caméra au poing.**
Ceux qui nagent et ceux qui volent.
19 h 20 **Emissions régionales.**
19 h 45 **Série : « Frédéric ».**
20 h **Journal.**
20 h 35 **Cinéma (cycle Bourvil) : « la Grosse Caisse ».**
Film français d'A. Joffé (1965), avec Bourvil, P. Meurisse, F. Deldick, D. Ceccaldi, R. Carel, M. Choura.
Un poinçonneur du métro écrit un roman policier sur le « hold-up » de la rame transportant la recette du lundi. Un gangster, en possession du manuscrit que refusent les éditeurs, décide de tenter le coup.
22 h 15 **Série : « Grands-Mères ».**
Emission de J. Frapat, réalis. Ch. Akerman : *Dis-moi.*
La parole est laissée à des grand-mères juives, immigrées... qui ont survécu. Certaines parlent, d'autres moins. Toutes ont un avant-guerre et un après-guerre.
23 h **Journal.**

DEUXIÈME CHAINE : A 2

12 h 45 **Journal.**
13 h 35 **Série : « Kim et Cie ».**
Les marionnettistes.
14 h **Aujourd'hui, madame.**
Françaises en Grèce.
15 h 5 **Feuilleton : « L'aventure est au bout de la route ».**
La fugue.
15 h 55 **Sports : patinage artistique.**
A Saint-Gervais.
17 h 15 **Magazine médical : les jours de notre vie.**
Le sommeil et les rêves.
18 h **Récré A 2.**
Félix le chat ; Satanas et Diabolo ; Le neveu d'Amérique.
18 h 30 **C'est la vie.**
18 h 50 **Jeu : Des chiffres et des lettres.**
19 h 20 **Emissions régionales.**
19 h 45 **Variétés : Trente-six bouts de chandelles.**
20 h **Journal.**
20 h 35 **Magazine : Question de temps.**
De J.-P. Elkabbach.
Les aventuriers des profondeurs.
21 h 40 **Document : Olympiades animales.**
Réal. J. Boswall.
Qui sont les « olympiens » du monde animal ? Un aspect de la vie des animaux intéressant à découvrir. Les chiffres de leurs performances sont étonnants et s'ils concourent, c'est uniquement pour survivre et non pour leur prestige personnel ou national.
22 h 40 **Sport : Catch.**
23 h 15 **Journal.**

TROISIÈME CHAINE : FR 3

19 h 10 **Journal.**
19 h 20 **Emissions régionales.**
19 h 40 **Pour les jeunes.**
Carroyage ; Hebdo-jeunes.
20 h **Les jeux.**
20 h 30 **Cinéma public : « les Yeux cernés ».**
Film français de Robert Hossein (1964), avec M. Morgan, R. Hossein, M.-F. Pisier, F. Patrice, Y. Etievant, P. Mercey. (Nouvelle rediffusion.)
Dans une petite ville d'Autriche, la femme d'un industriel, assassiné dans une cabane forestière, reçoit des lettres anonymes pour un chantage. Elle ne prévient pas la police et s'efforce d'en découvrir l'auteur.
21 h 50 **Journal.**

Mardi 26 août

PREMIÈRE CHAINE : TF 1

12 h 15 **Jeune Pratique.**
Le rock.
12 h 30 **Jeu : Avis de recherche.**
13 h **Journal.**
13 h 45 **Série : « l'Homme qui revient de loin ».**
D'après le roman de G. Leroux, réal. M. Wyn. Avec A. Stewart, L. Velle, H. Breillat, M. Vitold... (Rediffusion.)
17 h 5 **Scoubidou.**
17 h 30 **Croque vacances.**
Dessin animé ; 17 h. 35, Isidore le lapin ; 17 h. 40, Infos-magazine ; 17 h. 50, Variétés ; 17 h. 55, Dessin animé : Les fous du volant.
18 h 5 **Série : « les Derniers Cavaliers ».**
Les cavaliers de la poudre.
19 h **Caméra au poing.**
Le petit prince de Seychelles.
19 h 20 **Emissions régionales.**
19 h 45 **Série : « Frédéric ».**
20 h **Journal.**
20 h 30 **Série : « Mathias Sandorf ».**
D'après Jules Verne. Adapt. C. Desailly, réal. J.-P. Decourt. Avec L. Buttor, J. Speidel, C. Giraud...
21 h 20 **Série documentaire : « Les Français du bout du monde ».**
De P. Dhostel et J. Equer.
Robert Vergnes est un passionné d'aventures. Il vit, aujourd'hui, dans l'île de Contadora, située en face de Panama. Pierre Dhostel l'a retrouvé là-bas et retrace le chemin parcouru par cet explorateur de grottes, ce chercheur de trésors, depuis qu'il a quitté son Tarn natal, il y a plus de vingt ans.
22 h 20 **Musique : Jean-Pierre Ponnelle.**
Portrait d'un metteur en scène d'opéras. Avec des extraits des répétitions de : *Othello, le Couronnement de Poppée, l'Elixir d'amour, la Bohème,* et des extraits des films : *Carmina Burana, Mme Butterfly, les Noces de Figaro.*
23 h 15 **Journal.**

DEUXIÈME CHAINE : A 2

10 h 30 **A.N.T.I.O.P.E.**
12 h 45 **Journal.**
13 h 35 **Série : « Kim et Cie ».**
Une invitation au château.
14 h **Aujourd'hui, madame.**
Personnes âgées : Hôpital ou domicile ?
15 h 5 **Cinéma : Un violon sur le toit ».**
Film américain de N. Jewison (1971), avec C. Topol, N. Crane, L. Frey, M. Picon, P. Mann, R. Harris, M. Marsh, N. Small. (Rediffusion.)
Le laitier juif d'un petit village d'Ukraine a cinq filles à marier. Contre l'avis de sa femme, il donne l'aînée au tailleur dont elle est amoureuse. Les pogroms vont bouleverser l'existence de la communauté.
18 h **Récré A 2.**
Félix le chat ; Satanas et Diabolo ; Le neveu d'Amérique.
18 h 30 **C'est la vie.**
18 h 50 **Jeu : Des chiffres et des lettres.**
19 h 20 **Emissions régionales.**
19 h 45 **Variétés : Trente-six bouts de chandelles.**
20 h **Journal.**
20 h 35 **Les dossiers de l'écran : « Courrier du cœur ».**
Film italien de F. Fellini (1952), avec A. Sordi, B. Bovo, L. Trieste, G. Masina, F. Marchio, E. Almirante, E. Maggio, L. Landi, G. Mascetti. (Nouvelle rediffusion.)
En voyage de noces à Rome, une jeune provinciale court, en cachette de son mari, à la rédaction d'un magazine féminin pour connaître le héros d'un roman-photo, qu'elle admire. Elle va de désenchantements en désillusions.
21 h 50 **Débat : le roman-photo.**
Avec MM. S. Collaro, H. Serra, réalisateur de romans-photo, S. Saint-Michel, auteur d'un livre sur le roman-photo, Mme E. Sullerot, sociologue, et Mlle M. Dufour, lectrice de roman-photo.
23 h 15 **Journal.**

TROISIÈME CHAINE : FR 3

19 h 10 **Journal.**
19 h 20 **Emissions régionales.**
19 h 40 **Pour les jeunes.**
Plages : la rose des vents ; Les couleurs du temps de l'été.
20 h **Les jeux.**
20 h 30 **Cinéma pour tous : « Destination Zebra, station polaire ».**
Film américain de J. Sturges (1968), avec R. Hudson, E. Borgnine, P. McGoohan, J. Brown, T. Bill, L. Nolan. (Rediffusion.)
Un sous-marin nucléaire américain est envoyé au pôle Nord, au secours du personnel d'une station météorologique où a eu lieu un mystérieux accident. Il y a un espion russe parmi l'équipage.
22 h 50 **Journal.**

Mercredi 27 août

PREMIÈRE CHAINE : TF 1

12 h 15 **Jeune Pratique.**
Le rock.
12 h 30 **Jeu : Avis de recherche.**
13 h **Journal.**
13 h 30 **Série : « l'Homme qui revient de loin ».**
17 h 5 **Série : « le Petit Prince orphelin ».**
Bonne chance, mes enfants.
17 h 30 **Croque vacances.**
Dessin animé ; 17 h. 35, Bricolage (et à 17 h. 50) ; 17 h. 40, Isidore le lapin ; 17 h. 45, Infos-magazine ; 17 h. 55, Dessin animé : Les fous du volant.
18 h 5 **Série : « les Derniers Cavaliers ».**
La danse du cheval andalou.
19 h **Caméra au poing.**
Les princes de l'océan.
19 h 20 **Emissions régionales.**
19 h 45 **Série : « Frédéric ».**
19 h 55 **Tirage du loto.**
20 h **Journal.**
20 h 30 **Série : « les Dames de cœur ».**
Réal. P. Siegrist. Avec M. Robinson, G. Casadesus, O. Laure...
Jupons en bataille.
21 h 30 **Opéra : « Orphée ».**
De Monteverdi. Avec l'Orchestre Monteverdi et les Chœurs de Zurich Opera-House, dir. N. Harnoncourt. Avec P. Huttenlocher, R. Yakar, D. Turban, T. Schmidt, G. Linos, H. Franzen, W. Gröschel, R. Hermann, S. Calabro.
23 h 20 **Journal.**

DEUXIÈME CHAINE : A 2

10 h 30 **A.N.T.I.O.P.E.**
12 h 45 **Journal.**
13 h 35 **Série : « Une affaire pour Manndli ».**
La madone au manteau.
14 h **Les mercredis d'Aujourd'hui, madame.**
Des talents pour demain.
15 h 5 **Feuilleton : « l'Aventure est au bout de la route ».**
Le principal est de rester vivant.
15 h 55 **Sports : Football.**
Bordeaux - Tours.
17 h 30 **Des animaux et des hommes.**
Le royaume des crabes.
18 h **Récré A 2.**
Félix le chat ; Satanas et Diabolo ; Le neveu d'Amérique.
18 h 30 **C'est la vie.**
18 h 50 **Jeu : Des chiffres et des lettres.**
19 h 20 **Emissions régionales.**
19 h 45 **Variétés : Trente-six bouts de chandelles.**
20 h **Journal.**
20 h 30 **Téléfilm : « le Surmâle ».**
De A. Jarry, réal. J.-C. Averty. Avec P. Massimi, C. Amouroux, B. Cara, M. Duplaix, J. Guelis...
(Lire notre sélection.)
22 h 35 **Document : De vive voix.**
Marie Cardinal : Les mésaventures d'une petite fille, réal. : J. Floran.
Un conte improvisé devant la caméra par l'écrivain. L'action se situe en Algérie avant l'indépendance de ce pays.
23 h **Histoires courtes.**
« Y'a des jours mauvais, y'a des jours meilleurs », de T. Piasecki et Y. Billy ; « Stephen », de J.-J. Bernard.
(Lire notre sélection.)
23 h 30 **Journal.**

TROISIÈME CHAINE : FR 3

19 h 10 **Journal.**
19 h 20 **Emissions régionales.**
19 h 40 **Pour les jeunes.**
Les aventures de Lolek et Bolek ; Carroyage.
20 h **Les jeux.**
20 h 30 **Cinéma : « la Grande Bagarre de Don Camillo ».**
Film italien de C. Gallone (1955), avec Fernandel, G. Cervi, C. Sylvain, G. Rey, Le Gloria, U. Spadaro, M. Carotenuto. (N. Rediffusion.)
Peppone, le maire communiste, est candidat au poste de député. Don Camillo contrarie sournoisement sa campagne électorale.
22 h 5 **Journal.**

PÉRIPHÉRIE

LUNDI 25 AOUT

- TELE-LUXEMBOURG : 20 h., Documentaire : La révolution nucléaire : L'atome pacifique ; 21 h., *le Signe de Vénus,* film de D. Risi.
- TELE-MONTE-CARLO : 20 h., Série : Histoire de la marine ; 20 h. 55, Jeu, la bulle ; 21 h. 10, *le Voyageur de la Toussaint,* film de L. Daquin.
- TELEVISION BELGE : 19 h. 55, Cycle Jean Gabin : *Maigret voit rouge,* film de G. Grangier ; 21 h., 20, Gros plan : une douce fin, la mort en Californie, on y « réapprend » à mourir...
- TELEVISION SUISSE ROMANDE : 20 h. 10, Série : Les chevaux du Soleil ; 21 h. 5, L'aventure de l'art moderne : l'abstraction américaine ; 22 h., Les joutes électorales à Chermignon.

MARDI 26 AOUT

- TELE-LUXEMBOURG : 20 h., Série : Sam et Sally ; 21 h., *Double indemnité,* film de J. Smight.
- TELE-MONTE-CARLO : 20 h., Série : Daniel Boone ; 20 h. 55, Jeu : la bulle ; 21 h. 10, *Paris chante toujours,* film de M. Montazel.
- TELEVISION BELGE : 20 h., Ciné-tilt : Jeu du cinéma ; 20 h., 35, Feuilleton : Le troisième invité ; 21 h. 45, Portrait wallon : Jo Carlier, trompettiste liégeois.
- TELEVISION SUISSE ROMANDE : 20 h. 5, Série : Les chevaux du soleil ; 21 h., En direct avec l'histoire : les ouvriers suisses d'il y a cent ans ; 22 h., Chronique d'un déracinement : les Vaudois du Québec.

MERCREDI 27 AOUT

- TELE-LUXEMBOURG : 20 h., Hit-parade ; 21 h., *Sartana dans la vallée des vautours,* film de R. Mauri.
- TELE-MONTE-CARLO : 20 h., Série : Pilotes ; 20 h. 55, Jeu : la bulle ; 21 h. 10, *Maldonne,* film de S. Gobbi.
- TELEVISION BELGE : 20 h., Les sentiers du monde : Mela à Pushkar ; 20 h. 55, Dessins animés ; 21 h. 5, Jeux sans frontières, en Eurovision de Diest, en Belgique.
- TELEVISION SUISSE ROMANDE : 20 h. 5, Jeux sans frontières en direct de Diest, en Belgique ; 21 h. 30, *Un roi à New-York,* film de Ch. Chaplin.

JEUDI 28 AOUT

- TELE-LUXEMBOURG : 20 h., Documentaire : Histoire de la marine ; 21 h., *le Gardian,* film de J. de Marguenat.
- TELE-MONTE-CARLO : 20 h., Série : Le retour du Saint ; 20 h. 55, Jeu : la bulle ; 21 h. 10, *Ils étaient neuf célibataires,* film de S. Guitry.
- TELEVISION BELGE : 19 h. 55, Autant savoir : le miel ; 20 h. 15, *Mords pas, on t'aime !,* film de Y. Allegret ; 21 h. 50, Le carrousel aux images et le monde du cinéma.
- TELEVISION SUISSE ROMANDE : 20 h. 5, *De Gaulle,* film documentaire ; 21 h. 5, Série : Les peupliers de la prétentaine ; 22 h., Moi aussi je parle français : l'Ouest canadien.

VENDREDI 29 AOUT

- TELE-LUXEMBOURG : 20 h., Documentaire : Les grands explorateurs : Francisco Pizarro ; 21 h., 4, 3, 2, 1, *objectif Lune,* film de T. Beglio.
- TELE-MONTE-CARLO : 20 h., Série : L'île aux trente cercueils ; 20 h. 55, Jeu : la bulle ; 21 h. 10, *la Tour de Nesle,* film de F. Legrand.
- TELEVISION BELGE : 19 h., Jeu : le francophonissime ; 20 h. 20, Il était une fois le pouvoir : reportage aux îles Célèbes ; 21 h. 15, *la Chronique des pauvres amants,* film de C. Lizzani.
- TELEVISION SUISSE ROMANDE : 20 h. 5, *Un été violent,* film de V. Zurlini ; 21 h. 35, L'Amérique des Ford, documentaire sur la civilisation de l'automobile.

SAMEDI 30 AOUT

- TELE-LUXEMBOURG : 20 h., Série : La chute des aigles ; 21 h., Série : La règle du jeu — XI : *les Incorruptibles.*
- TELE-MONTE-CARLO : 20 h., Série : Arsène Lupin ; 20 h. 55, Jeu : la bulle ; 21 h. 10, *Un amour de pluie,* film de J.-Cl. Brialy.
- TELEVISION BELGE : 20 h. 5, Animaux du soleil ; 20 h. 20, *l'Horoscope,* film de J. Girault ; 21 h. 50, Variétés : show-parade.
- TELEVISION SUISSE ROMANDE : 19 h. 50, Jeu : le francophonissime ; 20 h. 20, *Madame le juge,* film de Ph. Coudroyer ; 21 h. 50, Les belles années, avec J. Gréco et M. Amont ; 23 h. 30, Football.

DIMANCHE 31 AOUT

- TELE-LUXEMBOURG : 20 h., Hawaii 5-0 : le tireur d'élite ; 21 h., *les Noces rouges,* film de C. Chabrol.
- TELE-MONTE-CARLO : 20 h., Série : Rush ; 20 h. 55, Jeu : la bulle ; 21 h. 10, *Sept Morts sur ordonnance,* film de J. Rouffio.
- TELEVISION BELGE : 20 h. 5, Feuilleton : Les folles Offenbach ; 21 h., *Emmenez-moi au Ritz,* téléfilm de P. Grimblat.
- TELEVISION SUISSE ROMANDE : 19 h. 45, *la Proie des vautours,* film de J. Sturges ; 21 h. 45, S. Richter, pianiste, interprète Schubert ; 22 h. 40, Vespérales.

Jeudi 28 août

PREMIÈRE CHAINE : TF 1

12 h 15 **Jeune Pratique.**
Le tour de France à pied.
12 h 30 **Jeu : Avis de recherche.**
13 h **Journal.**
13 h 30 **Série : « l'Homme qui revient de loin ».**
14 h 30 **Objectif santé : l'air dans la maison.**
17 h 5 **Wickie le Viking.**
Economie secrète.
17 h 30 **Croque vacances.**
Dessin animé ; 17 h. 35, Isidore le lapin ; 17 h. 40, Infos-magazine ; 17 h. 50, Variétés ; 17 h. 55, Les fous du volant.
18 h 5 **Série : « les Derniers Cavaliers ».**
Les gauchos, ces cavaliers venus de la mer.
19 h **Caméra au poing.**
Les princes de l'océan (deuxième partie).
19 h 20 **Emissions régionales.**
19 h 45 **Série : « Frédéric ».**
20 h **Journal.**
20 h 30 **Comédiens de notre temps : « l'Ecole des contribuables ».**
De L. Verneuil et G. Berr, mise en scène de R. Manuel, réal. P. Sabbagh. Avec R. Manuel, I. Vaimant, M. Dudicourt, D. Volle, M. Roux...
22 h 50 **Des courts métrages racontés : la nouvelle vague.**
« Charlotte et son Jules », de J.-L. Godard.
Le second court métrage signé Jean-Luc Godard et dans lequel Jean-Paul Belmondo tient son premier rôle au cinéma.
23 h 10 **Journal.**

DEUXIÈME CHAINE : A 2

10 h 30 **A.N.T.I.O.P.E.**
12 h 45 **Journal.**
13 h 35 **Série : « Une affaire pour Mannddi ».**
Risque calculé.
14 h **Aujourd'hui, madame.**
Une région mystérieuse, mal connue de Dordogne : La Double.
15 h 5 **Feuilleton : « L'Aventure est au bout de la route ».**
Une femme de fer.
15 h 55 **L'invité du jeudi : Claude Nougaro.**
17 h 20 **Sports basques.**
18 h **Récré A 2.**
Félix le chat ; Satanas et Diabolo ; Le neveu d'Amérique.
18 h 30 **C'est la vie.**
18 h 50 **Jeu : Des chiffres et les lettres.**
19 h 20 **Emissions régionales.**
19 h 45 **Variétés : Trente-six bouts de chandelles.**
20 h **Journal.**
20 h 35 **Le grand échiquier.**
De Jacques Chancel.
J.-P. Collard, pianiste, A. Dumay, violoniste, F. Lodeon, violoncelliste et l'English Chamber Orchestra.
Les trois invités de Jacques Chancel comptent parmi les grands interprètes actuels. Ils ont choisi pour ce rendez-vous l'English Chamber Orchestra. François Chatelet, le chef d'orchestre Ricardo Chailly, Claude Nougaro, Maurice Baquet, le guitariste John Mc Laughin et d'autres encore y participeront aussi.
23 h 15 **Journal.**

TROISIÈME CHAINE : FR 3

19 h 10 **Journal.**
19 h 20 **Emissions régionales.**
19 h 40 **Pour les jeunes.**
Pliages : le poisson crapaud ; Les enfants de Samoa.
20 h **Les jeux.**
20 h 30 **Cinéma (cycle C. Bronson) : « Chino ».**
Film franco-italo-espagnol de J. Sturges (1973), avec C. Bronson, J. Ireland, V. Van Patten, M. Bozzuffi, M. Chimenti, F. Tozzi. (Rediffusion).
Un métis, éleveur de chevaux, s'attire la haine de son associé, un Blanc raciste dont il veut épouser la sœur.
22 h **Journal.**

Vendredi 29 août

PREMIÈRE CHAINE : TF 1

12 h 15 **Jeune Pratique.**
Résultats du concours U.C.P.A.
12 h 30 **Jeu : Avis de recherche.**
13 h **Journal.**
13 h 30 **Série : « l'Homme qui revient de loin ».**
17 h 5 **Scoubidou.**
Le fantôme du baron rouge.
17 h 20 **Croque vacances.**
Dessin animé ; 17 h. 25, Bricolage (et à 17 h. 50) ; 17 h. 30, Isidore le lapin ; 17 h. 35, Infos-magazine ; 17 h. 45, Variétés ; 17 h. 55, Les fous du volant.
18 h 5 **Série : « les Derniers Cavaliers ».**
Bergers du Caucase.
19 h **Caméra au poing.**
Sauvez les primates.
19 h 20 **Emissions régionales.**
19 h 45 **Série : « Frédéric ».**
20 h **Journal.**
20 h 30 **Téléfilm : « la Grotte aux loups ».**
Réal. B. Toublanc-Michel. Avec C. Jade, A. Claessens, M. Cassagne...
Le jeune facteur d'un petit village jurassien découvre les corps d'une femme inconnue et d'un jeune garçon dans une caverne perdue, la grotte aux Loups. Les cadavres ont disparu quand arrivent les gendarmes. Soupçonné d'avoir menti, le facteur, bravant l'hostilité du village, décide de se charger de l'enquête.
22 h **Les idées et les hommes.**
Gandhi, l'apôtre de la non-violence.
Une émission proposée par Denis Huisman et Marie-Agnès Malfray, avec des interviews de lord Mountbatten, Lanza Del Vasto, le professeur René Habachi, professeur de philosophie, et M. Philippe Lavastine, écrivain. Réalisateur : J.-C. Lubtchansky.
22 h 55 **Journal.**

DEUXIÈME CHAINE : A 2

10 h 30 **A.N.T.I.O.P.E.**
12 h 45 **Journal.**
13 h 35 **Série : « Une affaire pour Manndli ».**
Tirée par les cheveux.
14 h **Aujourd'hui, madame.**
Le mensuel.
15 h 5 **Feuilleton : « L'Aventure est au bout de la route ».**
L'évasion.
15 h 50 **Sports basques.**
Finale pelote à main nue.
17 h **Magazine : Quatre Saisons.**
Les journées du modèle réduit au Bourget.
18 h **Récré A 2.**
Félix le chat ; Satanas et Diabolo ; Le neveu d'Amérique.
18 h 30 **C'est la vie.**
18 h 50 **Jeu : Des chiffres et des lettres.**
19 h 20 **Emissions régionales.**
19 h 45 **Variétés : Trente-six bouts de chandelles.**
20 h **Journal.**
20 h 30 **Feuilleton : « Fortunata et Jacinta ».**
D'après B. Perez Galdos, réal. M. Camus. Avec A. Belen, M. Pardo, M.L. Ponte, C. Torres.
21 h 35 **Magazine : Ah ! Vous écrivez.**
De B. Pivot.
Avec le professeur J. Bernard (« Mon beau navire »), Mme V. Forrester (« la Violence du calme »).
22 h 40 **Journal.**

TROISIÈME CHAINE : FR 3

19 h 10 **Journal.**
19 h 20 **Emissions régionales.**
19 h 40 **Pour les jeunes.**
Les aventures de Lolek et Bolek ; Titres en poche : classique.
20 h **Les Jeux.**
20 h 30 **V 3 - Le nouveau vendredi : Les gros et les petits.**
Emission de J.-M. Cavada et Michel Thoulouze, réalisé par Cl. Pavard.
(Lire notre sélection.)
21 h 30 **Soirée polonaise :**
Jumelées depuis près de deux ans, les stations de FR 3 Nord-Picardie et la radio-télévision de Katowice, en Pologne, présentent d'une part, « le Choix du maître de chapelle », cantate comique en un acte de J. Haydn, interprétée par l'Opéra de Varsovie et enregistrée durant le Festival de Lille ; d'autre part, « le Ballet de Maria Luisa », une production de la télévision de Katowice illustrant le ballet contemporain polonais.
22 h 25 **Journal.**
23 h 5 **Ciné-club : « la Fiancée de l'Amérique ».**
L'histoire de Mary Pickford. Montage de documents et extraits de films, réal. J. Edwards (1977).
Mary Pickford est morte l'an dernier, à l'âge de quatre-vingt-six ans. Elle fut la première super-star du cinéma américain et demeura, pendant vingt-trois ans, la reine incontestée d'Hollywood. A ne pas manquer, ne serait-ce que pour les extraits de ses films tournés entre 1912 et 1933, dont la Ruée vers l'or, Sinbad le marin *et* Papa longues jambes.

Samedi 30 août

PREMIÈRE CHAINE : TF 1

12 h 30 **Série : « Qu'est-ce qui fait courir papa ».**
Le combat de boxe.
13 h **Journal.**
13 h 30 **Le monde de l'accordéon.**
13 h 50 **Au plaisir du samedi.**
En direct de Flarans (Gers) ; La petite maison de la campagne ; Le raton laveur ; 14 h. 40, Maya l'abeille ; 15 h. 20, Les évasions célèbres : Latude ; 16 h. 40, Le magazine de l'aventure : L'odyssée sous-marine du commandant Cousteau ; 18 h., Temps X.
19 h **Trente millions d'amis.**
Spécial animaux abandonnés.
19 h 20 **Emissions régionales.**
19 h 45 **Série : « Frédéric ».**
20 h **Journal.**
20 h 30 **Variétés : Numéro un.**
Jane Manson.
21 h 50 **Série : « Starsky et Hutch ».**
La photo.
22 h 40 **Série : « C'est arrivé à Hollywood ».**
Recettes à succès.
22 h 55 **Journal.**

DEUXIÈME CHAINE : A 2

12 h **Journal des sourds et des malentendants.**
12 h 15 **La vérité est au fond de la marmite.**
La poule au riz. (Rediffusion.)
12 h 45 **Samedi et demi.**
13 h 35 **Document : la France vue du ciel.**
La Bourgogne et la Franche-Comté.
14 h **Les jeux du stade.**
18 h 15 **Moi aussi, je parle français.**
L'Ouest canadien.
18 h 50 **Jeu : Des chiffres et des lettres.**
19 h 20 **Emissions régionales.**
19 h 45 **Variétés : Trente-six bouts de chandelle.**
20 h **Journal.**
20 h 35 **Feuilleton : « Fortunata et Jacinta ».**
21 h 35 **Antenne à... Jean Le Poulain.**
Réal. J. Samyn.
22 h 35 **Variétés : Rythme sur l'A 2.**
23 h 5 **Journal.**

TROISIÈME CHAINE : FR 3

19 h 10 **Journal.**
19 h 20 **Emissions régionales.**
19 h 40 **Pour les jeunes.**
Pliages : la fleur ; Les chauves-souris.
20 h **Les jeux.**
20 h 30 **Gaby Morlay parmi nous.**
Une émission de Valérie Moroy, réalisée par Jacques Nahum, déjà diffusée sur la deuxième chaîne en 1969.
Gaby Morlay est morte le 4 juillet 1964. On la retrouve, ce soir, à travers des interviews (notamment de J.-J. Gautier, Mme Simone, Michel Simon et André Luguet), des extraits de ses films (Jim la Houlette, le Voile bleu, les Amants du pont Saint-Jean, Papa, Maman, la Bonne et moi, *etc.) et des rôles qu'elle a interprétés au théâtre* (Lorsque l'enfant paraît).
21 h 55 **Journal.**
22 h 15 **Aspects du court métrage français : « Luger ».**
Réalisation : Georges Bensoussan.
La vie clandestine et misérable, en France, d'un ancien SS des années 40, que la passion pathologique pour les armes à feu conduira à sa propre destruction.

Dimanche 31 août

PREMIÈRE CHAINE : TF 1

9 h 15 **A Bible ouverte.**
9 h 30 **La source de vie.**
10 h **Présence protestante.**
10 h 30 **Le jour du Seigneur.**
11 h **Messe.**
Célébrée dans la paroisse de Saint-Lupicin (Jura). Prédicateur : Père Robert Jorena.
12 h **La bonne conduite.**
12 h 30 **Sport : cyclisme.**
En Eurovision. Championnat du monde de cyclisme sur route (et à 14 h. et 15 h. 35).
13 h **Journal.**
13 h 15 **Variétés : Country music.**
Avec : E. Mitchell, L. Green, J. Grimble.
14 h 30 **Variétés : Mosaïque.**
Avec : S. Vartan, M. Fugain, P. Bacoux, la Bande à Basil et S. Faye.
15 h 30 **Tiercé à Deauville.**
17 h 50 **L'énergie, c'est nous.**
La voiture de demain.
18 h 5 **Documentaire : Les mystères du bacchuber.**
18 h 30 **Série : « le Temps des as ».**
19 h 25 **Les animaux du monde.**
Afrique : forêt ou désert ?
20 h **Journal.**
20 h 30 **Cinéma : « le Maestro ».**
Film français de C. Vital (1977). Avec J. Lefebvre, S. Desmarets, D. Ceccaldi, C. Cartier, G. Grad, G. Lauvray, M. Galabru.
Une femme de tête cherche à marier sa plus jeune fille à un pianiste virtuose, quelque peu ivrogne. Or celui-ci devient l'amant de la fille aînée, qui vit avec son meilleur ami.
21 h 55 **Arcana.**
Fragments d'un voyage à Vienne.
(Lire notre sélection.)
23 h **Journal.**

DEUXIÈME CHAINE : A 2

11 h **Sport : cyclisme.**
Championnat du monde sur route.
12 h 45 **Journal.**
13 h 20 **Série : « Embarquement immédiat ».**
La mode.
14 h 10 **Jeu : Les descendants.**
15 h **Alain Decaux raconte.**
La tragédie de Ciano.
Le comte Galeazzo Ciano fut le gendre de Mussolini. Il vota contre son beau-père, le Duce, lors d'une réunion capitale, le 23 juillet 1943, du Grand conseil fasciste. Les conséquences dramatiques pour Ciano de ce vote négatif.
16 h 5 **Feuilleton : « César Birotteau ».**
D'H. de Balzac, mise en scène R. Lucot. (Rediffusion.)
17 h 35 **Magazine : Voir.**
Proposé par A. Pujol, J.-P. Bertrand et J.-G. Cornu.
18 h 30 **Les Muppets.**
18 h 55 **Stade 2.**
20 h **Journal.**
20 h 35 **Jeux sans frontière.**
En Belgique, à Diest.
22 h **Documentaire : « A deux pas de chez nous ».**
La République démocratique allemande.
23 h 20 **Journal.**

TROISIÈME CHAINE : FR 3

20 h **Feuilleton : « la Flèche noire » (2e épisode).**
Réalisation Peter Croft.
20 h 30 **Série : « Les merveilles de la mer ».**
« Barracuda ». Une émission de F. Rossif.
Pour être l'un des plus beaux habitants des profondeurs marines, le barracuda n'en reste pas moins l'un des plus meurtriers et des plus dangereux de la faune des mers du Sud.
20 h 55 **Série : Télé-tests.**
(Lire notre sélection.)
21 h 50 **Journal.**
22 h 10 **Court métrage.**
« Toute la mémoire du monde », d'A. Resnais.
22 h 30 **Cinéma de minuit (cycle A. Dovjenko) : « Ivan ».**
Film soviétique d'A. Dovjenko (1932), avec P. Massokha, K. Bondarevsky, S. Chkourat, S. Chagaida, D. Goloubinsky. (V.O. sous titrée N.)
Un paysan, venu travailler à la construction d'un barrage sur le Dniepr, s'enthousiasme pour le travail collectif et devient un vrai ouvrier communiste.

A VOIR

L'amour, indéfiniment

TELE-FILM : LE SURMALE
Mercredi 27 août
A 2, 20 h 35

Alfred Jarry-Marcel Duchamp. Ce n'est certes pas la rencontre fortuite du parapluie et de la machine à coudre. *Le Surmâle,* publié par Jarry en 1902, aurait suscité chez Duchamp la tentative du *Grand Œuvre,* entreprise en 1913 et jamais achevée. C'est du moins le postulat de Jean-Christophe Averty. La réalisation qu'il propose tend à le démontrer par la conjonction rigoureuse des deux œuvres. Rarement adaptation aura été plus proche du texte — des textes, le visuel et l'écrit ; la nécessité perçue par le réalisateur de livrer telle quelle la langue de Jarry, trop peu, trop mal connue du grand public, avec sa claire et pourtant énigmatique beauté, fait de cette œuvre filmée une espèce de texte animé. Il faut suivre patiemment les chapitres d'exposition, puis savourer la folle érudition des propos suscités par la formule lancée par Marceuil, l'hôte autour duquel gravitent les personnages de cette soirée : « *L'amour est un acte sans importance, puisqu'on peut le faire indéfiniment.* »

Décor en perpétuel mouvement, l'œuvre de Duchamp, *la Mariée mise à nu par ses célibataires même,* illustre et complète incontestablement ce livre des records du mouvement. Le morceau de bravoure, la délirante *Course des dix mille milles,* oppose à un train une quintuplette aux pédaleurs stimulés par le « *perpetual motion food* » (l'aliment du mouvement perpétuel) ; c'est le frisson de l'anticipation offert au public de 1902. Mais ce qui propulse dans l'intemporel et le « *plus qu'humain* », c'est la quête de l'absolu à travers l' « *acte essentiel* ». Le surmâle de Jarry pulvérise le record des soixante-dix coïts en vingt-quatre heures de « *l'Indien tant célébré par Théophraste* ». S'il meurt, c'est que « *ce ne sont pas les plus forts qui survivent, car ils sont seuls...* »

A. B.

Montmartre, c'est le Mont-Blanc

SERIE HISTOIRES COURTES :
Y' A DES JOURS MAUVAIS, Y' A DES JOURS MEILLEURS
Mercredi 27 août
A 2, 23 heures

Un cabanon bleu adossé face à la Seine, quelque part entre le pont de Gennevilliers et le pont de Saint-Ouen. L'homme qui l'a construit vit là, dans un invraisemblable paysage de grues, de cheminées et de gazomètres. « *Je regarde Montmartre,* dit-il, *et pour moi, c'est le Mont-Blanc.* » Après avoir été tôlier chez Citroën, balayeur et chômeur, Roland Labretagne a fixé là sa coquille : « *Pas besoin de prendre le train, la Bretagne, tu l'as sous les yeux quand tu me regardes.* » Lui, regarde avec un humour complice sa vie, la Seine, les péniches qui passent comme de lourds paquebots. Les sirènes des usines hurlent, les chantiers martèlent l'horizon de leur vacarme quotidien. Roland siffle doucement : il peint. Sur commande, il peint ce que les yeux des autres ont vu : des forêts, des cascades, des bords de mer avec un phare. Ni Diogène ni Douanier Rousseau... Heureux ? « *Y'a des jours mauvais, y'a des jours meilleurs* »... La vie, c'est aussi simple que ça.

Un premier court métrage de Thadé Piasecki et d'Yves Billy, présenté dans plusieurs festivals, qui donne envie d'ouvrir les yeux. — A. B.

Questions sur le tiers-monde

V 3 - LE NOUVEAU VENDREDI : LES GROS ET LES PETITS
Vendredi 29 août
FR 3, 20 h 30

Le tiers-monde : comment, pour le simple quidam, en connaître, en percevoir seulement les vrais problèmes à travers tous les beaux discours, toutes les luttes d'intérêt, toutes les bonnes intentions clamées et toutes les idées préconçues ? A la veille de l'ouverture, à New-York, de la conférence des Nations unies pour le dialogue Nord-Sud, l'émission de Jean-Marie Cavada et de Michel Thoulouze ne peut être que bienvenue. Même si elle ne traite qu'un aspect de ce vaste sujet. Un aspect, en l'occurrence, essentiel, puisque l'enquête, menée au Mali, par Christine Ockrent et Claude Pavard, met en lumière, dans la course au développement des pays du tiers-monde, la grande querelle des tenants des grands projets aux champions des petits projets.

Vraie ou fausse querelle ? Le téléspectateur ne pourra sans doute pas répondre à cette question complexe : trop d'éléments, avouables ou non, en tissent la trame. Du moins aura-t-il l'occasion de comparer la manière dont se construit actuellement l'énorme barrage de Selengue, les moyens techniques et économiques qui y ont été consacrés, la façon dont les Etats qui l'ont financé ont imposé leurs entreprises, leurs hommes, leurs méthodes, même par l'intermédiaire d'organismes internationaux. De comparer cela avec des initiatives locales, plus modestes, qui apportent néanmoins la preuve de leur réussite, doublée d'un autre succès : celui de respecter le facteur humain, ainsi que celui de l'environnement. Tel est le cas du petit barrage en construction dans la région de Koni ou de ceux développés par les Dogons dans l'est du Mali, ou encore celui de la pompe solaire du village de Nabasso. — A. Rd.

Ni gagnant ni perdant

DIVERTISSEMENT : TELE-TESTS
Dimanche 31 août
FR 3, 20 h 55

Ceux qui auront assisté ou plutôt *participé* à l'émission de dimanche dernier ne manqueront sans doute pas le rendez-vous d'aujourd'hui à Télé-Tests. Ceux qui découvriront ce jeu s'y piqueront vraisemblablement, car les quatre épreuves qui le composent (elles ont été imaginées par Jean Frapat et sont animées par Claude Villers) dépassent le simple divertissement. Elles font appel au sens critique, à la perspicacité, au bon sens du téléspectateur. *Il n'y a ni* gagnant ni perdant. Il y a, avant tout, le plaisir de se confronter soi-même en tant que « *client* » du petit écran et celui de découvrir une façon inhabituelle, jusqu'ici, d'utiliser, de mieux évaluer, ce « *déversoir* » à images qu'est la télévision. La soirée n'en sera que plus intéressante si elle est passée en compagnie de quelques amis. Ce serait, alors, l'occasion d'une bonne discussion. — A. Rd.

Vienne, au fil de sa musique

SERIE ARCANA CONNAISSANCE DE LA MUSIQUE :
FRAGMENTS D'UN VOYAGE A VIENNE
Dimanche 31 août
TF 1, 21 h 55

Pour « Arcana », de Maurice Le Roux, Vincent Nordon est allé à Vienne. Il n'y a pas trouvé la musique, la musique qu'évoquait pour lui le nom de la capitale de l'empire des Habsbourg : il a fait mieux : il l'a retrouvée, restituée, rêvée peut-être. Le film s'organise autour d'une « schubertiade », moment central, agencement fluide d'instrumentistes dans un salon hors du temps, où les œuvres brèves qui se succèdent laissent le plaisir de reconnaître Mozart, Beethoven, Schubert, Haydn... Moment en suspens dans ce film tendu au fil de l'histoire, au fil de chaque musique et de chaque temps.

Avec Schoenberg, Berg et Webern, cette tension est « *peur, angoisse et mort* », et elle atteint son point absolu. On peut regretter des inégalités dans la qualité des interprétations et la rareté des sous-titres qui laisse pour les mélomanes non avertis, trop d'œuvres dans le mystère, mais c'est un voyage dans la musique comme on en souhaiterait souvent. — A. B.

RADIO



Jeux de détail

DRAMATIQUE :
LES DERNIERS MALHEURS DE SOPHIE
Jeudi 28 août
France-Culture, 14 h 30

En 1967, à l'occasion du centenaire de la publication des *Malheurs de Sophie*, de la comtesse de Ségur, R.-J. Chauffard et Claude Martin eurent l'idée de composer, sous forme de pièce, une suite de leur cru aux aventures de la tristement célèbre Sophie. Ils inventèrent pour l'occasion ce qu'il ne faut pas craindre d'appeler un genre nouveau, celui du *« scénario, scènes, scènettes »*. On ne saurait dire si cette formule a fait école, mais, ce qui est sûr, c'est qu'elle s'applique parfaitement à son premier résultat : un divertissement radiophonique à la fois décousu et rigoureux, souple et fin, composé avec un sens classique des relations entre l'ensemble et le détail, et qui pousse impitoyablement l'auditeur dans les ornières de la légèreté.

Sophie a grandi, elle est devenue *« une jeune fille »*. Après avoir subi toutes les tentations, commis tous les péchés de l'enfance, consommé tous les châtiments, et après avoir, au total, reçu une parfaite éducation, elle aborde l'âge adulte avec une conscience aiguë des interdits et des devoirs. Comme le rappelle, à l'ouverture de la pièce, une comtesse de Ségur invisible mais toujours présente, *« la punition est le fondement et le rempart de notre société »*. Sophie en est profondément convaincue, mais — voilà le scénario — *« était-elle vraiment devenue une bonne jeune fille ? »*.

Grincements de portières, bruits de chevaux, frottement des roues sur le gravier du parc, musique en sourdine... La famille de Sophie arrive au château de Fleurville, où attendent déjà Camille, Madeleine et leurs parents, et où, bientôt, vont se presser le général Dourakine, le neveu polytechnicien, l'Anglais, Gribouille, Diloy, Cadichon, etc. *« Les vacances commençaient »* : voilà la scène.

Dès le premier repas pris ensemble, Sophie commet une bêtise : le général Dourakine a faim, elle rit, il se fâche et s'en va. La comtesse de Ségur décrète la punition : Sophie préparera un gâteau et ira le porter au général, qui s'est réfugié à l'auberge de l'Ange Gardien. Dans la cuisine, donc, dès le lendemain matin, première scènette. Le festival des *« bêtises »* et des *« châtiments »* commence.

Au scénario du retour de Sophie et du rassemblement de tous les personnages, humains ou animaux, créés par la comtesse de Ségur, R.-J. Chauffard et C. Martin ont apporté un soin quasi amoureux. Grâce à Claude-Roland Manuel, le réalisateur, les *« scènes »* sont également exemplaires. Les climats et les lieux (le château, la campagne, l'auberge, etc.) sont reconstruits avec exactitude par les bruits et les voix. Le plaisir d'imagination dont témoigne la mise en ondes est d'autant plus *contagieux qu'il fait écho à l'avidité des personnages de Ségur*, toujours en train d'inventer quelque jeu ou quelque plaisir.

Enfin, la *« scènette »* mérite un sort particulier. Moment de bravoure du réalisateur, c'est elle qui, certainement, permet le mieux d'exploiter les qualités de finesse propres à la radio. Dans les cuisines du château de Fleurville, on vous prépare en trois minutes un superbe gâteau : un vrai travail de fée, dans la superposition des bruits distincts, leur succession rapide, le rythme et l'animation. Ici le plaisir de l'auditeur est devenu musical et poétique, le son et le mot créent la chose, magiquement.

BRIGITTE ANDERSEN.

ÉMISSIONS RÉGULIÈRES

DU LUNDI AU VENDREDI

● **FRANCE-INTER** (informations toutes les heures) : 4 h. 30 : Bon pied, bon œil ; 6 h. 30, J.-P. Bertrand et A. Pavy ; 7 h. 15, Chronique politique ; 7 h. 25, Bloc-notes économique ; 7 h. 40, Le temps des vacances ; 7 h. 50, La Météo ; 8 h. 30, Revue de presse, de D. Saint-Hamond ; 8 h. 45, E. Ruggieri et B. Grand ; 11 h., G. Klein ; 12 h., Cinémélodies ; 12 h. 45, Le jeu des 1 000 F ; 13 h., Inter 13.

13 h. 30, Les histoires de France, par P. Miquel et M. Desbarbat ; 14 h. 5, Vous avez souri, de D. Mermet ; 15 h., Poivre blond, de M. Hees ; 16 h., Show à la tête, de B. Mabille ; 17 h., Les Français de la IVe République, de P. Lamour et C. Villers ; 18 h., Le magazine de P. Caloni ; 19 h. 20, Le téléphone sonne (le mercredi : Face au public).

20 h. 5, Loup-Garou, de P. Blanc-Francard ; 21 h. 5, Feed back, de B. Lenoir ; 23 h. 5, Radio Suisse romande ; 1 h., Allo Macha ; 3 h., Au cœur de la nuit.

● **EUROPE 1** (informations toutes les heures) ; 5 h., J.-C. Laval ; 6 h., J.-C. Laval et Mme Europe 1 ; 6 h. 45, Bonjour la France, de P. Bonte ; 8 h. 30, La revue de presse et Expliquez-vous, de I. Levai ; 8 h. 45, A vos souhaits, de S. Collaro et G. Montagne ; 11 h., Le sweepstake ; 12 h., Sisco, de J.-P. Rouland ; 13 h., Europe midi.

13 h. 30, Interpol, de P. Bellemare ; 14 h., Histoire d'un jour, de P. Alfonsi ; 15 h., Le Kikekoa, de P. Diwo ; 16 h. 55, Bon appétit, la France ; 17 h., Hit-Parade, de J.-L. Lafont ; 19 h., Journal.

19 h. 30, Boom Hollywood, de Y. Hegann ; 20 h. 30, Chlorophylle, de M. Abraham ; 22 h. 30, Europe-panorama ; 22 h. 40, Top à Wall Street ; 23 h. 10, Séance de nuit ; 1 h., Y. Hegann.

● **R.T.L.** (informations toutes les demi-heures) ; 8 h. 35, Double disque ; 11 h., La grande parade de l'été ; 13 h., Journal.

13 h. 30, Hier contre aujourd'hui, d'E. Pagès ; 15 h. 30, Gala dans un miroir ; 16 h. 30, Les grosses têtes, de P. Bouvard ; 18 h., Journal de P. Alexandre.

18 h. 30, Hit-Parade ; 21 h., J.-B. Hebey et D. Farran ; 22 h., Le journal de D. Martin ; 0 h., Les nocturnes ; 3 h., Variétés.

● **R.M.-C.** (informations toutes les heures) ; 6 h., Max Lafontaine ; 6 h. 30, J.-R. Cherfils et Sylvie ; 6 h. 45, Télégramme au pays ; 8 h. 40, J.-P. Foucault ; 12 h., Le million, avec F. Gérard ; 14 h., F. Fernandel ; 14 h. 30, Vie privée ; 15 h. 45, Toute la vérité, avec B. Allemane ; 16 h., Cherchez le disque ; 17 h., Croque-musiques ; 19 h. 30, Capsule d'été, avec M. Toesca et C. Borde ; 21 h., Motus ; 22 h. 15, Le livre de l'été.

LE WEEK-END

SAMEDI

● **FRANCE-INTER** (informations toutes les heures) : 5 h., L. Bozon ; 8 h. 30, Revue de presse ; 8 h. 45, Chronique de politique étrangère ; 9 h. 10, La clef verte ; 10 h. 30, Les cinglés du music-hall, de J.-C. Averty ; 12 h., Vécu, de M. Tauriac ; 12 h. 45, Le jeu des 1 000 F ; 13 h., Samedi actualité magazine, d'Yves Mourousi ; 14 h. 5, L'oreille en coin ; 18 h., L'orteil en vacances ; 19 h., Journal ; 20 h. 10, La tribune de l'histoire de l'été, par A. Castelot et A. Decaux : Alexandre Dumas voyage ; 21 h. 15, La musique est à vous, par J. Fontaine ; 22 h. 10, Les tréteaux de la nuit ; 23 h. 5, Au rythme du monde, de M. Godard ; 0 h., Inter danse ; 1 h. 30, Les choses de la nuit.

● **EUROPE 1** : 5 h., Julie ; 9 h., Journal ; 9 h. 15, C. Barbier ; 11 h., Le sweepstake ; 12 h., Le Sisco ; 13 h., Europe-Midi ; 13 h. 30, Interpol ; 14 h., Kikekoa ; 17 h., Hit-parade ; 18 h., Europe-soir ; 19 h., Journal ; 19 h. 30, Football ; 20 h., Hit-parade des clubs ; 22 h. 30, Europe panorama ; 22 h. 45, Concerto pour transistor, d'E. Lipmann ; 24 h., Viviane ; 1 h., Y. Hegann.

● **R.T.L.** : 5 h. 30, J.-P. Imbach ; 9 h. 20, Stop ou encore, avec P. Sabatier ; 14 h., W.R.T.L. ; *18 h. 30, W.R.T.L.*, rock avec B. Schu ; 22 h. 15, W.R.T.L., Live, de D. Farran.

● **R.M.-C.** : 5 h., J. Meledo ; 8 h. 15, L'événement de la semaine, avec M. Ullmann ; 8 h. 45, La tauromachie ; 9 h., La grille musicale ; 12 h., Télématch ; 13 h., La discothèque d'une personnalité ; 15 h., Hit-Parade, avec P. Sulak ; 17 h., Cent ans de music-hall ; 18 h., Hôtel de Paris ; 19 h. 30, Musiques, avec M. Cotet.

DIMANCHE

● **FRANCE-INTER** (informations toutes les heures) : 5 h., L. Bozon ; 9 h. 30 (et à 14 h. 5), L'oreille en coin ; 12 h., Dimanche actualités magazine, avec Y. Mourousi ; 12 h. 45, Le jeu des 1 000 F ; 18 h., Le témoin ; 19 h. 20, La vie du sport ; *20 h. 15, Luis Mariano* ; 21 h. 15, La musique est à vous ; 22 h. 10, Jam parade, d'A. Francis ; 0 h. 5, Inter-danse ; 1 h. 30, Les choses de la nuit.

● **EUROPE 1** : 6 h., Julie ; 7 h. 45, Sports ; 8 h. 30, Journal ; 8 h. 35, C'est dimanche, avec C. Morin et Maryse ; 12 h. 30, Europe-midi dimanche ; 13 h., les années 50, de R. Willar ; 13 h. 30, Y. Hegann ; 15 h. 30, Hit-parade ; 18 h. 30, Europe-soir ; 19 h. 30, Journal auto-moto ; 19 h. 40, Chlorophylle ; 22 h. 30, Europe-panorama ; 23 h., Pour ceux qui aiment le jazz ; 0 h., Viviane.

● **R.T.L.** : 6 h., J.-P. Imbach ; 9 h. 20, Stop ou encore ; 13 h. 15, Poste restante, de J.-B. Hebey ; 18 h. 30, Hit-parade, avec A. Torrent ; 21 h., Grand Orchestre de P. Petit ; 22 h. 15, W.R.T.L. Hit-parade des clubs avec B. Schu ; 0 h., W.R.T.L.

● **R.M.-C.** : 5 h., J. Meledo ; 11 h., La Chouette-club, avec C. Chabrier ; 12 h. 50, Le Hit-parade, avec *J. Meledo* ; 15 h., P. Sulak ; 19 h. 30, Le Hit-parade ; 20 h. 30, Musique classique, avec L. Rose ; 23 h., Musiques... avec M. Cotet.

Lundi 25 août

FRANCE-CULTURE

7 h. 2, Matinales : J. Rolir et les canaux.
8 h., Le jardin des sciences naturelles : le loup.
8 h. 32, Actualité : les Vietnamiens redécouvrent leurs lithophones.
9 h. 7, Universités de l'universel : l'université d'Upsala et les sciences politiques.
10 h., Un mois en Auvergne : à Ambert, la randonnée pédestre.
11 h. 2, Itinéraires vénitiens : Vivaldi, Liszt, Mendelssohn (et à 16 h.).
12 h. 5, Œuvres et chefs-d'œuvre en France, à travers les musées de nos provinces.
12 h. 45, *Panorama*.
13 h. 30, Entretiens avec... Paul Sacher.
14 h., Au concert... avec P. Sacher : « la Danse des morts » d'Honegger.
14 h. 30, Relecture : George Sand.
17 h. 2, Autour du Bœuf sur le toit : le monde et les lettres (redif.).
18 h., L'épopée des matières premières : le diamant.
19 h. 25, Sons : Au fil de l'eau.
19 h. 30, Le Conte de Zozebig et Merlin, dit par J.-L. Le Rolland.
20 h. La comédie musicale : la ville en rose.
21 h., A contre-courant du fantastique français : les auteurs aujourd'hui.
22 h. 30, Les Chemins de la connaissance : la symbolique des nombres (redif.).
23 h., Trois hommes à la recherche d'une comète, feuilleton de L. Kobrynski.
23 h. 30, New-nuits.

FRANCE-MUSIQUE

7 h. 3, Réveil-matin : œuvres de Liszt et Bizet, dir. Claudio Abbado (interprète du jour) ; 8 h. 35, Kiosque-matin ; 9 h. 30, œuvres de Prokofiev et Bartok, dir. Cl. Abbado ; 10 h. 30, œuvres de Brahms, dir. McCarthy, et Nono, dir. Cl. Abbado.
11 h. 30, Concert : œuvres de Stravinski et Ligeti, par le Nouvel orchestre philharmonique, les Chœurs et la Maîtrise de Radio-France et les Chœurs Tchaïkovski, dir. G. Amy, avec S. Taskova, soprano, et B. Ericson, mezzo (Concert du 2 novembre 1977 en l'église Saint-Louis-des-Invalides) ; 13 h. 5, Jazz : le Quartette du batteur Max Roach, le 20 février 1977, à l'Espace Cardin (Jones, Roach).
14 h., Collection particulière : « Claudio Abbado dirige aussi Bach, Beethoven et Rossini » ; 15 h., œuvres de Mahler et Verdi, dir. Cl. Abbado ; 16 h. 30, « Alexandre Newsky », de Prokofiev, dir. Cl. Abbado.
17 h. 30, Concert : Festival d'Orange 1979, œuvres de Vivaldi, Scarlatti, Albinoni, *Torelli, par le Nouvel Orchestre philharmonique*, dir. V. Negri, avec M. Zakai, alto, I. Cotrubas, soprano et B. Soustrot, trompette (Concert du 9 août 1978).
19 h. 30, Festival de Salzbourg 1980 (en direct de l'O.R.F.) : « Hermann und Dorothea » ouverture, « Concerto pour violon et orchestre », « Symphonie n° 4 en ré mineur » (Schumann), par l'Orchestre philharmonique de Vienne, dir. R. Muti, avec G. Kremer, violon.
22 h., Les Nuits d'été ; 23 h., Athènes : musiques autour du Rocher sacré ; les Années 70.

Mardi 26 août

FRANCE-CULTURE

7 h. 2, Matinales : Un « fou » d'opéra, G. Barrat.
8 h., Le jardin des sciences naturelles : le hérisson.
8 h. 32, Actualité :
9 h. 7, Universités de l'universel : Economie de l'entreprise à Uppsala.
10 h., Un mois en Auvergne : Ambert, ses grands hommes.
11 h. 2, Itinéraires vénitiens : San Marco (et à 16 h., Teatro).
12 h. 5, Œuvres et chefs-d'œuvre en France.
12 h. 45, Panorama.
13 h. 30, Entretiens avec... Paul Sacher.
14 h., Au concert... avec P. Sacher : « Concerto pour tambour », de R. Liebermann ; « Octuor », de Kelterborn.
14 h. 30, Le Fondeur d'étain, de L. Holberg, « le Molière danois » (redif.).
17 h., La Poule, par J. Daive (redif.).
18 h., L'épopée des matières premières : le cuivre.
19 h. 25, Sons : Au fil de l'eau.
19 h. 30, Le Conte de Zozebig et Merlin (deuxième partie).
20 h., La Comédie musicale : Minelli.
21 h. A contre-courant du fantastique français : les devanciers du vingtième siècle.
22 h. 30, Les chemins de la connaissance : la symbolique des nombres.
23 h., Trois hommes à la recherche d'une comète, feuilleton de L. Kobrynski (redif.).
23 h. 30, New-nuits.

FRANCE-MUSIQUE

7 h. 3, Réveil-matin : œuvres de Chopin, Debussy et R. Strauss, dir. G. Cantelli (interprète du jour) ; 8 h. 35, Kiosque-matin ; 9 h. 30, « Cinquième Concerto pour piano », de Beethoven ; 10 h., Symphonie « Inachevée », de Schubert, dir. Guido Cantelli.
11 h. 30, Concert : œuvres de Haydn, A. Roussel, Mozart, Gershwin, par le Fine Arts Quartet (concert du 18 mars 1978 au Grand Auditorium de Radio-France) ; 13 h. 5, Jazz : concert du 7 juillet 1978 à Nice (Gillespie) et du 9 juillet 1978 (Ellington, Yancey, Kosma).
14 h., Collection particulière : « Guido Cantelli », de Mozart à Ravel, avec l'Orchestre philharmonia, enregistrement de 1953 ; 15 h., œuvres de Brahms et Schumann, dir. G. Cantelli ; 17 h., « Wozzeck », de Berg, dir. D. Mitropoulos ; *19 h. 5, Kiosque-soir* ; 20 h., Prologue.
20 h. 30, Festival estival de Paris (en direct de l'église Saint-Etienne-du-Mont, à Paris) : Récital Sergio Vartolo, voix et orgue, œuvres de Frescobaldi, Antico, Gabrieli, Strozzi, Colonna et Poglietti ; 22 h., Cycle acousmatique INA-G.R.M. : œuvres de A. Bentley et D. Smalley (au Grand Auditorium de Radio-France).
23 h., Les Nuits d'été : Evocation des grandes villes d'Europe : Sofia.

Mercredi 27 août

FRANCE-CULTURE

7 h. 2, Matinales : R. Lecuyer et les rubaniers.
8 h., Le jardin des sciences naturelles : le rat.
8 h. 32, Actualité :
9 h. 7, Universités de l'universel : Bâle.
10 h., Un mois en Auvergne : à Clermont-Ferrand, nos ancêtres les Gaulois.
11 h. 2, Itinéraires vénitiens : Teatro (et à 16 h., Délires baroques).
12 h. 5, Œuvres et chefs-d'œuvre en France, à travers les musées de nos provinces.
12 h. 45, Panorama : le Sénégal.
13 h. 30, Entretiens avec... Paul Sacher.
14 h., Au concert... avec P. Sacher : « Tout un monde lointain », d'H. Dutilleux.
14 h. 30, Augustin de Thagaste (deuxième partie).
17 h. 2, *La Poule (deuxième partie, redif.)*.
18 h., L'épopée des matières premières : Thé, café, cacao.
19 h. 25, Sons : Au fil des eaux.
19 h. 30, Le Conte de Zozebig et Merlin (troisième partie).
20 h., La Comédie musicale : l'onirisme.
21 h., A contre-courant du fantastique français : la traversée du symbolisme ou le fantastique fin de siècle.
22 h. 30, Les chemins de la connaissance : les nombres et l'architecture (redif.).
23 h., Trois hommes à la recherche d'une comète, feuilleton de L. Kobrynski (redif.)
23 h. 30, New-Nuits.

FRANCE-MUSIQUE

7 h. 3, Réveil-matin : œuvres de Grieg et de Mahler, par l'interprète du jour, Kathleen Ferrier ; 7 h. 30, œuvres de Bach et Mahler ; 8 h. 35, Kiosque-matin ; 9 h. 30, « Das Lied von der Erde », de Mahler, dir. B. Walter ; 11 h., Chants anglais ; 11 h. 30, œuvres de Schumann et Monteverdi ; 13 h. 5, Jazz : Sept guitaristes européens à l'Espace Cardin le 14 décembre 1978 (Petit, Escoude, Ferre) ; Concert du 4 février 1980 à Courchevel (Dean) ; Concert du 17 septembre 1978 au Festival de musique improvisée de Sens, avec Hans Reichel, guitare solo.
14 h., Collection particulière : « Kathleen Ferrier, enregistrements peu connus » (Green, Haendel, Purcell, Bach, Glück et Schubert) et les mêmes lieder par Marian Anderson enregistrés en 1966 ; 15 h., « Chants sérieux », de Brahms, par K. Ferrier, contralto et J. Newmark, piano, « Rapsodie pour contralto, chœur d'hommes et orchestre », de Brahms, avec K. Ferrier, le Chœur et l'Orchestre philharmonique de Londres, dir. C. Krauss.
17 h. 30, Concert : œuvres de Schönberg et Berg par l'Orchestre national de France, dir. M. Tilson-Thomas, avec Régis Pasquier, violon (concert du 13 février 1980 au Grand Auditorium de Radio-France) ; 19 h. 5, Kiosque-soir ; 20 h., Prologue.
20 h. 30, Festival de Salzbourg 1980 : « Symphonie n° 41 en ut majeur K. 551 », de Mozart, « Concerto pour violon et orchestre en ré majeur », de Beethoven, par l'Orchestre des jeunes de la Communauté européenne, dir. Herbert von Karajan, avec A.-S. Mutter, violon (concert du 12 août 1980 au Grosses Festspielhaus de Salzbourg).
23 h., Les Nuits d'été : Belgrade.

Jeudi 28 août

FRANCE-CULTURE

7 h. 2, Colportage : en Comminges.
8 h., Le jardin des sciences naturelles : le blaireau.
8 h. 32, Actualité :
9 h. 7, Universités de l'universel : la faculté des sciences de Bâle.
10 h., Un mois en Auvergne : la nature à Clermont-Ferrand.
11 h. 2, Itinéraires vénitiens : Reflets, (Liszt, Mahler, Wagner) et à 16 h.
12 h. 5, Œuvres et chefs-d'œuvre en France, à travers les musées de nos provinces.
12 h. 45, Panorama.
13 h. 30, Entretiens avec... Paul Sacher.
14 h., Au concert... avec P. Sacher : « Mathis le peintre » d'Hindemith.
14 h. 30, Les derniers malheurs de Sophie, de R.J. Chaffard et C. Martin (redif.).
(Lire notre sélection.)
16 h., Itinéraires vénitiens : Vivaldi, Dallapiccola, Wagner.
17 h. 2, La Poule (troisième partie. Redif.).
18 h., L'épopée des matières premières : le caoutchouc.
19 h. 25, Sons : Au fil des eaux.
19 h. 30, Le Conte de Zozebig et de Merlin (quatrième *partie*).
20 h. La Comédie musicale : l'Amérique et le reste.
21 h., A contre-courant du fantastique français : les offensives naturaliste et réaliste.
22 h. 30, Les Chemins de la connaissance : les nombres et la physique moderne.
23 h., Trois hommes à la recherche d'une comète, feuilleton de L. Kobrynski (redif.).
23 h. 30, New-Nuits.

FRANCE-MUSIQUE

7 h. 3, Réveil-matin : Beethoven, dir. Pierre Boulez (interprète du jour) ; 8 h., Berlioz, dir. Boulez ; 8 h. 35, Kiosque-matin ; 9 h. 30, œuvres de Debussy et Boulez, dir. P. Boulez.
11 h., Concert : « Roméo et Juliette », de Berlioz par l'Orchestre national de France, dir. L. Maazel et les Chœurs de Radio-France, dir. J. Jouineau, avec J. Hamari, E. *Tappy et* P. Thau (concert du 13 août 1980 au Théâtre des Champs-Elysées, à Paris) ; 13 h. 5, Jazz : concert du 17 septembre 1978 au Festival de musique improvisée de Sens (Thical) ; Concert du 24 juillet 1979 à Juan-les-Pins, avec Woody Shaw Jr (Gershwin).
14 h., Collection particulière : « Hermann Scherchen, chef d'orchestre moderne » (Haydn et Bach) ; 15 h., œuvres de Bartok et Debussy, dir. P. Boulez ; 16 h. 30, œuvres de de Falla, Berlioz, Stravinski, Debussy.
17 h. 30, Concert : œuvres de Maderna, Sinopoli et Nono, par le Nouvel Orchestre philharmonique, dir. G. Sinopoli, avec S. Taskova, soprano (concert du 14 octobre 1978 à Radio-France dans le cadre de Musique au présent) ; 19 h. 5, Prologue.
19 h. 30, Festival de Salzbourg 1980 (en direct de l'O.R.F.) : « Requiem », de Verdi, par l'Orchestre philharmonique de Berlin, le Chœur du Staatsoper de Vienne et le Chœur de l'Opéra national de Sofia, dir. H. von Karajan, avec M. Freni, *soprano*, A. Baltsa, alto, J. Carreras, ténor, et R. Raimondi, basse.
22 h., Les Nuits d'été ; 23 h., Bucarest.

Vendredi 29 août

FRANCE-CULTURE

7 h. 2, Colportage : à Montauban.
8 h., Le jardin des sciences naturelles : la grenouille.
8 h. 32, Actualité : les Jésuites.
9 h. 7, Les universités de l'universel : Genève.
10 h., Un mois en Auvergne : à Clermont-Ferrand (la langue de la Basse-Auvergne).
11 h., Itinéraires vénitiens.
12 h. 5, Œuvres et chefs-d'œuvre en France.
12 h. 45, *Panorama*.
13 h. 30, Entretiens avec... Paul Sacher.
14 h., Au concert... avec P. Sacher : Musique pour cordes, percussion et célesta, de Bartok.
14 h. 30, Vézelay, Autun, La Chaise-Dieu, le Mont-Saint-Michel.
16 h., Festivals d'été : Sceaux ; Festival estival de Paris.
18 h., L'épopée des matières premières : la matière grise.
19 h. 25, Sons : Au fil des eaux.
19 h. 30, Le Conte de Zozebig et Merlin (5e partie).
20 h., La comédie musicale : la mort du genre.
21 h., *A contre-courant du fantastique français* : Frénétiques et romantiques.
22 h. 30, Les chemins de la connaissance : Les nombres et l'inconscient (redif.).
23 h., Trois hommes à la recherche d'une comète, feuilleton de L. Kobrynski (redif.).
23 h. 30, New-nuits.

FRANCE-MUSIQUE

7 h. 3, Réveil-matin : Valses de Strauss, dir. K. Boehm ; 8 h. 35, Kiosque-matin ; 9 h. 30, « Petrouchka », de Stravinsky, dir. P. Monteux.
11 h. 30, Concert (dans le cadre d'Amnesty International) : « Concerto n° 4 pour piano » et « Cinquième Symphonie en ut mineur », de Beethoven, dir. L. Bernstein ; 13 h. 5, Jazz : Concert du 2 septembre 1978 au Festival suisse de Willisau (Mangelsdorff, Jones) ; Concert du 22 juin 1980 à l'Esplanade de la Défense à Paris (Carmichael, par D. Liebman, J. Scofield...).
14 h., Collection particulière : « Les grands chefs : enregistrements historiques et récents », Mendelssohn, dir. Toscanini (1926) ; Beethoven, dir. Mengelberg (1930) ; Ravel, dir. Ch. Munch ; Roussel, dir. S. Baudo ; 15 h., « Le Tricorne », de De Falla, avec Teresa Berganza, mezzo-soprano et l'Orchestre symphonique de Boston, dir. S. Ozawa.
17 h. 30, Concert : Stravinsky, « Les Noces », « Le Roi des Etoiles » et « Le Sacre du Printemps », par le Nouvel Orchestre philharmonique et les Chœurs de Radio-France, dir. M. Tilson-Thomas (concert du 15 décembre 1977 à la Salle Pleyel de Paris) ; 19 h. 5, Kiosque-soir ; 20 h., Prologue.
20 h. 20, Concert (Cycle d'échanges franco-allemands) : « Hamlet », ouverture de concert (N. Gade) ; « Concerto pour piano et orchestre en la mineur » (Grieg) ; « Symphonie n° 0 en ré mineur » (Brückner), par l'Orchestre national de France, dir. Lukas Vis, avec S. Scheja, piano.
22 h. 15, Les Nuits d'été ; 23 h. 5, Vieilles cires : œuvres de Chausson, Debussy, Ravel et Lanner ; 0 h. 5, Grandes œuvres, grands interprètes.

Samedi 30 août

FRANCE-CULTURE

7 h. 2, Colportage : A Marques des Landes.
8 h., L'envers de la lettre.
9 h. 7, Portrait d'un Québec en attente : L'art vivant.
11 h. 2, La musique prend la parole : Les concertos pour piano de Rachmaninov (concerto numéro 1).
12 h. 5, Le pont des arts.
14 h., Les matières premières stratégiques.
16 h. 20, Livre d'or : Musique traditionnelle des pays celtiques.
17 h. 30, Par les routes d'eau, de lumière et de terre : Saint-Omer.
19 h. 25, Sons : Au fil des eaux (les canotiers).
19 h. 30, Radio-Canada présente : Lettre du Québec.
20 h., Le Théâtre de la Foire : « Le Temple de l'ennui » ; « le Jugement de Paris ».
21 h., A contre-courant du fantastique français : Le retour aux sources ou la confusion des genres.
22 h. 30, Le prophète de Taos ou « D. H. Lawrence et le Nouveau-Mexique ».

FRANCE-MUSIQUE

7 h. 2, Des origines à J.-S. Bach : « Carmina Burana », par le Clemencic Consort et des œuvres de Janequin, Arbeau, Marenzio, Gabrieli, Farina, Purcell et Bach ; 8 h. 35, Kiosque-matin ; 9 h. 30, « De Bach à Beethoven » : œuvres de Bach, Pascha, Haydn, Rameau, Haëndel, Mozart et Beethoven.
11 h. 30, Concert : œuvres de Respighi, Haydn, Vivaldi, par le Nouvel Orchestre philharmonique, dir. A. Myrat, avec M. Bauer, violon (concert du 13 mai 1977 au Grand Auditorium de Radio-France dans le cadre du cycle baroque et classique) ; 13 h. 5, Jazz : diffusion de disques enregistrés en concerts publics, avec les grands orchestres de L. Bellson, G. Wilson, W. Herman, D. Ellis, S. Kenton et Duke Ellington.
14 h., De Beethoven à aujourd'hui : œuvres de Beethoven, Schubert, Berlioz, Sibélius, Brahms, Janacek, Debussy, Ravel, Stravinsky, J. Strauss, Webern, L. Foss.
17 h. 30, Concert : « Ouverture en sol majeur », « Concerto pour deux pianos et orchestre en mi bémol majeur » et « Symphonie n° 38 en ré majeur », de Mozart, par le Nouvel Orchestre philharmonique, dir. E. Krivine, avec Ch. Ivaldi, piano, G. Pludermacher, piano (concert du 30 mai 1978 au Grand Auditorium de Radio-France dans le cadre du cycle baroque et classique) ; 19 h. 5, Kiosque-soir.
19 h. 30, Festival de Salzbourg 1980 (en direct du Grossen Festspielhaus) : « Symphonie n° 2 » (Penderecki) ; « Symphonie n° 3 en mi bémol majeur » (Beethoven), par l'Orchestre philharmonique de New-York, dir. Z. Mehta.
22 h., Les Nuits d'été : Fauré, œuvres de jeunesse ; 23 h. 5, Comment l'entendez-vous ? G.-F. Haëndel, par Yvan Alexandre ; 1 h., Le dernier concert : l'Ensemble Ars Nova, dir. M. Constant (le 13 mai 1980 au Théâtre des Bouffes du Nord).

Dimanche 31 août

FRANCE-CULTURE

7 h. 2, Musique enregistrée.
7 h. 15, Horizon, magazine religieux : Des cassettes pour des chrétiens.
7 h. 40, Université radiophonique et télévisuelle internationale : Nietzsche.
8 h., *Orthodoxie et christianisme oriental*.
8 h. 30, Protestantisme.
9 h. 10, Ecoute Israël.
9 h. 40, Divers aspects de la pensée contemporaine : Fédération française du droit de l'homme.
10 h. Messe à l'abbaye de la Grande Trappe de Soligny.
11 h., Regards sur la musique.
12 h. 5, Bobby et les siens.
12 h. 40, Disques rares... d'E. Dohnanyi.
14 h., Magazine « France-Culture 1975-1980 ».
16 h. 5, Libre parcours récital : A. Meunier, violoncelle ; A. Planes, piano (Beethoven).
19 h. 15, Culture européenne : Le nouvel expansionnisme européen.
20 h., Festival de Bayreuth : Le Vaisseau fantôme, de R. Wagner.

FRANCE-MUSIQUE

7 h. 2, Réveil-matin : œuvres de Milan, A. de la Halle, Cererols et anonymes ; 9 h. 5, œuvres de Bach, Mozart, Haydn, Frédéric II, Bach et Busoni ; 10 h., Extraits d'un concert de musique byzantine donné le 11 mars 1979 par l'Ensemble vocal du chantre Th. Vassilikos.
11 h., Festival de Salzbourg : Mozart matinée (en direct de l'O.R.T.F.) : « Symphonie n° 29 », « Concerto pour piano et orchestre n° 19 » et « Symphonie n° 36 en ré majeur », par l'Orchestre philharmonique de Vienne, dir. K. Boehm, avec M. Pollini, piano ; 13 h. 5, Jazz : jazz vocal avec B. Holiday, E. Fitzgerald, C. McRae, J. Rushing...
14 h., œuvres de Beethoven, Brahms, Schubert, Liszt, Strauss ; Concert : « Les Vêpres de la Vierge », de Monteverdi, par l'Escolonia de Montserrat, dir. I. Segarra.
20 h., Festival de Salzbourg 1980 : « L'Enlèvement au Sérail », de Mozart, par l'Orchestre philharmonique de Vienne et les Chœurs du Staatsoper de Vienne, dir. Lorin Maazel, avec I. Cotrubas, J. Biegen, P. Schreier, N. Orth...
22 h. 30, Les Nuits d'été : Equivalences, œuvres de Buxtehude, Pachelbel et J.-S. Bach, avec G. Litaize à l'orgue ; 23 h., Saturnales : œuvres de Debussy, Schmitt, Ravel et Duparc.

L'ordinateur qui parle

PHONÈMES

L'ordinateur qui parle

« Bonsoir », murmura le robot humanoïde. La machine parlante, ce n'est déjà plus de la science-fiction.

JOSEPH-JEAN MARIANI

« *ÇA y est, c'est cuit !* », annonça fièrement le four à micro-ondes. Dans la salle de séjour, le garçon qui regardait la télévision cria : « *Coupez !* », et le poste s'éteignit en disant « *bonsoir...* ». Dans sa chambre, sa petite sœur répondait brillamment aux questions de son appareil à apprendre l'anglais qui la félicitait pour sa bonne prononciation. C'est à ce moment-là que leur mère arriva, les bras chargés de provisions. Elle prononça le mot de passe qui actionna la serrure vocale de la porte d'entrée. « *A table !* », cria-t-elle.

Ce petit scénario est de la fiction à très court terme puisque, dans les années 80, peut-être même dans un an ou deux les technologies vocales vont faire leur entrée dans le domaine du grand public. Au dernier Consumer Electronics Show à Las Vegas, Quasar a présenté un four à micro-ondes parlant, et Toshiba le prototype d'un téléviseur à commande vocale. Texas Instruments se réjouit du chiffre d'affaires réalisé par le Speak & Spell (une machine parlante destinée à apprendre l'orthographe aux enfants et vendue 50 dollars), à laquelle les responsables de la firme eux-mêmes ne croyaient pas vraiment.

Il est donc loin le temps où un pionnier des laboratoires Bell déclarait : « *Il est impossible de reconnaître la parole que ce soit par phonèmes ou par mots* », sans doute découragé par la difficulté d'extraire les invariants du message vocal. C'était en 1965. Depuis, des progrès ont été réalisés. Un premier élément a été amené en distinguant la nature des problèmes. Un second élément a été de s'apercevoir qu'il était possible de concevoir des systèmes intermédiaires, qui, sans résoudre le problème fondamental, offrent des possibilités d'application. Un troisième a été apporté par les progrès faits en informatique et en micro-informatique, qui, en réduisant la taille et le coût des ordinateurs tout en augmentant leurs performances, ont permis leur utilisation dans les laboratoires, puis dans le domaine du grand public. Les systèmes disponibles aujourd'hui sont encore très rudimentaires. L'effort qu'il reste à accomplir au niveau fondamental est énorme et ne devrait pas aboutir avant une vingtaine d'années.

Le sens des mots

Pour présenter l'éventail complet des technologies vocales, il est nécessaire tout d'abord de distinguer trois grands domaines : la reconnaissance vocale (c'est l'ordinateur qui entend), la synthèse vocale (c'est l'ordinateur qui parle) et la reconnaissance du locuteur (l'ordinateur reconnaît la personne qui parle).

La distinction entre les différents problèmes relatifs à la nature du signal vocal a conduit les chercheurs à définir différents niveaux de codage de la parole. Si l'on considère la chaîne de reconnaissance vocale, le premier maillon est le niveau acoustique. Transformé en signal électrique par un microphone, le signal vocal est alors numérisé pour pouvoir être traité par l'ordinateur. A ce niveau, un premier traitement a pour but d'éliminer ce qui est redondant pour ne conserver que les traits pertinents véhiculant l'information. Ces traits pertinents sont transmis au niveau phonétique, qui les traduit en phonèmes ou sons élémentaires (une trentaine en français : a, i, an, p, ch...).

Ce décodage phonétique est rendu très difficile par l'extrême variété de la voix. Il apparaît qu'un phonème est déformé par les phonèmes qui l'entourent. Il est donc nécessaire d'examiner la réalisation d'un phonème en fonction de son contexte phonétique. Or il y a environ 33 phonèmes, donc (33 × 33) 1 000 contextes, donc 33 000 cas à étudier. La manière dont on parle, voix chuchotée ou criée, influe également sur la représentation acoustique du phonème, et on note des variations encore plus importantes lorsqu'on change de locuteur (voix d'homme, de femme, d'enfant).

Il faut donc construire un dictionnaire phonétique rendant compte des règles de passage d'un phonème à l'autre. C'est un travail important, dont la majeure partie reste à faire. Contrairement au langage écrit, les mots ne sont pas séparés par des blancs, des silences. C'est donc une suite continue de phonèmes que l'on obtiendra.

Le troisième niveau est le niveau lexical. Il est relié à un lexique des mots de la langue. Par exemple, le Petit Larousse comporte environ 22 000 mots qui, déclinés, conjugués, constituent un lexique en « forme complète » de 170 000 éléments environ mémorisés dans leur représentation phonétique. Il faut adjoindre un niveau phonologique qui rend compte des liaisons, des altérations de la langue (p'tit pour petit), des accents régionaux...

On segmente de cette façon la suite de phonèmes en une suite de mots. Le niveau suivant est le niveau syntaxique, qui donne les règles d'articulation des mots dans la phrase, la grammaire. Malgré les progrès qui ont été accomplis récemment dans ce domaine, la totalité de ces règles ne sont toujours pas déterminées, et il apparaît qu'elles sont liées au sens des mots (par exemple : « *La fermière vend sa vache parce qu'elle n'a plus d'argent* » et « *La fermière vend sa vache parce qu'elle n'a plus de lait.* ») On ne peut donc pas séparer ce niveau du niveau sématique où sont répertoriés le sens des mots en général ainsi que les liens entre ces mots (« *Le cheval est un mammifère, donc un être animé, qui a deux oreilles, etc., mais contrairement à l'homme il ne parle pas, marche sur quatre pattes. Il habite dans une écurie, il peut être utilisé pour les travaux des champs, être monté, attelé. On mange sa viande...* »). Il est nécessaire d'avoir toutes ces connaissances pour comprendre un texte. Précisons que le travail des sémanticiens, qui étudient essentiellement le langage écrit, en est à ses premiers balbutiements.

Le niveau suivant est le niveau pragmatique qui concerne le sens des mots en fonction du contexte, de l'application, du dialogue passé dans une conversation. Par exemple dans le dialogue : « *Que veux-tu faire de ce meuble ?* », « *Je veux le vendre.* », c'est ce niveau qui rapportera « *le* » à « *meuble* ». Ce niveau peut être considéré comme la jonction entre l'étage de reconnaissance, l'étage de synthèse, et l'univers réel sur lequel la machine va agir, ou en recevoir les réactions. C'est un interpréteur qui tire le concept présent dans une phrase, concept qui peut être formalisé d'une multitude de façons.

A ce schéma purement ascendant, s'ajoute un schéma descendant : à chaque instant, les niveaux supérieurs (lexique, syntaxe, sémantique) effectuent une prédiction des mots suivants et accélèrent ainsi le processus de reconnaissance. Dans la plupart des cas, il faut comprendre le message pour le reconnaître, comme il faut comprendre un texte pour pouvoir le prononcer d'une façon naturelle.

L'étage de synthèse possède les mêmes niveaux. A partir du concept à exprimer, on construit une phrase avec les mots du vocabulaire, les règles de la grammaire, les règles phonologiques de la langue. Pour rendre compte des déformations dues au contexte phonétique, la transformation des phonèmes en signal acoustique se fait à l'aide d'un dictionnaire phonétique, accompagné de règles de passage d'un phonème au suivant (règles difficiles à formaliser) ou, pour contourner la difficulté, grâce à des diphonèmes, qui représentent la totalité de la transition d'un phonème à un autre, et qui sont alors juxtaposés comme des dominos (ainsi « PARI » sera la juxtaposition des diphonèmes PA-AR-RI).

A tous ces niveaux de type linguistique s'ajoute la prosodie qui renferme les informations non phonétiques (le rythme, la mélodie, et l'intensité). C'est ce niveau qui, dans la langue parlée, a par exemple la fonction de faire la différence entre une phrase impérative (« *Tu viens.* »), et une phrase interrogative (« *Tu viens ?* » A l'inverse de l'information purement linguistique, qui peut trouver une formalisation dans le langage écrit, il est beaucoup plus difficile de représenter les éléments prosodiques qui peuvent refléter des sentiments (colère, émotion, joie...).

Le passage de la parole au texte écrit (la machine à écrire automatique), ou le passage du texte écrit à la parole (la machine à lire) sont des tâches particulières. Orthographier un texte dicté est cependant très complexe et nécessite la prise en compte du lexique, de la grammaire, mais aussi du sens des mots. La phrase « *jémalopyé* » a plus de deux mille orthographications possibles au niveau lexical (« *j'aima lot pied* », « *jai malle eau pieds* », « *jet mât l'aulx pied* »...). Au niveau sémantique, deux phrases sont acceptables : « *J'ai mal au pied* » et « *J'ai mal aux pieds* », et le choix entre ces deux phrases se fait au niveau pragmatique par confrontation avec la réalité (un seul pied bandé par exemple). En revanche, pour le français, le passage du texte écrit à la parole peut se faire en utilisant un ensemble de règles (« *eau* » se prononce « *o* », « *er* » se prononce « *é* » en général, mais pas dans « *cher* », « *mer* », etc). En fait, il y a un petit nombre de contre-exemples, qui, eux nécessitent l'emploi de la grammaire (« *Les poules du couvent couvent* » par exemple) et un seul, à ma connaissance, nécessite une analyse sémantique (« *les fils de famille* » et « *les fils de soie* »).



MARTIN VEYRON.

La reconnaissance

La reconnaissance du locuteur est le problème dual de la reconnaissance de la parole : il ne s'agit plus de reconnaître ce qui est dit, mais la personne qui le dit. Dans sa généralité, ce problème nécessite la prise en compte de nombreux éléments (timbre, hauteur de la voix, accent, habitudes linguistiques, tournures de phrases, mots souvent employés...). Cela exclut actuellement la possibilité d'affirmer l'identité d'une personne à partir d'enregistrements de sa voix, faits à son insu.

Cependant, on voit apparaître déjà, sur le marché, une première génération de systèmes de synthèse, de reconnaissance, et de vérification du locuteur. Ces machines ne passent pas par le niveau phonétique, encore mal connu, mais se limitent au niveau acoustique. Elles nécessitent donc un apprentissage préalable de l'information vocale, qui est mémorisée globalement sous sa forme acoustique.

Dans les systèmes de synthèse par restitution de messages préenregistrés, le locuteur prononce chaque mot (ou phrase) du vocabulaire, qui est traité au niveau acoustique, compressé dans un rapport variant de 10 à 100, puis stocké en mémoire. C'est une sorte de magnétophone entièrement électronique. L'avantage de ce système est qu'il conserve les caractéristiques de la voix, le naturel, l'intonation, et qu'il est valable pour toutes les langues comme l'est un magnétophone. Ses inconvénients sont : la quantité importante de mémoire qu'il nécessite (malgré la diminution de la taille des composants électroniques), le fait que le vocabulaire soit figé (actuellement 300 mots environ), qu'il ne soit pas possible de juxtaposer les mots sans perdre le naturel de la voix, et qu'un apprentissage soit nécessaire, obligeant parfois l'utilisateur industriel à envoyer une bande magnétique aux Etats-Unis pour que le constructeur en effectue le codage fort complexe !

La reconnaissance globale de mots isolés nécessite également une phase d'apprentissage où les mots prononcés sont traités puis stockés en mémoire. A la reconnaissance, le locuteur prononce les mots de la liste un à un, et le système effectue une comparaison, et choisit le mot le plus voisin, car il y a toujours de petites différences. Ces systèmes donnent des taux de reconnaissance exacte de l'ordre de 99 %. Outre cette bonne qualité, l'avantage de cette méthode est qu'elle est valable pour toutes les langues. Les inconvénients sont la nécessité de prononcer les mots isolément, le vocabulaire limité (de l'ordre de 100 mots), et le fait que le système ne reconnaisse bien que la voix de son maître (qui a fait l'apprentissage).

La vérification du locuteur demande, elle aussi, une phase d'apprentissage. Le locuteur prononce alors son mot de passe, qui est traité pour mettre en relief les caractéristiques de la voix, puis est mémorisée, sur une carte magnétique par exemple. Lors de la vérification, l'utilisateur donne son identité en introduisant sa carte magnétique dans l'appareil, prononce le mot de passe, et le système compare cette prononciation avec la référence. Si la ressemblance est suffisante, le locuteur est accepté, sinon, il est refusé. Dans 1 % des cas le bon locuteur est refusé, dans 1 % des cas, un imposteur est accepté. Ce dernier taux atteint 20 % dans le cas d'imitateurs professionnels. Là aussi le système est indépendant de la langue parlée, mais nécessite un apprentissage et un locuteur coopératif.

La seconde génération de machines à parler et à entendre commence à apparaître. Le premier appareil autonome de synthèse du français, à partir du texte, l'Icophone 5, existait dès 1974. Aux Etats-Unis Votrax commercialise également une synthèse à partir des phonèmes. Ce type d'appareils a l'inconvénient de donner une parole qui n'est pas encore très naturelle, mais, cependant, intelligible. Ils ont, en revanche, un vocabulaire illimité. On voit aussi apparaître des systèmes qui permettent la reconnaissance de mots enchaînés (jusqu'à cinq de suite), et des systèmes qui reconnaissent un petit vocabulaire (les dix chiffres et quelques mots de commande), cela quel que soit le locuteur, en stockant les références de voix diverses. Les utilisateurs peuvent communiquer par téléphone avec l'ordinateur.

Rapide et naturel

Les principaux avantages des entrées ou des sorties vocales sont qu'elles libèrent la vue et donnent de la mobilité à l'utilisateur, qui n'est plus rivé à un clavier ou à un écran. De plus, la communication vocale est le plus rapide des modes d'expression, mais surtout le plus naturel.

Les applications sont très diverses. Inspection de chaînes de montage d'automobiles, contrôle de qualité dans les fabriques de boîtes de conserve, d'écran de télévision : l'utilisateur peut se déplacer, faire ses mesures et les introduire simultanément. Citons également le routage automatique des colis et des lettres, la programmation numérique des machines-outils. En enseignement assisté par ordinateur (E.A.O.), ces techniques sont utilisées pour l'entraînement des pilotes et des contrôleurs de vol, mais également pour l'apprentissage des langages informatiques. En Nouvelle-Zélande, on utilise l'entrée vocale dans les abattoirs pour donner la taille et le poids des animaux. Sur la côte ouest des Etats-Unis, un zoologue compile vocalement les caractéristiques des pingouins qu'il étudie : leur taille, l'emplacement des taches noires... A la bourse de New-York, un courtier transmet vocalement les fluctuations des cours à l'ordinateur de sa compagnie. En cartographie, les applications sont nombreuses.

Plus généralement, en conception assistée par ordinateur (C.A.O.), la parole est le moyen d'accompagner une entrée graphique de l'information qui lui est relative. La parole est également le meilleur moyen d'entrer dans l'ordinateur les phénomènes qu'un utilisateur note en surveillant au microscope le déroulement d'une expérience. En robotique, la parole sera son projet Kayak, comme la régie Renault, ou le constructeur américain Lomac prévoient d'utiliser les technologies vocales. En robotique, la parole sera présente dans le projet Para, suscité par le C.N.R.S. à l'échelon national, pour être un des moyens de dialogue entre l'homme et le robot.

Militaires

La voiture parlante devrait bientôt faire son apparition, quelques fonctions pouvant être commandées à la voix (essuie-glace, radio...). Le réseau téléphonique est le canal privilégié, et déjà existant, de la communication vocale. Réservations de places d'avion, transactions bancaires, renseignements météorologiques, boursiers, transmissions de télégrammes téléphonés, indication du nouveau numéro de téléphone d'un abonné, commande de marchandises en vente par correspondance, gestion de stocks à distance pour les V.R.P. Le composeur vocal de numéro, à qui l'on dit le nom du correspondant et qui compose automatiquement son numéro d'appel, est également une bonne application.

Les militaires s'intéressent à la commande vocale sur les champs de bataille, pour la conduite des chars, des avions, ainsi qu'à la reconnaissance de l'identité des personnes pour l'accès à des zones réglementées. Les constructeurs japonais arrivent en force avec des prototypes de chaînes hi-fi ou de téléviseurs commandés à la voix, et font parler les appareils ménagers, les montres, les calculatrices de bureau (SHARP), les horloges, les ascenseurs (Hitachi). Des machines à lire, des calculettes parlantes, des jeux électroniques sonores ont été mis au point pour les aveugles. I.B.M. commercialise une machine à écrire capable de relire ou d'épeler la phrase qui a été frappée. Mattel met la voix dans ses jeux électroniques et Williams dans ses flippers. Toshiba a un projet de machine à écrire automatique fonctionnant à partir des soixante-huit syllabes du japonais. Pour le français, une telle machine est à mettre dans un avenir plus lointain, mais aurait une conséquence socio-économique très importante. Le mode d'emploi vocal pour l'utilisation d'appareils publics dans les postes, dans les gares, les banques, est à l'étude, le contrôle vocal des tâches (aide au ravitaillement en vol d'avions par exemple) également. La prononciation en clair des alarmes à bord d'avion ferait disparaître les différentes sonneries difficiles à reconnaître. Texas Instruments présente son traducteur de poche, capable de traduire quelques centaines de mots et de les prononcer, et utilise depuis deux ans la vérification du locuteur pour réglementer l'accès à la salle d'ordinateurs au siège de la compagnie à Dallas...

Les recherches dans le domaine de la parole, qui apparaissaient autrefois comme le fait de chercheurs farfelus, prennent donc un aspect qui intéresse les industriels. Une étude faite aux Etats-Unis pour le constructeur américain Interstate estime le marché des terminaux vocaux entre 1978 et 1983 à 300 millions de dollars, soit 10 % du marché des terminaux « intelligents ». Le Stanford Research Institute (S.R.I.) évalue le marché de 1978 à moins de 20 millions de dollars, mais prévoit plus de 250 millions de dollars pour 1983 et 1,5 milliard pour 1988. Un utilisateur américain affirme que la commande vocale par téléphone lui fait gagner plus d'un million de dollars par an, ce qui justifie son achat d'un système valant 60 000 dollars. Siemens achète pour 2 millions de dollars 24 % du stock de Threshold Technology Inc., le constructeur du premier système de reconnaissance apparu sur le marché. Grâce à quoi Threshold rachète Auricle Inc., un fabriquant de composants électroniques. Car il apparaît qu'après le déferlement de la première vague, qui fut souvent l'occasion de création d'entreprises nouvelles, ce sont les constructeurs qui ont la maîtrise de l'intégration, c'est-à-dire de l'implantation sur un petit nombre de composants, offrant ainsi un prix de vente faible, qui devraient être favorisés.

Le choc émotionnel

En France, ces techniques sont depuis longtemps expérimentées par les chercheurs dans de nombreux laboratoires (C.N.R.S. à Marseille et Orsay, universités à Toulouse, Nancy, Paris, Grenoble, E.N.S.T. à Paris, C.N.E.T. à Lannion, C.E.A. à Saclay...) ce qui confère à la recherche française une bonne place au niveau mondial (derrière les Etats-Unis et le Japon). Les industriels français commencent à s'y intéresser. Les organismes gouvernementaux (DRET, D.G.R.S.T., DIELI, D.G.T. ANVAR), suscitent l'établissement de rapports entre la recherche et l'industrie, le C.N.R.S. crée un groupement de recherches coordonnées (GRECO), l'IRIA édite un ouvrage de synthèse sur le sujet, mais la lutte pour la conquête d'un marché international est déjà entamée depuis une dizaine d'années aux Etats-Unis et l'effort à faire dès à présent est important. Texas Instruments a créé un centre de technologie de la parole synthétique à Middland (Texas), où seront regroupés des laboratoires de recherche et des moyens de fabrication. Un centre européen doit être implanté à Villeneuve-Loubet (Alpes-Maritimes) fin 1980 ou en 1981.

Les applications actuelles sont apparues lorsque les progrès techniques les ont rendues possibles. Cependant bien d'autres applications, surtout dans le domaine du grand public, ne seront envisageables qu'en réalisant des progrès importants au niveau fondamental. Les technologies vocales devraient également profiter des progrès prévus dans d'autres disciplines. En micro-informatique (où les capacités d'intégration des composants sont multipliées par deux chaque année), en ergonomie (car il faut trouver la façon d'utiliser ces techniques qui soit à la fois sûre et commode), en linguistique, en sémantique, en traduction automatique, en phonétique... Une équipe de psychologues et de médecins français étudie déjà le choc émotionnel que va provoquer l'utilisation de telles machines sur les gens : comment vont-ils réagir ? Vont-ils les tutoyer, les vouvoyer, diront-ils « *il* » ou « *elle* », comment se comportera-t-on face à une machine amie (« *friendly computer* ») qui pourra vous répondre avec votre propre voix, et qui ajoutera un aspect humanoïde à la fonction habituelle du carnet de rendez-vous, d'adresses, de confidences... ■


LUC GIRARD

SYNTHÈSE

Ernest Federn, psychanalyste et marxiste

Fils d'un médecin intime de Freud, militant socialiste, Ernest Federn a suivi de très près les débats qui ont agité la psychanalyse et le marxisme depuis cinquante ans. Il s'occupe maintenant des prisonniers et des drogués à Vienne.

ROLAND JACCARD

ETONNANT destin que celui d'Ernest Federn, né à Vienne en 1914 Fils d'un célèbre psychanalyste, il étudia d'abord le droit et l'histoire à l'université de Vienne en même temps qu'il militait au sein du parti socialiste Emprisonné pour son opposition au régime fasciste, il connaîtra les camps de Dachau et de Buchenwald, d'où il ne sera libéré qu'en 1945.

Commence alors sa carrière de psychanalyste formé aux Etats-Unis par un ami de son père, Herman Nunberg En 1972, cependant, il retourne en Autriche pour collaborer à la réforme du droit pénal et pour travailler en tant que psychothérapeute dans les prisons. Simultanément, il prépare, avec Herman Nunberg, l'édition complète des *Minutes de la société psychanalytique de Vienne* en quatre volumes (édit. Gallimard) Il a également publié de nombreux articles sur l'histoire de la psychanalyse et sur les rapports entre le marxisme et les découvertes de Freud A l'occasion d'un séjour à Paris, il nous a raconté son itinéraire.

⁂

« Vous êtes le fils de Paul Federn, qui fut un des proches collaborateurs de Freud et le premier psychanalyste, avec Victor Tausk, à traiter des schizophrènes. Pouvez-vous nous parler de votre père, des relations qu'il entretenait avec Freud et du rôle qu'il joua au sein de la société psychanalytique de Vienne ?

— Mon père est né à Vienne en 1871. Mon grand-père, Salomon, était l'un des trois premiers médecins juifs libres de pratiquer la médecine après la libéralisation de la monarchie. Il bénéficiait d'une grande considération, car il introduisit, en dépit de vives résistances, l'oscillomètre dans la pratique médicale. Il mourut à l'âge de quatre-vingt-neuf ans. Il s'opposa à ce que son fils Paul fréquente le « Cercle du mercredi » de Freud, car il jugeait que ce ne serait pas favorable à sa carrière...

» Mon père avait été présenté à Freud par le professeur Nothnagel, célèbre spécialiste des maladies internes, dont il était l'élève préféré. C'est Nothnagel qui lui adressait des patients, parmi lesquels Wilma Bauer, qu'il épousa.

» Paul Federn fut le cinquième membre à faire partie du « Cercle du mercredi ». En 1908, il devint le trésorier de la toute nouvelle société psychanalytique de Vienne et il occupa cette fonction jusqu'en 1924, date à laquelle il fut élu premier représentant de confiance. Freud, souffrant d'un cancer, se déchargea sur lui de toutes ses obligations professionnelles.

» Mon père eut toujours à cœur que des non-médecins puissent recevoir une formation psychanalytique complète et devenir membres de l'Association internationale de psychanalyse. Il se démena beaucoup à cette fin. Il se consacra également à l'enseignement de la psychanalyse ; il tenta de fonder une nouvelle psychologie du Moi, se passionna pour les problèmes posés par la psychose et écrivit, en 1919, la première étude sur l'application de la psychanalyse à l'histoire et à la société : « La société sans père ; contribution à la psychologie de la révolution. » Il mourut des suites d'une opération du cancer en 1950.

Vienne et Freud

— Quelle était l'ambiance sociale et culturelle à Vienne au début de ce siècle ? Freud ne cesse de critiquer ses contemporains et de maudire cette ville qui l'ignorait. Avait-il raison ? Etait-ce vraiment la capitale de l'hypocrisie ?

— Le grand psychanalyste Robert Walden disait une fois que l'hypocrisie existe dans tous les pays, mais qu'aux Etats-Unis seulement on l'écrit avec une majuscule. Accuser Vienne d'une quelconque hypocrisie est injustifié. L'ironie avec laquelle se jugent les Viennois ainsi que leur résignation face à la vie sont autant de qualités qui le prouvent.

» Ce qui frappe, chez Freud, c'est sans doute son intégrité inflexible et son refus de tout compromis. Sa maxime : « la morale va de soi » ne lui facilitait certainement pas l'adaptation à la vie des Viennois. Il était, cependant, par là même, plus viennois que son biographe Ernest Jones n'a pu le croire. Avec lui, on a vraiment l'impression que Freud a détesté Vienne, ce qui est absurde. Jones ne comprenait rien à l'atmosphère de Vienne, mais il croyait la connaître parce qu'il avait épousé une Viennoise. A ce sujet, sa biographie se méprend totalement sur Freud. Si ce dernier se plaignait de ses collègues et des conditions de vie des Viennois, ce n'étaient que des « grogneries » typiquement viennoises. Freud était solidement enraciné dans le milieu intellectuel viennois et son amour-haine était un trait typiquement viennois.

» Je ne peux pas répondre en deux mots sur la vie culturelle et sociale de Vienne dans les cinquante années précédant la première guerre mondiale. Il faudrait parler d'une quantité de livres et de travaux scientifiques. C'était l'époque d'un incroyable épanouissement scientifique et artistique. Cependant, tout comme les Athéniens de l'époque de Périclès ignoraient que cette apothéose était la dernière manifestation d'une société mourante, les Viennois ne savaient pas que 1914 approchait. Très rares étaient ceux qui en avaient le pressentiment.

— Toujours à propos de Freud : comment expliquez-vous qu'il ait été si peu perspicace en matière historique ? Il n'a pas prévu la désintégration de la monarchie des Habsbourg ; il s'est désintéressé du mouvement ouvrier et il n'a pas mesuré l'étendue de la menace nazie...

— Cette question ne demande pas vraiment d'explications. Freud ne s'intéressa que lorsqu'il était lycéen aux problèmes politiques et historiques. Dès qu'il se consacra aux sciences, cet intérêt s'évanouit. Son hobby était l'archéologie et il lisait beaucoup d'œuvres littéraires ; alors, où aurait-il encore trouvé le temps de suivre les événements politiques ? D'après les protocoles viennois, nous savons qu'il était très favorable à des réformes sociales. Pourtant, politiquement, il était libéral et non socialiste. Il avait beaucoup d'amis parmi les socialistes et il lui arriva même de signer un manifeste électoral en faveur des sociaux-démocrates.

» Il ne prévoyait pas plus la fin de la monarchie que l'Anschluss ; mais une minorité de Viennois seulement ont vu plus loin. Comme tous les autres habitants du pays, il croyait à un dénouement favorable. Il y en eut, certes, qui se rendirent compte que le national-socialisme et la deuxième guerre mondiale n'allaient pas pouvoir être évités. Cependant, Freud, en 1937, à l'âge de quatre vingt un ans, et déjà très malade, pressentait tellement sa mort prochaine qu'il préférait espérer instinctivement plutôt que d'analyser avec précision une situation politique qui, par ailleurs, ne l'intéressait pas.

Dangereux

— Vous-même vous étiez marxiste et, déjà, sous le régime de Schuschnigg, vous avez fait de la prison...

— J'ai commencé tôt, à l'âge de treize ans, à étudier le marxisme, l'économie politique et l'histoire. Dès l'âge de douze ans, j'ai milité au sein du parti social-démocrate. Ma première fonction fut d'encaisser les contributions des membres de l'organisation socialiste pour enfants, « Kinderfreunde » (les amis des enfants). Dans l'illégalité, je fus responsable de la huitième circonscription communale viennoise des socialistes révolutionnaires. Je fus arrêté à plusieurs reprises, mais placé deux fois seulement en détention préventive, pendant quatre et huit mois. On ne pouvait rien prouver contre moi, car je n'avais jamais rien écrit qui aurait pu me compromettre. Mais, dans le dossier de police, je fus décrit comme étant un dangereux leader potentiel ; aussi la Gestapo m'arrêta-t-elle le 13 mars 1938. En fait, ils ne me firent rien ; je ne fus maltraité que dans le camp de concentration. Malgré plusieurs visas et billets de bateau pour les Etats-Unis, je n'en ressortis pas. Je ne fus délivré que le 11 avril 1945, par l'armée des Etats-Unis.

— Pouvez-vous raconter les circonstances dans lesquelles vous avez rencontré Bruno Bettelheim ?

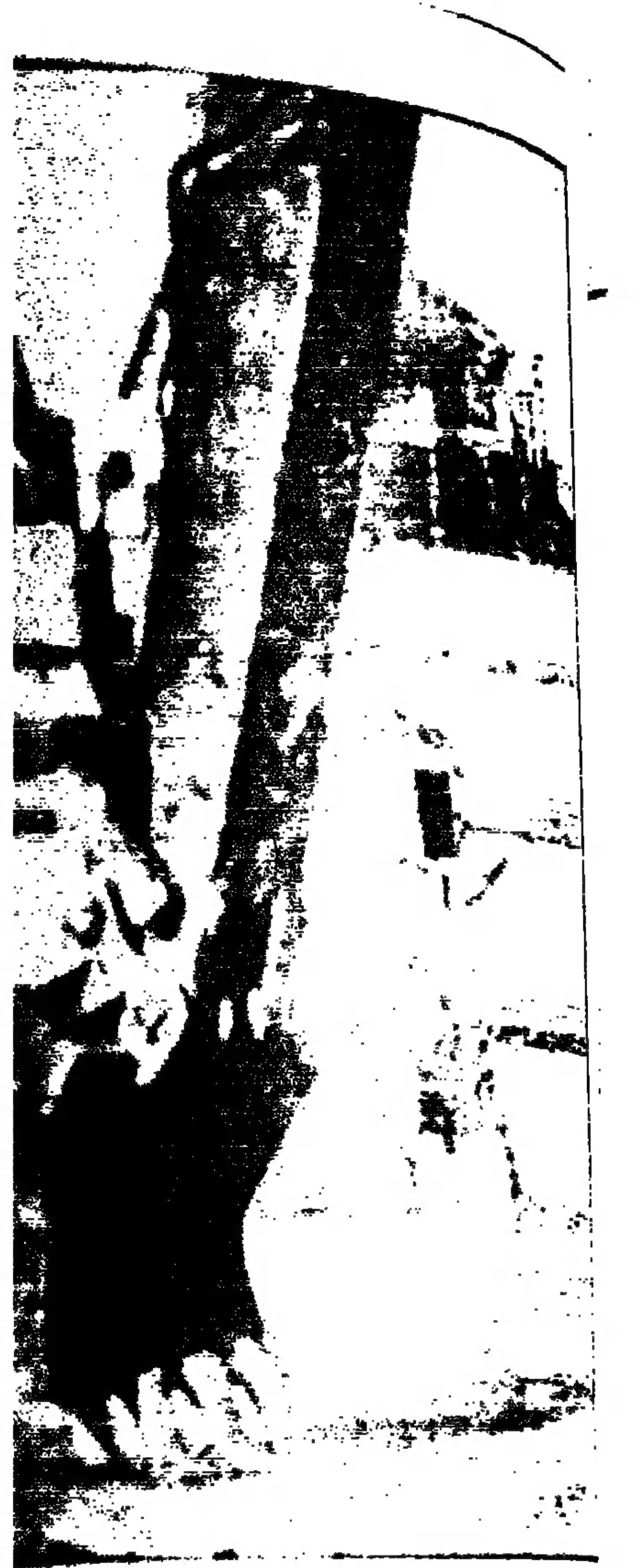
— A Buchenwald, où je fus transféré de Dachau le 24 septembre 1938 avec d'autres détenus juifs, je fis la connaissance de Bruno Bettelheim. Nous étions arrivés de Dachau, mais nous n'étions pas encore répartis dans les différents commandos de travail. Nous étions tous alignés — c'était une journée d'automne ensoleillée — et nous formions une chaîne pour transporter les briques jusqu'à une construction. Nous devions « balancer » les briques, c'est-à-dire les lancer à un autre prisonnier qui se trouvait à environ un mètre, et qui devait les rattraper. Mon voisin portait d'épaisses lunettes et faisait tomber toutes les briques Cela m'énervait et je commençai à pester contre lui et enfin je le traitai de « bon à rien ». Il rétorqua : « Et toi, tu es bon à quoi ? Moi, je suis Bettelheim. » « Et moi, Federn. » « Es-tu de la famille de Paul Federn ? » « C'est mon père. » Là-dessus, grande réconciliation, et depuis nous sommes amis. Mais sur beaucoup de points je ne suis pas d'accord avec les conceptions de Bettelheim. Je l'estime cependant énormément en tant que psychothérapeute Si j'avais appliqué le principe de laisser tomber toutes les briques, je ne serais pas en vie. Je dois aussi ma survie au fait d'avoir été, en 1943, formé comme maçon et de ne pas avoir de ce fait été envoyé à Auschwitz.

Aux États-Unis

— Vous avez émigré aux Etats-Unis où vous avez longtemps vécu. Quel jugement portez-vous sur l'évolution de la psychanalyse américaine ?

— J'ai vécu aux Etats-Unis de 1948 à 1972 et mon fils Thomas y est né. C'est là-bas que j'ai reçu ma formation de psychanalyste. Officiellement ce n'était certes pas possible, mais les amis de mon père m'ont aidé à suivre un séminaire de formation qui eut lieu pendant dix ans sous le nom de Paul Federn Study Group (Groupe d'etudes Paul Federn) à New-York. L'hôpital Hillside de New-York m'autorisa à prendre part aux conférences cliniques, ce qui m'apporta des connaissances psychiatriques.

» En ce qui concerne le développement de la psychanalyse aux Etats-Unis, il s'est passé exactement ce que Freud avait prévu. C'est-à-dire qu'elle a été pratiquement étranglée par la psychiatrie. Il faut dire cependant que, conscients du danger, un certain nombre de psychanalystes américains ont réagi, notamment en acceptant de former des non-médecins A ce sujet, j'ai publié un article, inspiré d'une lettre de Freud à mon père qui est encore inédite. La lettre date de 1926 et Freud soutient fermement la lutte de mon père pour l'admission des non-médecins au sein de l'Association internationale de psychanalyse. Freud a toujours insisté sur le fait que non seulement la psychanalyse n'appartient pas à la médecine, mais qu'en plus il est difficile pour les médecins eux-mêmes de l'apprendre et de la comprendre. Nous ne pouvons pas encore dire aujourd'hui avec précision quelle sorte de science



هكذا من الأصل

est la psychanalyse, mais elle n'est sûrement pas une science naturelle correspondant aux critères du siècle passé, qui avait une conception de la science différente de la nôtre.

Prisons

— Actuellement, vous vivez et vous travaillez à Vienne. Vous vous occupez des traitements psychologiques susceptibles d'aider les drogués et les prisonniers. Est-il possible de mener une psychothérapie dans les prisons autrichiennes ? Et quels problèmes spécifiques posent les drogués ?

— Depuis 1972, j'occupe une fonction dans les prisons autrichiennes en tant qu'« assistant social thérapeute » formé en psychanalyse. La nouvelle loi sur la criminalité, entrée en vigueur le 1er janvier 1975, exige que chaque détenu reçoive une assistance psychologique, considérée comme l'un des moyens lui permettant, une fois mis en liberté, de s'intégrer à la communauté sociale. Mon activité allant dans le même sens que la loi, il ne dépendait plus que des directeurs respectifs des prisons où j'étais affecté de seconder mon travail. Non seulement cela a généralement été le cas, mais en plus j'ai trouvé en la personne du docteur Karl Schreiner, directeur du plus grand établissement de détention pénale d'Autriche, à Stein sur le Danube, un réformateur remarquable des conditions de détention.

» Ensemble nous avons élaboré un programme selon lequel le traitement des prisonniers serait établi différemment selon les diagnostics. Ceux des détenus qui sont désireux de recevoir une consultation individuelle et une aide psychologique peuvent en obtenir une à la prison tout à fait librement et, ce qui est très important, avoir des entretiens confidentiels. J'ai été le promoteur de ce système et déjà des collègues plus jeunes sont en train de l'appliquer. Le point déterminant fut l'obtention de la collaboration des magistrats. Cela s'est passé mille fois plus facilement que je ne l'aurais pensé.

» En ce qui concerne la drogue, il me semble que nous avons affaire à un problème social et psychiatrique d'une complexité bien plus grande que celui de la criminalité. Toute solution s'est révélée inefficace. Il s'agit d'une épidémie de la jeunesse actuelle, qui a probablement atteint ce degré de gravité à cause de la guerre du Vietnam. Un peu comme la syphilis au seizième siècle qui s'est propagée avec les guerres. Les poursuites de la police ont pour seule conséquence de faire monter les prix des drogues et donc de faire naître la nécessité, chez la plupart, de devenir des criminels. Et ceci a lieu dans tous les pays : le problème est aggravé par les mesures qu'on prend pour le résoudre.

» L'expérience nous apprend que la situation ne va pas changer car les autorités compétentes sont incapables de voir le problème de la drogue sous un angle psychologique, c'est-à-dire psychanalytique. Peut-être est-ce aussi trop leur demander. Je crains que le problème de la drogue ne traverse encore plusieurs générations. Pourvu qu'il ne dure pas aussi longtemps que d'autres épidémies, qui se sont prolongées pendant des siècles.

Popper a tort

— Le problème des relations entre le marxisme et la psychanalyse n'a pas cessé de vous intéresser. Comment l'envisagez-vous aujourd'hui ?

— Comme je l'ai déjà dit, j'ai étudié le marxisme pendant très longtemps, et c'est lui qui m'a conduit à la psychanalyse. Le chemin fut facile à parcourir. Marx peut certes expliquer l'infrastructure socio-économique, mais il ne dit pas comment celle-ci agit sur la superstructure idéologique. A ce sujet, j'ai commencé mes recherches déjà très tôt. Mon activité professionnelle est tout entière destinée, justement, à étudier, à chercher à comprendre cette relation. Malheureusement il est difficile de définir clairement ce qu'est le marxisme — beaucoup plus difficile que d'expliquer ce qu'est la psychanalyse. Ce qui est sûr pour moi, c'est que l'application politique du marxisme a complètement échoué. Et pourtant on ne peut pas rejeter si facilement le marxisme en tant que méthode sociologique.

» De la même façon que la psychanalyse, le marxisme suscite des résistances émotives chez ceux dont il contredit les intérêts. Autre point commun entre le marxisme et la psychanalyse : ce sont des sciences qui ne sont vivantes que dans la réalisation pratique. Sur le plan académique, elles se métamorphosent vite en dogmatismes rigides. Mais peut-on vraiment mélanger la pratique et la théorie jusqu'au degré même exigé par le marxisme et la psychanalyse ? Dans le domaine de la théorie, je pense que ces deux sciences se rejoignent, et peut-être même se chevauchent-elles sur un certain nombre de problèmes. Je crois, j'espère, que bientôt elles trouveront toutes deux leur place au sein d'une anthropologie commune.

— Pour le philosophe autrichien Karl Popper, le marxisme et la psychanalyse sont non scientifiques car irréfutables. Vous avez eu de longues conversations avec lui à ce sujet, quels arguments lui opposiez vous ?

— Je connais personnellement Sir Karl Popper par mon beau-frère, le physicien Franz Urbach, qui est décédé et qui est aussi cité par Popper dans son autobiographie. J'ai eu deux conversations avec Popper : la première alors que j'étais encore très jeune, à dix-neuf ans. A l'époque, il m'avait conseillé de lire Lénine. Un bon conseil.

» En 1949, je le rencontrai alors qu'il rendait visite à mes parents, tout de suite après sa première tournée de conférences à travers les Etats-Unis. Il avait parlé dans plusieurs grandes universités et se montrait très enthousiaste. Il disait que les Etats-Unis étaient un pays où coulent le lait et le miel et auquel appartient le futur. Je travaillai alors au sein d'un service social new-yorkais et je lui fis observer qu'il parlait de choses auxquelles il ne comprenait vraiment rien.

Hilde

» En ce qui concerne maintenant la critique que fait Popper du marxisme, je pense qu'il a tort. Ne serait-ce que parce qu'il conçoit les théories marxistes uniquement sous forme de leçons académiques. Quant à la psychanalyse, il n'y comprend tout simplement rien. C'est vraiment étonnant qu'il en parle. Il est naïf, en effet, d'affirmer de la psychanalyse que ses énoncés ne peuvent pas être réfutés. La nature même de la méthode analytique consiste à soumettre toujours chaque énoncé à l'épreuve de l'observation active. Cela fait partie de la nature d'une psychologie herméneutique comme l'a déjà montré Ricœur.

— Si vous jetez un regard en arrière sur votre vie, quels en ont été les éléments déterminants ?

— A soixante-cinq ans, il est difficile de répondre à une telle question. L'influence déterminante a sans doute été le milieu dans lequel je suis né. Chaque membre de ma famille, jusqu'aux oncles, aux tantes et aux cousins éloignés, s'est fait un nom plus ou moins connu.

» Puis vint le néant absolu du camp de Dachau, où je connus, pour la première fois, une vie d'esclave. Toutefois, je pus me rétablir assez vite et m'en sortir sans dommages considérables. Cependant, il serait faux de nier que ma vie en fut décisivement influencée. J'ai appris beaucoup de choses importantes au camp, notamment la tolérance vis-à-vis de tout ce qui est humain.

» La vie aux Etats-Unis m'a également marqué. J'ai appris que tous les hommes sont, certes, constitués de la même façon sur le plan psychique, mais que, malgré tout, ils peuvent réagir très différemment par rapport au monde qui les entoure. Je me rendis compte, surtout, que dans le pays le plus capitaliste du monde, il n'existe aucun mouvement socialiste important. Ce qui me donna l'occasion de voir le marxisme de façon beaucoup plus critique que par le passé.

» Une psychanalyse avec Herman Nunberg, l'un des plus grands élèves de Freud, fut pour moi alors le tournant décisif : je me consacrai entièrement à l'application de la psychanalyse et laissai tomber la politique.

» Mais tous les tournants dramatiques de ma vie et bon nombre d'événements heureux quasiment incroyables ne furent pas aussi décisifs que la présence, depuis ma dix-neuvième année, de ma compagne et épouse, Hilde. Sans elle, vous ne pourriez sûrement pas être en train de m'interviewer aujourd'hui. » ■

FAITS DIVERS

Floyd Collins l'emmuré vivant

Le drame de Floyd Collins, ce paysan du Kentucky emmuré vivant dans une caverne en 1925, a bouleversé l'Amérique. Ce fait divers hors série a été un révélateur d'un pays en plein bouleversement.

JACQUES CHABERT

CHAQUE année en France près de quinze mille amateurs de cavernes sauvages affrontent les dangers du monde souterrain. Depuis sa création, à la fin du siècle dernier, la spéléologie a vu considérablement croître le nombre de ses adeptes. Parallèlement les techniques de progression n'ont cessé de se perfectionner. Désormais on va plus vite, plus loin, plus profond, sans que ce constant dépassement des limites ait entraîné la recrudescence des accidents à laquelle on pouvait s'attendre.

C'est cependant parfois à l'occasion d'événements dramatiques que la presse en vient à s'intéresser à l'alpinisme des profondeurs. On se souvient du nom de la Pierre-Saint-Martin par la chute dans le puits Lépineux qui coûta la vie à Marcel Loubens en 1952. L'accident de Loubens ne connut comme décor extérieur que le paysage minéral des lapiaz de la haute montagne pyrénéenne. Quelque bergers venus là en voisins apportaient un peu de couleur locale. Mais hormis les spéléologues, acteurs eux-mêmes du drame, toute l'affaire ne rassembla sur place que peu de personnes, des journalistes pour la plupart.

C'est une tout autre ambiance qui entoura la tragédie de Floyd Collins. Plus qu'une anecdote de l'histoire spéléologique, la mort solitaire de ce paysan du Kentucky, fou de cavernes et promu du jour au lendemain héros national, compte parmi ces rares faits divers qui par leur propre dynamique éclairent toute une époque.

Cet épisode spécifiquement américain est resté injustement ignoré en France. Norbert Casteret, dans l'inventaire des accidents souterrains qu'il dressa dans son ouvrage *Ténèbres*, n'en fait pas mention, et la presse française de l'époque ne retransmit que quelques courtes dépêches d'agence qui passèrent pratiquement inaperçues. Dans un livre récent (1), deux chercheurs, l'historien Robert Murray et l'écrivain-spéléologue Robert Brucker, ont tenté d'exhumer ce fait divers vieux de cinquante-cinq ans et d'en pratiquer l'autopsie.

Immobilisé

Vendredi 30 janvier 1925. Il est 10 heures du matin lorsque Floyd Collins franchit le seuil de la Sand Cave, misérable crevasse qui s'enfonce dans le sol à travers des éboulis instables. Depuis plusieurs jours Collins y travaille à déblayer des rochers, dans l'espoir de déboucher dans des galeries merveilleuses.

Dans un passage extrêmement étroit — un de ceux que les spéléologues appellent chatière — un coup de pied malencontreux lui fait décrocher un bloc qui lui immobilise la jambe gauche. Pris de panique, Collins se met à gesticuler, ce qui n'a pour effet que de déclencher de nouveaux effondrements, qui l'ensevelissent partiellement. Ne pouvant plus bouger ni bras ni jambes, il se met à appeler au secours sans arrêt jusqu'à en perdre la voix. Cris vains, car qui pourrait l'entendre à 15 mètres sous terre, à l'extrémité de ce dédale d'éboulis ? Epuisé, il se résigne à l'attente. Il sait qu'elle sera longue.

Samedi 31 janvier. Un jour entier s'est déjà écoulé lorsque les propriétaires de la cavité, inquiets de sa disparition, se rendent à la grotte. Seul le fils de dix-sept ans s'engage suffisamment dans le boyau pour percevoir la voix affaiblie de Collins, lointaine encore, lui demandant d'apporter nourriture et outils. Terrorisé, le jeune homme s'en retourne en surface. Les opérations de secours sont désormais engagées.

Aucun contact physique ne sera établi avec Floyd Collins avant 5 heures du soir, heure à laquelle son jeune frère Homer parvient à son niveau. On imagine mal l'étroitesse du lieu. Floyd repose sur le côté ; la tête, plus haute que le corps, émerge seule de la roche. Homer doit exécuter des contorsions infinies pour nourrir son frère à la becquée.

Pendant vingt-quatre heures les descentes se succèdent, menées par les frères Collins et leurs amis. Quelques poignées de cailloux et de terre sont arrachées à grand peine, mais aucun pas décisif n'a été accompli. Peu à peu le froid, la fatigue, les gémissements ou le silence de Floyd ont raison des plus résolus. Seul Homer, presque à bout de forces, refuse d'abandonner.

Dimanche 1er février. En surface les curieux commencent à affluer. Chacun donne son avis, avec d'autant plus de conviction que le whisky frelaté et prohibé — que l'on appelle du nom imagé de *moonshine*, clair de lune — coule à flots.

« Moustique »

La Sand Cave est située au Kentucky, en plein cœur du Cave Country, le « pays des cavernes ». Les propriétaires de grottes aménagées s'y livrent une guerre farouche pour attirer les touristes vers leurs guichets. La concurrence n'est pas moins vive parmi la presse. Le souci constant de frapper les lecteurs a amené la création d'un style particulier fait de concisions, d'abréviations, de mots familiers ou emphatiques utilisés dans une syntaxe déconcertante, langage étonnant parfois appelé *journalese*, très difficile d'accès aux lecteurs étrangers. Dans l'affaire Collins, l'intervention de la presse ne se déroula que très progressivement. Echaudés précédemment par l'annonce de prétendus accidents, en fait des opérations montées de toutes pièces, les journalistes se méfient de toutes les informations en provenance de cette contrée si avide de publicité. La plupart des quotidiens locaux se contentent, ce jour-là, de publier de courts entrefilets de l'incident.

Le matin du lundi 2 février, un jeune homme frêle de vingt-deux ans, Skeets (Moustique) Miller, envoyé spécial d'un quotidien de Louisville, le *Courier Journal*, arrive sur le site de l'accident. Homer, qui vient de s'extirper de la caverne, répond sèchement à sa demande de renseignements : *« Si vous voulez savoir comment ça se passe, le trou est là. Allez-y voir vous même. »*

Et Miller, sans doute pour ne pas paraître ridicule, le prend au mot. Mal équipé, peu préparé à cette dure reptation dans la boue du souterrain, il parvient malgré tout jusqu'à Floyd. De suite, il est frappé de l'extrême solitude de l'homme. Pendant les jours qui suivront, il participera à toutes les opérations de sauvetage et, en dépit de son inexpérience, se montrera le sauveteur le plus acharné. Le plus efficace aussi, considérablement avantagé qu'il est par sa petite taille.

Dès les premiers reportages de Skeets Miller — qui lui vaudront de devenir, l'année suivante, un des plus jeunes lauréats du prix Politzer — l'accident apparaît en gros titres dans les journaux. Et de suite la nouvelle rencontre un énorme écho à tous les échelons de la société. Le président des Etats-Unis Calvin Coolidge, et son futur successeur Herbert Hoover, alors secrétaire au commerce et ancien ingénieur des mines, suivent avec attention le déroulement des événements, imités en cela par toute la classe politique de Washington.

Dans l'entre-deux-guerres, la croissance économique rapide, les changements sociaux et culturels brutaux, ont par contrecoup entraîné le besoin de héros, mécanisme par lequel s'affirme l'identité de chaque individu face à un monde hostile. Les deux personnages de Collins et de Miller ont répondu à cette demande diffuse de la population. Touchant le public au plus profond de ses fantasmes, ce fait divers, sans portée politique aucune, a concentré dans la *souffrance* d'un seul individu l'expérience de toute une nation dans sa lutte pour la vie. Des millions d'Américains se sont soudainement sentis enterrés vivants par procuration.

A Sand Cave les opérations se poursuivent dans un climat tendu. Des controverses acerbes naissent à propos de solutions les plus irréalistes. Pendant tout ce temps l'état de Floyd se détériore peu à peu. En proie à des hallucinations, il lui arrive de ne plus reconnaître les quelques personnes qui descendent jusqu'à lui, de voir des anges l'emporter au loin. Et ce sont déjà les tenants de la technicité et de l'organisation « à l'américaine » qui prennent le pas. Au clan des Collins, issu d'une société rurale et pauvre, aux mœurs frustes, nourrie des préceptes bibliques et des préjugés de leurs ancêtres irlandais et écossais, vient se substituer une autre Amérique, celle de professionnels bien payés pour qui importe avant tout l'efficacité. Les journalistes trouveront dans cet antagonisme ville-campagne un autre filon qu'ils exploiteront à longueur de colonnes.

Mardi 3 février. Un dernier essai est tenté par Skeets Miller. On ne sera jamais si près de réussir. Une bonne quantité de terre et de pierres est retirée autour du corps de Floyd. Peu à peu les bras et les cuisses sont dégagés. Skeets Miller arrive à glisser un cric sous la pierre qui bloque la jambe de Floyd. L'engin glisse à plusieurs reprises. Pendant des heures, Skeets recommencera. Et toujours le vérin retombera. Epuisé, le journaliste se résoudra à abandonner.

Bientôt un premier éboulement coupe la route qui mène à Floyd. On le dégage après de longs efforts et au prix de risques énormes. Un second se produit, manquant d'ensevelir les sauveteurs, chez qui la peur s'installe. Des mineurs appelés en renfort diagnostiquent un affaissement de galerie, phénomène commun dans les tunnels de mine et processus inexorable.

Kermesse

Les autorités officielles décident d'évacuer immédiatement la grotte jugée trop dangereuse. L'armée, appelée à la rescousse pour assurer l'ordre, interdit l'entrée et place des sentinelles en faction devant le porche. Les amis de Floyd, qui veulent malgré tout poursuivre le sauvetage de l'intérieur de la cavité, s'en voient refuser l'accès et chasser des lieux. L'ingénieur Carmichael, qui, à présent, dirige les opérations, a réussi à imposer son idée première, le creusement d'un puits parallèle. D'après ses estimations, trente-six heures devraient suffire pour atteindre Floyd. Le travail commence aussitôt, mais nous sommes déjà le jeudi 5 février quand la course contre la mort s'engage.

A l'extérieur la tragédie tourne à la bouffonnerie. La grande kermesse de la mort bat son plein. Rameutée par les journaux et les stations de radio, la foule des curieux accourt de toute part. Le dimanche 8 février marquera l'apogée d'un incroyable carnaval bigarré où se mêlent curiosité malsaine, ferveur mystique et enthousiasme patriotique. Un service religieux improvisé sur place réunira des milliers de participants dans la même prière, pour le salut de ce chrétien aux prises avec les forces du mal. Cave City — la « ville des cavernes » — s'est transformée en quelques heures en agglomération de ruée vers l'or. Dans les hôtels on dort dans les baignoires. En ce week-end fou toutes les ressources alimentaires de la contrée sont avalées par vingt à quarante mille badauds qui les payent au prix fort. Dans les rues chaque enfant tient un ballon de baudruche sur lequel sont imprimés les mots « Sand Cave ». Malgré les profonds aménagements du scénario, on retrouve cette atmosphère dans *le Gouffre aux chimères*, film que tourna Billy Wilder en 1951.

La semaine suivante, les envoyés spéciaux de la presse connaissent une période difficile. Les lecteurs des quelque mille deux cents journaux qui couvrent l'événement réclament de plus en plus de détails, alors que sur place l'action languit. Voilà bien longtemps que l'on est sans nouvelle directe de Floyd. Le puits se creuse certes, mais la vitesse se réduit sans cesse. Pas de quoi remplir les colonnes d'un journal. Qu'à cela ne tienne. Les plus malins appliquent une vieille formule qui a fait ses preuves : chercher la femme. Et on la trouve.

Elle a vingt-deux ans. Elle s'appelle Alma Clark. On a vu sa silhouette fragile errer désespérée autour de la grotte où son fiancé lutte contre la mort. Naturellement, toute cette romance attendrissante ne repose sur rien. Alma connaît bien ce grand flandrin de Floyd, son aîné de quinze ans, mais ce n'est pour elle qu'un ami de son père, rien de plus. Qu'importe. L'histoire marche. Des contrats pour des tournées théâtrales seront plus tard proposés à Alma. Elle les refusera tous.

Un traitement si artificiel de l'événement, alors même que contre toute raison Floyd était laissé depuis des jours seul et sans vivres, ne pouvait qu'engendrer un mouvement de reflux, né de ces exagérations et de ces incohérences mêmes. On se mit à douter de la réalité même de l'accident. Non, Floyd Collins n'est pas dans la grotte. Ou plutôt il en sort toutes les nuits par une issue discrète connue de lui seul et de sa famille. A-t-on affaire à une *« gigantesque affaire de publicité » ?* s'interroge *Paris-Soir* du 11 février. Le but semble évident : attirer les foules de gogos vers la Cave Country. Quant aux interviews de Skeets Miller, rien d'autre qu'une invention pour relancer les ventes du *Courier Journal*... Il fallut une procédure judiciaire, menée rondement alors même que le sauvetage se poursuivait, pour faire pièce à ces allégations.

Trop tard

Sur place les conditions empirent d'heure en heure. La pluie ne cesse de tomber, l'eau s'infiltre par les crevasses du sol. Des pompes doivent être installées en toute hâte et le puits étayé sur toute sa hauteur.

Samedi 14 février. Dans la soirée, la profondeur de 16,40 mètres est atteinte, soit une progression de... 30 centimètres en une journée de travail opiniâtre. Carmichael décide de creuser un tunnel latéral.

Lundi 16 février. Les sauveteurs débouchent enfin dans la grotte où Floyd Collins avait pénétré dix-huit jours plus tôt. Depuis onze jours il n'a reçu ni eau, ni aucune nourriture, ni aucune visite, et cependant certains espèrent toujours. Mais on ne découvre qu'un cadavre que les criquets cavernicoles ont commencé à dévorer.

Aussitôt la nouvelle est colportée dans tout le pays. Dans un champ près de Cave City, sept avions affrétés par la presse décollent, emportant à leur bord les images des derniers instants de la lutte. Le très sérieux *New York Times* annoncera la nouvelle sur trois colonnes à la une, alors que deux autres tragédies souterraines de la même année, pourtant d'une tout autre importance — cinquante-trois et soixante et un morts, — n'auront droit qu'aux pages intérieures.

Depuis 1925 les spéléologues n'ont cessé de se poser une question lancinante : aurait-on pu sauver Floyd Collins ? La grille qui barrait l'entrée de la Sand Cave empêchait l'investigation qui seule aurait permis d'apporter une réponse. Pour la première fois en 1978 des spéléologues furent autorisés à pénétrer dans la cavité. Ils en tirèrent une première constatation qui venait démentir le diagnostic des mineurs : le passage ne s'est pas effondré. Les galeries naturelles, contrairement aux tunnels artificiels, sont le résultat de forces en équilibre et s'écroulent rarement dans leur intégralité.

Mais une autre surprise de taille attendait les explorateurs. Floyd Collins avait été abandonné alors qu'une voie, exiguë s'il en fut — 22 centimètres de hauteur, — mais accessible à des hommes de faible corpulence comme Skeets Miller, existait bel et bien pour l'atteindre. Contre les techniciens de la ville, c'était donc les *hillbillies*, les péquenots du clan Collins, qui avaient raison. Sans doute fallait-il attendre plus d'un demi-siècle pour accepter le risque d'une telle révélation ? ■

(1) *Trapped !*, Putnam, New-York, 1979.

CIBLES

Le tir à l'arc

CHRISTINE EFF

SILENCE pesant. Calme et discipline. Son arme à la main, l'archer vient se placer sur le pas de tir. Le corps bien droit, solidement appuyé sur ses deux jambes, légèrement écartées, dans l'alignement des épaules. L'homme est figé. Perpendiculaire à la cible pour mieux apprécier la trajectoire de la flèche qu'il tire du carquois pendu à son côté. Délicatement, il la fait glisser sur le repose-flèche de son arc et encoche. De trois doigts, à la pliure des dernières phalanges, il saisit la corde. Le bras gauche élève l'arc à la verticale, vers la cible. Les muscles du dos et des épaules se contractent. La tension musculaire tire le « bras de corde » et le replie en arrière dans l'alignement du « bras d'arc ». Le visage, fendu du nez au menton par la corde, vient servir de point de repère à la main qui se loge sous la mâchoire.

L'archer est maintenant parfaitement immobile. Le corps et l'esprit, tous deux occupés à « sentir » la trajectoire et la cible, doivent être en accord parfait. A cette seule condition, lorsque l'harmonie est totale, lorsque toutes les sensations se rejoignent et se fondent, la flèche s'échappe... Elle file à 200 à l'heure et vient se ficher au but avec un bruit sec. Les autres, les spectateurs, n'ont rien vu. Si ce n'est un lourd engin hérissé de tiges et de poids (1) qui se tend, et une flèche plantée dans le noir, le bleu, le rouge ou le jaune d'une cible.

Le tir à l'arc n'est pas spectaculaire. Les compétitions, même olympiques — elles ont repris en 1972 après cinquante-deux années d'absence, — n'attirent pas des foules de supporters. Pour le grand public, l'arc n'est pas un sport comme les autres. D'abord précieux pour le chasseur qui l'a inventé, il est devenu, vers 3000 av. J.-C., une redoutable arme de guerre. Plus près de nous, les mythes relayés par le cinéma, d'Ulysse à Robin des Bois, ont-ils contribué à multiplier les vocations d'archer ou, au contraire, à les décourager ?

L'arme toute simple de ces fiers héros n'a évidemment qu'une lointaine ressemblance avec les machines compliquées d'aujourd'hui. L'archer du vingtième siècle, coiffé de sa casquette, sa mallette de cuir à la main, de laquelle il sortira viseurs, stabilisateurs, jumelles, plastron, brassard, palette de protection pour les doigts et dragonne, s'apparente plus au « jeune-cadre-dynamique-attaché-case » qu'au Sioux des grandes plaines.

Or c'est justement ce dénuement, cet aspect brut et presque écologique de l'archer qui, au cinéma, faisait et fait toujours son succès auprès des jeunes générations.

En sophistiquant outre mesure cette arme mythologique, les archers d'aujourd'hui n'ont-ils pas contribué à l'enfermer dans une certaine élite ? *« Nous sommes tout de même plus de trente mille en France et plusieurs millions dans le monde »*, réplique un adepte farouche. Et de rappeler que la Fédération française de tir à l'arc, qui existe depuis 1899 (2), a conservé nombre de ses anciennes traditions.

Dans le guide de la Fédération édité en 1975, on note que *« toute infraction à la politesse et aux convenances est passible d'une punition »* (art. 107, ch. II). De quoi s'agit-il ? Des *« jurons, paroles ou chansons déshonnêtes, injures, grossièretés, discussions violentes, etc. »* Il est également interdit de *« parler politique ou religion »* dans le *« jardin »* sous peine *« d'amende après avertissement et d'exclusion en cas de récidive »*.

Le moins qu'on puisse dire d'un tel code, gentiment anachronique, est qu'il n'est pas fait pour attirer les jeunes... Mais, pour être tout à fait juste, il faut souligner que ces règles, comme celles relatives au parrainage et aux rites d'initiation, varient d'une compagnie à l'autre et sont appliquées avec plus ou moins de rigueur. Certaines compagnies, plus ouvertes que d'autres s'efforcent de retenir les jeunes, effrayés par une discipline qui, lorsqu'elle met ses habits de fête, est pourtant attrayante.

Le tir à l'oiseau permet à chaque compagnie d'élire son « roi ». Celui qui réussit à abattre l'oiseau de bois placé devant une cible ou au sommet d'une longue perche sera nommé, au son des tambours et devant tous les officiers, chevaliers et aspirants de la compagnie réunis, « roi » du groupe. A ce titre, il aura la préséance dans toutes les autres manifestations.

Ces élections, fêtes toutes démocratiques, sont pratiquées aussi bien par les « familles » de la région parisienne que par les « rondes » de province. En revanche, seules les « rondes », qui regroupent plusieurs compagnies, organisent des « parades ». Tous les deux ans, au mois de mai, des jeunes filles en fleurs, vêtues de robes immaculées, défilent, précédant les chars, les sociétés de musique et les compagnies d'archers qui, tout à l'heure, pendant la messe en plein air viendront faire bénir leurs drapeaux...

Silence

La « parade », coutume de l'ancien « pays d'arc » qui regroupe toujours la Somme, la Marne, l'Aisne et l'Oise, ouvre en fait la période du Bouquet. Après le défilé et la messe d'ouverture, les archers se rendent sur le jeu d'arc où pendant les trois mois qui suivent, par groupe de cinq tireurs, se succèdent les compagnies désireuses de participer au Bouquet. Organisé sous forme du traditionnel tir au Beursault il leur permet de gagner le trophée du Bouquet ou d'autres prix individuels.

A Gandelu (Aisne), ce dimanche d'août, deux compagnies se sont présentées sur le jeu d'arc où, entre deux rangées de « gardes » en bois qui assurent la sécurité, se font face, à 50 mètres, deux buttes de tir. Sur ces buttes, une carte de 45 centimètres de diamètre divisée en trois zones. En son centre, superposé, un carton de 12,5 cm de diamètre — le marmot — avec un noir de 40 millimètres. Le but du jeu ? Faire un noir, deux, le plus possible... au pire atteindre la carte et se voir compter un honneur.

Sur le pas de tir de la butte maîtresse, deux pelotons de cinq tireurs. A tour de rôle, après avoir salué, chaque archer décoche une flèche, puis rejoint la butte maîtresse par l'allée latérale, dite « allée des chevaliers ». A chaque coup, le « garde-panton » posté près de la butte déclenche un signal sonore.

Les tirs reprennent de la butte maîtresse à la butte d'attaque cette fois. Encore dix-neuf haltes (dix-neuf aller-retour). Un spectacle monotone pour celui qui n'a pas le privilège de tirer et doit respecter le silence nécessaire à la concentration. Seuls bruits tolérés : la corde qui vibre, la flèche qui se plante, la sonnerie...

Cette qualité de silence se retrouve dans les autres formes de tir à l'arc.

● LE TIR FITA, qui se pratique dans le monde entier, est réglementé par la Fédération internationale de tir à l'arc. D'où son nom. Discipline olympique, le tir FITA se dispute sur terrain plat, sur des cibles de couleur à dix zones, de diamètres différents, 1,22 m et 0,80 m suivant les distances de tir : 90 mètres, 70 mètres, 50 mètres, 30 mètres pour les hommes, 70 mètres, 60 mètres, 50 mètres et 30 mètres pour les femmes. Trente-six flèches, par volée de trois, soit 144 flèches, sont tirées à chaque distance. Bel effort quand on sait qu'à chaque tir l'archer exerce une tension qui peut aller de 20 livres à 45 livres, soit de 9 20 kilos.

Le tir FITA connait deux variantes : le tir en salle et le tir fédéral sur courtes distances.

● LE TIR EN CAMPAGNE se pratique sur terrain accidenté. Tout au long d'un parcours, à des distances allant de 6 mètres à 60 mètres, vingt-huit cibles disposées chacune de manière à présenter des difficultés différentes : au-dessus d'un plan d'eau, entre deux arbres en contre-plongée, dans un jeu d'ombres et de lumières...

Suivant les distances, les diamètres varient : 60 cm, 45 cm, 30 cm, 15 cm. Le tireur effectue le parcours en deux fois. Dans une première partie (parcours hunter), il rencontre quatorze cibles à des distances inconnues ; dans une deuxième partie (parcours field), les distances sont indiquées sur le pas de tir.

● *LE TIR CHASSE*, enfin, apparu tout récemment en France. Les cibles représentent des animaux, du cerf à l'écureuil, et sont placées de 5 m à 40 m de distance. Très populaire aux Etats-Unis, il sert de préparation à la chasse à l'arc sur gibier vivant, jugée là-bas plus écologique que le tir au fusil, mais interdite chez nous.

Maîtrise de soi

Tir en campagne et tir chasse attirent déjà de nombreux amateurs qui goûtent le plaisir de passer en groupe un après-midi dans la nature tout en mesurant leur adresse. Plus qu'un sport, le tir à l'arc devient ainsi un loisir. La Fédération, qui a compris cette demande, s'efforce avec l'aide de clubs de vacances, de parcs de loisirs, de stations de montagne, de multiplier d'autres formes de tir plus attractives.

C'est le tir au drapeau qui, en mêlant tir à longue distance et tir de précision, permet à des débutants d'affronter des tireurs chevronnés. Il s'agit d'envoyer, à 165 mètres pour les hommes et à 125 mètres pour les femmes, des flèches dans un blason tracé sur le sol et divisé en cinq zones dont le centre est planté d'un drapeau.

Autre initiative : mêler sur un terrain de golf archers et golfeurs, qui pratiquent deux sports différents mais dans un esprit assez semblable. En un minimum de coups, ils doivent approcher le green. Dans une deuxième phase, le jeu consiste, pour l'archer, à faire tomber avec sa flèche une balle de liège placée sur une coupelle dans le trou qui reçoit la balle du golfeur.

La seule difficulté, mais de taille pour la Fédération, est, tout en favorisant le développement du tir à l'arc, de suivre et d'accompagner ce développement. Or l'encadrement reste très faible : un directeur technique national, un entraîneur national, huit conseillers techniques. C'est peu pour quinze mille licenciés (3), vingt-deux ligues regroupant six cent quatre-vingt-dix clubs et compagnies. C'est peu pour former animateurs et instructeurs, qui demeurent des bénévoles, et pour assurer l'entraînement de l'élite qui, si elle peut suivre des stages au niveau régional ou national, est livrée à elle-même le reste du temps.

Consciente de son retard et de ses faiblesses, la Fédération multiplie les initiatives depuis quelques années. En milieu universitaire, auprès des comités d'entreprise, notamment. Au niveau scolaire, la tâche est plus difficile : les jeunes abandonnent vite dès qu'ils arrivent à placer deux ou trois flèches dans le centre de la cible... Sans comprendre. Or, comme l'explique Patrick Monier, directeur technique de la Fédération, *« pour commencer, le plus important n'est pas de viser le centre, mais plutôt de chercher à maîtriser l'arc et les flèches, de retrouver le même geste, les mêmes points de repère, une bonne position du corps, un équilibre parfait. Tout cela pour obtenir un tir groupé, sans brûler les étapes... »*

Bref, travailler à une complète maîtrise de soi, hisser l'archerie au niveau d'un art de vivre. Les Japonais qui pratiquent le kuydo y sont parvenus. L'archer qui a reçu un enseignement zen ne se propose plus seulement de toucher une cible, mais plutôt de parvenir à un véritable état de non-conscience où l' *« esprit ajuste le but de sorte qu'à bien le mirer l'archer se vise aussi lui-même et arrive peut-être à s'atteindre »* (4). Une gageure pour l'esprit occidental ? ■

(1) Viseur d'une part, stabilisateurs et compensateurs d'autre part, pour pallier le manque d'équilibre naturel de l'arc.

(2) Fédération des compagnies d'arc d'Ile-de-France en 1899 ; Fédération des compagnies d'arc de France en 1911 et Fédération française de tir à l'arc en 1928.

(3) 17 % de femmes et 25 % de jeunes.

(4) *Le zen dans l'art chevaleresque du tir à l'arc*, par E. Herrigel (coll. Mystiques et religions ; Dervy-Livres).

EN SAVOIR PLUS

● **OU PRATIQUER :**

— Dans vingt-deux ligues et six cent quatre-vingt-dix clubs. Renseignements à la F.F.T.A., 7, rue des Epinettes, 75017 Paris (226-37-00). Des stages sont aussi organisés par la Fédération.

— Dans certaines stations de montagne : Les Arcs, Valmorel, Le Corbier, Les Menuires, La Plagne, Courchevel, La Clusaz.

— Au Club Méditerranée.

— Au Touring-Club de France.

● **MATERIEL :**

Pour un débutant : arc, flèches, palette, protège-bras, carquois et viseur : 650 F environ auxquels il faut ajouter 80 F de licence (45 F pour les jeunes) et entre 50 F et 200 F de cotisation à la ligue ou au club.

● **COMPETITIONS :**

— 30 et 31 août : VII[e] Championnat d'Europe de tir olympique à Compiègne.

— 3 et 4 septembre : VI[e] Championnat d'Europe de tir en campagne à Compiègne.

— 6 et 7 septembre : Championnat de France FITA à Laval.

— 13 et 14 septembre : Championnat de France classique à 50 m et à 30 m à Noyon.

— 21 septembre : premiers championnats de France FITA par équipes de clubs.

— 28 septembre : Championnat de France Beursault à Villiers-sur-Marne.

— 11 et 12 octobre : Championnat de France de tir en campagne à Chalon-sur-Saône.

— 22 et 23 novembre : Championnat du monde de tir en campagne en Nouvelle-Zélande.

● **BIBLIOGRAPHIE :**

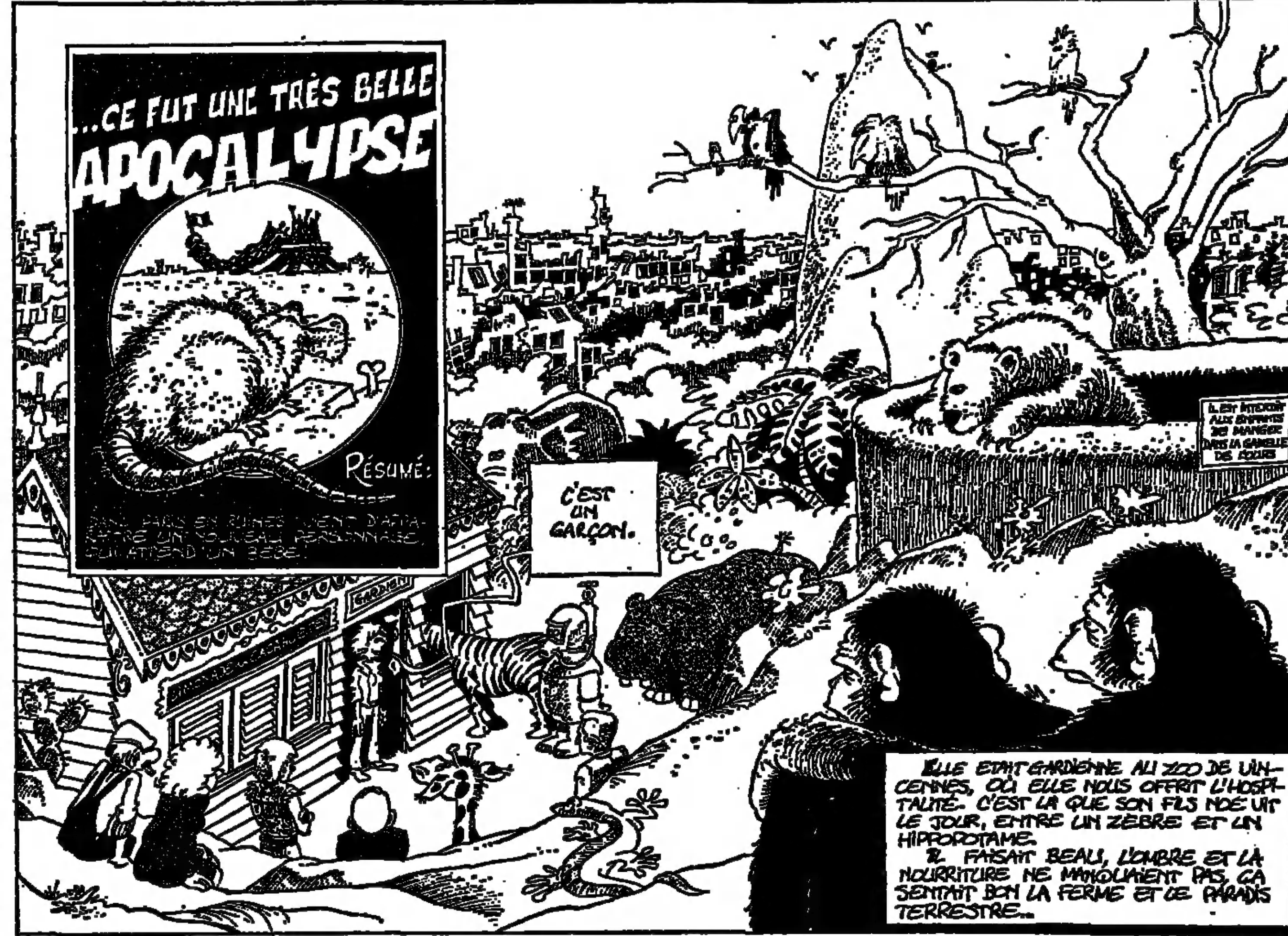
Le Tir à l'arc, sport olympique et le Guide fédéral du tir à l'arc (publications de la Fédération).

Tir à l'arc, par Louis Frédéric (Robert Laffont).

Arc et Arbalète, par Pierre Dubey (Albin Michel).

Le Tir à l'arc en dix leçons, par Jean-Max Lecaille (Hachette).

GERARD MATHIEU











SCIENCE

L'iridium de la fin du monde

PAUL CARO

LA fin du monde est arrivée il y a 65 millions d'années. La moitié des espèces vivant sur la Terre à cette époque ont soudainement disparu. Parmi elles, les dinosaures, les serpents de mer, les serpents volants. Ce n'était pas la première fois : en 600 millions d'années, il y a eu cinq catastrophes de ce genre dont peuvent témoigner les fossiles, archivistes de la planète. Le drame affecte aussi les formes microscopiques : le plancton, les invertébrés ; en revanche, les plantes, les crocodiles, les serpents, les mammifères, survivent plus ou moins.

C'est à la limite du crétacé et du tertiaire que se place notre histoire. Une limite bien marquée. En Ombrie, en Italie centrale, on la repère par une bande d'argile d'environ 1 centimètre d'épaisseur séparant les puissants bancs calcaires du crétacé et du tertiaire. De part et d'autre de ce trait minuscule, tout est différent. Une telle affaire a, bien entendu, fort agité les esprits, des réunions scientifiques se sont tenues, de très nombreuses hypothèses ont été avancées. Une nouvelle vient d'être présentée (1) : elle a pour elle de s'appuyer sur des mesures expérimentales précises qui jettent une lueur inédite sur le problème.

On sait qu'il existe quelque quatre-vingt-dix éléments stables qui forment l'ensemble de l'univers matériel solide. Leurs abondances respectives sont très différentes : certains sont prépondérants — l'oxygène, le silicium, le fer sur la Terre par exemple, — d'autres sont en traces infimes. Mais, en fait, dans n'importe quel échantillon de caillou, on peut s'attendre à trouver pratiquement toute la classification périodique, pour peu que l'on dispose d'une méthode d'analyse suffisamment sensible.

Les abondances relatives d'éléments en trace peuvent varier considérablement selon l'histoire géologique et la nature des terrains. Leur détermination est une méthode couramment employée en géochimie pour caractériser les roches. Une équipe de Californiens de l'université de Berkeley a eu l'idée d'examiner pour les éléments en trace la limite crétacé-tertiaire pour trois coupes classiques qui la mettent bien en évidence : celle d'Italie, une au Danemark et une en Nouvelle-Zélande.

L'analyse a été effectuée « par activation », c'est-à-dire après irradiation des échantillons pendant un certain temps dans une pile atomique. On mesure l'énergie des radiations émises ensuite. C'est très sensible pour certains éléments. Les Californiens en ont choisi vingt-huit. Sur ces vingt-huit, vingt-sept se comportent d'une façon analogue et ne montrent pas de fortes variations au passage de la limite crétacé-tertiaire ; par contre, un métal de la mine du platine, l'iridium, varie très fortement, sa concentration augmente de trente fois au passage de la limite pour atteindre 9,1 parties par milliard, alors que tout au long du crétacé et après, au tertiaire, sa concentration n'est que de 0,3 partie par milliard. C'est que l'iridium est un élément naturellement peu abondant dans l'écorce terrestre (0,1 partie par milliard en moyenne). En outre, il est plus répandu dans certaines météorites (500 parties par milliard). Les Californiens concluent que l'excès d'iridium mesurable à la limite crétacé-tertiaire ne peut être dû qu'à un apport de matière d'origine extra-terrestre.

Leur explication est toute simple : la Terre a été percutée par un astéroïde, un gros, un de ceux qui forment ces beaux cratères qu'on admire sur la face de la Lune. A l'impact, un immense nuage de poussière et de débris s'est élevé dans l'air, assez pour atteindre la stratosphère et obscurcir le soleil pour des années. Puis peu à peu cette poussière est retombée, avec l'iridium provenant de résidus du météorite pour former, entre autres, cette fine couche d'argile de 1 centimètre d'épaisseur. Longtemps après, tout est rentré dans l'ordre. En attendant, avec un niveau d'éclairage diurne de l'ordre du dixième de celui que dispense la pleine lune, la Terre a dépéri. La photo-synthèse ne pouvant plus fonctionner, les espèces qui en dépendaient principalement pour leur chaîne alimentaire ont péri (planctons, animaux marins, herbivores notamment). Naturellement beaucoup de plantes ont survécu grâce à la résistance naturelle du pollen.

On imagine aisément ce que peut être la Terre plongée dans le noir, en panne de soleil. Un calcul montre que l'astéroïde pouvait avoir 6 à 10 kilomètres de diamètre, et que la poussière injectée dans la stratosphère pouvait correspondre à soixante fois sa masse. La probabilité pour la collision d'un objet céleste de ce type avec la Terre est de l'ordre de une fois tous les cent millions d'années.

Les fossiles montrent qu'une modification radicale du climat de la Terre a suivi cette catastrophe, d'ailleurs c'est par des modifications climatiques que d'autres hypothèses expliquent les extinctions d'espèces. Mais il est intéressant de noter que c'est actuellement par les éruptions volcaniques que l'on a tendance à expliquer les variations climatiques (2). C'est qu'en effet les éruptions envoient des poussières dans l'atmosphère. C'est le même scénario que ci-dessus : l'énergie solaire reçue à la surface de la Terre diminue.

Un cas célèbre est celui de l'éruption du Krakatoa, le 27 août 1883, qui expédia 18 kilomètres cubes de matière dans l'atmosphère. Quatre kilomètres cubes atteignirent la stratosphère, où ils restèrent plus de deux ans. Durant cette époque, de merveilleux couchers de soleil furent observés dans le monde entier avec, dans les régions tropicales, des effets de coloration pour le Soleil et pour la Lune.

Si des ciels enflammés de ce genre se retrouvent dans les tableaux de Turner, comme on a pu s'en rendre compte sur la Tamise à l'automne 1883, c'est qu'au début du dix-neuvième siècle se place une période de forte activité volcanique. Elle fut accompagnée d'une période climatique froide qui culmine dans l'horrible année 1816, car, en effet, il semble qu'il y ait une corrélation marquée entre les périodes de calme des volcans et les époques de climat plus chaud sous nos latitudes. On sera navré d'apprendre que de 1945 à 1970 le nombre annuel d'éruptions a doublé par rapport à la période précédente, et que l'influence sur le climat est confirmée par les mesures de transparence de l'atmosphère. Ce n'est pas l'éruption du Mont Saint-Helens dans l'Etat de Washington qui va arranger la chose.

La pollution ne menace donc pas seulement les rues de nos cités. Le « *grand nuage qui obscurcit toute la Terre* », de saint Thomas n'est pas qu'une image philosophique, ou alchimique, il peut aussi devenir une réalité instantanée. Les Gaulois, après tout, avaient bien raison de craindre que le ciel ne leur tombe sur la tête. C'est un événement dont la probabilité n'est finalement pas nulle.

A moindre échelle, il est évident que les variations climatiques ont une grande influence sur les conditions économiques, plus sans doute que tous les plans technocratiques du monde. Il ne faut pas se leurrer, ces variations existent et risquent de poser de graves problèmes politiques. On peut ainsi se rendre compte que la principale source d'énergie utilisée par l'humanité, et par les règnes vivants inférieurs dont elle dépend, est en définitive l'énergie solaire.

Habitués que nous sommes à notre pétrole et à nos atomes, nous ne réalisons pas bien que ces sources sont négligeables à l'échelle de la planète. Elles servent juste à nos plaisirs. Mais que le soleil se voile, voilà qui est bien plus lourd de conséquences que la hausse du baril de brut ■

(1) *Science*, 6 juin 1980, page 1 095.

(2) *Science*, 7 mars 1980, page 1 041.

DIXIEME EPISODE

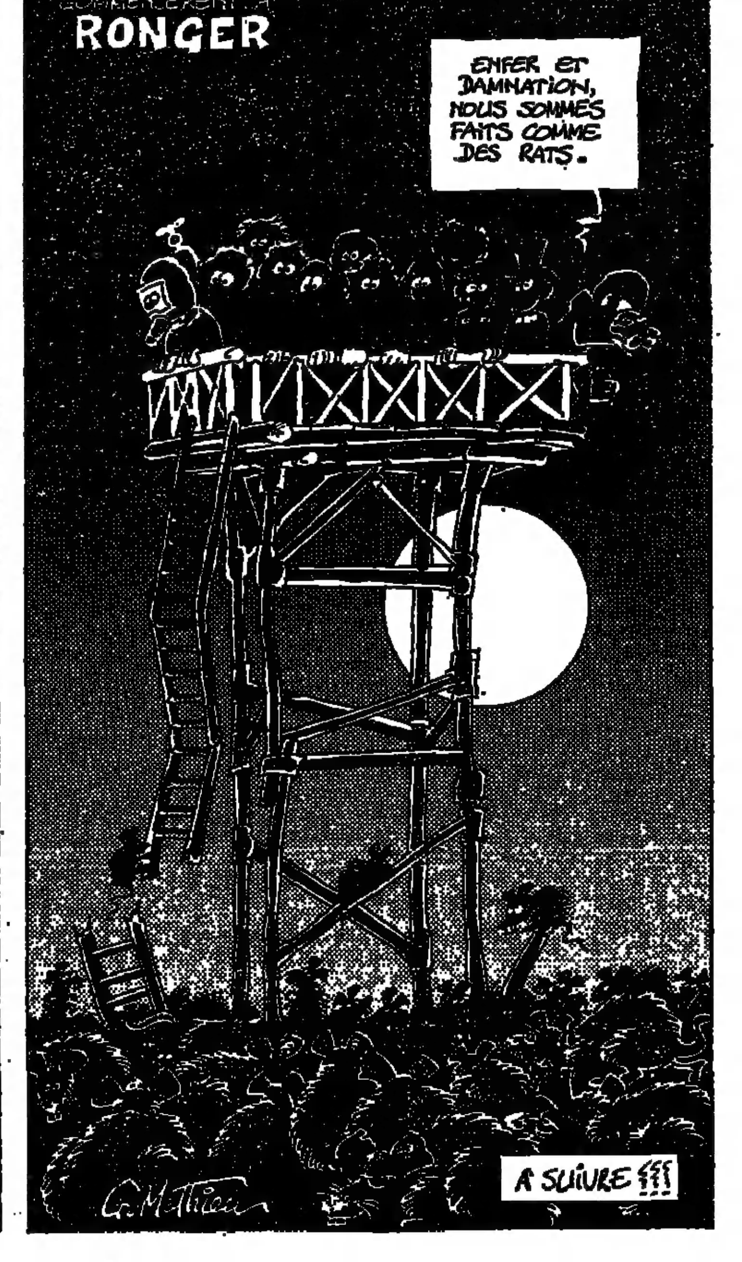


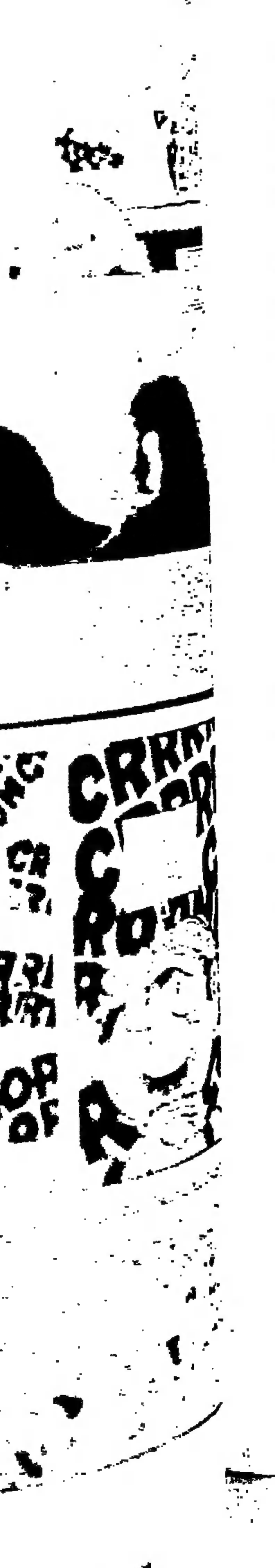












LANGAGE

Lorsqu'avec ses enfants

JACQUES CELLARD

VOICI peu, un lecteur relève dans nos colonnes, dans un texte par ailleurs irréprochable, un : « *Lorsque aucun autre moyen* », etc., qui le heurte. Ne fallait-il pas écrire : « *Lorsqu'aucun autre moyen* » ? Le fait est que, d'instinct, nous nous apprêtons à lui répondre : « *Vous avez raison, mille excuses.* » Comme, tout de même, l'instinct n'est pas une grammaire infaillible, nous allons aux renseignements. Les correcteurs consultés sont pour : « *Lorsque aucun...* » Mais les correcteurs eux-mêmes ne valent pas une bonne règle imprimée. A nous donc les autorités. Eh bien, les autorités racontent à peu près n'importe quoi à ce sujet.

La règle paraît être que le *e* final de *lorsque* ne se transforme en apostrophe que devant il(s), elle(s), on, un et une. Il s'ensuit qu'il faudrait écrire : « *Lorsque avec ses enfants vêtus de peaux de bêtes* » (c'est ce qu'a d'ailleurs écrit Hugo !), mais aussi : « *Lorsque eux-mêmes étaient touchés* » (ce qui paraît déjà plus étrange), ou encore : « *Lorsque en 1930 éclata la guerre.* » Et, bien sûr : « *Lorsque aucun moyen n'est admis* », etc.

C'est cette règle venue on ne sait d'où, incohérente et malcommode, que répètent à l'envi tous les manuels de *Bien Ecrire*. Le plus ancien d'entre eux, le *Dictionnaire des difficultés de la langue française*, d'Adolphe Thomas (Librairie Larousse), en oublie même de préciser que l'élision se fait aussi devant *ils* et *elles* au pluriel ! En outre, il admet que : « *Certains* (?) *ajoutent* en. » Les « certains » sont ces messieurs de l'Académie qui ont eu l'étourderie de laisser imprimer : « *Lorsqu'en 1637...* », dans la préface de leur dictionnaire...

Le dictionnaire (rival) *des difficultés du français*, de Jean-Paul Colin, reprend la règle aussi péremptoirement. Les « certains » qui osent élider *lorsque* devant *en* sont devenus un « parfois », d'où il ressort clair comme le jour (si l'on peut dire) que « certains », « parfois », sont « autorisés » à écrire : « *Lorsqu'en 1939...* », mais que d'« autres », « toujours », devront écrire : « *Lorsque en 1939.* »

Troisième autorité : l'*Encyclopédie du bon français dans l'usage contemporain*, de Dupré (?), en trois volumes s'il vous plaît. L'*Encyclopédie du bon français*, donc, introduit une nouvelle notion dans le débat : l'*e* s'élide « ordinairement » devant il, elle, on, un et une. Soyons justes : cet *ordinairement* vient en droite ligne du *Dictionnaire de l'Académie* (édition de 1835), et il a été repris un peu à la légère par Littré. Car, enfin, que peut signifier « ordinairement » en matière d'orthographe ? Où sont les cas et les autorisations extraordinaires ?

Un peu plus libéraux et en tout cas mieux avisés, le (grand) *Robert* en six volumes et le *Grand Larousse* de la langue française (en sept) reprennent le « parfois » restrictif, mais en ajoutant *avec, aussi, aucun, enfin*, à la liste des tolérés. Enfin, recours ultime, *le Bon usage* du regretté Maurice Grevisse enseigne que « l'élision est marquée par l'apostrophe (...) dans les mots invariables (...) *lorsque*, puisque, etc. »

Enfin un peu de clarté et de bon sens ! Pourquoi faut-il que, repris de prudence, M. Grevisse ajoute que « selon certains grammairiens, l'*e* de *lorsque, puisque, quoique*, n'est remplacé par l'apostrophe que devant il (s), elle (s), on, un (e), ainsi (cet *ainsi* s'ajoute donc à la fameuse liste).

La vérité est que l'on ne voit vraiment aucune raison, d'une part, de traiter *lorsque* différemment de *jusque*, derrière lequel il y a toujours élision devant voyelle, quel que soit le mot considéré, ou différemment de *puisque*, qui appelle également l'élision. D'autre part, de supposer que le statut grammatical des pronoms (il, elle, on) ou de l'article (un) interviendrait dans un problème qui ne concerne que les rapports entre la phonétique et l'écriture. Il ne viendrait à l'idée de personne d'écrire : « *Je crois qu'elle sera heureuse* », mais « *Je crois que avec lui elle sera heureuse* ». Ou, comme le voudraient « certains grammairiens », d'écrire : « *Quoique avec lui tu n'as rien à craindre* », etc.

Composés au même titre du même second élément *que*, ces mots devraient en bonne logique suivre la règle de l'élision du *e* final devant voyelle, sauf dans le cas précis où l'on désire marquer une pause. On écrivait ainsi : *Lorsqu'en 1515 François 1er* (la suite), mais : *Lorsque, en 1515, à vingt et un ans, François 1er* (et la suite).

La vérité est enfin que nous vivons tous plus ou moins, en matière de chinoiseries orthographiques, sous la tyrannie brouillonne et irresponsable de « certains grammairiens » dont les à-peu-près sont indéfiniment recopiés par d'autres. C'est le jeu bête et méchant national. Dans de tels cas, peut-on respectueusement suggérer à l'Académie de se saisir du dossier, de tenir pour nulles et non avenues les incohérences et les contradictions des ouvrages antérieurs, et de dire une bonne fois pour toutes si nous sommes libres ou non d'écrire, dans ce cas précis, comme nous parlons ? ■

Le Monde
DIMANCHE

UNE NOUVELLE INÉDITE DE MICHEL REY

Le roi-lune

« UN *tournoi de tennis ?... Un méchoui ?... Un bal naturiste ?... Un concert spirituel ?... Un festival Charlie Chaplin ?...* » Plus le grand maître des divertissements et rigolades se creusait la cervelle, plus Sa Majesté hochait une couronne décidément trop lourde. Si peu vieux, si tant *blasé ! Des maîtresses à la pelle,* une cassette pleine comme un œuf de Pâques, et l'ennui qui vous saute à la gorge dès le petit lever... « *Quel métier !* », soupira le grand maître, profitant de l'inattention royale pour se gratter la fesse.

« *Une course en sac ?...* »

Congédié, il fit sa révérence — la douze mille trois cent vingtième de sa carrière, — et sortit, la tête toujours basse. C'est dans l'antichambre, postchambre en l'occurrence, que l'idée jaillit ; à retardement comme d'habitude. Le grand maître revint à l'huis.

« *Entrez*, ordonna l'auguste voix.

— *Une chasse à la baleine, Majesté ?...* »

Le roi hocha sa couronne, mais cette fois-ci dans l'autre sens, comme quelqu'un qui soupèse une proposition. La lèvre inférieure débordait sur la supérieure, ce qui était bon signe. Au terme d'un assez long silence, le roi applaudit, avec la discrétion qui convenait. Le grand maître refit une révérence, ramassa la vertèbre qu'il venait de perdre et poussa derrière la porte un fichu soupir de soulagement.

Sitôt sorti de chez sa Majesté, le G.M.D.R. (pour l'administration) s'en fut chez le premier ministre. En ce temps-là, les ministres étant rangés par ordre de poids décroissant, le premier ministre était le plus gras. Le dernier ministre ne pesait pas plus de 21 kilos et se déplaçait en youpala dans les couloirs du palais. On avait dû le supprimer.

« *Monsieur le premier ministre,* dit le grand maître, insistant sur les majuscules, *notre triste Sire exige une baleine. Ni plus ni moins.* »

Le premier ministre, qui était dur d'oreille, entendit *bas de laine*, puis *ballerine*. L'entretien fut long et difficile, mais empreint de cordialité. Vers 10 h. 45, le premier ministre comprit le problème dans toute son ampleur. A 11 h. 2, il y eut une réunion technique des fonctionnaires du palais suivie d'un grand branlebas. A 11 h. 30, un conseil des ministres extraordinaire, en présence de Sa Majesté. N'ayant droit qu'au tabouret, ces messieurs apportaient chacun leur dossier. Le grand état-major au complet arriva un quart d'heure après, à tout hasard, précédé d'un roulement de tambours et d'autochenilles. Lorsque le silence fut revenu, les sifflets à journalistes alertèrent les salles de rédaction dans un rayon de 20 lieues. La presse de Sa Majesté accourut pour ramasser les miettes d'information ; puis le Parlement fut mandé afin de voter les crédits nécessaires. Jusqu'au soir, beugla sur les toits du palais la corne à godillots. Les parlementaires surpris embrassaient leur maîtresse sur le seuil des portes cochères.

Restait à dégoter une baleine.

Ni blanche. Ni à bosse. La blanche est aveuglante au soleil ; la bossue porte malheur. Après une épuisante navigation, la galère amirale en captura une, un peu paumée, mais grasse et rieuse. Le remorquage assombrit son humeur. Nourrie avec l'ordinaire du bord, elle se distinguait en crachant les noyaux d'olive entre ses fanons. Les sirènes de Port-Royal saluèrent l'entrée du cétacé qui fut amarré au quai n° 1, photographié sous ses principaux angles, puis camouflé en cargo mixte afin d'éviter tout risque de vol.

Le roi, cependant, était retombé dans son ennui habituel. L'inflation galopante entretenue par le premier ministre n'arrivait même plus à le dérider. On lui montra les photos, qu'il jugea très nettes ; mais il fut déçu de voir la baleine si énormément petite (sic). On lui fit décorer et bisouter l'amiral, lors d'une émouvante cérémonie. Malheureusement, l'intéressé tomba malade peu après. Etant sorti de sa cabine lors de la capture, il avait reçu des embruns. Les funérailles occupèrent une deuxième journée ; ensuite de quoi, chose à peine croyable mais attestée par les chroniqueurs de l'époque, la baleine fut oubliée. C'était les vacances. Retiré dans sa résidence d'été, le roi s'y faisait un peu moins suer. Le G.M.D.R. s'en était allé à un séminaire sur *farces et politique* et le premier ministre apprenait à nager. Le Parlement s'était dissous dans la nature. La baleine dépérissait ; sur ses flancs creusés par la dépression, les hublots de son camouflage ressemblaient à des haricots.


ALAIN GOLVEN.

UN matin, alors qu'un soleil automnal éveillait les jardins royaux où les oiseaux sifflaient en bâillant, Sa Majesté voulut prendre l'air. Elle sortit avec une escorte réduite et prit l'allée qui traversait le parc anglais. A ses côtés, légèrement en retrait, le grand maître des divertissements et rigolades, plié en deux comme d'habitude, les chefs du protocole et de la sécurité, des maréchaux couverts de gloire et des académiciens que leur habit vert fondait dans le paysage. Suivaient des conseillers, des médecins et confesseurs, des fonctionnaires carriéristes, des banquiers en survêtement, quelques prostituées de haut rang. Dirigés par le petit-fils de Le Nôtre, des jardiniers balayaient les feuilles mortes devant les augustes pieds. Tout allait comme sur des roulettes, lorsqu'une couleuvre endormie apparut au beau milieu de l'allée. Les gardes du corps, déguisés en ambassadeurs ottomans pour l'esthétique, firent le mur devant Sa Majesté. Un hallebardier s'étant précipité pour transpercer le reptile fut arrêté par le roi, qui s'avança, entouré d'un murmure admiratif, et écrasa lui-même la bête sous son talon. Les gens de lettres perchés dans les arbres notèrent l'exploit sur leur calepin.

Ces événements eussent laissé la baleine indifférente sans la pente par laquelle les jardins descendaient jusqu'à une terrasse dominant le port. Beau panorama. Dressée par une petite houle, la mer avait l'aspect de l'acier martelé, comme sur les gravures du siège de La Rochelle par Jacques Callot. Des gondoles, des esquifs rigolos, de fragiles barques aux voiles soyeuses glissaient entre les bâtiments de la flotte royale ancrés en quinconce. Le roi félicita son grand ordonnateur des vues et perspectives (lequel, n'étant pas là, se fiche du compliment) avant de s'accouder à la balustrade. Un page très mignon sortit une paire de jumelles de son caddy.

« *Quand chasserons-nous donc ma baleine ?* », demanda le roi, après un rapide tour d'horizon.

« *Mais c'est déjà fait...* », balbutia le G.M.D.R., plus habitué aux trous qu'aux saillies de l'auguste mémoire.

« *Je veux une vraie chasse à la baleine* », dit le roi, qu'avait beaucoup impressionné la projection d'un film de Cecil-B. de Mille. « *Une chasse spectaculaire, implacable, lucrative.* »

AUSSITOT le bruit courut que la grande orientation du règne venait d'être définie en trois points.

Une commission extraordinaire ayant réuni les spécialistes, ceux-ci décidèrent la reconstitution « *spectaculaire* » d'une prise de baleine au temps des Etrusques. Quatre régiments sur pied de chasse et costumes d'époque. Les recherches menées par le premier bibliothécaire du roi aboutirent à la découverte de documents authentiques montrant que ce peuple courageux combattait torse nu et sans culottes. Economique. Quant à la baleine, elle serait rabattue vers le grand bassin de radoub et mise à mort par assèchement dudit bassin. Ambiance son et lumière.

Le caractère « *implacable* » de l'opération sauta aux yeux des experts dès qu'ils se furent présentés devant la baleine : elle flottait, le ventre à l'air. Appelés d'urgence, les médecins diagnostiquèrent un épanchement d'humeur aqueuse compliqué de mimétisme portuaire. Ils ordonnèrent une mise en quarantaine. L'évêque venu bénir la victime lui ferma les yeux, le G.M.D.R. demanda à son petit doigt comment il convenait de procéder pour trucider une baleine morte, et les journalistes de la bonne presse téléphonèrent à leur rédaction que l'animal était d'une force HER-CU-LE-ENNE.

Côté « *lucratif* », les choses allèrent très vite. A la faveur d'une profonde nuit, la baleine fut proprement étripée, désossée, lavée de son camouflage et gonflée à 8,5 kilos. Avec ses yeux en verre qui remuaient et le petit jet sur le dessus de son crâne, elle faisait plus vrai que nature. Expressément invitées à défiler devant le monstre, les populations — locales et autres — laissèrent en droits d'entrée, de regard et de sortie, la somme de 15 000 louis 103 écus 44 livres, dont la moitié à peine, après les habituelles opérations de dégraissage, parvinrent dans les caisses de l'Etat. De quoi néanmoins combler le trou des P.-D.G. (pensions - dotations - gratifications). Un taxidermiste acheta la future dépouille ; un *fabricant d'accessoires* pour cols et sous-vêtements féminins, les fanons. Un escroc international, bien introduit dans la haute société, vendit en quelques jours soixante-douze baleineaux d'aquarium miniaturisés par un procédé japonais. Un philanthrope fit don des rognons aux enfants des écoles.

VINT le grand jour.

Diplomates, observateurs étrangers, monarques en exil, barbouzes, cordons de police, tribune officielle, Water Music, sans oublier la foule à perte de vue qui campait là depuis trois jours. Les régiments en tenue étrusque, très admirés, sautillaient sur place pour se réchauffer. Le roi et *sa suite* avaient revêtu des costumes dessinés par le premier peintre de la cour, dont le talent ne pouvait être mis en cause. Peut-être la lumière un peu crue, la brise hérissant le poil des bras et des jambes nues; les cuirasses comprimaient certaines obésités tandis que la maigreur de l'avant-dernier ministre frisait l'indécence. Fort heureusement une sorte de frisson épique passait sur tout cela et, le soleil allumait de mille feux le papier chocolat des casques et des épées. Un sifflet d'or pendait au cour de Sa Majesté. L'état-major avait opté pour la jupe-culotte.

Insouciente et ronde, la baleine nageait dans le port fermé par la flotte royale. Nageait — oui, oui — propulsée par trente pédalos habilement dissimulés sous son ventre, où avaient pris place autant de forçats excités par la perspective d'une double ration.

La manœuvre commença. Cela consistait, dans un premier temps, à rabattre la baleine vers le bassin de radoub, dont l'entrée avait été ornée d'inscriptions de bienvenue. Au contraire, investis par la troupe, les quais étaient hérissés de lances pointées vers l'eau, dont la succession dessinait un immense ruban strié et miroitant. Superbe. Lorsque, porté par on ne sait plus combien d'hommes-grenouilles, le bélier eût quitté son plan de lancement, soulevant des vagues qui vinrent laver la pierre, une fanfare de trompettes marines et de tubas-mirum éclata aux quatre coins de l'espace.

« *Mince !* pensa le roi, *ça vaut quand même le coup de tenir un sceptre !* ».

A l'arrière-plan, des oriflammes chamarrées s'envolèrent le long des mâts de la flotte. La baleine, inquiète, tournait en rond. Le choc du bélier l'ayant un peu sonnée, elle tituba vers le bord, où les soldats agitèrent leurs lances en se défigurant et en poussant des cris féroces. Elle lut alors les inscriptions de bienvenue et se présenta devant le bassin de radoub, dont les portes, au coup de sifflet du roi, s'ouvrirent toutes grandes. La pauvre sotte se glissa dans le piège qui se referma derrière elle. Une immense clameur monta de la foule.

Interminable agonie de la baleine dans le bassin asséché... Silence des morts par bousculade et plaintes des blessés... Le soleil couchant teignait le ciel de pourpre et d'or, les employés municipaux balayaient, les soldats sautaient de nouveau sur place pour se réchauffer. Interminable défilé des corps constitués...

Ayant vidé sa coupe de champagne, le roi remonta seul au palais. « *Je monte,* pensa-t-il, *et l'ennui descend.* » Le grand maître des divertissements et rigolades — qui eût apprécié — parvint à le rattraper après avoir semé quelques courtisans. Le voyant plié en deux, le roi l'invita à se redresser.

« *C'est à cause d'une crampe, Majesté...* »

Lorsqu'il eut retrouvé son souffle, le G.M.D.R. montra au roi les résultats des premiers sondages :

« *Vous gagnez douze points. Il était temps !* »

Le roi hocha sa couronne d'une manière pensive, la lèvre inférieure hésitante. Puis, s'étant tourné, il se déboutonna au pied d'un magnolia centenaire :

« *Je rempile donc pour sept ans...* », murmura-t-il en pliant les jarrets. Car, en ce temps-là, le roi était élu tous les sept ans.

Démocratiquement. ■

Michel Rey a reçu la bourse Goncourt de la nouvelle en 1975. Une nouvelle de lui, « le Collectionneur », a été publiée dans *le Monde Dimanche* du 30 mars.

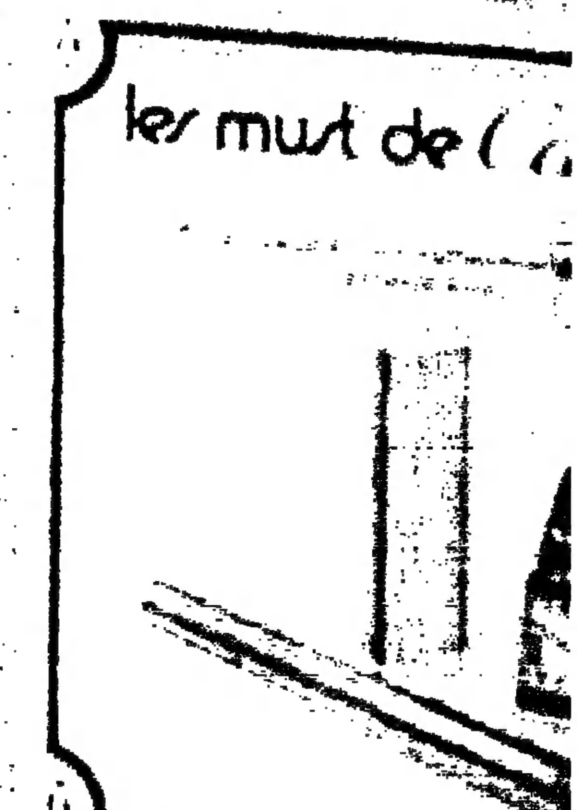


...ge-record
...la C.E.E.

réponse de Varsovie

• M Gierek fait appel
• Les grévistes de G...
indépendants malgré

Saïd et moi



هكذا من الأصل